LA ROMANIE

OU

HISTOIRE, LANGUE, LITTÉRATURE, OROGRAPHIE, STATISTIQUE

DES

PEUPLES DE LA LANGUE D'OR,

ARDIALIENS, VALLAQUES ET MOLDAVES,

RÉSUMÉS SOUS LE NOM

DE ROMANS,

PAR J. A. VAILLANT,

FONDATEUR DU COLLÉGE INTERNE DE BUCURESCI ET DE L'ÉCOLE GRATUITE DES FILLES ;
EX-PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE A L'ÉCOLE NATIONALE DE SAINT-SAVA,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE DE FRANCE.

Non solùm nobis sed et amicis vivendum.

TOME PREMIER.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 23.

—

1844.

A Madame de Moutel
témoignage d'estime et de
gratitude Vaillant

LA ROMANIE

OU

HISTOIRE, LANGUE, LITTÉRATURE, OROGRAPHIE,

STATISTIQUE

DES ROMANS.

—

TOME I.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

HOMMAGE

AUX PEUPLES DE LA LANGUE D'OR,

ROMANS DE LA DACIE TRAJANE.

Après quinze ans d'absence pendant lesquels je n'ai payé à mon pays aucun tribut de citoyen, ni contributions en espèces, ni impôt du sang, il était naturel que je lui offrisse au moins le fruit de mes veilles; mais, de même qu'il eût su apprécier l'intention qui lui en eût fait hommage, il ne me saura pas moins gré de la manière dont j'en dispose. C'est en le servant et non pas en me servant moi-même que je veux lui prouver ma reconnaissance et mon amour.

C'est donc à vous, Romans de la langue d'Or, à vous Romans de la Dacie trajane, Ardialiens et Moldaves; à vous surtout Vallaques, avec lesquels j'ai vécu douze ans comme avec des frères, que je dédie cet ouvrage, et je vous le dédie pour vous lier à la France, vous obliger de la bénir et vous em-

pêcher d'être ingrats. Puisse-t-il vous être à jamais la preuve qu'un étranger est quelquefois un ami ; que ce n'est ni l'écume ni la lie, mais la liqueur qui déborde d'un vase trop plein ; qu'ainsi les méfaits de quelques-uns ne peuvent atteindre tous les enfants de la France qui vont chercher fortune à l'étranger. Si par amour de la vérité, j'ai su faire le sacrifice de mes griefs personnels ; si j'ai su vaincre les ressentiments qu'un seul d'entre vous s'efforça pendant dix ans de rendre de plus en plus légitimes, que ma modération soit sa honte et celle des écrivains qui ont terni votre passé !

Romans, je vous le répète avec Cantimir : « Profitez de nos efforts. Nous avons considéré la forme » et l'état, l'antiquité et l'honneur de votre race » dans un miroir pur, l'histoire, et vous conseillons, au lieu de vous enorgueillir de vos ancêtres, de voir au contraire combien vous avez » déchu de leur dignité, d'ambitionner de marcher sur leurs traces, de remplir les vides qu'ils » ont laissés, de vous rappeler enfin qu'aujourd'hui comme jadis, vous devez être les mêmes » hommes, et vous estimer heureux et tenir à » honneur de mourir plutôt que, sous un faux semblant d'honneur et de bravoure, de vivre déshonorés (1). »

(1) Cantimir, Préface des Chroniques moldaves. *Voy*. note 62.

Adieu ! soyez heureux ! et vous le serez, si chaque jour que votre soleil se lève, vous en savez prolonger le cours en vous hâtant vous-mêmes vers l'Occident par des marches savantes et en bon ordre. Adieu, Hospodars qui régnez sur les Romans, nobles Boïers dont j'ai désillé les yeux, preux Mos'neni dont j'ai relevé le courage, pauvres clàcas'i que j'ai consolés, scindrômes que je n'ai pu que plaindre ; adieu enfin brillante jeunesse dans laquelle j'ai versé mon cœur ! revenez à votre dignité, reprenez votre vertu antique, travaillez tous pour la patrie, ayez le sentiment de votre force, ayez la force de votre courage et vous redeviendrez une nation, et vous m'aurez consolé de l'exil.

Encore une fois et à vous tous adieu,

Votre frère et ami,

VAILLANT.

AVIS IMPORTANT.

Si le lecteur tient à prononcer facilement et avec précision les mots moldovallaques contenus dans cet ouvrage, et surtout s'il tient à juger par lui-même de la justesse de ma retraduction des caractères cyrilliens en lettres latines, je l'engage à jeter les yeux sur le tableau suivant :

à è ì ò ù	se prononce	*e* comme dans *que*, *de*, *me*, *le*.
â ê î ô û	id.	*î* pecto-guttural.
c, *qu*	devant *e*, *i*, *ĭ*.	*tsch* ou *c* italien.
ch. . .	devant *e*, *i*, *ĭ*.	*k*, *q*.
g. . .	devant *e*, *i*, *ĭ*.	*dj* ou *g* italien.
sc. . .	devant *e*, *i*, *ĭ*.	*scht*, *sciu* (je sais).
s.		*s* dure (cesar).
s'.		*sch*, *es'it* (sorti).
ç et *t'*.		*ts*, *façа* (face).
d'.		*z*, *d'icu* (je dis).
g'.		*g* guttural, γ grec.
ë.		*ea*, *t'ëra* (terre).
ö.		*oa*, *pörta* (porte).
u.		*ou*, *bunu* (bon).
aĕ.		*ail*, } *ll* espagnol.
oĕ.		*oil*, } *ll* espagnol.
ĭ.		*i* bref ou mouillé.
ŭ.		*u* bref insensible.

Nota. W est l'abréviation de voïvode.

M. V., placés à gauche des noms de princes, désignent la Moldavie et la Vallaquie.

V. B., placés à droite de ces noms, indiquent les familles de Vàcàras' et de Bassaraba. *Voy.* l'Errata.

LA ROMANIE

OU

HISTOIRE, LANGUE, LITTÉRATURE, OROGRAPHIE,

STATISTIQUE

DES ROMANS.

AVANT-PROPOS.

Il est, à l'extrémité orientale de l'ancienne Europe, dans cette vaste contrée appelée jadis Dacie, un peuple qu'y implanta le génie de Trajan, et qui, depuis, y a conservé le nom de Romans. Il est divisé en trois grandes familles d'Ardialiens, de Monteni et de Moldaves, c'est-à-dire montagnards; les premiers plus généralement connus sous le nom de Transylvains, les deuxièmes sous celui de Vallaques. C'est sous ce dernier nom, oublié des indigènes depuis six cents ans, que, depuis quatre siècles, plus de quatre-vingts écrivains nous ont parlé des habitants de cette contrée. Les Italiens, les Polonais, les Allemands surtout, d'après lesquels les Français se sont fait une opinion, s'en sont occupés avec plus ou moins de succès, et il en est peu qui aient laissé quelque chose de bien précis sur ce peuple, son origine et son histoire; il en est

moins encore qui aient embrassé toute la matière, et la partie que chacun d'eux a traitée n'est que trop souvent ou sèche et tronquée, ou prolixe et sans ordre, résultats ou de la disette de faits et de preuves, ou de la surabondance de savoir et d'expressions. D'ailleurs, je ne vois chez la plupart que doutes, qu'hypothèses, qu'errements qui se contredisent sans cesse et les contredisent entre eux; et si quelques-uns ont parlé de bonne foi, quelques-uns aussi ont empreint leur travail d'une partialité tantôt haineuse ou méprisante, tantôt envieuse ou courtoise, tantôt craintive ou servile. Æнéas Sylvius, de dépit de n'en pouvoir faire des catholiques, en fait des Daces; Engel va plus loin, il en fait des esclaves; Cantemir s'attache à la réputation de ses rivaux d'au delà le Seret; Photino, serviteur des Phanariotes, fait parfois fumer l'encens sur les autels de ses dieux; Aaron et Cogalnicéano se croient obligés de taire ce qu'ils devraient dire, et n'ont pas la force de ne pas dire ce qu'ils devraient taire.

Ces passions et ces faiblesses sont indignes de l'historien. Pour lui, l'histoire est le miroir des faits; les faits doivent s'y refléter tels qu'ils sont : le salir de la boue de la haine ou du mépris, c'est vouloir y cacher la vérité; le ternir de l'haleine de l'adulation ou du dépit, c'est ne la montrer qu'à travers un brouillard, un nuage; l'exposer de trop près à l'ardeur du foyer de l'enthousiasme ou de l'indignation, c'est risquer, en le brisant, de blesser de ses éclats la vérité au visage et de la défigurer. Écrivain impartial, l'historien doit, en outre, distinguer le passé, qui appartient tout

entier à l'histoire, du présent, qui ne lui appartient qu'à demi; se montrer pour l'un sévère, inflexible; pour l'autre, modéré et de sangfroid : ne jamais oublier, enfin, que, s'il veut blâmer sans fiel et louer sans complaisance, il a moins besoin d'une plume habile que d'une conscience pure.

C'est sur ces principes, et mû par un sentiment mêlé d'amitié et de philanthropie, qu'après huit ans de séjour en Vallaquie, où j'ai été à même de voir de près les hommes et les choses, j'ai entrepris de retracer l'histoire des peuples de la Dacie trajane; de faire connaître leur langue, et de prouver par elle leur consanguinité et leur origine romaine; d'expliquer le sens de leurs appellations géographiques, généralement incomprises, et de rappeler ainsi la géographie perdue d'une terre semi-classique oubliée, car tout se tient dans l'histoire d'un peuple, langue, géographie et faits; d'indiquer les différentes phases de leur grandeur et de leur décadence, d'esquisser leurs siècles de gloire et celui de leur avilissement, de traiter de leur présent avec réserve et de leur passé avec franchise. Et pour cela, compilant les auteurs, ne prenant d'eux que ce qu'ils ont de bon, résumant le plus succinctement possible leurs opinions diverses, mettant chaque chose à sa place, je les prends à leur passage du Danube et les suis jusqu'aujourd'hui, siècle par siècle, règne par règne, et, autant que je le puis, année par année. Bien que j'aie mis toutes mes heures de quatre années à la confection de ce travail, je n'ai pas la prétention d'être entré dans tous les détails de leur his-

toire; détails pour nous de peu d'intérêt; mais je crois en pouvoir dire assez pour les mieux faire connaître qu'ils ne le sont généralement. Et, si l'on me trouve quelquefois en contradiction avec ceux qui en ont déjà parlé, je ne ferai que cette observation : ils n'ont pas traité simultanément des trois familles, et c'est en le faisant que j'ai reconnu moi-même le désaccord qui existe entre eux. Je n'ai donc cherché qu'à les concilier; car je n'ai d'autre but que de faire tomber tout entier le voile dont quelques-uns n'ont relevé qu'un pan, de montrer la vérité dans tout son jour, et de mériter à ce peuple, si longtemps généreux et brave, et aujourd'hui si désireux d'une vie politique, si altéré de civilisation, la sympathie de ceux dont l'esprit s'étonne, dont le cœur grandit au souvenir du nom romain.

Car, on en sera convaincu, je l'espère, les Romans sont des Romains : ce sont les descendants de ces citoyens et de ces légionnaires dont Trajan peupla la Dacie. Et ce qui en a fait longtemps douter, c'est qu'une fois maîtres absolus d'un pays dont ils avaient massacré ou expulsé les habitants, n'ayant plus de luttes à y soutenir, ils y furent civilisateurs et y vécurent en paix, occupés de l'agriculture et du commerce; c'est qu'ils n'ont pas pérégriné dans vingt contrées avant de choisir cette patrie; c'est qu'ils y sont restés sédentaires, souvent cachés dans les vallées de leurs montagnes et les *catini* de leurs rochers, au milieu des flots de barbares dont le flux et le reflux passèrent plus d'une fois sur leurs têtes; c'est que, chose étrange! à

l'inverse des autres nations, ils sont nés de la civilisation, et se sont maintenus et fortifiés par la barbarie. Les Huns, les Goths, les Lombards, les Avars les ont maîtrisés tour à tour; mais ils ont tous passé outre. Avides de pillage, ce n'était pas en Dacie, chez un peuple laboureur, qu'ils pouvaient satisfaire leur cupidité : venus du nord et de l'est, c'était la chaleur du midi qu'ils cherchaient, c'étaient les richesses des pays où le soleil se couche qu'ils voulaient conquérir; et quand, à leur réveil, il leur arrivait de saluer le jour par ces cris: *Occident! Occident!* les colons romains s'empressaient de leur montrer du doigt les Gaules, l'Italie, l'Espagne; et stimulant ainsi l'avidité de leurs dominateurs, ils se procuraient le plaisir de pouvoir s'écrier encore, de génération en génération : *Ubi vicit Romanus ibi vixit.*

Aussi, dit Cantemir, fils de Trajan et de Rome, ne l'ont-ils jamais oublié, et si, cédant aux circonstances, ils ont vingt fois plié sous le poids du malheur et sont encore aujourd'hui résignés à tout souffrir, c'est qu'ils attendent un avenir meilleur; c'est que cet avenir, qui ne peut être que le résultat de circonstances désirées, mais imprévues, n'est sans doute pas éloigné; c'est qu'avant tout ils ne veulent pas périr, sûrs qu'ils sont de revoir les beaux jours des Assan, d'Étienne et de Michel, jours de gloire, où ils pourront prouver encore une fois qu'ils sont toujours dignes de leur origine. Et cette origine, le temps n'a pu leur en arracher le souvenir : ils savent que Trajan les a institués héritiers légitimes de la Dacie; qu'Adrien n'a pu obte-

nir du sénat d'en retirer même les légions; qu'en les rappelant, Aurélien n'a pu la faire évacuer par le peuple entier; que Galerius Armentarius; Dara, son neveu; Constantin le Grand; Faustine, sa femme; Licinius, et Justinien lui-même, sont nés de leur sang. Ils sont reconnaissants du serment que fit prêter Trajan à ses sénateurs, de l'intérêt que Constantin témoigna à sa patrie, des efforts du grand Théodose et de la sollicitude de Justinien; et cette reconnaissance, ils l'ont prouvée, non pas une fois, mais pendant des siècles, par une constance, une générosité, une valeur que leur eussent enviées leurs ancêtres. Ce sont eux qui, sous le nom de Vlacqui, ont repoussé les Slaves jusqu'à la Vistule, défait dans maints combats Alexis Comnène et Isaac l'Ange, fait trembler nos princes français sous les murs de Constantinople, massacré Baudouin, comte de Flandre, et refusé enfin à Bathus, petit-fils de Gengis, et à ses Tartares, un passage vers l'Occident. Arrivé à des temps plus rapprochés, on ne les verra pas non plus sans admiration lutter quelquefois seuls contre toutes les forces de l'empire ottoman; on s'étonnera peut-être en reconnaissant un Roman dans Jean Corvin, ce preux des preux, cette colonne inébranlable de la chrétienté, qui reçut des siens le surnom de Huniade, et sur qui Mahomet II laissa tomber ces paroles pesantes : « Non, il n'y eut jamais un » si grand homme. » On admirera peut-être aussi Étienne IV, ce Louis XIV de la Moldavie, qui éternisa par quarante monuments pieux les quarante victoires qu'à la tête de ses quarante mille hommes il remporta,

pendant son règne de quarante ans, sur les Hongrois, les Polonais, les Russes et les Turcs ; on trouvera inconcevable l'audace de ce Vlad V, surnommé à la fois l'Empaleur et le Diable, qui, à la tête de sept mille hommes, osa se ruer toute une nuit sur l'armée la plus belle, la plus nombreuse, la mieux équipée que les Turcs aient jamais eue, avec celle qui s'empara de Constantinople. Et lorsque, quinze jours après la célèbre victoire qui l'aura rendu maître de l'Ardialie, on verra Michel IV tomber comme Alcibiade, en vendant chèrement sa vie aux satellites de Basta, on baissera la terre, en disant : Encore un grand homme qui tombe! Et, la relevant et récapitulant tous ces faits, on s'écriera ; Ce peuple a été bien brave! Oui, certes, il a été brave ; et c'est à sa bravoure qu'il doit d'être resté, lui, quand la Hongrie et la Pologne agitèrent trois fois la question du partage de son territoire ; s'il eût été moins brave, il se serait fait ou catholique, pour être mieux soutenu des Polonais et des Hongrois, ou mahométan pour mettre fin à des luttes qu'il se serait senti incapable de soutenir : mais il est resté orthodoxe. Il a donc été brave, et l'on verra que ce n'est pas lui qui a lâché pied, ni à Nicopoli, ni à Varna; je dirai plus, et l'on en sera moins étonné quand on verra plus bas que le sang franc et gaulois se mêle dans ses veines au sang romain : il l'est encore. Mais il a perdu presque tous ses droits politiques, mais il est désarmé, mais il est en proie à des influences qui, redoutant sa bravoure, se préparent la conquête de son sol par la corruption ; mais il est corrompu par cent ans et plus

d'un régime essentiellement démoralisateur, sous lequel, semblable à ce supplicié obligé de se tenir debout entre quatre baïonnettes, il s'est affaissé comme lui sous son propre poids; mais il est démoralisé, sans confiance entre ses membres, sans union des membres au corps, et me rappelle ce paralytique de l'Évangile, qui, depuis trente ans, attendait qu'une main charitable voulût bien la mettre dans la piscine.

Quelle sera cette main charitable ? car il n'y a pas à dire, la Romanie attend tout du dehors, son développement politique comme celui de son commerce; celle de l'Angleterre? sans doute les Vallaques n'ont pas oublié que c'est à son ambassadeur Barton qu'ils doivent la nomination de Michel IV; mais quel intérêt assez direct leur pays peut-il offrir à cette puissance essentiellement commerçante pour mériter sa bienveillante médiation? celle de la France? sans doute encore les Vallaques se sentent avec les Français comme un lien de parenté; même gaieté, même esprit et naguère encore même bravoure; cela devait être : les Gallicesci, les Francesci, les Mogûnteni, les Baldovinesci qui leur ont conservé le *paveza*, pavois des Francs, la *punga*, bulga des Gaulois et leur *brău*, bracca ou braie, ne sont-ils pas Vallaques? Et, si l'intervention de M. de Germiny dans la nomination de Pierre III ne fut pas heureuse, ils se rappellent cependant ces preux de Charles VI, avec lesquels leurs pères fraternisèrent et combattirent à Nicopoli, les Coucy, les la Trémouille, les Jean sans Peur. Mais qu'importe aujourd'hui la Romanie à la France?

quel intérêt la France peut-elle avoir à l'extrémité orientale de l'Europe, à six cents lieues de ses frontières, à l'embouchure du Danube, au bord de la mer Noire, là où, il y a six cents ans, sans boussole, sans vapeur, sans rails, sans argent, sans centralisation, sans autre unité enfin que la longue échelle féodale, maîtresse de Constantinople, elle combattit pendant cinquante ans pour l'empire du monde, mais où, aujourd'hui savante, industrieuse, active, riche, unie, féconde en hommes et en courage, et pour vingt peuples chrétiens, étoile de salut qu'ils suivraient religieusement comme des mages, non-seulement elle n'ose plus jeter dans la balance quelqu'une de ces lourdes épées de Brennus, de Charlemagne, de Montmorency, de Godefroy, de Raymond, de Baudouin, de Condé, de Napoléon, mais parle bas, bas en baissant la tête, et craint de développer l'orgueil de son pavillon sur des eaux où Gênes, Venise, le pape lui-même envoyaient promener leurs galères; c'est qu'alors il y avait un Dieu, que tout Français disait : Dieu et France ! c'est qu'aujourd'hui il n'est plus d'autre Dieu que l'or, et que pour chacun la France est moi; c'est que le titre de roi très-chrétien tombe et meurt comme celui de roi de Navarre; titre glorieux cependant, le plus glorieux des titres, résumant en lui-même l'orthodoxie et le catholicisme, Luther et Calvin, talisman puissant, magique, divin, auquel obéiront un jour volontiers tous les peuples de l'Évangile, quand, république très-chrétienne, la France en saura faire usage.

Ce n'est donc ni sur l'Angleterre, ni sur la France, séparées ou d'accord, que les Romans doivent oser compter directement. Cette confiance serait erronée et pourrait leur devenir fatale en indisposant contre eux des susceptibilités qui ne demandent qu'à être suscitées. La France les abandonnerait pour obtenir le Rhin qu'elle n'a pas su conserver et ne sait pas vouloir; l'Angleterre les vendrait impitoyablement pour un rocher de la Méditerranée. Aujourd'hui, la main charitable qui doit les sauver, c'est celle de la politique. Dans ce siècle de philanthropie, où la force n'est plus seule le droit, où la guerre ne doit plus qu'être civilisatrice, où la politique a remplacé la stratégie; la politique qui, d'ailleurs, à raison ne veut pas la guerre et fait à tort un crime de toute insurrection échouée, parviendra, je l'espère, à faire comprendre à la France, à l'Angleterre, à la Prusse surtout, aux cinq grandes puissances enfin, la nécessité de réaliser la pensée de M. Urquhart, les vœux des peuples du bas Danube, en les constituant en confédération indépendante dans laquelle seraient libres d'entrer, mais toutefois sans y pouvoir dominer plus que la Prusse ne domine en Suisse, l'Autriche, la Russie et la Turquie pour leurs provinces de Transylvanie et de Bucovine, de Bessarabie, de Servie et de Bulgarie. La chose n'est pas aussi ardue qu'elle le pense; les Moldaves et les Vallaques ne tiennent plus qu'illusoirement et par un faible tribut à la Porte; que la Porte abandonne ce dernier reste de sa suzeraineté moyennant rachat, et tous les droits acquis contre

elle seront anéantis d'un seul coup. Alors tout sujet de querelle pourrait enfin cesser de ce côté entre les cinq grandes puissances ; l'Autriche, la Russie et la Turquie auraient à jamais renoncé aux droits qu'elles tiennent, la première de la Hongrie, la deuxième de ses traités avec la Porte, et celle-ci de la conquête. L'Angleterre, la France, la Prusse seraient les garants de ce nouvel état de choses ; l'Autriche y gagnerait la prospérité de ses provinces ; la Russie, la confiance de l'Europe, à laquelle elle prouverait et qu'elle ne veut pas d'envahissements et qu'elle est sincère dans ses bienfaits envers les principautés ; la Turquie, débarrassée de gênants vassaux, se verrait liée à un système qui garantirait son intégrité ; l'Angleterre y trouverait des mines à exploiter, la France un cours à ses idées libérales et ferait ainsi replier l'Occident sur l'Orient ; la Prusse, enfin, sa propre existence : car, qu'elle y prenne garde et ne présume trop ni de sa force actuelle, ni de ses cent ans de vie, les mêmes armes qui se sont tournées contre la Porte se tourneront, quand les temps seront venus, contre son grand-duché de Pozen, contre Dantzick, qui jadis étaient plus polonais que ne le fut jamais la Bessarabie. Mais, si chacun comprend ses intérêts, alors, débarrassée de toute influence (il n'en est plus là où elles se contre-balancent toutes), la Romanie prendrait rang parmi les nations ; alors, seulement, les éléments qui constitueraient en fédération toute l'ancienne Dacie se trouvant rapprochés par la sagesse des gouvernements, j'ajouterais foi volontiers et me ferais un plaisir de

croire à cette prétendue tradition si judicieusement imaginée pour sa patrie par le moine grec Germano, en 1760, et si maladroitement interprétée pour la sienne par M. Cogalnicéano, que *le salut des Romans doit leur venir du Nord et que la Russie est leur mère.*

A ce peuple de si haute origine, qui, aux différentes phases de sa vie, s'est montré si constamment brave, *avant-garde de la chrétienté*, sans lequel la Hongrie et la Pologne n'en seraient peut-être pas quittes pour être déchues du rang de nation, mais se verraient aujourd'hui, sinon musulmanes, du moins liées comme lui à la Porte; à ce peuple qui, chaque fois qu'il a pu reprendre haleine, a témoigné de sa soif des progrès de l'intelligence, qui, au commencement du XVe siècle, avait déjà des écoles de droit à Suciava et à Hotin, une académie à Cotnar, dans le milieu du XVIe siècle, et qui en 1673 entretenait dans tous ses chefs-lieux des écoles, foyers de science, d'où, malgré les guerres incessantes, sont cependant sortis quelques hommes distingués: Siméon Movila, fondateur à Kief de la première académie ecclésiastique de Russie, Nicolas Carmel, ambassadeur en Chine, Paul Bérinde, auteur du premier dictionnaire slavon-russe, J. Michlesco, instituteur de Pierre le Grand, Cantemir, connu par ses ouvrages et président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg; à ce peuple qui, dans la guerre comme dans la paix, s'est toujours montré ce qu'il pouvait être; chez qui, à l'époque la plus fatale de son histoire, les Grecs eux-mêmes vinrent étudier leur langue et puiser ces principes d'indépendance qui

leur ont rendu une patrie ; à ce peuple enfin, qui, depuis qu'il a recouvré par la paix ses princes indigènes et sa langue, depuis qu'un symptôme de principe électif s'est fait sentir dans la succession au trône et qu'un germe de son ancienne représentation nationale a percé dans sa nouvelle constitution, marche à grands pas vers les progrès et ne se voit plus arrêté que par les influences qui jettent la désunion entre son gouvernement et ses meilleurs citoyens ; à ce peuple, dis-je, la politique pourra-t-elle refuser plus longtemps un secours réel, efficace, ou aura-t-elle la cruauté de retirer la main sur laquelle il s'appuie pour remonter au rang d'où il est tombé? je ne le crois pas. Les vœux de plus de six millions d'hommes qui ne veulent être ni Germains ni Slaves doivent retentir en Europe. Ceux des Vallaques et des Moldaves sont connus, mais entendez les Ardialiens : « Romans, frères ! le monde,
» le siècle le veut, sortons de ce long sommeil de l'i-
» gnorance, réveillons-nous ! Les uns par les louan-
» ges, les autres par des reproches ; ceux-ci par
» l'exemple, ceux-là par la parole ; tous nous donnent
» comme de l'éperon pour nous dire : Nous marchons,
» marchez (1) ! » Entendez les Bucovinois, pleins encore de l'orgueil de leur origine, s'écrier : « O nation
» romane, nation célèbre entre toutes, rappelle-toi
» qu'il est dans ta destinée de les surpasser en civili-
» sation par la culture des sciences et des arts, comme
» tu les surpassais jadis par l'étendue de ton empire et

(1) Discours de M. Baricz, proviseur du collége de Cronstadt.

» la gloire de tes armes (1). » Sans doute ces vœux sont loin d'être accomplis; mais, si j'ai suffisamment prouvé son origine, n'y aurait-il pas vandalisme à laisser s'éteindre cette nationalité romaine fixée là depuis tant de siècles comme un mur d'airain et contre laquelle vinrent se briser les flots de tant de peuples barbares?

C'est dans l'espoir de contribuer à éviter ce malheur que j'ai employé tous mes efforts à démontrer par l'histoire, la géographie et la langue l'origine des Romans, et s'ils en savent profiter mon livre doit faire leur salut. Je sais bien qu'ils ont reçu au milieu d'eux les familles impériales et princières des Cantacuzène, des Paléologue, des Chrisoscoléo, des Rosetti, des Savastos, des Chryllus, des Assan, des Christovergi, grands et nobles débris du Bas-Empire, qu'ils se sont alliés aux Rhadziwil de Lithuanie, aux Cantemir de Crimée, aux Brancovici de Bulgarie, aux Potowski de Pologne (2); je sais même qu'il s'est mêlé parmi eux quelques Slaves germains, grecs et gaulois; mais, d'un côté, qu'importent ces alliances de l'aristocratie au corps de la nation, la nation est toujours la même, elle rejette toute alliance étrangère, les Romains ne s'allient qu'aux Romains; et, de l'autre, quelle révolution morale peuvent avoir fait subir à la masse du peuple les quelques étrangers qui s'y sont mêlés? aucune. Aussi, quoique divisés en plusieurs États et sous des noms divers, tantôt envahis, mais jamais escla-

(1) Discours de M. Najdeu, proviseur à Hotin.
(2) Cantemir, préface des *Chroniques moldaves*.

ves, tantôt dominateurs, mais jamais tyrans, toujours fiers de leur indépendance, toujours jaloux de leurs droits, les ont-ils soutenus les armes à la main, et, nous le verrons, lorsque, abandonnés des nations chrétiennes, épuisés par une lutte sans cesse renaissante, ils ont enfin succombé, n'en sont-ils pas moins restés toujours eux, avec leur langue, leurs mœurs, leurs traditions ?

Mais, avant d'entrer en matière et pour n'en rien négliger, je jetterai un coup d'œil sur le pays de leur conquête, la Dacie; j'en fixerai les limites, je dirai en quelques mots la lutte sanglante des Romains et des Daces, la ruse et l'audace de Décébale, le génie et le courroux de Trajan, la cruauté du barbare et la vengeance du Romain, vengeance terrible qui effaça tout un peuple de cette contrée de la terre.

PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Dacie et des Daces.

La Dacie s'étendait de l'O. à l'E. du Thiss (*tibiscus*), et du pays de Mare-Morus jusqu'au Dniester, et du S. au N. du Danube au nord des Carpathes. Elle renfermait les pays aujourd'hui connus sous les noms de Banat, Aurarie, Basse-Hongrie, Transylvanie, Moldavie, Bucovine, Bessarabie et Vallaquie. Elle avait un million de pas de circuit et les peuples qui l'habitaient étaient les Daces (1). C'étaient, suivant Trogue Pompée, une famille de Gètes, descendants des Daces qui occupaient les bords occidentaux de la Caspienne; et, en effet, ils venaient des bords du Jaik, appelé Ural par l'orgueil de Catherine II, mais Γειχ par Const. Porphyrogenet, Δαιξ par Ptolomée, et enfin Δαιγ par Ménandre. Les Grecs les ont souvent confondus avec les Gètes et les appelaient Daoi au lieu de Dacoi, comme ils se nommaient eux-mêmes Graoi au lieu de Graicoi et Romaoi au lieu de Romani. Les Athéniens surtout, assure Strabon, appelaient indifféremment leurs esclaves Daoi ou Getai, sans doute parce que parlant une même langue, ils

(1) *Voy.* les notes 1 et 2.

faisaient présumer qu'ils étaient de même origine (1); c'est là du moins l'opinion de l'historien hongrois Bonfin, mais je n'accepte pas en preuve celle qu'il nous donne de la terminaison homogène de leurs noms de villes en Dava; cette finale féminine est, nous le verrons, toute latine, et n'appartient ni aux Daoi (Daves) ou Dacoi (Daces), ni aux Gètes. D'ailleurs Dion établit une différence entre eux et ne reconnaît pour Daces que ceux qui dans leur pays s'appelaient ainsi eux-mêmes; or Pline (2) assure que les Romains n'appelaient Daces que ceux des Gètes établis le long du Danube, et Zonaras et Aurelius Victor confirment cette opinion en disant que le pays des Gètes fut appelé Dacie. Quoi qu'il en soit, on ignore à quelle époque les Daces vinrent l'habiter et lui donnèrent leur nom. Ce que l'on pourrait croire, c'est que Sirim ou Sarmiz, prince Triballe, suivant les Grecs, roi de Thrace, et suivant Quinte-Curce, roi des Daces, chassé par Alexandre le Grand, se réfugia dans l'île de Peuce, Pevki ou des Saules, à l'embouchure du Danube, s'unit aux Gètes, passa enfin sur la rive gauche du fleuve, et s'avançant vers l'ouest dans l'intérieur du pays, vint fonder une ville de son nom que les Romains latinisèrent en Sarmiz Getusa (*civitas*), cité Gète de Sarmiz. En ce cas et les Grecs et Quinte-Curce auraient raison, et la monarchie Dace remonterait à l'an 330 avant J.-C.

Depuis cette époque jusqu'en 283 avant J.-C., il n'en est nullement question; mais alors que les géné-

(1) *Voy.* note 3.
(2) Liv. 4, ch. 2.

raux du conquérant macédonien s'étaient partagé son vaste empire, l'histoire parle d'un roi Dromichet qui vainquit Lysimaque, le fit même prisonnier et fut assez généreux pour lui rendre la liberté sans rançon (1). De plus, s'il est vrai, comme l'assurent Keleser et Wolfing, historiens de Transylvanie, que l'on ait trouvé en 1637 sous la régence d'Isabelle de Hongrie, un trésor de quarante mille pièces d'or à l'effigie de Lysimaque, et cela dans le Sars-Getie à cinq milles de Sarmiz-Getusa, il devient en effet très-probable que Dromichet était roi des Daces.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'an 130 avant J.-C., les Daces avaient pénétré en Mœsie et poussé même jusqu'en Illyrie, qu'ils en furent chassés par Fulvius Flaccus et que celui qui les commandait était Rolus ou Oroles; c'est qu'en 113 Marcus Didius les chassa de nouveau du territoire de l'empire, qu'en 112 Livius Drusus fut occupé à les contenir dans leurs limites, qu'en 110 Minucius Rufus les défit par un stratagème, qu'en 86 C. Strivonius Curius passant le Danube, s'avança dans l'intérieur de leur pays (2); mais ils étaient jusqu'alors si peu connus que Pretorius et Jornandès regardent Sarrulis ou Corylus contemporain de Jules César, comme leur premier roi. Cela se conçoit: l'histoire ne s'occupe des barbares que lorsqu'elle les voit, qu'elle les sent en mouvement, qu'ils entrent en contact avec la civilisation pour l'embrasser ou la combattre. C'est pour cela que nous ne savons rien

(1) Pollion, liv. 7.
(2) Sex.-Rufus, ch. 7.

de plus positif des Huns, des Goths, de tous les peuples fondateurs des États modernes; leur repos était l'oubli et ils étaient comme s'ils n'étaient pas. Mais à mesure que les Romains s'avancent vers l'est, ils font connaissance avec eux et l'histoire s'en occupe. Ainsi elle nous dit que sous Auguste, Varoniste, appelé par Justin Bérébiste, étendit sa domination depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Norique (1), fit la guerre aux Bastarnes et de fréquentes incursions sur les terres de l'empire. Il avait même engagé les Sarmates à marcher avec lui contre les Romains, lorsque l'empereur ayant envoyé Tibère pour le combattre, il fut bientôt réduit à se retrancher dans ses États (2). A sa mort, Rolus, Dapyx et Ziraxis se disputent le commandement, et les Romains profitent de leurs discordes pour les attaquer. Crassus envoyé contre eux parvient à gagner Rolus et celui-ci l'aide à assiéger Dapyx qui s'était enfermé dans Kirin. Un Grec que Dapyx avait à son service le trahit, la ville est emportée d'assaut et la garnison s'entretue pour éviter de tomber vivante au pouvoir de l'ennemi. Le vaincu s'enfuit à Genulla où l'attendait Ziraxis, mais il n'a que le temps d'y entrer; les Romains y arrivant presque aussitôt que lui, mettent le siége devant la place, s'en rendent maîtres malgré la courageuse résistance des deux princes et y retrouvent des aigles prises à Antoine. Rolus se réjouissait de leur défection sur laquelle il fondait sans doute des espérances, lorsque, pour s'en défaire,

(1) Pline, liv. 3; Strabon, p. 481.
(2) Liv. 2, ch. 62.

Crassus l'envoie à Rome où Auguste tout en le traitant avec distinction, semble l'avoir retenu prisonnier, puisqu'il ne reparaît pas en Dacie et que les Daces élisent à sa place Cotyson, lequel périt bientôt les armes à la main dans un combat contre Cn. Lentulus. Gertiblin, à qui échoit alors le commandement, ne fait rien de remarquable et il n'a en effet rien à faire ; Filius Cato garde la rive droite du Danube avec 50,000 hommes; mais lorsque Durus ou Derlénéas, selon Dion Diurpanev, le remplace au pouvoir, il tire les Daces de leur inaction, passe le Danube, taille en pièces l'armée de Domitien, massacre les chefs de sa garde prétorienne, Appius Sabinus et Cornelius Fuscus (1), et, après avoir fait aux Romains une guerre longue et terrible dans laquelle ces derniers sont toujours battus, il abdique en faveur de Décébale.

Cet homme extraordinaire, qui ne doit le pouvoir suprême qu'à la force de son épée et à sa haine du nom romain, fait preuve pendant vingt ans de toute la hardiesse, de toute la ruse qui caractérise ces grands capitaines dont le génie, faute d'études, ne peut cependant franchir les bornes que la nature leur a imposées. Aussi brave que Vercingetorix, aussi adroit qu'Arminius, s'il succombe, c'est comme le chef des Gaulois, sous les efforts du plus habile guerrier de son siècle. Que n'eut-il donc affaire à un autre Varus, et Trajan pleurait ses légions.

Jaloux des succès de Derlénéas, fort de l'amour des

(1) Eutrope, liv. VII; Suétone, ch. 6, et Jornandès, liv. XIII. *Voy.* note 3.

siens, confiant dans son propre génie, Décébale continue les hostilités sur les terres de l'empire et se rend bientôt si redoutable que Domitien se décide à marcher contre lui en personne. Il accourt en effet pour se mettre à la tête des troupes, mais arrivé en Mœsie où l'avait suivi son goût des plaisirs, il s'y endort au sein de la débauche et confie le soin de la guerre à Julianus. Ce général, digne d'ailleurs de toute la confiance de son maître (1), ne perd pas un seul instant. L'an 88 il passe le Danube et vient chercher Décébale jusque dans son pays. Leur rencontre a lieu à Tapa; le combat est opiniâtre, l'avantage en est aux Romains, et la perte des Daces est immense. Vézézinas, qui tenait après Décébale le premier rang parmi les siens, désespérant d'échapper sain et sauf, feint le mort et profite de la nuit pour prendre la fuite; quant à Décébale, chassé, poursuivi, épouvanté du succès des Romains qui peuvent envahir ses États, il ordonne de couper à hauteur d'homme les arbres d'une forêt qu'il vient de traverser et d'en revêtir les troncs d'habits et d'armes, afin que l'ennemi, les prenant pour des soldats, jugent prudent de tourner le dos (2). Ce stratagème lui réussit; les Romains abandonnent la chasse et perdent ainsi le fruit de leur victoire. C'est tout ce qu'il veut; il ne lui fallait que du temps pour se refaire et il l'a gagné. Il reprend aussitôt les armes et venge si bien sa première défaite, que non-seulement il force Domitien à lui demander la paix, mais qu'il l'oblige à

(1) Dion, liv. 67, ch. 2.
(2) Dion, liv. 67, ch. 2.

un tribut annuel, à des présents considérables et à lui donner un grand nombre d'habiles artisans dans tous les genres (1).

Enorgueilli par un tel succès, Décébale sait en même temps le mettre à profit. Pendant cinq ans il ne cesse de se fortifier et de faire de nouveaux préparatifs d'attaque et de défense. Sur ces entrefaites Domitien étant venu à mourir et Trajan ayant succédé à Nerva qui ne l'avait remplacé qu'un instant, ce grand prince, honteux pour l'empire de l'avilissement où l'a fait tomber un barbare, ne peut supporter un instant l'affront fait à ses prédécesseurs. Les députés de Décébale étant venus lui réclamer le tribut de la sixième année: « Allez dire à votre maître, leur répond-il, que je n'ai point d'argent, mais des armes. » Le barbare que Domitien n'a pas accoutumé à de pareilles réponses, s'en irrite et jure d'en tirer vengeance. « Les Romains veulent la guerre, s'écrie-t-il; ils l'auront; » et il passe le Danube, et la guerre est déclarée, une guerre à mort.

A cette nouvelle Trajan jure à son tour de punir ce chef audacieux: il accourt en Mœsie, se met à la tête des légions, oblige Décébale à repasser le fleuve, le franchit derrière lui, et pendant que les Daces dispersés se rallient dans leurs forêts, il établit son camp sur la rive gauche du Danube. A quelque temps de là ils entrent en campagne; leurs armées se cherchent et s'évitent, se harcèlent et s'approchent, s'essayent

(1) Dion, liv. 67, ch. 7.

avant d'en venir aux mains; ce ne sont d'abord qu'escarmouches, ruses, stratagèmes de toute espèce, et malheur aux Romains tombés vivants au pouvoir de l'ennemi; ils subissent des tourments affreux, les femmes mêmes des barbares enchérissent sur la cruauté de leurs époux; armées de torches ardentes, elles prennent plaisir à brûler la tête et les épaules de leurs prisonniers (1). Fatigué d'une guerre qui épuise ses forces sans affaiblir celles de l'ennemi, Trajan cherche tous les moyens de l'amener à une bataille rangée, et n'y parvient pas sans peine. Cependant leurs armées sont en présence, les trompettes sonnent la charge, les Daces poussent leur cri de guerre, le choc est terrible, le combat s'engage, la mêlée est affreuse. De part et d'autre même haine, même rage, même audace; Décébale et Trajan font des prodiges de valeur, mais l'un n'a que l'avantage du nombre, l'autre a celui de la tactique et des armes. Décébale est vaincu et le vainqueur ne lui donne pas cette fois le temps de se refaire; il le poursuit, le presse l'épée dans les reins, et l'oblige de nouveau à lui présenter son front. Le combat recommence avec plus d'acharnement que jamais, et c'en est fait; Décébale est vaincu une seconde fois. Cependant si la victoire le trahit, sa politique ne l'abandonne pas, et tout n'est pas perdu; il met à profit la clémence du vainqueur, s'humilie devant lui, lui demande la paix aux conditions qu'il lui plaira de lui imposer; il livre en conséquence ses armes, ses

(1) Colonne trajanne, n° 33.

machines de guerre, rend les artisans qu'il a reçus de Domitien, et Trajan se croyant assez fort pour l'accepter à ce prix, après avoir reçu son serment de n'être plus désormais que l'allié des alliés des Romains et l'ennemi de leurs ennemis, chargé de gloire et de dépouilles, va triompher à Rome et recevoir du sénat le surnom de Dacique.

Décébale a su se plier aux circonstances et se soumettre à tout; mais, s'il a tout livré, tout rendu, son génie saura lui fournir de nouvelles ressources, et s'il a tout juré, il est permis à un barbare de violer son serment, Trajan n'a pas tenu celui de Domitien. Il n'en attend que l'occasion ou plutôt il la fait naître. Inquiet, turbulent, honteux de sa défaite, avide de vengeance, mais trop faible encore pour marcher seul contre les Romains, il cherche l'alliance des Iasiges et des Métanastes, leurs alliés. Ceux-ci rejettent ses propositions. Il s'irrite de leur refus comme d'une insulte, et veut les y contraindre par les armes. Le Thiss seul le sépare; il le traverse, porte partout sur leur territoire le ravage et la désolation, répare en quelques semaines, par un butin immense, les pertes qu'il vient d'essuyer, fait sentir à ses voisins que, pour être vaincu, il n'est pas encore réduit, et les laisse un instant douter de la supériorité des Romains. Cependant les Iasiges font entendre leurs plaintes à Rome, et Trajan, transporté d'indignation, se décide à recommencer la guerre. Instruit par expérience de la ruse et du courage des Daces, il n'en veut confier le soin à personne; c'est lui-même qui en dirigera les opéra-

tions, et, sans plus tarder, il quitte Rome, et arrive en Mœsie. Décébale n'en est pas plutôt informé, que, se couvrant du masque de la perfidie, il lui envoie des ambassadeurs lui faire soumission, et lui demander Longin pour traiter de la paix. Trajan, qui ne soupçonne pas le piége, satisfait à sa demande, et Longin se rend au camp du roi. Arrivé là, il est à l'instant désarmé, garrotté, livré à la torture et massacré sans pitié après avoir subi les tourments les plus affreux. Mais en vain Décébale espère-t-il par cette perfidie, dont il a soin de faire semer la nouvelle dans le camp des Romains, jeter parmi eux la consternation et l'épouvante; elle ne leur apporte que le deuil, ne leur inspire que la vengeance, et, parvenue aux oreilles de Trajan, le jette dans une fureur que rien ne peut calmer. Longin était son ami; il était leur médiateur, et ils l'ont massacré! S'il a donné son linge aux soldats blessés, il donnera sa vie pour venger Longin; il le jure : désormais plus de Daces; il les passera tous au fil de l'épée, et lavera le crime de Décébale dans le sang de toute sa nation.

Pour assurer l'accomplissement de ce vœu fatal, il reste en Mœsie, y fait d'immenses préparatifs de guerre, emploie toute l'année 104 à la construction d'un pont sur le Danube. Pour l'achever, il a besoin de la rive gauche; il s'en rend maître, et y construit un camp, afin de protéger les travaux. Le pont fini, il passe en Dacie, et ce passage est un triomphe. Tout a fui à son approche. L'ennemi s'est retiré au delà des montagnes, et de forêt en forêt est allé camper sur les bords

du Sarsgetie. Vainement a-t-il caché sa marche, Trajan sait où le trouver. Une seule difficulté l'arrête. Il peut être écrasé dans les défilés étroits de ces montagnes impénétrables qui les séparent. Mais, non; la prudence et l'audace l'en feront sortir sain et sauf. Il s'y enferme, les traverse, suit le cours du Sarsgetie, rencontre Décébale, et l'oblige d'accepter la bataille.

Le barbare combat en désespéré; Trajan en vengeur. Celui-là, à qui la crainte donne des forces, ne demande la victoire que pour échapper au châtiment; celui-ci, dont l'amitié redouble la valeur, ne peut assouvir sa colère par un simple avantage; ce qu'il veut, c'est l'extinction d'un peuple entier. Cette disposition des esprits rend la lutte et longue et sanglante; mais le génie de Trajan l'emporte, et Décébale est mis en complète déroute. Il se retire sur Sarmiz-Getusa, sa capitale, et s'y enferme. Trajan le suit et l'y assiége. Le premier objet qui frappe sa vue est le corps de Longin, qu'il aperçoit dressé sur les murailles. Cette bravade sanglante, ce spectacle hideux du corps dépouillé de son ami l'exaspère au point qu'il ordonne à l'instant l'assaut. La fureur de ses soldats est sans égale; l'indignation de leur chef était passée dans leur cœur. Rien ne peut leur résister. La ville est emportée, et Décébale va tomber lui-même entre leurs mains. A cette idée, ce nouvel Annibal sent renaître toute sa haine; la honte d'être fait prisonnier et la crainte de subir à son tour le supplice de Longin, le font frémir : mieux vaut mourir! s'écrie-t-il à ceux qui l'entourent, et il avale le poison. Grand

nombre des siens imitent son exemple; ceux-ci se percent de leur épée; ceux-là s'entretuent en poussant des cris horribles; quelques-uns cherchent en vain leur salut dans la fuite; les Romains les attendent partout; ils sont tous massacrés.

Maître de Sarmiz-Getusa, Trajan l'est bientôt de toute la Dacie, qu'il déclare province romaine (1). Sur les conseils de Nicétas, secrétaire de Décébale, il détourne les eaux du Sarsgetie, trouve sous le lit de ce courant les trésors qu'y avait enfouis le barbare, et pour en témoigner sa reconnaissance aux dieux, fait élever une colonne à Jupiter Inventor. Cependant, les Daces de la contrée se sont retirés vers le haut pays, dans les montagnes de l'est, et menacent de s'y maintenir. Avant de partir pour Rome, il donne l'ordre de les exterminer, et ses ordres sont exécutés. Ceux qui échappent s'en vont chercher un refuge dans le pays appelé depuis Pano-Dacie ou Dacie supérieure. Si la destruction des Daces ne fut pas absolument entière, leur évacuation fut complète, et cette manière de faire n'était pas inouïe chez les Romains. Scipion en avait fait autant de Carthage; Licinius de Corinthe; Titus de Jérusalem. L'histoire moderne nous en offre elle-même plus d'un exemple; les Goths furent massacrés ou chassés par les Huns; les Huns par les Gépides; les Gépides par les Lombards; et que sont devenus les Avars, les Alains, les Vandales et tant d'autres peuples? Pour ne plus être, il faut qu'ils aient été massa-

(1) *Voy.* note 4.

crés ; un peuple entier ne peut périr que par les armes, et ce fut là le sort des Daces ; car si Julius Capitolinus ne ment pas, Trajan dit au sénat : « Seul j'ai osé attaquer les habitants des rives du Danube ; j'ai anéanti la nation des Gètes, et cela en moins de cinq ans (1). »

CHAPITRE II.

Des colons romains de la Dacie, depuis la conquête de Trajan, l'an 105, jusqu'à la destruction des Avars, par Pépin, fils de Charlemagne, l'an 795.

Ainsi, maître de la Dacie par la mort de Décébale et la défection de ses troupes, Trajan, après en avoir exterminé et chassé les habitants, l'avait déclarée province romaine. Mais elle était déserte, et il n'y avait laissé que ses légions pour en garder les frontières. Il lui faut donc la repeupler, et c'est à quoi il s'occupe dès son arrivée à Rome, après avoir lié ses successeurs par le serment du sénat, de ne point la considérer d'un œil étranger, de la défendre en père, de la peupler de Romains, et de ne jamais l'abandonner. Dans tout le cours de l'an 106, pendant qu'il élève à la postérité la colonne qui doit nous raconter ses conquêtes, il y envoie des colons de tous les points de l'empire, pour en habiter les villes et cultiver les campagnes. Si l'on considère que la Dacie est une vaste contrée d'un mil-

(1) *Voy.* note 5.

lion de pas de circuit, on sentira que quelques colonies disséminées çà et là n'auraient pu suffire ni à sa culture ni à sa défense, et que pour utiliser cette conquête, c'était une masse imposante d'hommes qu'il y fallait implanter. Trajan le comprend fort bien; aussi n'est-ce ni cent, ni deux cent mille hommes qu'il y envoie; c'est un nombre composé de nombres, un nombre qui ne se compte plus, *infinitas copias*, et ceci est si vrai, que bientôt les villes daces n'étant plus assez grandes pour les contenir, on en voit s'élever de nouvelles de tous côtés.

Personne ne doute que les Romains ne se soient entendus dans l'art de fonder, ou du moins n'aient connu les éléments d'une colonie. On croira donc sans peine qu'elles étaient composées d'hommes et de femmes, de laboureurs et d'artisans, et probablement régies par des administrateurs civils relevant d'une administration militaire, qui relevait elle-même du sénat. Il est probable aussi que, venues de tous les points de l'empire « *ex toto orbe*, » il dut s'en trouver des rives du Padus, du Sturo et de la Bilis d'Italie, des bords de la Deva et du Sars d'Espagne, du pays des Volsci et des Canini, d'Alifæ enfin, et de Rome même. Enfin, il est certain que Trajan ne put mettre à leur tête que des hommes, soit de noms connus, tels que des Julius ou Julianus, des Flocus, des Græcinus, des Marcus, des Corbanus, des Corvinus, des Titus, etc.; soit de noms obscurs, tels que des Fundarius, des Obedianus, des Lapathius, des Tardus ou Sturdus, des Armiger, etc. Et je fais cette remarque, parce que nous

retrouverons tous ces noms et bien d'autres dans le cours de cette histoire. Quant à l'organisation particulière des diverses colonies, nous savons que Trajan, éclairé par Pline, avait parfaitement compris que les grandes propriétés, après avoir ruiné l'Italie, menaçaient de ruiner les provinces; il ne devait donc pas commettre cette faute en Dacie, et il serait à présumer que, pour l'éviter, l'objet principal des colonies étant la culture de la terre et l'exploitation des mines, il les avait constituées en fermes, avec tous les rouages administratifs que nécessiterait également aujourd'hui une si grande entreprise.

Quoi qu'il en soit, les colons se sentent tellement à l'étroit dans les villes Daces, que tandis que les légions creusent de la Panonie au Don, et garnissent de fortins l'immense fossé qui les doit garantir au nord et à l'est, on les voit, après avoir relevé les anciennes villes, en élever de nouvelles sur tous les points du territoire. Sergiæ-Dava sur une île de l'Olto; Decii-Dava au sommet des montagnes; Turris-Recidua vis-à-vis Viminacium, et Turris Littorosa vis-à-vis Novæ. Les Iassiges mêmes, leurs alliés, y obtiennent des municipes (1), dont le principal est aujourd'hui Jassi, près de Pruth. Enfin deux nouvelles villes surgissent aux pieds des montagnes, sous le nom de Romadava ou Romula; l'une en Moldavie, l'autre en Vallaquie, et ce n'est pas assez que Sarmiz-Getusa ait changé son nom en celui d'Ulpia, il faut que le nom de Trajan soit

(1) *Voy.* note 6.

partout, et Trajanum s'élève sur la rive gauche du Pruth, à peu de distance de son embouchure dans le Danube. La plupart de ces immenses travaux ont disparu; mais si le temps en plus d'un endroit en a détruit jusqu'aux moindres vestiges, l'histoire et la tradition nous en ont conservé les noms, et la géographie nous en montrera la place.

A son retour au milieu d'eux, l'an 107, Trajan anime tout de sa présence; mais il ne peut faire qu'un court séjour en Dacie; il doit marcher contre le roi d'Arménie et les Parthes. Les colons n'en continuent pas moins de travailler avec ardeur, et la Dacie a bientôt pris une face nouvelle; la civilisation y a remplacé la barbarie. Elle commençait à jouir de ses progrès, lorsque la mort de Trajan vint tout à coup lui porter un coup fatal, qui la fait un instant douter de son avenir. Adrien, qui l'an 117 a succédé à ce grand prince, jaloux de sa gloire, et ne se sentant pas néanmoins la force de conserver les conquêtes qu'il lui lègue, a déjà abandonné l'Assyrie, la Mésopotamie et l'Arménie, et il menace d'en faire autant de la Dacie. Déjà même il a détruit le pont du Danube, lorsque, heureusement détourné par ses amis d'un si funeste projet, il s'arrête enfin à l'idée de livrer un si grand nombre de citoyens à la merci des barbares (1); et comme pour expier ce qu'il y avait de coupable dans sa première pensée, marche contre eux, les pousse loin des frontières, et mérite, par ce retour sur lui-

(1) *Voy.* note 7.

même, le glorieux titre de *restaurateur de la Dacie*. La Dacie est effectivement heureuse sous son règne. Les colons, protégés par ses armes, continuent à s'y livrer activement au défrichement des terres et à l'exploitation des mines, et leur prospérité allant toujours croissant, malgré quelques révoltes qui s'apaisent à peu près d'elles-mêmes (1), ils coulent aussi, sous Antonin, des jours de paix et de bonheur. Mais sous Marc-Aurèle, malgré ses victoires sur leurs voisins, les Marcomans, les Quades, les Sarmates, les Rhoxolans, les Bastarnes et les Alains (2), dont il établit un grand nombre sur le territoire de l'empire, en Panonie, en Mœsie et même en Italie (3). Ils ne peuvent empêcher les peuplades des Avartes, des Teurisci, des Biephi, des Cotensi, des Ciagi (il serait trop long de les nommer toutes) de franchir leurs retranchements par force ou par ruse, et de venir se poser au milieu d'eux (4).

On ignore dans quels rapports ils vécurent ensemble; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'en est pas longtemps question, c'est qu'il ne reste d'eux d'autres traces, d'autres souvenirs que leurs noms; que d'ailleurs l'histoire ne les présente point comme conquérants, et que l'eussent-ils été, ils étaient avant tout nomades. Ainsi, nomades, ils auront continué d'errer, se seront disséminés çà et là, et leur vagabondage les aura réduits à rien; Conquérants, ils auront été entraînés

(1) *Voy.* note 6 bis.
(2) Eutrope, liv. 8, ch. 17; Julius Capitol., ch. 24.
(3) *Voy.* note 8.
(4) *Voy.* Ptolémée, géogr., liv. 3, ch. 8.

par les Huns, les Goths, et se seront confondus comme une goutte d'eau dans cette vaste mer. Il est à remarquer d'ailleurs que parmi tous ces noms, nous ne voyons plus celui des Daces. N'est-ce donc pas ou qu'exterminés par les Romains, ils ne peuvent plus en effet reparaître, ou que du moins trop peu nombreux pour former un corps de nation, ils ne se sentent plus la force de se relever? Si cependant, comme l'ont assuré quelques historiens, ils n'ont pas été tous massacrés, ou s'il en reste en Dacie, ne doit-on pas s'étonner que cinquante ans seulement après leur chute, lorsque le souvenir leur en est encore tout récent, eux si fiers, si rusés, si vindicatifs, ils ne retrouvent ni assez d'audace, ni assez d'adresse, ni assez de haine pour lier à leur cause celle des autres peuples, et leur donner au moins les armes dont ils n'osent se servir? Car en vain Prétorius prétend-il que Commode fît la guerre aux Daces; je ne lui demanderai pas auxquels, Zonoras (1) me répond pour lui : A ceux d'au delà la Dacie (ὑπέρ τῆς Δακίας). Et quand bien même Pertinax, qui lui succéda en 193, eût, au dire de Sarincky, gouverné dignement la Mœsie et la Dacie, cela ne signifierait pas, comme il se plaît à l'entendre, les Mœsiens et les Daces purs, mais les citoyens romains établis dans ces provinces. Comme on le voit, un fait important à prouver, c'est que depuis Trajan, les Daces purs, les Daces de Décébale n'ont jamais reparu sur le sol de la Dacie. S'ils y re-

(1) *Voy.* liv. 12.

paraissent, ce ne peut être qu'avec leur souvenir de haine et leur désir de vengeance ; car lorsque ces sentiments sont fondés, le temps les peut moins effacer du cœur d'un peuple, que de celui d'un individu : ils ne meurent qu'avec lui. Les Grecs les ont nourris trois cent-soixante-six ans ; les Visigoths près de six siècles, et il leur a fallu dix ans, cent ans pour les assouvir. Les colons auront donc à soutenir contre les Daces une lutte et longue et sanglante, dont l'histoire nous aura conservé les détails ou du moins les principaux faits. Suivons l'histoire.

A Didius Julien, qui ne règne que soixante-six jours, succède Septime-Sévère ; et, bien que Dion ne parle que de ses guerres avec les Parthes, il est presque certain qu'il s'occupa de la Dacie, car c'est à lui que la tradition attribue la restauration de cette tour de Séverin (*Turris Trajana*), que l'on voit surgir encore aujourd'hui du milieu des ruines couvertes de l'ancienne *Recidua.* Je veux bien ne pas admettre ici l'opinion de Bonfin, qui lui en attribue la fondation, et m'en rapporter plutôt à Procope, qui en fait l'ouvrage de Trajan ; mais encore faut-il que, pour lui laisser son nom, il l'ait au moins restaurée, et y ait ajouté quelques constructions nouvelles, ce que semblerait, du reste, assez clairement indiquer l'épithète *Recidua*, qu'elle porta depuis. Dans tous les cas, on ne peut nier que Bassien, son fils, qui n'a généralement fait preuve que de folie et de lâcheté, ne se soit pour tant intéressé à la Dacie. On sait en effet que, l'an 215, en chemin pour l'Asie, où il allait com-

battre les Parthes, il s'oublia en Dacie (1), y séjourna quelque temps, et que, pendant que par ses généraux il remportait sur les Goths de nombreux avantages, il bâtissait une nouvelle ville, à laquelle il laissait en partant le surnom qu'il avait reçu dans les Gaules, Caracale, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Ne peut-on pas remarquer en passant que, pour arrêter un prince adonné comme lui à tous les plaisirs d'une vie molle et efféminée, la Dacie devait être non-seulement heureuse, mais florissante, mais déjà riche de ce superflu que l'on appelle luxe?

Après lui se succèdent rapidement Macrin, Héliogabale et Alexandre-Sévère. Sous ce dernier, Artaxercès, enorgueilli de ses victoires sur les Parthes, revendique aux Romains les trois provinces autrefois abandonnées par Adrien; ce qui fait naturellement supposer, bien que l'histoire n'en parle pas, que les Romains les auraient reprises, et que, s'ils en étaient maîtres, ils devaient l'être à plus forte raison de la Dacie, qu'Adrien avait tenu à honneur de conserver même après l'abandon de ces provinces. Il est vrai que, sans cesse menacée par les Barbares, elle fut plus d'une fois sur le point d'être enlevée par eux; mais quand le danger était imminent, il se présentait toujours un libérateur. C'est ainsi qu'à cette époque (236) les Sarmates allant l'envahir, un pâtre de Thrace, naturalisé Romain, Maximin, fils du Goth Mitzia et de l'Alaine Ababa, parvenu à l'empire, marche contre

(1) *Voy.* note 9.

eux, les défait, et, sauveur de la Dacie, mérite le surnom de Dacique. Deux ans après, lorsque déclaré ennemi de l'État, il eut succombé sous le fer d'un assassin, et que Gordien, proconsul d'Afrique, élu à sa place, se fût vu réduit à se percer de son épée, c'est en vain que le sénat proclama Maxime et Balbin; le peuple, mécontent de ce choix et plein d'estime pour la mémoire du proconsul d'Afrique, proclama son petit-fils.

Gordien II était jeune et aimable; le peuple avait cru retrouver en lui quelque chose de Trajan, son aïeul, et le peuple se trompe rarement. Le nouveau César se montre en effet digne de son choix, par l'intérêt tout particulier qu'il prend à la conservation de la Dacie. Pendant son règne de six années, il n'est occupé qu'à combattre les Germains, les Sarmates et les Goths, qui la convoitent, et lorsqu'il est assassiné par Philippe l'Arabe, sa mort jette le trouble dans l'empire. Les Goths en profitent pour forcer les lignes romaines et pénétrer en Mœsie. Épouvanté de ce débordement, Philippe en rejette la faute sur les légionnaires et les licencie. Les légionnaires indignés passent à l'ennemi.

Cependant Dèce, proclamé par ses soldats, et vainqueur de Philippe à Vérone, retourne sur-le-champ en Dacie, la purge des Barbares, fonde dans l'Ardialie la ville d'Apollunum, aujourd'hui Belgrade, et répare la cité des Carpathes, dite depuis Décidava (1).

(1) Suivant l'inscription n° 37 du musée de Saitbourg.

Il a tellement à cœur la tranquillité de cette province, que, non content d'en avoir chassé les Barbares, il les poursuit jusqu'au delà de ses frontières. Par malheur pour lui et pour les colons, il se laisse emporter par son impétuosité, et meurt dans les marais, victime de la perfidie de Gallus, son collègue, qui, incapable de remédier à cette perte, ne songe à la réparer qu'en achetant la paix. Il la paye deux cent mille drachmes d'or. Il en résulte qu'avant son retour à Rome, les Barbares reviennent à la charge, et ravagent de nouveau la Dardanie, la Thrace et la Macédoine. Ils respectent la Dacie, cependant. Pourquoi donc? c'est sans doute ou qu'elle est suffisamment défendue par les légions ou que les colons, anciens légionnaires, ont eux-mêmes pourvu à sa défense. Par les ordres de Gallus, le consul Émilien, préfet de Mœsie, se dispose à les repousser, leur livre bataille et les taille en pièces (254), et les soldats, en reconnaissance de sa victoire, abandonnent Gallus et le proclament. Il ne tient que deux ans; Sicinius et Valérius lui succèdent, et malgré la sagesse de ce dernier, les Barbares pénètrent de tous côtés dans l'empire, et tandis que les Scythes désolent l'Asie Mineure, les Goths passent le Danube sur la glace, et marchent sur Bysance par Tom, Istre et Anchiale. Pour avoir pris cette route, il faut croire qu'ils n'occupaient pas la Dacie, ou qu'arrêtés au moins sur les bords du Pruth, ils n'en pouvaient pas prendre d'autre. Cependant, lorsqu'en 259 Valérius tombe prisonnier de Sapor, et que Gallien, son fils, qu'il s'était asso-

cié, règne seul, ils profitent de son humeur paresseuse et débauchée pour s'entendre avec les Quades et les Sarmates, et tandis que ceux-ci ravagent la Panonie, ils désolent la Grèce, la Macédoine, le Pont, l'Asie Mineure, et s'emparent de la Dacie (1). Quoi qu'en dise Orosius, ce n'est pas encore pour longtemps; car si le colon Auréole, qui s'est fait proclamer en Italie, ne parvient pas à renverser le lâche qui abandonne ainsi sa patrie à la merci de l'étranger, et s'il perd la vie à la bataille de Milan, Claude, son vainqueur, illustre son règne de vingt-deux mois par une sagesse et des succès dont la Dacie est la première à recueillir les fruits.

Pour mettre fin aux ravages des Goths dans l'Illyrie et la Macédoine, il marche contre eux et les taille en pièces. Trois cent mille Barbares restent sur le champ de bataille, et voici ce qu'il en écrit lui-même à Brocchus : « Nous avons coulé deux mille » barques; les rivières sont couvertes de boucliers, et » les rives jonchées d'épées et de lances; on ne voit » plus la terre sous le monceau de cadavres qui la cou» vrent; pas un chemin qui ne soit souillé de leurs dé» bris. Les Barbares ont abandonné tous leurs ba» gages, et nous leur avons pris tant de femmes, que » chaque soldat peut s'en adjuger deux ou trois. » Ce combat ne fut pas le seul, et il faut remarquer qu'il n'eut pas lieu en Dacie, mais en Mœsie, où depuis quinze ans les Barbares ont pénétré par Tom, Istre

(1) *Voy.* note 10.

et Anchiale. Il y en eut encore de sanglants près de Marianopolis, où presque tous leurs rois furent faits prisonniers, aux portes de Bysance et de Thessalonique, et Claude fut partout vainqueur. Aussi le Sénat lui écrivit-il : « Claude Auguste, tu es notre père, notre » frère, notre ami ; tu es un bon sénateur et un bon » maître. » Faut-il donc croire que la Dacie était perdue pour les Romains lorsqu'ils étaient partout triomphants, et ne peut-on présumer au contraire que, leur eût-elle été enlevée, les Goths, en état de complète déroute, n'étaient plus capables de les empêcher de la reprendre? Mais je le sais, un raisonnement si juste qu'il soit n'établit pas un fait ; il le rend vraisemblable, et l'histoire ne peut vivre que de vérités. Rapportons-nous-en donc à l'histoire. Elle n'a pu, il est vrai, ni tout voir, ni tout écrire ; elle ne nous dit pas un mot de l'intérêt tout direct que Claude témoigna aux colons, et cependant les inscriptions nous ont révélé qu'il dut au moins restaurer dans l'Ardialie la ville de Clusium (Clus'), qui aurait pris de lui le nom de Claudianopolis (Claud'embourg), qu'elle porte encore aujourd'hui, et l'étymologie nous porte à croire qu'il dut être également le restaurateur, sinon le fondateur de Cladova, dans l'île de ce nom, sur le Danube, et qui ne semble autre que la corruption de *Claudii dava civitas*. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Aurélien, élu à sa place, employa tous ses efforts pour mettre la Dacie à l'abri d'une invasion, qu'il battit les Germains et les Marcomans, refoula les Scythes loin du Danube, et ne désespéra du salut

de sa patrie qu'à la dernière extrémité; car Aurélien était né de parents colons, et son origine se manifeste clairement par sa sollicitude. L'Illyrie était dévastée, la Mœsie réduite à la dernière misère; il devait d'ailleurs partir pour l'Asie, et redoutait pour ses compatriotes les suites de son absence. En conséquence, il ordonna aux légions d'évacuer la Dacie, et l'abandonna aux provinciaux, après en avoir retiré des villes et des campagnes tout ce qu'il put de colons, qu'il établit dans cette partie de la Mœsie, appelée depuis Dacie aurélienne, et qui, du temps de Vopiscus, séparait les deux Mœsies (1).

En vain Sarincky prétend-il que les légions n'y étaient qu'en hivernage. Cet hivernage doit paraître singulier si, comme il l'affirme, la Dacie était occupée par les Goths. Des Romains hivernant dans un pays d'où, selon lui, un peuple de Romains est forcé d'émigrer! Cette opinion a, ce me semble, besoin, pour devenir valable, d'admettre que les colons y étaient également en hivernage. Car je veux bien que sous Gallien la Dacie ait été perdue pour les Romains; je veux bien qu'à cette époque grand nombre de colons l'aient évacuée, mais est-ce à dire qu'en y entrant les Goths l'aient trouvée déserte? Tous les jours un État ne perd-il pas une de ses provinces sans que les habitants consentent pour cela à abandonner de gaieté de cœur les établissements qu'ils ont fondés? Nous avons perdu le Canada, la Louisiane, etc.; mais la majeure

(1) *Voy.* note 2.

partie de nos colons y sont encore. Pourquoi donc, parce que les temps sont loin, vouloir qu'il en fût alors autrement qu'aujourd'hui? Le sentiment de la propriété n'était pas moins fort chez les colons d'un peuple conquérant, que chez ceux des nations commerçantes de notre époque, et c'est au contraire l'excès de ce sentiment qui le pousse à la conquête, qui a fait de Rome la maîtresse du monde, parce que là où le Romain avait vaincu, il voulait vivre. D'ailleurs, par province perdue, enlevée, il ne faut pas n'entendre que le sol, mais avec lui les habitants qui le cultivent, qui lui donnent sa valeur, qui le font pour les uns un objet d'envie, pour les autres un trésor à défendre. C'est ainsi qu'il en dut être de la Dacie sous Gallien, sans quoi Aurélien n'aurait pas eu à en rappeler les légions qui n'y auraient eu que faire, et moins encore les peuples des villes et des campagnes qui ne s'y seraient plus trouvés; et il n'en dut pas être autrement sous Aurélien. Il rappela les légions; soit; et je conviens aussi que l'administration dut les suivre; je conviens même que tous ceux qui le purent se retirèrent avec elles; mais la masse des colons, mais ce que l'on appelle le peuple ne le suivit pas; qu'il le voulût ou non, il ne le pouvait pas.

En effet, il était moins facile à Aurélien de les transporter en Mœsie, bien qu'ils n'eussent qu'à traverser le Danube, qu'il ne l'avait été à Trajan de les conduire en Dacie de tous les points de l'empire, et cela pour deux motifs bien plausibles : le premier, parce que Trajan envoyait des citoyens, qui, victimes de la

grande propriété et n'ayant plus depuis longtemps dans la mère patrie d'autre état que la misère, accouraient dans cette contrée comme dans un Eldorado, tandis qu'Aurélien rappelait des colons riches et liés au sol par l'industrie et la possession ; le second, c'est qu'en supposant que les *infinitas copias* de Trajan ne s'élevassent qu'à trois cent mille familles, elles devaient être plus que doublées sous Aurélien. Peut-on d'ailleurs supposer que les colons, naguère soldats, hier laboureurs, soient devenus tout à coup nomades? que les Romains de Mésopotamie, d'Assyrie, de ces provinces enfin où ils ne formaient qu'une partie minime de la population, où ils étaient plus marchands que cultivateurs ou industriels, se soient retirés lorsqu'elles furent enlevées à l'empire, on le comprend, si toutefois ils en ont eu le temps; mais quand ils n'ont fui ni d'Espagne, ni des Gaules, comment admettre qu'un peuple entier de Romains, trois millions d'âmes, peut-être, aient consenti à s'expatrier? Cela n'est pas possible; les Romains ont toujours voulu vivre là où ils ont vaincu, et là où ils ont vécu, ils se sont établis fortement. Enfin, lorsque nous voyons des Arabes pleurer encore aujourd'hui sur les ruines d'un puissant empire qu'ils n'avaient fondé qu'en passant, pouvons-nous raisonnablement supposer qu'attachés à la Dacie par un séjour de 177 ans, tous les Romains aient pu consentir à y laisser ce qu'ils possédaient? Que ceux qui étaient riches en bestiaux, en espèces aient suivi les légions, soit; mais ceux qui ne l'étaient qu'en immeubles, en usines, ne le pouvaient sans se

ruiner. Ils pouvaient s'établir en Mœsie, sans doute, en Mœsie ou ailleurs, car il faut à un peuple une place sur la terre; mais il n'en a pas été autrement des colons que de tous les autres peuples. Des Romains de la Vénétie se sont, il est vrai, retirés dans les lagunes de l'Adriatique; quelques Bretons sont passés dans les Gaules; mais ces exceptions partielles ne font que confirmer la règle générale; et la chute du Bas-Empire nous est un bien triste exemple de ce qui arrive en pareil cas. Les grands, les riches, les opulents se retirent; les petits, les pauvres, les prolétaires restent; et l'on sait ce qui en résulte ordinairement; l'asservissement des petits et des pauvres par les conquérants, tandis que les grands et les riches vont demander à l'étranger le droit de bourgeoisie. Mais parce qu'à certaines époques l'on s'est plu à ne voir la nation que dans ce qu'on appelle l'aristocratie, on a dit et redit : Les Grecs ont fui leur patrie. En ce cas, on en pourrait dire autant des Polonais; on l'a dit, il y a vingt-quatre ans des Moldovallaques; cependant que sont ces Phanariotes qui règnent à Constantinople; que sont ces Hellènes qui en dix ans ont reconquis leur liberté? Quoi donc! il n'y aurait plus de Polonais en Pologne? Et j'en appelle aux Boïers moldovallaques, lorsque, abandonnant leur patrie au lieu de prendre les armes pour repousser l'anarchie, ils se sont réfugiés en Ardialie, le prolétaire les a-t-il suivis? Non, pas un seul! Enfin, pour avoir été envahis, les Croates, les Serviens, les Bulgares ne sont-ils pas toujours là où les ont trouvés les conquérants? Conve-

nons donc que les colons n'ont pas eu tous la lâcheté d'abandonner les tombeaux de leurs pères à la profanation des Barbares. Engel lui-même en convient; mais il affirme, sans preuve toutefois, que ceux qui restèrent se mêlèrent aux Barbares et s'unirent à des femmes daces restées, selon lui, dans le pays; car, dit-il, que signifient ces noms : Aia, Nandonis, Andrada, Blivianus, Bricena et Bedarus, que l'on retrouve dans les inscriptions? Ces noms ne sentent-ils pas le dace? Ce qu'il y a de dace dans ces noms, je n'en sais rien, ni Engel non plus, ni personne; je crois voir tout bonnement un latin corrompu. Ainsi Aia est pur italien ; c'est aussi un pronom dans la langue d'Or, par contraction de Aqueia; Nandonis semble être la corruption d'Adonis ou d'Andronis; Andrada est Andreas, devenu latin, et tel qu'on le retrouve dans la langue portugaise; Blivianus est Oblivianus; Bricena est un diminutif de Bricca ou Briccia, et Bedarus est Bedano; mais admettons, ce qui est absurde, que les Romains ne connussent pas encore au temps de Trajan les éléments d'une colonie, le mélange des sexes; qu'ils en fussent alors comme au temps de l'enlèvement des Sabines; admettons que l'empereur, leur réservant des Daces pour épouses, n'ait envoyé en Dacie que des célibataires; admettons, enfin, que les colons se soient volontiers soumis à s'unir à ces femmes qui avaient brûlé la tête et les épaules de leurs frères, prisonniers; est-ce à dire que leur sang ne coulât plus dans les veines de leurs fils? En ce cas, la race romaine se serait éteinte du jour de son union

avec les Sabines. Je dois le dire, Engel ne va pas jusque-là ; ce qu'il prétend, c'est qu'il a pu rester *quelques* femmes daces en Dacie. En ce cas, elles n'auront pu s'unir qu'à *quelques* Romains, et l'exception confirmant la règle, les colonies de la Dacie devaient être formées comme elles le sont toutes, comme le sont la Sibérie et Botany-Bay, quoique fondées par le despotisme d'un tyran ou la vindicte de la loi, non pas d'individus, mais de familles, et la mésalliance de quelques-uns n'a pu vicier le sang de toute la nation.

Que les Romains se soient mêlés ou non aux Barbares, c'est ce qu'il est difficile d'affirmer, puisque l'histoire n'en dit rien. Ce que l'on sait, c'est que les Huns, les Avars et tous les Scythes n'étaient que des conquérants qui *ne cultivaient point la terre et ne vivaient que de rapines* (1). Il leur fallait donc des laboureurs et des pâtres, et ils durent s'estimer heureux d'en trouver dans les colons. Ainsi, les colons restèrent dans leur intérêt, et il était de l'intérêt des Barbares de les conserver ; ainsi, ils purent vivre ensemble sans se mêler, tel qu'aujourd'hui les chrétiens et les Turcs, et le séjour des uns facilita et prolongea celui des autres ; ainsi, les Romains durent à leur qualité de colons, sinon le maintien de leurs droits, celui du moins de leur existence, et, comme le dit fort bien Katancsich, « ils garantirent par là la patrie d'une domination permanente et absolue (2). Quelque malheureux qu'ils fussent, cela devait être ; civi-

(1) *Voy.* note 12.
(2) *Voy.* note 13.

lisés, ils devaient subir la loi des peuples qui le sont, et préférer naturellement la patrie à la liberté.

D'ailleurs, si à cette époque la Dacie était occupée par les Goths, est-il probable que, maîtres du pays, vainqueurs des colons qui leur sont si nécessaires, ils aient consenti à ce qu'ils obéissent aux ordres d'Aurélien, et, s'il n'y ont pas consenti, les colons pouvaient-ils sortir autrement que par ruse? Or, la ruse demandait du temps; l'édit d'Aurélien date de 274, et il meurt deux ans après. Deux ans ont-ils pu leur suffire? Il est vrai que, dans cet intervalle, Aurélien battit sur la rive gauche du Danube, Cannaba, qui menaçait de traverser le fleuve avec cinq mille hommes (1); mais ou la victoire d'Aurélien fut assez importante pour lui rendre la Dacie, et, en ce cas, les colons n'auront pas eu la peine d'en sortir, et les grands et les riches y seront rentrés avec les légions, ou la défaite de Cannaba ne fut pas assez complète pour obliger les Goths à se retirer, et, en ce cas, les colons qu'ils maîtrisaient n'ont pu se rendre aux ordres d'Aurélien. Le tenter eût été s'exposer à la vengeance des conquérants. En admettant donc l'édit d'Aurélien dans les termes de Vopiscus, il est permis de douter par la nature des circonstances qu'il ait pu être exécuté dans toute sa teneur, surtout si nous nous rappelons que lorsqu'Adrien voulut abandonner la Dacie, il ne jugea pas possible d'en rappeler les colonies; ce qu'il eût pu faire plus facilement qu'Aurélien, à une époque où elles n'en étaient

(1) *Voy.* note 14.

encore qu'à leur enfance; et si nous considérons que la Mœsie, où voulait les transporter Aurélien, était depuis vingt-cinq ans, aussi bien que l'Illyrie et la Macédoine, le théâtre des plus grands désordres, il n'y aura plus de doute; n'ayant rien de mieux à y espérer, les colons préférèrent les chances d'une conquête à l'abandon de leurs foyers.

Voyons maintenant jusqu'à quel point nous sommes tenus de nous en rapporter à Vopiscus (1); car les historiens se répètent, et révoquer en doute son autorité, c'est anéantir d'un seul coup celles de Rufus et d'Eutrope, venus après lui. On sait que son Mécène, Junius Tiberianus, qui l'engagea à écrire la vie d'Aurélien, était parent de cet empereur et préfet de Rome. Comme parent et comme courtisan, il avait naturellement à cœur la gloire d'Aurélien; aussi dit-il à Vopiscus, et c'est Vopiscus lui-même qui l'avoue: « Écrivez » comme il vous plaira, sans le moindre scrupule; » dites ce que vous voudrez; vous ne serez pas les seuls » qui ayez menti, témoin Livius, Salluste, Tacite et » Trogue (2). » Je le demande, cela signifie-t-il autre chose que: faites à tout prix un nom à Aurélien; il est mon parent; je vous en serai fort obligé, et il vous en saura gré lui-même? Aussi ne suis-je pas le seul à douter de la sincérité de cet historien. Jean Vossius assure que s'il eût écrit, comme il le promettait, la vie d'Apollonius Thyanus, il n'eût rempli ses pages que

(1) *Voy.* note 11.
(2) Ch. 2, *In Aureliano.*

d'impudents mensonges (1). Qu'a-t-il prétendu, cependant? faire une gloire à Aurélien de n'avoir pas voulu laisser périr les colonies de la Dacie par leur transfert en Mœsie, ou d'avoir sacrifié son amour de la patrie au salut de l'empire? Mais sa gloire n'était pas là; Adrien, nous l'avons vu, en eût pu faire autant et avec moins de peine et plus de chances de succès; mais il en a rougi. Sa gloire, c'était de les protéger, de les défendre, de leur conserver une patrie, et c'est ce qu'il ne fit pas, ou pour parler plus juste, ce n'était pas ce qu'il voulait faire. Il avait besoin des légions pour les employer contre les Perses; il les rappela, et pour se mettre à l'abri du reproche qu'avait essuyé Adrien, il fit un appel aux colons. Nous avons vu ce qui en dut résulter. D'ailleurs, il ne put effectuer son projet; il ne mit pas même le pied en Asie, car la mort vint le surprendre à Bysance. Son armée fut à l'instant licenciée; les légions de la Dacie durent y rentrer, et ceux qui étaient passés en Mœsie purent profiter de leur retour pour y rentrer avec elles. Nous avons vu en effet que les Barbares avaient dirigé leurs attaques par la mer Noire; il est donc à présumer que si la Dacie, par le départ des légions, se fût trouvée sans défense, il leur eût été plus facile de s'en faire une issue pour pénétrer en Mœsie, et que, s'il n'en a pas été ainsi, c'est qu'elle était encore forte de ses habitants, dont le courage suppléa celui des légions. Sans cela comment se ferait-il qu'en 278 Probus, à

(1) *Voy.* J. Vossius, *De historicis latinis*, liv. 2.

son retour des Gaules, eût repoussé les Gètes et les Goths jusqu'au Don? qu'il eût, deux ans après, soumis les Sarmates et les Bastarnes, et, ce qu'il y a de plus étonnant, qu'il les eût battus, suivant Orozius, sur leur propre territoire? Comment encore, si la Dacie eût été complétement évacuée par les colonies, puisqu'il était maître du pays jusqu'au Don, Probus n'eût-il pas cherché à la repeupler, en y établissant au moins les cent mille familles bastarnes (1) qu'il colonisa en Thrace? Et pourquoi les colons passés en Mœsie n'en auraient-ils pas profité pour rentrer dans leurs foyers et reprendre possession de leurs établissements? L'occasion était, certes, favorable. Mais admettons que la crainte les en ait empêchés et que les Barbares soient demeurés seuls en Dacie; comment se fait-il que ceux-ci viennent à parler tout à coup la langue latine? Après avoir tout admis, faut-il admettre encore qu'ils aient dit aux colons : « Nous voulons oublier notre langue, » enseignez-nous la vôtre? » Ce serait par trop absurde; mais encore pour cela faudrait-il au moins que les colons fussent restés au milieu d'eux, et pourtant j'y consens; mais si intimes qu'aient pu être les rapports nécessités par une fusion si prompte de langage, purent-ils l'être jamais assez pour faire renier aux Barbares jusqu'à leur nom? Les Bourguignons, les Lombards, les Francs, pour avoir subi l'influence de la civilisation romaine, ont-ils donc renié le leur; et dans notre belle France, nous tous qui nous résumons sous

(1) *Voy.* Vopiscus, ch. 18.

le nom de Français, sommes-nous plus Francs que Gascons, Normands, Auvergnats? Quant à moi, avec mon nom Romain, je me sens un cœur de Gaulois. Ainsi, tout ce que les Goths eussent pu faire en envahissant la Dacie, où ils se trouvaient avec les colons dans les mêmes rapports que nous avec les Arabes d'Abd-el-Kader, c'eût été ou de l'appeler Gothie, ou de s'appeler Daces; car raisonnablement ils ne pouvaient prendre le nom d'un peuple contre lequel ils nourrissaient un siècle de haines.

Je ferai remarquer, en outre, que Sextus Rufus et Vopiscus ne sont pas parfaitement d'accord. Ils disent, le premier (1) : Les colons furent transportés en Mœsie par Aurélien. « Et il en résulta deux Dacies dans les régions de Mœsie et de Dardanie. » Le second : Il les établit dans la Dacie qui sépare les deux Mœsies. Il me semble, d'une part, que dans la phrase de Sextus, *per Aurelianum*, peut aussi bien se rapporter à *factæ sunt* qu'à *translatis*, d'où il serait aisé de conclure qu'Aurélien ne fit que former en Mœsie et en Dardanie deux Dacies des colons qui sous Gallien s'étaient enfuis de la Dacie Trajane; d'autre part, que dans Vopiscus la conjonction *et* devant *provincialibus* est superflue; d'où il résulterait, et c'est ainsi que je l'ai interprété, qu'Aurélien abandonna la Dacie Trajane aux provinciaux, ou, en termes plus clairs, les provinciaux à eux-mêmes.

Enfin, si au dire d'Eutrope (2) la Dacie était déjà

(1) *Voy.* note 15.
(2) *Voy.* note 10.

perdue pour les Romains sous Gallien, je me demande ce que peut signifier l'édit d'Aurélien; que prouve-t-il donc? que pour être perdue, abandonnée, la Dacie n'en était pas moins peuplée de Romains; que, né Dace, Aurélien ne l'avait pas oublié; qu'il crut de son devoir, en retirant ses légions, de faire appel à ses compatriotes; qu'il colonisa en Mœsie ceux qui purent répondre à cet appel; mais que prouvent les faits? que la masse des colons n'y put répondre; que sa mort prématurée dut arrêter l'exécution de cet immense projet; qu'enfin, unis ou non aux Barbares, les colons sont restés dans leur patrie; qu'ils ont continué d'y parler leur langue, et n'en sortiront, comme nous le verrons bientôt, que pour étendre leur domination. Quoi qu'il en soit, il résulta de cette tentative d'Aurélien, laquelle ne réussit qu'à demi, une nouvelle Dacie qui porte son nom, et à laquelle, par opposition naturelle à la *littorosa* de Trajan, fut ajoutée en même temps l'épithète *ripensis*.

A Probus, qui devait être maître de tout le pays entre le Danube et le Don, succèdent Aurélius Carus et Macrien, et après ceux-ci paraît enfin Dioclétien, qui s'associe Maximien, colon de Dacie. Incapables à eux deux de soutenir tout le poids des affaires, ils s'adjoignent deux Césars, Constance Chlore et Galérius, autre colon, qui, pâtre dans sa jeunesse, en porta le nom sur le trône (1). Ainsi deux Daces, c'est-à-dire deux colons romains de la Dacie au pouvoir. Dans la

(1) *Voy.* note 16.

division qui en est faite, il est à remarquer que si Maximien n'est pas assez habile pour amener Dioclétien à préférer l'Occident, Galérius l'est assez pour se réserver l'administration de l'Illyrie, de la Grèce, de la Macédoine et de la Thrace, dont la Dacie fait partie. Que ceci soit l'effet du hasard, je ne le pense pas, l'amour de la patrie est de toutes les époques; et bien qu'alors généralement éteint dans les cœurs, ce puissant et généreux mobile pouvait bien être celui de la politique de Galérius.

Quoi qu'il en soit, Dioclétien, avant de partir pour l'Égypte, pacifie la Panonie; la quitte bientôt à la nouvelle que les Goths sont entrés en Thrace; les chasse au delà du Danube, et, s'arrêtant quelque temps en Dacie (293), y fait construire trois forteresses sur un point faible de la frontière. Deux ans après, Galérius bat les Bastarnes, les Carpes, les Sarmates et les Perses; de son côté, Constance Chlore chasse les Francs de la Gaule, et tandis que Dioclétien, arrivé en Égypte, y défait Achillée, Maximien bat les Arméniens et les Maures. Ainsi, les armes romaines sont triomphantes sur tous les points: Panons et Sarmates, Carpes et Goths, tous les voisins de la Dacie sont battus et repoussés. Dans de telles circonstances convient-il de prétendre que cette province est perdue, et tout ne porte-t-il pas à croire, au contraire, que la plupart de ces guerres ne sont faites que dans son intérêt, dans le seul but de sa conservation?

Cependant, Dioclétien et Maximien abdiquent (310), et Constance Chlore et Galérius prennent leur place

et Sévère et Dara, surnommé Maximien, neveu de Galérius, sont nommés Césars (1). Alors, pour la deuxième fois, deux Daces au pouvoir, et nul doute que Maximien n'ait usé de son influence pour faire nommer Dara, et que Galérius n'ait employé la sienne pour s'adjuger l'Orient et par conséquent la Thrace avec la Dacie. L'on sait, en outre, qu'à la mort de Constance-Chlore, en dépit de Sévère et de Dara lui-même, il nomme Auguste un certain Licinius (2), son compatriote. Alors, trois Daces au pouvoir, et bientôt quatre avec Maxence, et puis cinq avec Maximien, son père, trop ambitieux pour ne pas reprendre la pourpre. Ainsi, quand les destinées de l'Empire reposent entre les mains de cinq Daces, peut-on raisonnablement supposer qu'il ne s'en trouvât pas un parmi eux qui songeât à sa patrie, à la défendre si elle était menacée, à l'affranchir si elle était asservie? Cette supposition paraîtrait d'autant plus étrange, que Maximien, Maxence, son fils, Galerius, Dara, son neveu, et Licinius étaient Daces comme Caton était Africain, Claude Gaulois, Trajan Espagnol, Dace comme il y a des Français Canadiens, des Espagnols Mexicains, des Portugais Brésiliens, Daces parce qu'ils étaient colons, fils de colons, nés en Dacie; je veux dire que Daces elle était leur patrie, que Romains elle était une de leurs provinces, et qu'elle devait être pour eux celle de prédilection. Je sais bien qu'ils ne furent pas toujours d'accord, et que leur mésintelligence causa même

(1) *Voy.* note 16.
(2) *Voy.* note 17.

de grands troubles à l'intérieur; mais c'était pour faire respecter l'Empire au dehors qu'ils avaient établi ce partage de la puissance et celui des provinces, et il eut du moins cela de bon qu'en les rendant jaloux de conserver chacun toute l'étendue de sa juridiction, il garantit pour quelque temps l'intégrité du territoire.

Lorsque Constantin, fils de Constance-Chlore et gendre de Maximien, dont il a épousé la fille Fausta, née en Dacie, se voit débarrassé de son beau-père et de Galérius, vainqueur de Maxence et maître de Rome, il l'est bientôt de tout l'Empire, par la défaite et la mort de Dara, et il s'associe Licinius, son beau-frère. Cette alliance ne dure qu'un instant. La jalousie ne tarde pas à la rompre. Ils se font la guerre, et Licinius, vaincu, est contraint de demander la paix. Constantin la lui accorde à condition qu'il lui cédera l'Occident avec la Grèce, la Macédoine, la Panonie, la Dardanie, la Dacie, toute l'Illyrie et la Mœsie. Je ne ferai ici que cette observation : Constantin, vainqueur, se fût-il adjugé la Dacie, si elle eût été la proie des Barbares? Il est vrai que les Goths la forcèrent pour passer en Thrace; mais il les en chassa, et cette incursion, qui coûta la vie à leur roi Roasmond, fut aussi la cause d'une nouvelle brouille entre les empereurs. Pour les repousser, Constantin, emporté par son ardeur belliqueuse, avait violé le territoire de Licinius. Celui-ci s'en plaignit comme d'une infraction aux conventions stipulées, et lui déclara la guerre; Constantin arme aussitôt deux cents galères, deux mille barques, et à la tête de cent trente mille hommes s'avance contre

Licinius, le joint à Andrinople, le taille en pièces, et l'oblige à lui demander la paix une seconde fois. Elle est conclue; mais, malheureusement pour lui, Licinius n'en tient pas compte; il reprend les armes, et vaincu une troisième fois à Chrysopolis, et assiégé dans Nicomédie, il est enfin réduit à déposer la pourpre avec les armes, et à se livrer à la discrétion du vainqueur, qui, pour mettre un terme à cette interminable querelle, l'exile à Thessalonique, et l'y fait étrangler peu de temps après.

Seul maître de l'Empire, Constantin y introduit de grands changements dans l'administration civile et militaire, y crée une nouvelle capitale, et le divise en orient et occident, ce qui ne l'empêche pas, les Goths et les Vandales se disputant en Dacie le territoire de Maremorùs, au nord de l'Ardialie, de les battre complétement, et de forcer les derniers à se retirer en Panonie, où ils demeurent cent trente ans, jusqu'au temps d'Arcadius (1). Si l'on en croit Zosime, Kerdinas et Zonaras, pour faciliter ses communications avec la Dacie, il construit un pont sur le Danube. Sulzer attribue ce pont à Trajan ; mais c'est une erreur, car il est à soixante-dix ou quatre-vingt mille en aval de celui de cet empereur, un peu au dessus de l'embouchure de l'Olto, et plus près de celui-ci que du Gil. Il en partait un chemin, qui de Celia allait rejoindre à Constantine la grande voie Trajane, laquelle longeant l'Olto, conduisait à Prætoria-Augusta, par Romula et Sergiæ-

(1) *Voy*. note 18.

Dava. Cette assertion semble d'ailleurs appuyée par ce que dit Socrate de sa victoire sur les Goths (1). Elle fut si complète, que non-seulement il s'affranchit du tribut que leur payaient ses prédécesseurs, mais qu'il les força d'embrasser le christianisme. Julien l'Apostat, son neveu, témoigne en outre qu'il recouvra cette province que Trajan avait acquise à l'empire (2). Il serait donc suffisamment prouvé, et par ces témoignages et par le premier partage entre Licinius et lui, que si les colons de la Dacie ont été momentanément abandonnés à eux-mêmes sous Aurélien, leur pays ne fut occupé que temporairement par les Barbares sous ses successeurs, et que sous Constantin le Grand, il faisait partie intégrante de l'Empire; mais si je rappelle que dans la division qu'il fit de l'empire d'Orient en 332, l'une des préfectures se composait de la Macédoine et de la Dacie, sous le nom général de Thrace, et se subdivisait en Macédoine, Thessalie, Crète, Épire, Illyrie, Dacie, pays des Triballes et Panonie, il n'y aura plus de doute, la Dacie était province romaine, et, bien plus, elle était assez peuplée pour former avec la Macédoine une des quatre grandes divisions de l'empire d'Orient. Ce qui le prouverait, c'est que les Goths, *battus et chassés par leurs esclaves*, lui ayant demandé des terres pour s'y établir, il ne jugea pas à propos de leur en donner en Dacie, mais aima mieux les disperser dans la petite Scythie, en Thrace et jusqu'en Italie.

(1) *Voy*. note 19.
(2) *Voy*. note 20.

Un fait non moins important est le partage qu'il fit avant de mourir entre ses trois fils et ses deux neveux. Constant le cadet eut pour sa part l'Illyrie, l'Italie, l'Afrique, la Dalmatie, la Macédoine, la Dacie et l'Achaïe; et, satisfait de son lot, il se fit un plaisir d'habiter la patrie de Fausta, sa mère. Il y vivait tranquille, lorsque Constantin, son aîné, vint lui réclamer l'Italie et l'Afrique, les armes à la main, et l'on sait qu'ayant envoyé ses généraux pour le combattre, Constantin périt dans l'action, et qu'il demeura ainsi maître de tout l'Occident. Il n'est resté, il est vrai, aucune trace de son séjour en Dacie, ou, pour parler plus juste, on ne les a pas encore découvertes; cependant Cantemir parle d'une pièce de monnaie trouvée en 1704 dans les ruines de Tergina, de la grandeur de celles appelées alors Constandé; elle était d'argent; sur la face était une croix avec cette légende: *Const. vict. aug. imp.*, et, au revers, une tête de bœuf avec deux grandes cornes, entre lesquelles était une croix plus petite que la première. Enfin, pour dernier témoignage, j'ajouterai celui d'un historien sacré, Théodoric, évêque de Mopsuète. Voici ce qu'il dit au sujet du concile de Sardique, en 347 : Le Saint-Synode, qui par la grâce de Dieu s'assembla de toutes les provinces, de Rome, d'Espagne, des Gaules, d'Italie, de la Campanie, de la Calabre, d'Afrique, de Sardaigne, de la Panonie, de la Mœsie, de la Dacie, de la Dardanie, de l'autre Dacie et de la Macédoine... Ici, je m'arrête pour me demander quelle est cette autre Dacie, sinon la *littorosa* ou la *ripensis*, Ainsi, sous

Constantin et sous Constant, son fils, et jusqu'en 347, il est certain que non-seulement la Dacie *ripensis*, mais l'autre Dacie, la *littorosa*, était toujours province romaine.

Tel dut être assurément l'état des choses jusqu'en 350, époque à laquelle Constant mourut victime de la révolte de Magnence, qui bientôt se vit réduit lui-même à se percer de son épée. Sa mort et l'assassinat de Gallus dans la Norique rendait Constance seul maître de l'Empire. Mais Julien, frère de Gallus, est élu Auguste à Paris (360), et il est décidé à faire valoir ses droits. A cette nouvelle, Constance marche contre lui; il meurt en chemin, et Julien, aimé des soldats et du peuple, est proclamé à sa place. Je rappellerai ici le témoignage qu'il nous a laissé de l'occupation de la Dacie par Constantin, et ferai observer qu'aussi brave capitaine qu'administrateur habile, il sut comprimer les Barbares par la seule grandeur de son nom, et que cette influence qu'il devait à la sagesse de son gouvernement dans les Gaules et à ses victoires sur les Francs et les Allemands, continua de protéger l'Empire sous Jovien, son successeur. Mais la cession des cinq provinces du Tigre, l'abandon de Nisibe et de Singare, auxquels celui-ci consentit dans son honteux traité avec Sapor, devaient bientôt lui devenir funestes, et Valentinien et Valens, qui lui succèdent, ont à supporter les conséquences de ce premier démembrement.

Alors, tandis que les Allemands recommencent leurs incursions dans les Gaules, la Rhétie et le Tyrol, que les Quades et les Sarmates désolent la Panonie, les

Goths se précipitent sur la Thrace, et Valens leur fait une guerre acharnée (368-369), bat Athanaric, leur roi, qui lui défend le passage du Danube, et ordonne à Ecphœtius et à Léonce de fortifier la rive gauche de ce fleuve. Quoique chassés par les Huns (376), qui viennent de forcer la muraille d'Athanaric, les Goths soient obligés de se retirer sur la Vallaquie, aucun historien ne rapporte qu'ils s'y soient emparés des forteresses; l'on sait, au contraire, que ce n'est qu'en suppliants, bien qu'au nombre de deux cent mille, qu'ils se présentent sur les bords du fleuve, et en demandent le passage à Valens et des terres en Thrace. Valens cède à leur prière pour prévenir leur désespoir, et l'on sait comment il périt victime de son hospitalité. Les Goths se remettent en marche, et repoussés de dessous les murs de Constantinople, obligés de rebrousser chemin, ils ravagent la Thrace, la Mœsie, la Panonie et la Dacie, livrée aux brigandages des Huns. Il faut le remarquer, c'est pour la première fois que leur invasion dans cette dernière province peut être considérée comme une conquête. Du reste, ils ne la gardent pas longtemps, puisqu'en 379 Théodose, rappelé d'Espagne, les y défait complétement, et qu'une fois maître de l'Empire, il sait toujours les contenir par la force ou par l'adresse, avec les armes ou de l'argent.

Que voit-on donc depuis Gallien jusqu'à cette époque? Une lutte continuelle entre les Romains et les Goths; une province, la Dacie, sans cesse menacée, souvent forcée et envahie, quelquefois occupée, tou-

jours reprise et toujours terre de l'Empire. Ne peut-on pas se demander pourquoi les empereurs l'auraient disputée si longtemps, si elle eût été vide de colons? Pourquoi, si les Daces l'eussent occupée, ils n'auraient pas levé la tête du milieu des Goths? Pourquoi, enfin, s'ils n'en eussent été que chassés, ils n'y seraient pas rentrés à la suite des Barbares? Il est donc évident qu'ils n'existaient plus, et nous saurons à quoi nous en tenir dorénavant sur le nom de Daces continué par la suite aux habitants de cette province.

Cependant, Arcadius, qui succède en Orient à Théodose, son père, se montre incapable de soutenir sa gloire, et, trop faible pour repousser les Barbares, laisse les Goths passer le Danube et se ruer sur les provinces depuis l'Adriatique jusqu'à Constantinople, abandonne la Grèce à leur fureur et s'allie même avec eux contre l'empire d'Occident. Pendant ce temps, les Huns occupent la Panonie; Uldès, leur roi, fait des incursions en Thrace, et bientôt paraissent les deux frères, Attila et Bléda. Ceux-ci ravagent d'abord la Dacie, la Thrace, l'Illyrie, et, côtoyant le Danube et le Rhin, vont jeter l'épouvante dans l'Occident. Ils n'y restent pas. Attila vient se reposer de ses victoires et de ses défaites dans la Pano-Dacie, où sa mort devient bientôt le signal de la guerre civile. Ses trois fils, Ellah, Hernac et Denguerik se disputent son trône. Ardarik, roi des Gépides, profite de leur querelle, et leur fait à tous trois une guerre acharnée. Ellah, l'aîné, est tué dans un combat (469); les Huns prennent la fuite. Ardarik leur donne la chasse. Denguerik tombe

dans la déroute, et sa tête est envoyée à l'empereur Léon. Par cette victoire, le roi Gépide devient maître de toute la Dacie, à l'exception du pays d'entre le Tibiscus et l'Aluta (Thiss et Olto), où se maintiennent encore Elmejou et Voultizie, parents d'Attila, de la Mœsie et de la petite Scythie (1). Alors peut-être, et pour la première fois, les Barbares peuvent se rendre maîtres des forteresses de la rive gauche du Danube. Si le fait eut lieu, ils n'en jouissent pas longtemps, puisque dans l'automne de 488, toutes les peuplades Gothes répandues dans ces provinces s'étant rassemblées sous les ordres du grand Théodoric, marchent ensemble, femmes, enfants, vieillards à la conquête de l'Italie; que Cunigonde (2), successeur de Thurisinde, roi des Gépides, est complétement battu par Alboin; qu'Alboin, aidé par les Avars, Huns blancs, reste des Huns d'Attila, qui se sont maintenus en Dacie, fait un tel carnage des Gépides, que ceux-ci ne s'en sont jamais relevés; qu'après un séjour de quarante-deux ans tant en Dacie qu'en Panonie, s'étant décidé à marcher sur l'Italie à la suite de Narsès, il abandonna cette dernière province aux Avars, ses amis et alliés; qu'enfin, les Avars quittèrent la *littorosa*, pour venir l'habiter.

C'est vers ce temps (499) que les Bulgares apparaissent pour la première fois en Dacie. Ils ne font que la traverser pour se précipiter sur la Mœsie et la Thrace, battent en courant les troupes de l'empereur Anas-

(1) *Voy.* note 21.
(2) *Voy.* note 22.

tase, lui tuent quatre mille hommes, et ne consentent à se retirer en Mœsie que moyennant tribut. Trois ans après, ils repassent en Thrace, et chassés de nouveau, vont chercher un refuge en Panonie, où ils s'emparent de Sirmium. Ils s'allient alors avec les Gépides contre l'Empire; mais les uns et les autres ils sont battus par Petza, général de Théodose. Chassés plus tard de l'Illyrie par les généraux de Justinien, ils viennent enfin s'abattre sur la Dacie, et, après l'avoir désolée, se retirent au delà des Buceci, entre le Morus, le Summus et les Carpathes.

Ainsi, une grande partie de la Dacie, les montagnes et toute la vallée d'entre les Buceci et le Danube, était évacuée et libre encore une fois. C'est sans doute ce qui a fait dire à Justinien : La république a pris une telle extension que nos citoyens peuvent fréquenter les deux rives du Danube. Recidua et Lederata sont soumises à notre domination (1), et Procope ajoute : A partir de Viminacium, en aval du fleuve, sont trois forteresses, Picnus, Copus et Novæ; vis-à-vis Novæ, sur l'autre rive, est une tour appelée Ledereta, maintenant Litterata (sans doute Littorosa), dont notre empereur a fait une citadelle. Après Novæ, sont les forts de Cantabazatis, et, vis-à-vis, il en est également un grand nombre qu'il y a construits. Or, Novæ était dans la Dacie *ripensis;* l'autre rive ne peut donc être que la Dacie Trajane. Il en résulte que sous Justinien et jusqu'en 565, quoique livrés aux vagabondages des

(1) *Voy.* Novel XI.

Avars et des Huns, la Dacie continue d'être province romaine, et ceci semble assez clairement prouvé par ce discours de l'ambassadeur des Lombards à Justinien :

« Pensez-y bien, ô empereur! lorsque les Goths oc-
» cupaient la Dacie, les Gépides, établis de l'autre
» côté du fleuve (en Panonie) n'osaient le franchir,
» et bien que l'Empire ait *comme* abandonné cette
» partie qui leur fait face (la partie N.-O. de la Dacie
» Méditerranée), ils n'osaient cependant s'y montrer
» de peur des Goths. Maintenant que vous avez chassé
» ces derniers *de toute la Dacie*, et qu'ils nous voient
» occupés de guerre avec les Vandales, ils ont forcé
» nos frontières, se sont emparés de Sirmium, ont fait
» esclaves *les citoyens romains*, et se vantent que toute
» la Dacie est à eux. » Interrompu par l'ambassadeur gépide, qui *nie cette prétention*, et ne considère comme appartenant à son roi, que Sirmium et une partie de son territoire; le Lombard continue : « O empereur!
» maintenant que, sentant leur faiblesse, ils se repen-
» tent d'avoir commencé la guerre, ils voudraient
» tourner vos armes contre nous, afin de garder Sir-
» mium et les tours dont ils se sont emparés... »

Il est donc évident que les Gépides n'occupent que la partie, et tout au plus cette partie occidentale de l'Ardialie, appelée Banat, que les Goths ont complétement évacuée la Dacie, et l'on sait que pour la conserver Justinien se montra intraitable non-seulement pour eux, mais aussi pour les Huns, qu'il excita à s'entre-détruire.

Cependant, les Avars se sont rendus si redoutables,

que Tibère se voit contraint de leur abandonner Sirmium, la dernière place qu'il possédât en Panonie, et d'arrêter leurs incursions par un tribut de quatre-vingt mille pièces d'or. Peu après, la parcimonie de Maurice leur laisse massacrer douze mille Romains plutôt que de payer leur rançon ; mais Priscus, son général, les chasse de dessous les murs de Constantinople, les oblige à se retirer en Germanie, passe le Danube derrière eux et vient prendre ses quartiers d'hiver en Dacie, *qu'il couvre de son armée.* En 599, la guerre recommence; en 601, Maurice est obligé de leur payer quarante mille pièces d'or; à quelque temps de là, Priscus leur fait essuyer de nouvelles pertes, leur tue en trois jours vingt-huit mille hommes, les fait chasser jusqu'au delà du Tibiscus, et les trois fils du Khagan périssent dans la déroute. Acharnés à les poursuivre, quatre mille Romains passent avec eux sur le territoire des Gépides, massacrent plus de trente mille de ces derniers, et ramènent au camp dix-sept mille prisonniers, dont trois mille Avars, six mille deux cents Barbares de diverses peuplades et huit mille Sclavons. Malheureusement Héraclius ne sait profiter ni des succès de Priscus ni de ses propres victoires sur les Perses. Occupé de questions théologiques, il ne sait ni résister aux exigences des Barbares, ni prévenir les dangers qui le menacent de tous côtés. Aussi les Bulgares, délivrés du joug des Avars par leur roi Kubrat (639), après avoir occupé quelque temps la partie sud-est de la Panonie, passent-ils le Danube sous les ordres de Therbel et battent-ils l'année suivante (679) l'armée

de Constantin Pogonat. Pendant qu'ils s'établissent à jamais dans cette partie de la Mœsie inférieure qui dès lors porte le nom de Bulgarie, les Arabes débordent de toutes parts, envahissent l'Égypte, la Palestine et l'Afrique; les Sclaves et les Sarrasins menacent la capitale.

Dans cet état de choses, les colons, qui depuis Gallien n'avaient jamais respiré plus à l'aise, semblent entrevoir une ère nouvelle de liberté et d'indépendance. Rien ne s'oppose à leurs efforts. Ce qui doit consommer la perte de l'Empire va faire leur salut. Leur pays a cessé d'être l'objet de la convoitise des nations et le théâtre de leurs querelles; les Huns ont disparu; les Gépides sont exterminés; les Lombards, les Goths, les Germains se disputent l'Occident; les Avars se sont retirés en Panonie; les Sclaves dirigent leurs attaques par la mer Noire. Ainsi, les troubles de l'Occident, les guerres sanglantes sous le poids desquelles l'Orient doit succomber un jour, tout les favorise; et, tandis que tout s'entrechoque autour d'eux, ils commencent à jouir de la paix, s'entendent avec les Picenati ou Petchénègues, les aident peut-être à jeter les fondements de leur république sur les deux rives du Dniester, fraternisent tant bien que mal avec les Cumani, se font à leur humeur farouche, et leur lutte incessante avec eux, avec les Petchénègues et les Avars, qui ne leur laissent pas de repos, finit par leur inculquer à eux-mêmes cette férocité contre laquelle ils sont en armes; et c'est en vain que les Avars sont refoulés ou exterminés par le fils de Charlemagne (795),

que les Petchénègues sont anéantis au douzième siècle, que les Cumans sont égorgés ou réduits par Béla au treizième; ils restent longtemps encore ce qu'ils sont depuis longtemps déjà, pâtres et guerriers. Si l'on est en peine, l'histoire n'en disant rien, de savoir ce qu'ils devinrent au milieu de cette anarchie qui désola la Dacie depuis l'an 250 surtout jusqu'à la destruction des Avars (795), il est facile de s'en faire une idée, en supposant qu'ils durent faire ce qu'en pareilles circonstances tout autre peuple eût fait à leur place; les uns passer le Danube, les autres se retirer dans leurs montagnes; et cette supposition n'a rien de gratuit, l'avenir va la changer en réalité; ils vont redescendre dans les trois vallées de la Dacie, sous les noms d'Ardialiens (Côtiers), de Munteni (Montagnards), et de Moldaves (Mameloniers), c'est-à-dire colons de la Dacie Alpique; et un jour viendra que, de l'autre côté du Danube, ils formeront un nouvel empire.

HISTOIRE

DES

ROMANS DE LA DACIE

ARDIALIENS, MUNTENI, MOLDAVES,

DITS VALLAQUES.

La configuration de la Dacie, les nombreuses rivières qui l'arrosent, les riches produits de son sol, la beauté de son climat, son ciel toujours pur, ses chaleurs au moins égales à celles de notre Midi, ses froids au moins aussi rudes que ceux de nos montagnes, l'antique humeur belliqueuse de ses habitants, leur caractère capricieux et léger, la tournure spirituelle de leur esprit, leur langue d'Or plus latine que nos langues d'Oc, le bon goût des femmes, la tendance générale vers le progrès, la facilité naturelle suppléant au défaut d'argent, une noblesse avilie s'efforçant de se réintégrer par des institutions libérales, un peuple intelligent accueillant ces améliorations comme son droit, sans enthousiasme, et les yeux sans cesse tournés vers la France; tout dans cette belle contrée offre des rapports si frappants et si directs avec la Gaule, que l'on pourrait l'appeler Gaule orientale. Si les Car-

pathes y sont moins hautes que les Alpes, le Danube y est plus majestueux que le Rhin, et d'ailleurs Brennus l'a traversée, les Bastarnes étaient nos frères, grand nombre de *provinciaux* étaient Gaulois et plus d'une légion gauloise a fait sentinelle à ses portes. Il ne faut donc pas s'étonner si, comme la Gaule, elle fut entre toutes les provinces de l'Empire une terre de prédilection pour les Romains, et s'ils s'en firent une nouvelle patrie; car, à tous ces titres, elle en joignait un autre non moins puissant, celui de leur avoir coûté cher; et, en cela, elle offre encore une analogie bien remarquable avec la Gaule. En effet, s'il fallut tout le génie de César pour vaincre Vercingétorix et subjuguer les Gaulois, il ne fallut pas moins que le génie de Trajan pour amener Décébale à se percer de son épée et anéantir la nation dace. Ici s'arrêtent les analogies et commencent les contrastes. Dix ans ne furent pas de trop à César pour soumettre; c'en fut assez de cinq à Trajan pour exterminer. Cette différence de conquête, provenant de la différence des moyens employés par les conquérants et des conquérants eux-mêmes, dut naturellement produire des résultats différents. C'est ce qui eut lieu. César, républicain, consul et diplomate, mû par une ambition sans bornes, servit l'humanité en servant sa gloire. Dès qu'il eut écrit ces trois mots: *Veni, vidi, vici*, les Romains affluèrent dans les Gaules, et les Gaules grandirent à la civilisation romaine. Trajan, aristocrate, empereur et soldat, poussé par la vengeance, ne servit que sa patrie en assouvissant sa passion, et quand après avoir dit au sénat: « Seul, j'ai

» osé attaquer les peuples des bords du Danube, j'ai » anéanti la nation des Gètes, » il eut envoyé des Romains repeupler ce pays désert, cernés par les Barbares, obligés de chercher un refuge dans leurs montagnes, ces Romains tombèrent dans un tel état de barbarie, que pendant des siècles ils en furent méconnaissables. C'est là que les conduisit l'édit d'Aurélien, en abandonnant la Dacie aux provinciaux, ou, en termes plus clairs, les provinciaux à eux-mêmes. Mais il était écrit que le grand nom romain ne devait pas périr dans ces contrées; que, venu d'en deçà le Rhin, un nouveau Brennus, Brennus chrétien, Charlemagne, devait rendre à ses frères, sinon la civilisation, du moins la paix et l'indépendance, et c'est ce qui arriva.

La Dacie avait cessé depuis quelque temps d'être l'objet de la convoitise des peuples barbares et le théâtre de leurs querelles; les Huns avaient disparu, les Gépides étaient exterminés; les Lombards, les Goths, les Germains s'étaient partagé l'Occident; les Arabes, débordant de toutes parts, avaient envahi l'Égypte, la Palestine et l'Afrique; les Sclaves et les Sarrasins menaçaient Constantinople; les Bulgares s'étaient retirés dans la Mœsie inférieure; il n'en restait plus en Dacie que quelques peuplades dominées par les Avars, et déjà les colons romains, à la faveur des troubles de l'Occident et des guerres sanglantes de l'Orient, commençaient à se réveiller et à lever la tête, lorsqu'à la voix de Charlemagne, vainqueur des Avars et maître du grand Ring, habitants des montagnes (Munteni),

des hauts coteaux (Ardialieni), des Mamelons daves, (Moldaveni), ils descendent tous dans la plaine et y prennent le nom de Vallaques. Ce ne sont plus, il est vrai, ces paisibles colons de Trajan, défrichant les terres, cultivant les campagnes, exploitant les mines à l'abri des armes romaines; mais des pâtres guerriers devenus par l'excès de leurs souffrances et pour leur propre salut, aussi et quelquefois plus barbares que les Barbares mêmes.

Avant de commencer l'histoire de ce peuple trop peu connu, qui a de notre sang dans les veines et au cœur de notre amour pour la liberté, il est, je crois, indispensable de jeter un regard sur le pays qu'il habite, d'exhumer de cette vaste arène, où se sont entrechoqués les Barbares avant d'arriver jusqu'à nous, tout ce que nous pouvons arracher à l'oubli de l'histoire, à la poussière des temps et des morts. Ce sera peut-être le plus sûr moyen de nous convaincre qu'il ne l'a jamais quitté, et nous nous expliquerons ainsi comment colons romains, aujourd'hui comme jadis, spectateurs impatients de luttes incessantes, les Moldovallaques, du haut de leurs montagnes, ne cessent de jeter des cris d'espérance à la vue de chaque peuple qui tombe ou qui passe. D'ailleurs, il nous semble que juger de ce que fut la Dacie par ce qu'elle est, est, faute de documents, le meilleur parti à prendre pour ne pas errer. Si la géographie ancienne de la Dacie est demeurée pour ainsi dire inconnue jusqu'à présent; si le nom de ses peuples et de ses villes a été mal compris, et la position de ces dernières généralement mal fixée, c'est

que ses appellations mal traduites dans les langues modernes n'y ont été que prononcées et non orthographiées. C'est ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, qu'au lieu de Celeïa (Celia), les Allemands et les Hongrois, ayant écrit Tscheleia et Tzeleia, ont enlevé à ce mot jusqu'à son apparence de latinité. Auraient-ils donc traduit Cæsar en Tschésar? Il en est résulté que, considérant comme Sclavonnes toutes les appellations de cette contrée, on s'est peu occupé d'en rechercher le sens et l'origine. Je puis affirmer cependant qu'en Vallaquie seulement, sur trois mille cinq cents appellations, plus de seize cents sont latines, et la plupart plus anciennes que les appellations sclavonnes, turques et autres.

Afin de planer plus à notre aise sur toutes les parties de cette contrée, nous nous transporterons par la pensée au sommet de ses montagnes, et d'abord gravissant cette crête *aride*, *découverte*, *à nu* qui les domine presque toutes, le *Retecsat* (retexus mons), nous décrirons l'aspect général du vaste tableau qui se déroule autour de nous. Que voyons-nous? une contrée deplus de trois cent trente lieues de circuit, arrosée par de nombreuses rivières et sillonnée au centre par une chaîne des Alpes Bastarniques. Elle a au sud le Danube, au nord les Carpathes, avec le Dniester et le Thiss. Après avoir tourné quelque temps l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest, ces deux fleuves descendent parallèlement au sud, pour se jeter, celui-ci dans la mer Noire, celui-là dans le Danube. Les montagnes qui la sillonnent en biais du nord-est du Dniester au

sud-ouest du Danube, la divisent naturellement en deux grandes parties du nord-est et du sud-est, subdivisées elles-mêmes en Vallaquie au sud, Moldavie et Bessarabie à l'est, et Bucovine au nord, et en Ardialie au centre, avec Aurarie au sud-ouest, et Banat et plaines de Hongrie au nord-ouest.

Pour comprendre le sens de ces diverses dénominations, il nous suffira d'arrêter un instant nos regards sur les pays qui les portent. Ce qui nous y frappera le plus sera assurément ce qui ayant le plus frappé les Romains, les aura déterminés dans le choix de leurs appellations. Au premier coup d'œil, il est facile de voir que leur aspect varie comme leurs noms. L'Ardialie, plus généralement connue sous la dénomination postérieure de Transilvanie, nous offre un pays fortement ondulé de coteaux *rudes*, *difficiles*, *escarpés*, en latin *ardua*, que la mythologie consacrait à Jupiter, et qui, dès lors, recevaient l'épithète *Dialia*. Il n'est donc pas étonnant que les colons de cette partie de la Dacie l'appellent Ardialie (*ardua dialia*), coteaux élevés, hauts lieux, sommets consacrés à Jupiter (sur l'un desquels Trajan lui fit élever une colonne en reconnaissance de la découverte des trésors de Décébale), et qu'ils se nomment eux-mêmes Ardialiens; car un fait sans réplique, c'est que, de cette antique consécration des hauts lieux à Jupiter, exprimée par l'adjectif *dialis*, le mot *dial* est resté jusqu'aujourd'hui dans la langue des colons, pour signifier coteau, lieu élevé. C'est donc à tort que Thurocz fait venir le mot Ardialie de Erdéel, parce que, dit-il, les courants de ce pays char-

rient de l'or; car, d'une part, la langue hongroise et les Hongrois vivent encore, et le mot Erdéel n'a pas encore changé son *e* initial en *a*, et, d'autre part, cette appellation semblerait mieux convenir, sinon à la Vallaquie qui a aussi ses pactoles, du moins à cette partie montagneuse des deux Banats de Temes et de Séverin, qui y retrouveraient leur ancien nom, et que l'on appelle encore Aurărie, pays de l'or.

La Moldavie, pays ondulé au sud et à l'est, est hérissée au contraire de hautes montagnes au nord et à l'ouest. On sait que la masse des Daces ou Daves (*moles Dava*) vint s'y retrancher après la prise de Sarmiez-Gétusa. On peut donc affirmer, sans crainte de se tromper, qu'après avoir été le rempart des Daves (*moles Davorum*) contre les Romains, elle servit de digue à ces derniers contre les Daves (*moles Davis*). Ainsi, sous quelque point de vue que l'on envisage ce nom, on ne peut lui refuser une analogie toute latine, lorsque surtout le mot *moles*, quoique corrompu dans la langue d'Or en *n alu*, n'a cessé d'y signifier : bord élevé, qui contient, qui arrête. N'est-ce pas de là que vient aux K'utzo-Vlacqui d'Albanie le nom de Malis'ori, c'est-à-dire habitants des bords élevés. N'est-ce pas aussi le sens de la ville princière de Mola, en Sicile, *perchée* qu'elle est comme un nid d'aigle sur la crête d'une haute montagne? Ainsi tombe d'elle-même la fable du chroniqueur Miron, qui affirme sérieusement que la Moldavie doit son nom à la rivière Moldava, laquelle tiendrait le sien de la chienne de Dragos', qui s'y noya en poursuivant un bos-urus.

La Bucovine, entourée de hautes montagnes et offrant l'aspect d'une *profonde* vallée, pourrait expliquer ainsi l'origine de son nom, et ce serait de là que le duc de Gallicie aurait engagé les Hongrois à franchir les *forêts profondes* (*saltus covos*), aspiré, par le notaire de Bela, en *hovos*; mais il est plus vraisemblable qu'il n'est que la traduction latine du mot Bastarna. Ce pays semble avoir toujours été réputé pour ses *chars de guerre* (*covini*), indifféremment appelés Carruboï et Bucovini, car il paraît ne pas être autre que le *charuvoï* des Pacenatzi ou Picenati.

La Bessarabie semble tirer son nom des anciens Bessi ou Bassi, qui, maîtres un instant de la rive droite du Prut, s'y seraient fortifiés au mont Ràbie; Bessarabie signifierait alors « Bassi de rabie. »

Quant à la Vallaquie, si l'on fait attention qu'elle est couverte de petits lacs, d'étangs, de marécages, et arrosée par plus de cent quarante courants; si l'on remarque en outre que ces courants se rendent tous du nord au sud dans le Danube, que les Romains, qui s'avançaient transversalement de l'ouest à l'est, étaient obligés de les franchir à chaque pas, on sentira qu'ils n'avaient pas d'autre nom à lui donner que celui de *Val des Eaux*, Vallisaquæ ou aquarum. Il suffirait, pour n'en pas douter, d'entrer dans cette principauté par Cromstadt, on aurait à franchir soixante-dix fois en vingt-quatre heures, les eaux bruyantes et tortueuses de la Pracova. Mais, avant d'expliquer cette étymologie et pour la rendre plus plausible, je ferai observer que ce nom ne lui a pas toujours été exclusif. C'était celui

que portaient encore au moyen âge tous les bassins de ces contrées; la Thessalie s'appelait alors Grande-Vallaquie; le district de Pos'egano, entre la Save et la Drave, portait le nom de Petite-Vallaquie; les Kutzo-Vlacqui ont encore leur Valqualia, et les deux autres grands bassins de la Dacie Trajane ont assurément porté ce nom, puisque c'est dans le Banat de Temeswar que les Hongres trouvent les Vlacqui au neuvième siècle, et que les Polonais appellent Vlacqui ceux des colons romains qui habitent la Basse-Moldavie et la Bessarabie.

Je dirai maintenant que les deux racines de ce nom se retrouvent dans la langue d'Or; vallis y est devenu vale, et a servi à la composition de plus de cent appellations; aqua s'y est défiguré en apa, comme equa en epa; mais, dans l'un et l'autre cas, le sens est le même. Il faut donc croire que tous les bassins allant en aval vers un fleuve ou la mer furent appelés, sinon par les Romains administrateurs, du moins par les Romains colons, vallisaquæ, d'où il a été fait valaquæ, vallaquie, valaq syncopé d'abord en vlaquæ, vlaquie, vlaq, et enfin aspiré en vlacquæ, vlacquie, vlacq, et c'est de cette aspiration traduite par les Grecs de Byzance en χ, et par les historiens latins du moyen âge en *ch*, ils traduisaient le χ grec, que sont nées toutes les discussions sur cette matière. Il est cependant assez probable que cette aspiration a été introduite par les Goths; que si en Italie aquæ statiellæ est devenu acqui; si en France aquæ tarbellæ est devenu acqs, on n'en peut guère attribuer la cause qu'à leur séjour dans

ces provinces ; car elle est si peu naturelle à la langue latine, qu'au lieu de l'admettre, les colons de la Dacie ont préféré adoucir le s final de vallis en *sch*, et dire vlas'qua, vlas'qui, ce qui n'est autre que vlacqua, vlacqui sans aspiration.

Ainsi, les trois noms d'Ardialie, de Moldavie et de Vallaquie sont et n'ont jamais cessé d'être pour les colons qui les habitent depuis dix-sept siècles, les véritables noms de ces provinces, et grâce à leur langue, qu'ils n'ont jamais oubliée, ces noms ont survécu au nom barbare d'Atelcusu, et à ceux partiels et temporaires de Pacenatsie et de Cumanie. Il est aussi bon de savoir que la Vallaquie d'aujourd'hui n'est connue des indigènes que sous le nom de Terre romaine ou Montueuse (*t'eara rumaneasca* ou *munteneasca*), que les Vallaques ne sont pas appelés autrement par leurs frères du nord et de l'est, que Munteni (*montagnards*) ; qu'en conséquence ces trois noms de Munteni, d'Ardieleni et de Moldoveni ne signifient qu'une même chose à divers degrés, savoir : habitants des montagnes, des hauts coteaux, des mamelons élevés, c'est-à-dire colons de la Dacie alpique.

La Dacie alpique comprenait les deux versants des montagnes qui vont en serpentant en biais du Dniester supérieur, à cet endroit où finit le Danube et où commence l'Ister. A ses pieds s'étendaient, au nord, la Dacie méditerranée, entre le Morus et le Thiss ; au sud, la Dacie littorale, de la tour dite *littorosa* à l'embouchure de l'Ister et du Dniester dans la mer Noire. La plupart des historiens ont confondu cette

littorosa, avec la *ripensis* de la Dacie aurélienne ; mais elle est aussi distincte aujourd'hui pour quiconque a descendu ou remonté le Danube, dont la rive droite est généralement une berge escarpée (*ripa*), et la rive gauche une plage lisse et unie (*littus*), qu'elle le fut autrefois pour les colons romains, lorsque, obligés de l'abandonner aux Barbares, ils la séparèrent de la Dacie alpique, par un large fossé encore appelé val de *Trajan* (*vallum Trajani*), et qui, longeant le pied des montagnes, s'étendait de Cernes à Trajanum. Cependant, malgré l'évidence du fait suffisamment démontré par la tradition et la nature des lieux, les colons n'étant plus là pour la conserver, cette distinction se perdit, et Procope lui-même n'a pas su la reconnaître dans *lederata*, à laquelle il suppose bien un autre nom, mais qu'il écorche en *litterata*.

Les grandes divisions de la Dacie et leurs subdivisions ainsi reconnues, laissons s'y promener nos regards, pour essayer de découvrir ce qui y reste d'anciennes dénominations. Si nous les dirigeons vers le nord-est, nous chercherons en vain la place où fut Patridava ; mais nous reconnaîtrons sans peine Carsidava dans Carlibaba, Petradava dans Piatra, sur la Bistriça aux bords rocheux, et enfin Susdava dans Susciava. Arrivés là, remarquons, malgré Miron, qui la fait venir de Szoto (pelleterie), que située dans le haut pays (*t'eara de sus*), elle ne peut être autre en effet que *susdava civitas*, corrompue en *susi* et *sucidava*, ville dave supérieure, celle sans doute où les Daves essayèrent une dernière résistance ; et faisons observer

une fois pour toutes que c'est à tort que l'on a considéré comme Daces toutes les appellations en *Dava*. Cette finale est toute latine; les racines le sont également. Ces villes ont pu être Daces; mais lorsque les Romains en prirent possession, ils durent ou leur imposer d'autres noms ou leur donner l'épithète *Dava* autant pour conserver leur origine que pour les distinguer d'une autre de même nom. Ainsi, Clypei Dava, Carsi Dava, Patri Dava, Petræ Dava, aussi bien que Roma Dava et autres, dont nous parlerons, sont pour cité Dave, du bouclier, de la patrie, de la Pierre, Rome Dave; c'est-à-dire qu'il faut toujours sous-entendre après l'adjectif *Dava*, le substantif *Civitas*. La première Carsus était située sur la rive droite du Danube, et nous n'avons pas besoin de dire où était Rome.

Près de Susdava (*suciava*), nous voyons couler le Seretus, Pyretus (*seret*), et à quelque distance, l'Hyerasus, Brutus, Prutus (*Prut*), non loin duquel est Ias'i, que nous appelons Iassi (*municipium Iassiorum*), ville de Iassiens, dont quelques-uns, en récompense de leurs services, obtinrent de se fixer en Dacie et le droit de commercer avec les Barbares, à condition qu'ils se tiendraient à distance du Danube. Si nous suivons le cours du Dniester, qui la limite au nord-est, nous verrons d'abord Tabùra (*taburo*), que l'on retrouve dans la Campanie, et qui, pour les Romans, signifie camp, sur une hauteur en opposition à Lag'er, camp retranché par un marais; *Orcheïu*, l'ancienne *Olchiana*, sur un affluent du Dniester, et à l'embouchure de ce fleuve, Alba Julia, l'Akerman des

Allemands, le Bilgorod des Tartares et la Cetate Alba (cité blanche) des Romans. Si nous voulions porter nos regards plus avant vers l'est, nous reconnaîtrions encore Costangalli, les Gaulois de Constant, Nemoreni, les habitants des bois, etc.; mais il nous faut rester en Dacie, où tout en négligeant une foule de localités, telles que Valea Alba, la Vallée-Blanche; Neagra, la Noire; Spinu, Épinay; Ulmu, l'Orme, dont le sens s'explique par la langue d'Or même, nous aurons suffisamment à faire de monter et de descendre le cours des fleuves, de passer de l'un à l'autre, et de sauter de montagne en montagne. En allant prendre le Pruth à son embouchure, nous rencontrons sur nos pas Paluda, défiguré plus tard en Palada, et changé par les Turcs en Balikessy. Arrivés au Pruth, nous y retrouvons Trajanum (*troïan*), où aboutissait le vallum Trajani. De là, gagnant le Seret, nous voyons à moitié chemin Galatsi, l'ancienne Kallatis, et au confluent de cette rivière avec le Danube, il nous semble découvrir, au village de Gertina, les ruines de l'ancienne Caput-Bovis, dont il est fait mention dans Procope, et d'où la Moldavie aurait tiré plus tard le chef de ses armes. Sans nous arrêter longtemps à Gertina, nous pourrons remarquer que ce dut être jadis une tuilerie romaine, et si ses trois autres noms, Tsiglina, Terghina et Triclina, en analogie avec Tegulina, Tercigena et Triclinia, n'en peuvent être une preuve assez convaincante, nous la trouverons peut-être dans ces amas de briques romaines, marquées au doigt du chiffre de la septième cohorte, et dans la quantité prodigieuse

de débris et de monnaies antiques qui en sont sortis.

En ramenant nos regards vers le haut pays, nous apercevons le Melcove (*melocavus*), dont on retrouve le nom latin près du mur de Drusus, au pays de Cattes. Sur ses bords était jadis une ville du même nom, remplacée aujourd'hui par Focs'ani (*foccani*), moitié Moldave et moitié Vallaque, et qui *grandit entre les deux pays*, comme autrefois l'ancienne Melcove. Plus près de nous est Roman (*forum Romanorum*), qui, s'il prit le nom du fondateur de cette principauté au lieu de lui donner le sien, prouve du moins que ce prince portait un nom bien latin. Ne quittons pas la Moldavie sans jeter les yeux sur le Pion (*pæonius mons*), consacré jadis à Esculape (*pæonius draco*), comme le ferait présumer son autre nom Ceaclìu, corruption probable de Cœcilius ou Cœcilia (*serpent aveugle*); cette montagne abonde en plantes officinales, et les botanistes lui doivent la Moldavique. Franchissons-la pour nous transporter successivement sur les plus hauts points des Butchedji, et laissant derrière nous l'ardu sommet du Siriu (*sirius*), dont le lac azuré reflète en juillet la brillante étoile qui fait donner, en Dacie, à ce mois le nom de *Luna luì cuptor* (lune ou mois de la fournaise), hâtons-nous d'arriver sur les hauteurs du Cara-iman (l'iman noir), afin de pouvoir embrasser de là d'un regard toute la partie du nord-ouest, l'Ardialie et l'Aurària. Pour mieux comprendre le sens de quelques-unes de leurs appellations modernes, rappelons-nous d'abord celles de leurs trois principales rivières avant de se nommer définitivement Thiss, Szàmos, Maros' ou

Morùs'. Dans l'origine, le Thiss, ancien Tibiscus, ne portait ce dernier nom que du point de son confluent avec le Morùs', et ce nom semble lui avoir été donné parce qu'il court de là au Danube, droit comme une flûte. La partie supérieure de son cours n'étant point déterminée, on la confondit longtemps avec le Maros', et on l'appela indifféremment comme celui-ci, Mariscus ou Morus. Pour les distinguer, on ajouta plus tard à l'un l'épithète de Major, à l'autre celle de Minor, et le haut Morus-Major fut appelé *Morùs summus;* sa véritable source étant encore inconnue. De là les noms de Maremorùs', qui a remplacé Rhuconium; de Morus, chef des Cosars, qui y régnait; de Menumorus, son fils, maître de la partie supérieure du Morus-Minor; et enfin du Szàmos hongrois, le Sumùs' roman d'aujourd'hui. Cela dit, voyons à nos pieds l'Ardialie, la Sieben-Burgen (les sept châteaux) des Allemands, les sept camps des Hongres, et qui fut peut-être une *siete communi* ou *septa come*, car il n'y a pas longtemps que Newstadt a remplacé Comedava. Le mont qui nous avoisine est le Vacar (*vaccarum mons*), au pied duquel est Vàcàras', dont les Hongrois expliquent le nom par Vakolàs (*incrustation*) ou Vakàgy (demeure fixe), et les Allemands, par Fagaras' (ville du frêne), mais qui n'est autre que *ad vaccas*, ancienne capitale des Vlaqui et des *pâtres des Romains*. Plus haut, sur les bords du Somùs' et à quelque distance des ruines d'une *curia Valaquorum*, nous revoyons Clusium, aujourd'hui la Clus' des colons, et qui, restaurée par Claude, aurait pris de là le nom de Claudianopolis; car, après

l'avoir appelée Clus'embourg, les Allemands la nomment eux-mêmes Claud'embourg. Nous ne saurions retrouver ni la corruption, ni la place de Doricava, de Paradissum, d'Ulpianum, de Marcidava; mais nous pouvons reconnaître Alba-Julia dans Juleï, au-dessus d'Etzeg; *singæ dava civitas* (cité dave de Minerve), dans Seguedin; Lurabari, le ventre d'éléphant, dans Arad; Pistrensis ou Pistrinensis urbs, la ville de la meunière ou du moulin, dans Bistriça; enfin dans la petite ville de Hatseg, sur les bords du Sargetie (*sarsgetiæ* comme il y avait Sars-hispaniæ), l'ancienne Ulpia, antérieurement Sarmiz-Getusa, capitale de Décébale; dans Temes'war, Tiriscum; dans la Méhadia ou Thermes, ad Herculem, appelé encore au moyen âge Herculeu et Esculeu; et si Tierna n'est plus, elle a du moins laissé son nom à la rivière sur les bords de laquelle elle était assise.

Si les appellations de cette partie de la Dacie ont été malheureusement défigurées ou changées par les Hongres, et s'il a été impossible aux colons romains d'en perpétuer le souvenir, nous n'avons qu'à retourner la tête pour voir comment, en revanche, elles sont restées nombreuses et presque intactes dans la partie du sud.

En effet, en y promenant les yeux de l'est à l'ouest, on voit le Rômnicu (*romanicus*), où la deuxième *romadava* s'est elle-même appelée Rômnic. Sur son territoire vinrent s'établir les Marrucini, et peut-être était-il, comme celui qu'ils quittaient, couvert de ronces, car ce mot n'a pas d'autre sens dans la langue d'Or.

Sur le Naparis (Buzèu) sont encore Gallicea (Gallica ou Gallicæ), colonie gauloise, et à son embouchure dans le Seret les Maximeni établis là peut-être par l'un des empereurs Maximin ou Maximien. Au sud du Naparis est la source du deuxième Calametum (Càlmèt'uiu), qui va mêler ses eaux à la Jala, ainsi nommée de la Jala d'Italie, l'un des affluents de Padus, par les Padani (pàdeni), qui, pour la distinguer, lui auront sans doute donné l'épithète de Minor, dont leurs descendants auront fait Mica, puis Miça. Jalomiça signifie donc petite Jala. Elle dut porter aussi le nom de Flosis, autre rivière d'Italie. qui se jetait à Potentia, dans l'Adriatique, au moins dans la partie inférieure de son cours, et peut-être depuis le territoire des Urticani (les Urziçeni modernes); car entre Urziceni et le Danube est encore la ville de Flosis (oras'u de flos'i). Un de ses principaux affluents est la Pracova (très-profonde), ainsi appelée non de la profondeur de ses eaux, mais de son lit. Si nous plongeons nos yeux dans cette belle vallée de huit lieues de profondeur, que l'on appelle Câmpu-Lungu (long champ), nous la verrons dominée par le Tutanu (tutanus mons), où les malheureux venaient chercher un asile inviolable, et fertilisée par la D'ambovit'a, qui s'y joue dans tous les sens. Voulons-nous comprendre le nom de ce courant aux eaux léthiques? Rappelons-nous qu'il s'appelait jadis Marisca; remarquons en outre qu'avant de se jeter dans le Danube, il s'unit à l'Argescus (arges'), qu'il ne forme plus dès lors avec lui qu'un seul courant composé de deux branches, et nous pouvons conclure que les co-

lons ne l'appelaient Ambævites que du point de leur jonction. C'est ainsi que les Romans sont venus à l'appeler d'Ambovit'a. L'*ambo* latin est resté pur chez les Moldaves; il s'est corrompu en Amîndoi (1), chez les Vallaques; mais chez tous deux vit'a a conservé le sens du *vitis* latin : vit'a de vie, cep, sarment de vigne; vit'a lui Beniamin, tribu, branche de Benjamin. Sur les coteaux vineux qui la bordent était jadis Thyanum, devenu plus tard la Bucuria (grande curie) des princes vallaques, et que l'on appelle aujourd'hui Bucuresci, ville de plaisance ou de joie; car on y danse toujours en se tenant par la ceinture, le Thyasus (jocu d'abrâu), la danse des ivrognes, celle à peu près des Auvergnats.

En remontant l'Arges', entre ce courant et la d'Ambovit'a, il nous est facile de voir Aqua-Passeris et Buphthalmus, bien que, par ellipse, ils ne soient plus aujourd'hui que Pasere et Bufta; mais les champs de ce dernier sont toujours verts de la plante dite *œil de bœuf*, et les bois charmants et le charmant ruisseau de Pasere (oiseau) offrent encore aux passereaux un délicieux séjour.

Avant de descendre du Cara-iman, d'où il nous serait difficile de distinguer ce qui nous reste à voir dans le haut pays de l'Ouest, laissons encore errer nos regards sur cette vaste plaine qui s'étend de l'Arges' à l'Olto, et ne traversons pas ce courant sans les reporter sur le Mus'celu (*Musellus mons*), le mont du rat. Nous apercevrons, près de Rus' de Vede (*Rus Vedii*,

(1) Le Amandoy et le N'amdoy de la langue d'Oc. E fan N'amdoy grand Messio (tanson d'Albert et de Pierre).

champ de Pluton), les Coteni, restes des barbares Cotensi; près du premier Calametum (*Calmet'uïu*); Turrisnova (*Tûrnova* ou *Tûrgunou*), ville du moyen âge, fondée sans doute par les Vlacqui de Bulgarie; près de l'Olto, une nouvelle Vercellensis (*Verceleasa*) et Slatina, jadis Saltus, lieu de passage d'une Vallaquie à l'autre, et naguère encore entourée d'épaisses forêts; sur les bords de l'Arges', l'antique Argidava, mal placée par les géographes, et qui, restaurée par Radu le Noir de Vàcàras', n'a laissé qu'une partie de son nom à ses ruines et au monastère d'Arges'; dans les montagnes Arifo (*Ærifodina*), ancienne mine de cuivre; dans un goufre, sur les bords de l'Olto, le reste de ces colons tirés de la Gaule cisalpine, jadis connus sous le nom de Canini, et qui portent encore celui de Câineni. Enfin, sur un roc escarpé, la place que la tradition appelle encore Fuis'or lui Traïan (pavillon de Trajan) qui servait probablement de vedette au fort de Coziana, situé sur l'autre rive, et d'où le monastère de Cozia semble tirer son nom. Traversons l'Olto, l'ancienne Aluta. Ce vers d'Ovide

Pes malus in niveâ semper celetur alutâ (1).

semble insinuer que les Romains durent la juger propice à y former plus tard de nombreuses tanneries; car ses eaux, bien que potables, ont continué de dissoudre l'alun que lui apportent les ruisseaux d'Aluminesci. En la descendant, on rencontre l'île et les

(1) Qu'un pied mal fait soit toujours caché dans une peau fine et blanche.

ruines de Sergiæ Dava, cité dace de la tribu Sergia, comme le ferait croire l'inscription sur plaque de bronze : « *Sergiæ davensi populo* », que l'on y a trouvée récemment, et plus bas la première Romadava ou Romula, aujourd'hui Rômnic Vâlcea, Rôme du vallon. Un fait certain, c'est qu'entre l'île et Rômnic on distingue encore, aussi bien que près de Caracal (*Bassiana Caracalla*), les vestiges de l'ancienne voie romaine, qui, de Turnu (*Turris nova*), aboutissait à Ulpia Trajana. Près de Caracalla est Antine ou Tia, dans laquelle quelques-uns ont voulu voir, ceux-ci une nouvelle Antioche, ceux-là une nouvelle Atina, d'autres enfin Antonina; mais qui ne paraît être véritablement que Const-Antina ou Constantia, bâtie, soit par Constantin le Grand, comme le ferait présumer le chemin de cailloux qu'il construisit de Celia (*Celeïa*) à Caracal, soit par Constant, son fils, auquel la Dacie échut en partage, et qui se plut à l'habiter. Le troisième nom de Res'ca qu'on lui donne semblerait indiquer qu'elle fut détruite par un tremblement de terre.

Les trois forts qu'y a reconnus M. de Marsigli s'effacent chaque jour; mais les fouilles qui viennent d'y être faites ont convaincu de leur identité romaine. Sous la plupart des nombreux tumuli qui les entourent, on a trouvé des caveaux en grosses dalles de terre cuite, des sarcophages en pierre calcaire, tout d'une pièce, et renfermant des ossements humains, des couronnes et des anneaux d'or, des couronnes obsidionales, des lampes d'argile, des monnaies de

cuivre, d'argent et d'or, aux effigies des empereurs romains. Quant à Celeïa (*Celia*), situé vis-à-vis l'ancienne Æscus, aujourd'hui Isica, Ghighi ou Jigend, elle n'est pas la seule de son nom : nous en voyons une première dans la Panonie, et toutes deux semblent n'avoir été dans l'origine que des établissements de brasserie. Celia signifie *bière*, et il était assez naturel que Trajan, né en Espagne, introduisît la boisson de son pays dans une contrée qui ne produisait pas encore de vin. Le grand nombre de pots disposés en conduits, que l'on y a trouvés récemment, semblent venir à l'appui de cette opinion. Dans tous les cas, les cilieni, c'est-à-dire les brasseurs, sont encore dans son voisinage; à quelque distance était le pont de bois de Constantin, et à côté l'on voit toujours les mausolées (Mozolea).

Tout ce territoire jusqu'au Gilu (*Gilius* ou *Gilles*) a conservé le nom de Romanat'i, c'est-à-dire Romani Româ nati, Romains nés à Rome, de Rome même, purs Romains. En remontant le Gil, le deuxième Rhabon des Daces, nous rencontrons d'abord Sadova (Saudave), en analogie avec notre Sadoleucum (Saulieue); les ruines qui en restent attestent l'existence d'un fort d'une forme remarquable; il est carré; trois de ses faces sont construites de gravier et de briques, la quatrième est de terre. Dans cette enceinte se trouve un petit fort, pareillement carré, dont les angles en renferment deux autres. Sur un des affluents de cette rivière, et au milieu de la voie romaine qui, du port de Trajan allait à Ulpia, sont encore les *Romunesci*, les-

quels ne semblent être restés là que pour conserver le souvenir du camp qui servait d'étape entre Cernèz, Ulpia et Sergia. Si nous remontons le Gil jusqu'à sa source, nous apercevrons derrière le mont *Arnota*, où l'Arnu, par sa cascade, nous rappelle la chûte célèbre de l'Arno, d'un côté, le large plateau du Vulcanu, et la cime orgueilleuse du Parangon (*Parangaria* ou *Parango*), l'un des principaux *chemins par lesquels on traverse* les Butchedji, et par où peut-être les *fardeaux trop pesants étaient transportés sur des rouleaux;* de l'autre, l'Arcana, le Mont du Mystère, et le *Sturo*, qui semble avoir dérobé au Gil le véritable nom que celui-ci tenait d'un affluent du Tanarus, puisque c'est dans ses flancs que prend naissance le Gil ortu (*Ortus Gili*), principale branche du Gil.

Nous aurons achevé notre exploration si, franchissant le *Motru*, aussi rapide que son nom (*Motorius*), et le mont Celiu (*Cœlius mons*), au pied duquel est Baïa de Arama (*balnea œraria*), nous atteignons les bords du Danube; car Cernes, Turris Littorosa, dite aussi Recidua, parce qu'elle fut restaurée par Sévère, dont elle a conservé le nom, le pont de Trajan, dont, au temps des basses eaux, on voit encore les culées, le fort de Théodora, qui en fut la tête, le camp qu'il construisit à quelque distance du fleuve, pour en protéger les travaux, et l'île de Claudii Dava, dite aujourd'hui Cladova, ou île du Bano, sont les premiers monuments des Romains dans ces contrées, et les derniers qu'il nous restait à y voir.

Tel est, en résumé, l'état actuel de la Dacie ;

montagnes, fleuves, villes, localités, le ciel et la terre, le feu et l'eau, tout y est plein encore du souvenir de la conquête et du grand nom de Trajan. L'*avalanche* se détache-t-elle avec fracas de la montagne? c'est *Trajan* qui vient écraser les Barbares; voit-on par une belle nuit la *voie lactée* ressortir sur un fond d'azur, c'est *Trajan* qui monte au ciel, suivi de ses myriades d'esclaves. Loin donc désormais toute prétention que les Vallaques sont des barbares venus en Dacie au IX[e] ou au XII[e] siècle. Les Galli, les Canini, les Padani, la tribu Sergia, les Romanat'i, et les colons d'Ulpia, de Clusium, des deux Romadava, de Caracalla, etc...., tous aujourd'hui Vallaques et Munteni, Ardialiens et Moldaves, sont là pour attester que la Dacie n'a jamais été entièrement abandonnée par les Romains. Et quant à nous, nous ne pouvons, sans manquer de bonne foi, leur refuser de nous avoir conservé, avec les glorieux souvenirs qui vivent encore dans leur contrée, les nombreuses appellations qui nous ont aidés à nous faire une idée de ce qu'elle fut jadis.

L'an 795 les plaines de la Dacie sont encore occupées par vingt peuplades barbares, sans frein, sans lois, sans union; ce sont entre autres les Cazars et les Uzes, au nord de l'Ardialie, entre le Thiss et la forêt d'Igfon, du Morùs au Sumùs'; au nord-ouest les Bulgares et les Sclaves, sur les deux rives du Thiss supérieur; au sud-ouest les Cumans et les Bisseni, dans les plaines de l'Auràrie, entre le Morùs et le château d'Urscia; au sud-est, dans l'Atelcusu, les Moangurs

et les Picenati, depuis quelque temps constitués en république sur les rives du Dniester ; partout enfin, et jusqu'en Panonie, les Avars qui les dominent tous; et le huitième siècle va finir sans que les colons romains, retirés dans leurs montagnes, osent encore en descendre, quand arrive jusqu'à eux et répété par mille échos, le grand nom du roi très-chrétien, de Charlemagne, roi de France, empereur d'Occident.

Charlemagne, à la prière des peuples qu'ils écrasent, s'était enfin décidé à subjuguer les Avars; il venait de les attaquer avec trois armées, il avait poussé jusqu'au Raab, incendié leurs villages chemin faisant, et il les eût de ce coup infailliblement soumis, si la perte de sa cavalerie ne lui eût fait juger prudent de différer son entreprise. Il s'était retiré; mais la grandeur de son nom et la force de ses armes avaient ramené l'espoir au cœur de la Dacie. Les Cazars et les Cumans, les Bulgares et les Sclaves, refusent aux Avàrs le tribut qu'ils leur payaient, et les colons romains aiguisent contre eux leurs trabatèles (hallebarde), et fabriquent leurs chars de guerre. Cependant, soit qu'en leur qualité de légataires des Lombards, ils se considèrent comme les héritiers légitimes des sept camps, (Comes, Burgs, Rings) d'Attila, soit que, fiers d'avoir tenu tête à si grand roi, ils se croient inexpugnables sur les berges et les cîmes escarpées d'où ils maîtrisent le pays, les Avars n'en continuent pas moins d'y porter le ravage et la désolation.

Charlemagne était alors occupé dans la Gaule. A la nouvelle de ces brigandages qui font insulte à sa

puissance, il ordonne à son fils Pépin de marcher contre les barbares, de les faire chrétiens ou de les exterminer. Pépin obéit : à la tête d'une armée de Bavarois et de Lombards, il dirige ses attaques par le midi, renverse tout sur son passage, passe le Thiss, s'empare du grand Ring et de ses richesses, fait prisonnier le Khagan avec un grand nombre des principaux chefs, les oblige à recevoir le baptême, ne les admet à sa table que lorsqu'ils l'ont reçu, et contraint à manger avec ses chiens tous ceux qui le refusent. Ainsi tombés, les Avars ne se relèvent plus. Enhardies par leur défaite, protégées par les armes du vainqueur, les peuplades qu'ils maîtrisaient lèvent la tête; les colons romains descendent des montagnes; et les uns et les autres, afin de les maîtriser à leur tour, acceptent volontiers la domination des Francs; mais, quand en 826 la Dalmatie et la Servie se déclarent indépendantes de Bysance, réveillées par la nationalité romaine, déjà forte au pied des montagnes, toutes ces peuplades des plaines de l'Ardialie s'affranchissent à leur tour du joug qu'elles s'étaient imposé.

De ce moment une heureuse fusion, celles des intérêts, s'opère rapidement entre ces peuplades et les colons romains, de sorte que Gelu, prince des Vallaques d'en deçà et d'au delà les monts, n'eut plus guère à redouter que les Cazars et les Cumans; il fait fraterniser avec les siens les Picenati et les Sclaves, et déjà ses sujets ont amené les premiers à parler leur langue, alors empreinte d'une teinte grecque, qu'ils n'ont encore rien pris aux Sclaves. Malgré leur ignorance, on

dirait qu'ils comprennent déjà, ce què plus tard ils oublieront, ce que sentent aujourd'hui leurs descendants, que leur langue est le palladium de leur nationalité et qu'ils ne peuvent vicier l'une sans aliéner l'autre ; car tandis que dans tout l'Orient la langue latine commence à tomber dans l'oubli, qu'elle n'y est déjà plus en usage que dans les tribunaux, non-seulement ils la conservent, mais leurs jupans (*jus* πᾶν), nos missi dominici, les katapans bysantins, en introduisent plus d'un mot dans la langue Sclavonne en instituant les tribunaux chez les Sclaves. Mais cet attachement à leur langue n'est pas le seul lien qui les rapproche et les fixe à un sol qui leur est cher : il en est un plus fort, plus indissoluble et dont cet attachement lui-même n'est que l'effet, c'est leur aversion pour les barbares, qui, leur ayant fait poser en principe : Le Roman ne s'allie qu'au Roman, perpétue parmi eux le souvenir de leur origine et les maintient en corps de nation. Cette aversion, dont il reste encore quelques traces, provenait de deux sources fécondes où elle se vivifiait sans cesse, leur droit de maîtres du sol dont la conquête les dépouillait, et la foi qui leur avait été apportée d'abord, suivant Ghébardi, vers le milieu du IVe siècle par saint Nicétas, et ensuite, selon d'autres, par Méthodius, devenu plus tard évêque d'Olmutz et apôtre des Sclaves.

En supposant qu'il soit téméraire d'affirmer l'authenticité de l'un ou de l'autre de ces faits, il est évident néanmoins que, plus aptes, par leur langue, qu'aucun de leurs voisins à comprendre les doctrines de l'Évan-

gile, ils durent être les premiers à l'accepter. L'on sait en effet que le latin était encore au Vᵉ siècle, plus vulgairement parlé que le grec dans la Mœsie inférieure. On peut donc se faire une idée de ce qu'il en devait être en Dacie aux VIIIᵉ, IXᵉ et Xᵉ siècles, là où depuis longtemps la cour de Constantinople avait vu s'éteindre son influence. La langue qu'y parlaient les colons était la langue vulgaire ou rustique et elle y était restée telle à peu près qu'elle y était venue. L'examen de cette question méritant un chapitre à part, je n'en fatiguerai pas ici le lecteur, mais je crois devoir lui apporter à l'appui de ce que j'avance ces courtes observations tirées de la langue d'Or d'aujourd'hui.

Les substantifs et les adjectifs en *a* y sont généralement purs : pórta, edera, buna, les masculins et les neutres retranchent généralement la finale : mustŭ-m, bunŭ-m, armìsariŭ (*admissarius*, *étalon*) la troisième déclinaison latine ne s'emploie qu'à l'ablatif : bunitate, fumigine, berbece, cale, dinte, lature ; la lettre o se change généralement en u, et l'u final est bref, bunŭ, munteanŭ, rumânŭ ; le c et le q en p : apa, epa, nöpte. piept, piepten de aqua, equa, nocte, pectus, pecten. Les pronoms y sont à peu près les mêmes qu'en latin : quine est quisne ; quineva est quinam, quivis (1). Nimeni ou nemine, ainsi que altu ou altru, atât, multŭ, totŭ, sont trop reconnaissables pour en parler ; de ille, et de is, et de leurs modifications se sont formés il, lu, le, ii, ea, ou ia ; il, le, les ; eux, la ; elle. Le verbe a

(1) Qu se prononce comme le *c* italien (*tch*) devant e, i.

les modifications latines et s'emploie sans pronom : Cântŭ, d'icŭ, int'elegŭ, vìdŭ, je chante ; je dis, je comprends, je vois ; cânt'ĭ, d'icĭ, int'elegĭ, ved'ĭ ; tu chantes, etc., cântà, d'ice, int'elege, vede, il chante, etc. (1). Comme on le voit il existe une grande analogie entre la langue d'Or et la langue d'Oc ; il n'en peut être autrement, Romans d'Orient ou d'Occident, les colons de Dacie ou des Gaules ont le même berceau, l'Italie. Afin de rendre cette analogie plus sensible, de mettre à même de juger laquelle des deux langues a conservé le plus de latinité, j'ajouterai les observations suivantes :

Les finales an, ar, al, os, du roman de Rou, se retrouvent dans la langue d'Or ; mais avec quelque chose de plus latin que dans la langue d'Oc, et dont le mot Pàgân, comparé à *Païan* du Roman de Rou, peut donner une idée. Les deux langues disent également :

Avem,	**avet'ĭ,**	**bàtut,**	**temut,**	**auzit,**	**fugit,**	**ars,**	**càd'ut**
Nous avons,	**vous avez,**	**battu,**	**craint,**	**osé,**	**fui,**	**brûlé,**	**tombé.**

Cum,	**ieu,**	**om,**	**greu.**
Comment,	**moi,**	**homme,**	**difficile.**
	je,		**lourd.**

La langue d'Oc a les pronoms ; *cel*, *aicel*, *aquel*, *est*, *cest*, *aquest;* la langue d'Or a le pronom *que* et les adjectifs *quelŭ*, *aquelŭ*, *èstŭ*, *queştŭ*, *aquestŭ*, qui tous deviennent pronoms par le changement de l'ŭ bref final en *a*. L'une fait la première personne singulier : suy, son, je suis ; l'autre dit : sûnt, esŭ ou,

(1) L'apostrophe donne au *d* le son de *z*, et au *t* le son de *ts*.

escŭ. Celle-ci prononce souvent le *c* latin *ts.* : no'm platz autramistatz (1) ; autre amitié ne me plaît pas. Celle-là le prononce toujours à l'italienne (tch) nu i place altrà minte ; il ne lui plaît pas autrement. Toutes deux contractent souvent le pronom : « greu *m*'es lo maltraites à sufrir ; greu *m*'esce rea purtare s'o sufer (2). » Toutes deux vicient les mots à peu près de la même manière. « Fan del dreg tort et del tort dreg. Fac din drept strâmb s'i din strâmb drept. » Si la première a pour synonyme de dreg, dreit et dret ; la seconde a le verbe dragere, dresser, dreg ; je dresse.

Enfin l'une dit :

En Peire duy pro cavalier
An mes tot lor entendemen
En una pros dompna valen,
E fac n'amdoy gran Messio.

Et l'autre traduit :

In Petre doi beat'i cavaleri
Au pus totul lor int'elegere
Intr'o beata domna vale
S'i fac amândoi un mare Domnu.

Il est maintenant facile de comprendre, la langue d'Or étant encore plus latine à l'heure qu'il est que ne l'était déjà plus la langue d'Oc au dixième siècle, comment les colons romains ont pu se trouver aptes à recevoir, avant les Sclaves, la foi que leur apportèrent et saint Nicétas et Méthodius.

Débarrassés des Avars, de leurs brigandages et de

(1) Pierre Roger. *Voy.* Renouard, p. 327, t. I.
(2) Vic et vert., fol. 15, v. *id.*

leurs rapines, les colons romains, qui, protégés par les armes des Francs, étaient descendus de leurs montagnes, s'étendent peu à peu dans les Vallaquies. Ici, dans la plaine de l'Auràrie (le Banat), ce sont les Ardialiens, pâtres de Gelu, qui, sous le nom de *Pastores romanorum* errent en paix avec quelques hordes de Cumans; là, dans la *littorosa* (Vallaquie) et Basse-Moldavie, ce sont les Munteni, qui, disséminés parmi les Cumans, entretiennent des rapports avec leurs frères d'au delà le Danube; à l'est et au nord, dans l'Atelcusu, ce sont les Moldaveni qui s'insinuent parmi les Cazars, et domptent par leur douceur et leur courage l'humeur farouche des Picenati, que les Bysantins ne tardent pas d'ailleurs à exterminer. Il serait difficile de préciser dans quels termes les colons romains se trouvaient avec toutes ces peuplades; mais il est à présumer que celles-ci n'ayant entre elles aucune alliance, il leur était toujours facile de repousser l'agression. Il semble donc qu'ils vivaient tous dans une profonde indifférence les uns pour les autres; que les Barbares, peu adonnés à l'agriculture, avaient tout intérêt à laisser les colons en paix, et que les colons en profitèrent pour reconquérir, au moins par leur présence, le sol qui était leur bien. Ils avaient fait déjà des progrès immenses; Urscia, Medias' étaient à eux. Maîtres des montagnes, et conséquemment de Suciava, de Théodoropolis (Dorohoi), de Piatra, de Vacaras, de Romula, d'Esculeu, ils commençaient à élever dans la plaine des Tûrguri (châteaux forts), et non-seulement la D'Ambovitsa aussi bien que le Summùs avait sa

Bu-Curia Valaquorum ; mais il était à Melcove un évêché, qui comprenait dans sa juridiction Vacaras, et tout le pays Transalpin, où commence à couler l'Olto (1). Mais au commencement du dixième siècle, les Hongres, apparus à leurs frontières, viennent arrêter le cours paisible de leurs progrès et se ruer sur eux comme des hyènes affamées. Ces Barbares, qui semblent tenir plus de la bête féroce que de l'espèce humaine, se présentent d'abord dans l'Atelcusu (Haute-Moldavie); mais les Vallaques qui l'habitent, réunissant leurs efforts aux Picenati, parviennent à les en chasser. Harcelés jusqu'aux frontières de la Gallicie, ils menaçaient de s'y établir, lorsque le duc du pays, voyant leur férocité et sa faiblesse, se rend pieds nus avec tous les siens, au devant d'Almus, leur chef, et après avoir déposé à ses pieds les riches présents qu'il lui offre : « Seigneur, lui dit-il, quittez cette terre, elle est peu » fertile; mais de l'autre côté de la forêt de Hovos » (bucovine), voyez la Panonie, c'est la patrie de nos » ancêtres; vous y trouverez un sol fécond et des ri- » vières poissonneuses. Elle est occupée aujourd'hui » par les Sclaves, les Bulgares, les Vallaques et les » pâtres des Romains; vous y rencontrerez Salanus, » chef des Sclaves et des Bulgares, que Reanus, son » grand-père, y établit lorsqu'il en prit possession au » nom et par le secours des empereurs de Constanti- » nople; plus loin, entre le Thiss et la forêt d'Igfon, » est Menumorus, fils de Morus, qui règne sur les

(1) *Voy.* Banko, Sulzerus et les brefs des papes Boniface IX et Pie II.

» Cazars, et du Morùs, au château d'Urscia, est Glad » avec ses Cumans (1). »

Satisfait de la soumission du duc de Gallicie, confiant dans les renseignements qu'il lui donna, et désireux de prendre possession d'un pays qu'il regardait déjà comme son légitime héritage, Almus traverse la forêt de Hovos, la ville d'Hung, s'arrête quarante jours à Monscas'trum, et, ravageant tout devant lui, vient poser ses tentes dans cette partie des anciens états d'Attila, connus depuis sous le nom de *Pâturages des Romains.* A quelque temps de là, il est au bord du Danube. Tuhutum, l'un de ses généraux, traverse le Thiss, désole le pays jusqu'aux défilés de Médias, attend là quelques jours pour se refaire ; et informé qu'au delà des forêts qui défendent la ville au sud, il trouvera un pays magnifique, l'Ardialie (Transilvanie), où règne Gelu, prince des Vallaques, il forme aussitôt le dessein de s'en emparer, ordonne à Opaforcoche d'aller sonder le terrain, et sur le rapport de celui-ci, « que les Vallaques n'ont pour armes que des » arcs et des flèches ; que Gelu est un prince faible, » qu'il est sans armée, et se laisse continuellement in» quiéter par les Picenati et les Cumani, » après avoir obtenu l'assentiment d'Arpad, fils et successeur d'Almus, son seigneur, qui lui en concède la propriété, il marche sur l'Ardialie. A cette nouvelle, Gelu rassemble ses troupes, arme ses chars de guerre, s'avance à la rencontre de l'ennemi et se dispose à lui défendre le

(1) *Voy.* le notaire de Béla, ch. 9.

passage du défilé de Médias'. Tuhutum, qui l'a deviné, traverse la forêt en un jour de marche, et vient camper sur les bords de l'Alma. La rivière seule les sépare. A la pointe du jour, il divise son armée en deux corps : l'un remonte le courant à quelque distance pour chercher un gué, et, afin de lui donner le temps d'effectuer le passage, l'autre reste en présence des Vallaques. Cette manœuvre lui réussit; Gelu et les siens, qui dans leur impatience de combattre, ne s'en sont pas aperçus, se sentent attaqués sur leurs derrières au moment où ils y pensent le moins. L'imprévu ne leur fait cependant pas lâcher pied; ils se retournent, et faisant de tous côtés face à l'ennemi, ils le combattent avec une intrépidité qui leur eût donné la victoire, si le courage qui vient du cœur pouvait lutter contre la force brutale. La lutte est sanglante et opiniâtre; mais la valeur des Vallaques doit céder à la férocité des Hongres; ils sont vaincus, massacrés ou faits prisonniers. Gelu avait été assez heureux pour se dérober par la fuite à la mort ou à la captivité, et il allait gagner son quartier-général établi à sa Curia du Sumùs', lorsqu'un parti d'ennemis, attaché à sa poursuite, l'atteint près de Copus, le renverse et lui tranche la tête. Dans cette extrémité ses sujets, ne voyant d'autre voie de salut que la soumission, se donnent volontairement au vainqueur, pour éviter de devenir esclaves, le proclament leur chef, afin de rester une nation, et les principaux d'entre eux vont lui prêter serment à Esculeu (1).

1) *Voy*. le notaire de Béla, ch. 24, 26, 27.

Gelu mort, et les Vallaques soumis, les Hongres marchent contre Menu-Morus, chef des Cazars. Arpad lui ayant fait réclamer ses états, comme une partie de la succession d'Attila : « Ils sont à moi, » répond Menu-Morus; Attila les avait enlevés à mes » ancêtres; mais je les tiens et les garde. » Pour réplique à cette réponse hardie, Arpad s'avance jusqu'à Zéguholmu, et se prépare à passer le Clusium; Menu-Morus arrive assez à temps pour lui disputer le passage, et les Hongres battus se retirent honteusement; mais ils reviennent à la charge et l'assiégent dans Bichor, sa capitale, aujourd'hui Oradia-la-Grande. Douze jours entiers, Menu-Morus résiste à l'acharnement de leurs attaques, et tient pendant tout ce temps la victoire indécise; mais épuisé lui et les siens par des prodiges de valeur, il est enfin obligé d'ouvrir les portes à l'ennemi. Arpad entre vainqueur dans la ville; plein d'admiration pour la courageuse résistance des vaincus, il en complimente Menu-Morus, et lui demande sa fille pour Zultus, son fils, moyennant quoi ses états lui sont conservés. Menu-Morus accepte cette offre généreuse; mais il meurt l'année suivante sans laisser d'enfant mâle, en sorte que Zultus devient par sa femme son unique héritier. C'est ainsi que l'état roman de Clusium, dominé par les Cazars, passe en l'an 907 à la couronne de Hongrie. Par ce fait, les Cazars étant réduits, il ne restait plus à Arpad que les Cumans à vaincre, pour se rendre maître de toute l'Ardialie. Ceux-ci, sortis de Vidin, en Mœsie, revenaient de

former un état indépendant dans la plaine dite du Banat de Temeswar. Ils avaient pour chef Glad, mœsien comme eux, et comme les Picenati ils avaient fini par adopter la langue des colons romains. Les Hongres s'étant décidés à marcher contre lui, Glad vient à leur rencontre, chemin faisant grossit son armée de Vallaques et de Bulgares, et arrive au bord du Temes. Les Hongres sont campés sur l'autre rive. Il passe le fleuve malgré eux, et leur présente la bataille. Malheureusement il est défait, mis en complète déroute, et les Hongres, qui le poursuivent jusqu'à Kiu, où il s'enferme, font une horrible boucherie de ces Cumans, et *leur tranchent la tête avec le même sang-froid que s'ils coupaient des citrouilles.* Pressé dans ses murailles par toutes les forces d'Almus, il est enfin contraint de subir la loi du vainqueur, et celui-ci ne lui accorde la paix qu'à condition de se reconnaître son vassal. Il l'accepte, et c'est à ce prix que ses descendants doivent de régner sur les Cumans jusqu'au temps de Vaïc.

Par cette dernière victoire, les Hongres se sont enfin rendus maîtres de toute la Dacie Méditerranée et du versant septentrional de la Dacie Alpique; mais, malgré leur férocité et leur nombre, malgré le défaut d'union entre Salanus, Gelu, Menumorus et Glad, il faut se garder de la partialité ridicule du Notaire de Béla, auquel nous empruntons ces faits; car il n'est pas plus d'accord avec lui-même en parlant des Vallaques, qu'il ne l'est avec les autres historiens en parlant des Hongres. Nous connaissons ce peuple,

puisqu'il est venu jusque chez nous; nous savons que l'Europe entière prit les armes pour repousser sa férocité; que, dans le doute s'ils étaient réellement des hommes ou des bêtes, les chrétiens couraient aux églises implorer contre eux la protection du Tout-Puissant. Or, voici comment s'exprime sur leur compte cet historien, qui, après avoir avoué que les Vallaques *combattirent vigoureusement*, *que leur lutte fut opiniâtre*, assure qu'ils ne furent soumis qu'à cause de leur lâcheté. « Almus, dit-il, en parlant du chef des » Hongres, fut appelé ainsi, parce que l'esprit de » Dieu était en lui. (Il était païen, et *alma* signifie » *pomme*.) Les Hongres avaient en eux la grâce di- » vine, et Dieu, en livrant ses ennemis à Arpad, ac- » complit dans ces deux chefs les prophéties de Moïse » sur Israël. — Les Hongres sont sages, doux, sans » le moindre défaut; ce sont les meilleurs chasseurs » du monde, et leurs chefs, Almus, Zultanus et Taxus, » sont des hommes charitables, libéraux et justes (1). » Il n'est donc pas étonnant qu'il ait accordé à des êtres déjà si accomplis un courage sans égal, et fait dépendre la réduction de cette partie de la Dacie d'un seul combat avec chacun des peuples qui l'habitaient.

Quoi qu'il en soit, l'Ardialie, l'Auràrie et leurs Vallaquies sont réduites. Almus les donne en fiefs à ses principaux chefs, et ceux-ci s'y bâtissent des châteaux-forts. Tlosu, père de Leleu, en construit un, auquel il donne son nom; c'est aujourd'hui Servuar.

(1) *Voy.* le notaire de Béla, ch. 3, 4, 7, 20, 23.

l y reçoit en ôtages les fils des habitants de la contrée, y établit des *servientes*, dits aujourd'hui *civiles*, et ne le quitte pas sans y laisser garnison. Ces servientes, dans lesquels l'historien Engel a voulu voir des esclaves, sont mieux appréciés par Daniel Cornidès, qui assure que les lois hongroises distinguent les servi des servientes, les uns esclaves ou serfs, les autres serviteurs de l'état. Et en effet, ces derniers ne sont autres que les Slugitors des Romans, lesquels, malgré leur nom sclavon, sont à nos archers ce que leurs armas'i étaient à nos hommes d'armes. Cette fausse interprétation d'Engel n'est que la conséquence de celle qu'il donne du serment des Vallaques à Esculeu. Cependant ils n'ont pas reconnu Tuhutum comme les Hongres reconnaissent Almus, ils ne lui ont pas promis obéissance jusqu'à la dernière génération; ils n'ont pas mêlé leur sang dans un vase pour sceller leur serment, mais ils ne l'ont proclamé que seigneur suzerain, ne lui ont juré que vasselage, et, chrétiens et romains à la fois, ils se sont contentés de tendre la main droite en foi de ce serment. On sait d'ailleurs qu'à cette époque le pouvoir royal était avili, le titre méconnu, le titulaire oublié, méprisé, et à tel point, ajoute Sismondi, page 368, tome II, que plus d'un érudit ne saurait découvrir s'il vivait toujours à telle époque, et où il vivait. En outre, si l'on veut faire attention que la conquête des Hongres avait entassé ruines sur ruines; que ces farouches conquérants avaient incendié les villes, rasé les villages; qu'il n'y avait plus ni capitales en Dacie, ni chefs-lieux dans

les provinces, ni curies pour les seigneurs, ni chaumes pour les prolétaires, mais seulement des châteaux-forts (burgen ou tûrguri), d'où les chefs et les prélats, sans cesse entre eux sur la défensive, ne descendaient que pour commettre des brigandages, et des catonia (trous ou bouges creusés dans la terre), où les hommes, quels qu'ils fussent, Bulgares ou Sclaves, Cumans ou Cazars, Hongres ou Vallaques, vivaient pêle-mêle de la vie des brutes, et d'où ils ne sortaient que pour user de représailles contre les seigneurs, on concevra que, dans un tel état de misère et d'anarchie, sans être autrement esclaves que par excès de liberté, les Vallaques aient dû, comme leurs co-habitants, renoncer peu à peu à leurs franchises, perdre un instant leur dignité d'hommes; mais il serait injuste de ne faire peser que sur eux seuls la honte de cette position, qui était en ce temps là même pour tous les peuples, et aussi bien en Occident qu'en Orient, en France qu'en Dacie.

Du reste, s'ils furent des premiers à faire leur soumission, ils sont aussi des premiers à lever la tête. Leur haine pour les conquérants et les violences de ceux-ci, qui les arrachent à leurs catonia pour les enrôler sous leurs drapeaux, les font sortir enfin de leur léthargie. Ils se sont entendus depuis longtemps avec les Cumans et les Picenati; ils se rapprochent des Sclaves, et tout porte à croire que c'est de cette époque que date l'introduction du sclavon dans leur langue. Les chefs en ont besoin pour s'entendre avec les autres chefs, et il devient en Dacie ce que le tudesque

est alors en Occident, en Italie surtout, la langue de la noblesse. Là, comme partout, le roman est laissé au peuple. Tel était à peu près, en l'an 1000, l'état des choses en Hongrie. Alors, tandis que les villes d'Italie, abritées par les remparts qu'elles avaient élevées naguère contre les Hongres, se déclarent en républiques, que les Francs forment leur chevalerie, que l'enthousiasme religieux prêche la première croisade, le sentiment de la dignité nationale se réveille au cœur des Romans. Les Picenati, en guerre ouverte avec les Hongres, viennent de les défaire et de les massacrer dans maints combats; les Vallaques saisissent cette occasion pour reprendre les armes, et l'an 1002, sous les ordres de Gyula, leur chef, petit-fils de Tuhutum, ils ravagent la Hongrie, et font trembler Vaïc jusque sur son trône. En ce temps régnait à Morusena, sur les Cumans et les pâtres des Romains, Octum ou Octave, descendant de Glad, prince à la fois vertueux et puissant, et qui avait reçu le baptême à Vidin, suivant le rit grec. Confiant dans le nombre de ses soldats et de sa noblesse, il avait refusé de rendre hommage à Vaïc. Outre la multitude de chevaux indomptés qu'il avait confiés à la garde de ses pâtres, il possédait encore d'innombrables troupeaux, de vastes francs-alleux et de riches curies; il était si puissant enfin, qu'il osait imposer les sels du roi, qui descendaient le Morus. Comme il tenait son investiture de l'empereur de Bysance, et que d'ailleurs il avait embrassé l'orthodoxie, il avait construit dans sa capitale, en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste, un

monastère, dont l'abbé et les moines étaient comme lui du rit grec. Tout le territoire d'entre la rivière Kernes et les forêts, jusqu'à Vidi et Zereu, était soumis à son autorité. Il avait pour chef de ses armées et de ses conseils Chanadin, brave gentilhomme, et qui pourtant le trahissait. Pour échapper à la mort que lui réservait son maître, Chanadin prend la fuite, et se retire auprès du roi Vaïc, qui, après lui avoir fait abjurer sa foi, et lui avoir servi de parrain à son second baptême, se hâte de le mettre à l'épreuve. Il l'interroge sur les secrets d'Octum, et convaincu par ses réponses et de la sincérité de sa trahison, et de la fidélité éternelle qu'il lui jure, il assemble ses magnats, et, fixant des yeux Chanadin, afin de s'assurer jusqu'à quel point il peut faire cas de sa fidélité : « Préparez-vous contre Octum, mon ennemi, leur dit-il; envahissons ses états! Puis, remarquant que la satisfaction brille sur son visage : « Choisissez-vous, ajoute-t-il, un » homme assez digne pour nous conduire au combat. » Et qui trouver de plus digne que Chanadin? répon- » dent-ils tous; » et Chanadin est élu général des Hongres. Il assemble les troupes, se met en marche, passe le Thiss, rencontre Octum sur l'autre rive, et lui livre bataille. Le choc est violent, le bruit des armes épouvantable, la mêlée sanglante; le combat dure jusqu'à midi; la plaine est jonchée de morts et de mourants; la perte est à peu près égale de part et d'autre; mais la victoire est à Octum. Chanadin et les siens ont pris la fuite; ils se cachent dans les taillis de Kokiner, de Zeureg et dans tout le Canyza, jusqu'au

Thiss, et ce n'est qu'à la nuit que Chanadin peut gagner, pour y asseoir son camp, la montagne où s'éleva plus tard Oroslan. Quant à Octum, il vient poser ses tentes dans la plaine de Nagens. Honteux, irrité de sa défaite, Chanadin ne peut s'endormir; il passe une partie de la nuit en prières, et fait vœu à saint Georges, martyr, son patron, de lui élever un monastère au lieu même où il est à genoux, s'il lui obtient du ciel la victoire sur son ennemi. Cependant, vaincu par la fatigue, il finit par céder au sommeil, et alors lui apparaît en songe un lion qui lui dit : « Homme! pourquoi dors-tu? Lève-toi; sonne de la » trompe, marche au combat, et tu seras vainqueur.» Il se réveille, croit en effet que ses forces ont doublé, assemble les Hongres, leur fait part de sa vision, et tous de louer Dieu avec lui, en chantant : « *Kyrie* » *eleïson*, *Christe eleïson*, *Kyrie eleïson*, *Pater noster*. » Après cette prière, ils sortent du camp, se rangent en bataille et attendent l'accomplissement de la promesse du ciel. Voici venir Octum avec ses Cumans et ses pâtres. Les deux armées s'élancent aussitôt l'une sur l'autre, se heurtent, se repoussent, s'entament, se confondent. Octum est tué sur le champ de bataille; sa mort est pour les siens le signal de la défaite et du carnage. Chanadin envoie à Vaïc les dépouilles des vaincus et la tête de leur chef, fait enterrer ses morts au monastère de Morusena; car les Hongres sont à peine chrétiens, Vaïc n'est Étienne que d'hier, et les catholiques n'ont encore en Hongrie que peu d'églises et de monastères. Le nombre des prêtres et des

moines y est en effet si peu considérable que, pour remplir son vœu, Chanadin est obligé de tirer du monastère grec de Saint-Jean, l'abbé et les moines dont il peuple celui qu'il fait élever à saint Georges. Cependant, à son entrevue avec le roi, Chanadin est comblé d'éloges : « Tu m'as délivré de mon ennemi, » lui dit Vaïc; que de ce jour Morusena, sa capitale, » devienne tienne, et s'appelle Chanadina; que le territoire qui en dépend fasse à jamais de ton nom le » sien; je te fais comte de cette province, et tu l'ap- » pelleras de ton titre et de ton nom (1). » La trahison trouve en tout temps des hommes qui la payent. Ses successeurs ne jouissent guère de ce qu'il a fait, et si, par reconnaissance, l'Église a cru devoir en faire un saint, le bon sens et la charité de l'Évangile se refusent à le reconnaître pour tel. Mais en vain Yaïc a déclaré libre quiconque embrasse le catholicisme; en vain il a condamné à l'esclavage et confondu avec les païens ceux qui tiennent à l'orthodoxie; en vain encore appelle-t-il l'étranger, les Allemands, contre ses propres sujets, l'exemple de Chanadin est peu suivi : il ne triomphe que des idolâtres.

En 1046, les Cazars, encore païens, font cause commune avec les Cumans et les Vallaques; dans l'espoir de s'affranchir du joug des Hongres, ils soutiennent Béla contre André I, son frère; mais André triomphe de cette coalition, et toutes les espérances s'évanouissent. A la mort d'André, Salomon, son

(1) Acta sancti Gerardhi, episcopi Chanadiensis in operibus Ignatii de Batyan. — Anno 1790.

fils, se voyant dépossédé par Ladislas, vient, en 1085, implorer le secours des Cumans. Le chef de ceux-ci était alors Kuten, homme réputé pour sa bravoure, et qui s'était distingué dans la guerre des Bulgares et des Grecs. Salomon, qui sent ce que lui vaudrait son appui, s'engage, s'il veut l'aider à reconquérir son trône, à lui céder l'Ardialie en toute souveraineté, et à épouser sa fille, pour laquelle il répudierait son épouse, fille de Henri III, empereur d'Allemagne. Séduit par de si belles promesses, Kuten entre en Hongrie, à la tête d'une nombreuse armée, s'empare de tout le Nord, jusqu'à Moncas'trum, et Salomon, qui l'accompagne, se croyait déjà maître du pays, lorsque Ladislas vient à leur rencontre à Ugvar, leur offre la bataille, les défait et les chasse (1086). Le fils d'André ne se tient pas pour battu; il se retire sur les bords du Pruth, et là projette de nouveaux plans avec Kuten. Il y fait entrer Tselgu, chef des Picenati, et tous trois, suivis de quatre-vingt mille hommes, Cumans, Picenati et Vallaques, ils passent le Danube, s'unissent aux Vlaco-Bulgares de l'autre rive, et dévastent avec eux tout le pays jusqu'à Scotinos et Chariopolis. A la hauteur de Kule, ils rencontrent l'armée grecque qui les attendait. Elle est commandée par Nicolas Mavro-Catacale, lequel ne demande pas mieux que d'en venir aux mains. Le combat s'engage; Tselgu s'élance sur les Byzantins avec la fureur d'un lion, et rompt leurs lignes; mais il trouve la mort au milieu de la mêlée. Les siens, en le voyant tomber, perdent courage; les Grecs au con-

traire sentent doubler le leur : ils pressent leurs ennemis, les forcent à reculer, les prennent en queue, et les exterminent presque tous; car dans l'impossibilité de se sauver, les Picenati courent à la mort pour éviter la servitude. Salomon ne peut échapper au carnage qu'avec un petit nombre de ses alliés, et repasse avec eux le Danube.

Deux ans après (1089), tandis que Ladislas était occupé en Dalmatie, les Cumans font irruption dans les plaines de l'Ardialie, et mettent à feu et à sang les établissements des Hongres. Ils se retiraient chargés de dépouilles, lorsque Ladislas, accouru au secours de cette province, les arrête avec son armée. « Soldats, » dit-il aux siens en parcourant les rangs, la victoire » est à nous; vous savez si je dis vrai, qui croit en Dieu » me suive? » Puis levant en l'air sa bannière rouge, le paluche en main, il se précipite sur les Cumans avant qu'ils aient formé leurs lignes de bataille. Déconcertés par cette attaque imprévue, les Cumans sont vaincus. Kopulch, leur chef, et la plupart de leurs guerriers sont faits prisonniers. Ladislas leur accorde la vie à condition qu'ils se feront chrétiens, c'est-à-dire catholiques; mais ils sont orthodoxes, et préfèrent la mort. Ils sont tous tués, à l'exception d'un seul qui en va porter la nouvelle à ses frères de Moldavie. C'est en vain que ceux-ci essayent d'user de représailles; ils sont repoussés avec perte et obligés de différer leur vengeance.

Durant les cinq années suivantes, la Dacie, lasse de guerre, semble goûter quelque repos. Pendant ce

temps, la voix éloquente de Pierre l'Ermite expose à la France les malheurs des chrétiens d'Orient, et appelle, à la délivrance de la Terre-Sainte, les rois, les princes, les prélats et leurs vassaux; par ses paroles si brillantes de vérité, d'une charité si sainte, d'une foi si pure, d'un enthousiasme si divin, il ouvre tous les yeux, attendrit tous les cœurs, inspire toutes les âmes, et pour lui répondre, tout l'Occident se lève, prend la croix, et marche à la délivrance des chrétiens et du tombeau du Christ. Les croisés se rendent en Orient sous cinq chefs principaux et par trois voies différentes. Raymond de Saint-Gilles, avec ses Provençaux, passe par la Lombardie, l'Illyrie et la Dalmatie; les comtes de Blois et de Flandre se dirigent par l'Italie et la Pouille; l'allemand Gotteschalk avec les siens et Godefroy de Bouillon, à la tête des Lorrains et des Belges, descendent, en 1096, la vallée du Danube, en compagnie de Gauthier *Sans-Avoir* et de Coucou Piètre (*Càciula Petre*), Pierre l'Ermite ou le Capuchon-Pierre. Arrivé en Dacie, Godefroy rend aux Hongrois la peur et les maux qu'ils avaient faits à l'Occident; car il lui faut des vivres pour son armée, et ceux-ci lui en refusent. Mieux accueilli par les Romans, il fait alliance avec eux et fait prendre la croix à un grand nombre. Il a d'autant moins de peine à les persuader, que le nom de France sonne bien à leurs oreilles, qu'ils sont chrétiens depuis longtemps, et qu'enfin la langue des Francs n'est pas encore si corrompue qu'ils ne la puissent comprendre. Aussi, parmi les dix-neuf peuples qui dans cette première croisade volent à la délivrance

des saints lieux, les voit-on sous le nom de Daces, comme les appellent encore ceux de Bysance, marcher sous l'étendart de la croix avant les Grecs et les Arméniens (1). Nous ne les suivrons pas en Terre-Sainte; pieux et braves, ils durent y combattre vaillamment; la plupart y trouvèrent leur tombeau, et ceux qui revinrent dans leur patrie n'y rapportèrent que leur épée et le glorieux nom de Coucou (capuchonné), qui chez eux comme à Bysance fut pris dès lors dans le sens de pèlerin, de croisé, et qui, depuis qu'ils ont emprunté aux Turcs le nom de Hadji, ne signifie plus que seigneur et maître.

A peine refaits des fatigues et des pertes de cette sainte expédition, ceux d'entre les Carpathes et le Danube (1110), qui y ont pris part, se joignent à l'armée grecque, commandée par Léon Bataxis, et marchent avec lui contre les Hongres. Treize ans après (1123), ils prennent au contraire les armes contre les Grecs, passent le Danube, s'avançent à la rencontre de Caloman, le taillent en pièces, lui prennent ses bagages et rentrent chez eux chargés de butin. Ainsi tour à tour vassaux d'Ofen et de Bysance, sans cesse pressés au nord et au sud par deux puissants ennemis, les Hongres et les Grecs, tantôt pour les uns, tantôt pour les autres, ils savent toujours leur tenir tête et les battre même quelquefois. La Hongrie joue à cette époque entre eux et Bysance, le rôle que jouera plus tard la Russie entre eux et Stamboul; mais alors, sans céder

(1) *Voy.* Michelet.

à l'attraction religieuse, les Romans savent repousser la force brutale et conserver leur indépendance sans cesser d'être orthodoxes. Cette résistance adroite et opiniâtre ne fait qu'exciter contre eux le zèle aveugle des premiers rois chrétiens de Hongrie. Ils en veulent faire des catholiques. Les Romans, qui se croient aussi bons chrétiens que les Hongrois, qui l'ont été du moins avant eux, dont l'évêché de Morusena est antérieur à celui de Veissembourg, considèrent toute tentative contre leur croyance comme injuste et criminelle, et répondent à cette volonté des rois par des démonstrations qui mettent plus d'une fois la Hongrie dans l'embarras à leur égard.

Pour en finir, Geysa se décide à les traiter, non plus en schismatiques, mais en païens. Cependant comme il se méfie de leur amour de l'indépendance et redoute surtout leurs intelligences avec les Cumans de Moldavie, les Romanat'i de Craïova et les Vallaques de Bulgarie, leurs frères, sous le prétexte du manque de population et du besoin de se garantir contre les barbares, il demande aux princes d'Allemagne de lui envoyer de leurs sujets afin de les établir au pied des Carpathes pour en défendre les issues. C'est tout bonnement pour les opposer aux Munteni (Montagnards). Alors les Teutons arrivent en foule en Ardialie, suivant une lettre d'Innocent III, lequel ne fait du reste que répéter l'expression dont s'était servi son envoyé apostolique : les premiers qui s'y présentent sont des Flamands sortis des districts de Liége et de Mayence, gallo-belges façonnés à la française ; ceux-là peut-être

de Godefroy de Bouillon, revenus de la croisade, les anciens Nemètes d'où les Romans, qui les appellent Nemtsi, ont depuis donné ce nom à tous les Allemands. Après eux, viennent les Saxons, et si le nom de ces derniers a survécu en Ardialie, ce n'est pas, comme le prétend Pray, que les premiers aient oublié leur langue, c'est au contraire que parlant la langue romane d'Occident, comme il le dit lui-même, ils trouvent naturellement plus de sympathie chez les Romans que chez les autres peuples de l'Ardialie, et que, quittant la vallée d'Agria où ils s'étaient d'abord établis, ils passent dans le Banat de Craïova, où nous les retrouvons encore aujourd'hui sous les dénominations de Gallici, de Francesci, et de Mogûnteni. Il est à remarquer d'ailleurs que si leur nom particulier de Flandrensis a disparu dans ces parages comme appellation ethnologique et a fait place à celui de Teutons depuis Geysa, et à celui de Saxons depuis André II, il n'en est pas moins resté dans la langue d'Or avec cette particularité remarquable que Flandra et Flândreni y ont exactement conservé le sens que nous attachons nous-mêmes au mot Flandrin.

Quoi qu'il en soit, les Saxons, favorisés par les priviléges de la convention passée entre Geysa et leur duc, s'établissent au milieu des Romans, relèvent contre eux Cromstadt en 1143, Medias' en 1146, Mulbach en 1150 et enfin Hermanstadt en 1160. Geysa ne se doute pas qu'en les faisant ainsi travailler à l'abaissement des colons romains, il prépare la domination autrichienne dans cette province. Quant aux

Romans, ils sont à l'abri dans leurs montagnes et s'ils descendent dans la plaine, ils y trouvent encore un refuge dans les murs de Temes', de Văcăras', d'Omlas' d'Esculeu ; tout n'est donc pas perdu. Le souvenir de leur origine, la persécution qui pèse sur eux ne fait qu'entretenir, au contraire, leur espoir de régénération ; et cet espoir et ce souvenir traditionnel qui les rapprochent et les unissent, les garantissent contre l'oppression des Hongres, et maintiennent leur caractère distinctif de Romans au milieu d'une population conquérante et barbare.

A cette époque (1147), Louis VII, roi de France et Conrad III, empereur d'Allemagne, excités par les éloquentes paroles de Saint-Bernard, prennent la croix pour la deuxième croisade. Prélats, hauts-barons, chevaliers, gentilshommes, bourgeois et paysans s'arment pour la délivrance de la Terre-Sainte. Une foule de pélerins sans ordre, sans discipline, marche sur leurs pas, et cette foule affamée est cause de leur ruine. Elle épuise les pays qu'elle traverse et, parvenue dans la vallée du Danube, elle s'y déshonore par tant de brigandages qu'elle soulève contre eux le ressentiment des peuples qui l'habitent. Les Vallaques des deux rives leur font une guerre acharnée. Plus de cent mille soldats français et plus de cent mille pèlerins de la même nation y perdent la vie, et ceux qui ont échappé à la vengeance des Vallaques, épuisés de fatigue et de misère, s'en vont mourir ça et là sur les grands chemins.

Débarrassés de ces pèlerins vagabonds, les Vallaques

de la Littorosa recommencent leurs hostilités contre l'Empire, et les choses durent ainsi pendant dix-sept ans. Ils concluent alors (1164) un traité d'alliance avec l'empereur Emmanuel et s'engagent à lui fournir des troupes contre les Hongrois. Ceux-ci, qui, *pour ainsi dire, ne sont* pas encore entrés en contact avec eux, et qui, déjà, ont remplacé leur langue par le latin, les entendant parler un dialecte moins corrompu peut-être que celui des Ardialiens, les prennent comme ces derniers pour une colonie italienne (1). Ils ne se trompent guère; mais nouveaux venus en Europe ils sont trop ignorants de ses traditions pour soupçonner qu'ils sont colons romains. Quoi qu'il en soit, unis aux Cumans et aux peuplades Sclaves, les Romans ne cessent de guerroyer, tantôt pour les Grecs contre les Hongrois, et tantôt pour les Hongrois contre les Grecs.

Ainsi, pour être réduits en Ardialie les Vallaques n'ont pas disparu de la scène du monde. On les y voit au contraire, à cette époque (1187), plus puissants et plus redoutables que jamais, et ils y sont portés par la persécution des Hongres, par la faiblesse des Bulgares et l'audace de Pierre et de Jean Assan leurs compatriotes. D'un côté, Béla III vient d'épouser Marguerite, sœur de Philippe-Auguste, roi de France, et pour plaire à *sa jeune épouse, il renouvelle* contre les *schismatiques* les tentatives de Geysa II pour les ramener au catholicisme; Les Ardialiens persécutés passent en Vallaquie; de l'autre, les Bulgares vaincus na-

(1) *Voy.* J. Cinnamus, lib. 4, p. 152.

guère par Basile II sentent le besoin de fraterniser avec les Vallaques de la Ripensis (Mœsie) et ceux-ci s'entendent avec ceux de la Littorosa (Vallaquie); enfin Isaac l'Ange qui vient de demander à Béla III sa fille âgée de dix ans, n'ayant garde de tirer de sa cassette l'argent nécessaire aux frais des noces, met sur la ville un nouvel impôt. Accablés de charges énormes, les Vallaques refusent de le payer et témoignent de leur mécontentement par des manifestations hostiles. Sur ces entrefaites deux d'entre eux, Pierre et Jean Assan, se trouvaient à Constantinople où ils postulaient du service. Présentés à l'empereur qui leur répond par un refus, Jean Assan lui en témoigne son indignation et le menace d'en tirer vengeance. Un soufflet répond à cette audace d'Assan ; mais ce soufflet lui vaut le trône et coûte cher à l'Empire. En effet, de retour au milieu de leurs compatriotes, les Assan, profitant de la fermentation des esprits, excitent à la révolte les Vallaques et les Bulgares. Le peuple entier se soulève, et Jean, proclamé roi, chausse les mules rouges et ceint la couronne. Depuis deux ans déjà il portait le ravage sur le territoire de l'Empire, lorsqu'Isaac l'Ange se décide à marcher contre lui (1187). A son approche Assan fait rentrer les siens dans les défilés des montagnes; mais Isaac les y poursuit et favorisé par un épais brouillard les atteint et les disperse. Les Assan passent les montagnes et le Danube et Isaac retourne à Constantinople. Il y était à peine arrivé, qu'à la tête de renforts considérables de Cumans et de Vallaques d'entre les Carpathes et le fleuve, Pierre et Jean reviennent sur leurs

pas, battent les Grecs à leur tour et fondent le nouvel empire des Vallaquo-Bulgares. Ainsi c'est à deux Vallaques que les Bulgares doivent leur retour à l'indépendance; et il est à remarquer que l'union de ces deux peuples n'est pas forcée, mais bénévole, mais amenée par un intérêt commun, qu'elle n'est pas le fruit de la conquête de l'un par l'autre, mais le résultat de leur bonne intelligence, que, dans tous les cas, elle est moins due aux Bulgares qu'aux Vallaques (1).

Cependant Jean Cantacuzène, alors César, est envoyé contre eux; il les poursuit jusqu'au pied des montagnes, et pose là son camp sans avoir soin de l'entourer d'un fossé. Il paye cher cette imprudence. Les Vallaques, sûrs de trouver un refuge dans leurs forteresses la plupart bâties sur des rochers à pic, profitent de la nuit pour sortir de leurs défilés, et, quand tout dort encore dans son camp, se jettent sur lui, l'écrasent, le mettent en déroute, s'emparent de ses bagages; enfin tandis qu'il regagne honteusement Constantinople, Pierre et Jean Assan revêtent ses habits impériaux, marchent sous ce costume à la tête de leurs troupes, descendent dans la plaine, y établissent leur camp et semblent ainsi défier toutes les forces de l'Empire. Une telle audace irrite Isaac au point qu'il se décide à marcher de nouveau contre eux en personne. Apprenant à son arrivée à Tavrocome que les Vallaques et les Scythes (Bulgares) viennent de piller le district voisin de Lardée, et que chargés d'un butin

(1) *Voy.* Nicétas Choniatis, liv. 1.

immense, ils se disposent à regagner leurs montagnes, il presse le pas, les rencontre, à quatre jours de marche, près de Bérée, et leur offre la bataille. Les Vallaques ne s'intimident pas; ils confient leur butin à un détachement, qui va le mettre en sûreté dans un défilé, se préparent au combat et commencent l'attaque. Ils font d'abord de nombreuses décharges de flèches, puis s'arment de leurs lances et feignent de fuir pour engager les Grecs à les poursuivre. Cette manière de combattre que leur ont enseignée les Bulgares leur réussit à merveille. Ils fuient ainsi plusieurs fois, et se retournent chaque fois pour charger avec fureur. Enfin, quand ils ont ainsi mis le désordre dans les lignes de l'ennemi, ils prennent leur sabre, poussent des cris terribles, fondent sur lui, prompts comme la parole, et massacrent sans pitié et combattants et fuyards.

Isaac ne rapporte cette fois à Constantinople que la honte d'avoir échoué (1). Le printemps suivant, il revient à la charge, et est encore obligé de se retirer sans avoir fait autre chose que de perdre trois mois au siége de Lobizi. Tant d'échecs ne le découragent pas. Il revient une quatrième fois, mais une quatrième fois encore il est repoussé avec perte.

Dans cette campagne, les Vallaques et les Cumans taillent son armée en pièces dans un combat si meurtrier, qu'il y perd lui-même son casque et ne doit son salut qu'à la fuite. Enorgueillis de tant de victoires, les Vallaques s'étendent de plus en plus dans la

(1) *Voy.* Nicétas Choniatis, liv. 2, ch. 1.

plaine, y mettent tout à feu et à sang, dévastent Anchiale, s'emparent de Varna, de Triaditza, autrefois Sardique, aujourd'hui Sophie; dépeuplent Stampia, et font à Nise un grand butin d'hommes et de bestiaux (1). Ces dévastations déterminent enfin Isaac à leur porter un dernier coup. Il lève des troupes; demande des secours à Béla, son beau-père; prend avec lui quinze mines d'or, soixante mines d'argent, et jure en quittant sa capitale de n'y plus rentrer qu'après avoir soumis les Vallaques. Menaçantes paroles qu'il ne peut tenir! Bien que seul de tous les siens il ne soit pas blessé, et qu'il trouve encore cette fois le moyen de fuir, car la main de *Dieu étant encore levée, la colère divine n'étant pas encore appaisée*, il est vaincu et détrôné (1195) par Alexis Comnène, son frère, qui envoie aussitôt des ambassadeurs à Pierre et à Jean Assan, pour traiter de la paix. Les deux Vallaques y mettent des conditions si dures qu'il ne peut l'accepter (2). Vallaques et Scythes continuent donc à désoler le pays. Dans un combat près de Serès, ils venaient de s'emparer de la personne du duc Aspiat, lorsque Comnène, sentant qu'il n'y a pas moyen de les amener à un accommodement, prend le parti de continuer la lutte qu'avait engagée contre eux son frère Isaac. En conséquence, il envoie pour les combattre Isaac Sevastocrator, son gendre, avec ordre de les exterminer. Cet imprévoyant général se laisse prendre aux embûches qu'ils lui tendent; si bien qu'au moment où il se croyait le plus sûr de la

(1) *Voy.* Nicétas Choniatis, liv. 5, ch. 4.
(2) *Voy.* Nicétas Choniatis, liv. 1, ch. 4.

victoire, il est fait prisonnier et conduit à Assan (1).

A quelque temps de là, Assan meurt, et son frère Pierre le suit de près au tombeau, assassiné par Ivantch. Ce traître, jaloux de la supériorité des Vallaques sur les Bulgares, n'a pas honte d'ajouter la trahison à l'assassinat. Incapable de prendre en main les rênes de l'état, c'est aux ennemis de la patrie qu'il les veut livrer. A cet effet, il engage Alexis à envoyer un de ses corps d'armée prendre possession de Tûrnova (*Turrisnova*), et lui promet de le rendre en peu de temps maître absolu de la contrée. Alexis ne se le fait pas dire deux fois. Il envoie en toute hâte le protostator Manuel Camyza ; mais à peine celui-ci touche-t-il aux frontières de Mœsie, que le mécontentement éclate parmi les troupes. « Où nous conduit-on? s'écrient les soldats; dans les montagnes? qu'y ferons-nous? nos frères y ont trouvé la mort; volte-face! » Et soudain, saisis d'une terreur panique, ils tournent le dos, et, trop faible pour les arrêter, le protostator est contraint de les suivre (2).

Ce qu'apprenant, Alexis quitte à l'instant Gypsella, où il se trouvait, pour aller porter secours aux villes de Thrace, contre les Vallaques et les Scythes, et contre un certain Chrysus, qui mettait tout à feu et à sang. Ce Chrysus était lui-même un Vallaque, qui, au temps de Pierre et d'Assan, avait refusé de s'allier avec eux contre les Grecs, et s'était même entendu avec ces derniers. Ce qui n'empêcha pas que ceux-ci,

(1) *Voy.* Nicétas Choniatis, liv. 3, ch 3; liv. 5, ch. 4 et 8.
(2) *Voy.* Nicétas Choniatis, liv. 1, ch. 6.

le soupçonnant de trahison, ne l'incarcérassent. Il avait depuis recouvré sa liberté, et, nommé gouverneur de Stramiza, il l'avait même défendue vaillamment contre les Vallaques et les Scythes; mais il s'en était bientôt adjugé la possession aussi bien que de Prosaca. C'est là que l'empereur vient l'assiéger (1199). Non-seulement Chrysus l'oblige à lever le siége et à lui accorder la paix; mais il l'amène à lui abandonner la souveraineté sur ces deux villes, et à lui offrir pour épouse la fille du protostrator Jean (1).

Cependant, Jean, fils de Jean Assan, n'étant encore qu'en bas-âge, vivait retiré chez les Cumans. Un autre Jean, son oncle, que les Grecs avaient retenu en ôtage à Constantinople, avait trouvé le moyen de s'échapper, et était venu prendre la place de Pierre. La haine et la vengeance lui avaient fait jurer guerre à mort aux Romaioi, et, pour imiter leur empereur Basile, il put bientôt à son tour prendre le terrible nom de Romaiocton, destructeur des Romaioi. Sous ses ordres, les Vallaques s'emparent sans coup férir de la belle ville de Constance, dans le Rodope, en rasent les murailles, courent à Varna, que défend une forte garnison, composée en grande partie de croisés latins, l'attaquent avec vigueur, et, à l'aide de *leurs machines de guerre*, s'en rendent maîtres en trois jours. Innocent III, pesant le zèle religieux de ce prince à sa haine pour les Grecs, emploie tous ses efforts à en faire un instrument de son ambition. Il

(1) *Voy.* Nicétas Choniatis, liv. 5, ch. 6; liv. 3, ch. 1; liv. 2, ch. 3.

venait de recevoir de Basile, archevêque de Zagora, une lettre, qui, en l'instruisant de l'état des choses, lui disait en termes clairs, que les Vallaques étaient : *hæredes descendentes à sanguine Romanorum* (1), héritiers descendants de sang romain. En conséquence il envoie aussitôt à Jean un légat chargé de le sacrer en son nom roi de la Macédoine et de la Thèssalie, des Bulgares et des Vallaques ; et, dans la lettre qu'il lui fait remettre, il le félicite en ces termes : « Toi et ton peuple » que l'on m'assure être d'origine romaine, soyez Ro- » mains de fait comme de naissance (2) ». Jean répond à cette flatterie par son union à l'Église latine ; mais ne pouvant bientôt plus s'entendre avec le pape, il renvoie les prêtres catholiques et retourne à l'orthodoxie.

Depuis dix ans, l'introduction des étrangers en Ardialie n'avait encore qu'excité la méfiance des Vallaques de cette province, lorsque les priviléges que l'évêque catholique d'Hermanstadt parvient à obtenir pour ses fidèles, réveille leur jalousie et jette l'alarme parmi eux. C'est en vain que leur archevêque s'élève contre cette injustice, aux Saxons toutes les faveurs, aux Romans tout le dédain. Ainsi menacés dans leurs conscience, tremblants pour leur foi et encouragés, d'ailleurs par les succès de leurs frères de Bulgarie, quelques-uns d'entr'eux jugent prudent de prévenir la persécution et passent de l'autre côté des montagnes. C'est à ce fait, sans doute, qu'il faut rattacher la fondation de la principauté de Vallaquie, fixée en l'an

(1) *Voy.* Gesta Innocentii III, ch. 67, p. 31.
(2) *Voy.* note 23.

1200 par l'allemand Byning. Mais elle n'offre aucun caractère de certitude, et le seul résultat que l'on puisse présumer de cette émigration, c'est que les Vallaques de Bulgarie trouvèrent dans les émigrés de puissants auxiliaires. Ils en ont besoin, les Latins viennent de s'emparer de Constantinople (14 avril 1204), et Baudoin, comte de Flandre, porté au trône impérial, marche sur Andrinople (1206). Appelé par les Grecs au secours de la ville, Jean Assan bat les Latins qui en faisaient le siége, les oblige à le lever, s'empare de la personne de Beaudoin, le retient seize mois prisonnier à Tûrnova, et de rage d'avoir vu le duc Aspiat lui échapper en se sauvant chez les Latins, et pour empêcher qu'il ne fasse de même, il lui coupe les jambes depuis le genou et les bras depuis le coude, et le précipite, dans cet affreux état, au fond d'un ravin où il devient la pâture des oiseaux de proie. Suivant Acropolita, il lui fait simplement trancher la tête, et se sert de son crâne en guise de coupe. Quoi qu'il en soit, Jean se montre aussi terrible aux Latins qu'il l'avait été pour les Grecs; il ne leur laisse pas un instant de repos, parcourt la Macédoine, détruit sur son passage Philippopolis, Héraclée, Panium, Trajanopolis, Claudiopolis, et, revenant sur ses pas, chasse devant lui d'immenses populations qu'il établit sur les bords du Danube. Arrivé à Thessalonique il y meurt d'un point de côté (1207). Frurila, l'un de ses neveux, s'empare un instant des rênes de l'État (1); mais

(1) *Voy.* Acropolita, ch. 13.

le jeune fils d'Assan I, qui déjà règne sur les Cumans au milieu desquels il a été élevé, vient lui disputer le trône à la tête de ses nouveaux sujets. Sa tentative est couronnée de succès et sa victoire entachée de cruauté. Vainqueur de Frurila, il lui fait crever les yeux.

Pendant que ceci se passe en Bulgarie, la persécution continue en Ardialie, sourde, cachée et par cela même menaçante et d'autant plus dangereuse qu'elle a pour meneurs les parents mêmes du roi. André II venait de donner (1211) le gouvernement de cette province à Berthold de Calosa. Dans ce siècle de superstition et d'intolérance, ce prélat a plus d'un motif de se montrer aussi dédaigneux pour les Romans que bienveillant pour les Saxons. Il est catholique, évêque et beau-frère du roi. Or le roi affectionne *les Saxons à tel point* qu'il s'allie avec eux en 1216 pour son expédition de Palestine. A son retour (1224), en reconnaissance de leur dévouement à sa personne, il rétablit leurs anciens priviléges déjà tombés en désuétude et leur en octroie de nouveaux. Il est à remarquer néanmoins que par son fameux édit connu sous le nom bulle d'Or, ou diplôme d'André II, tout en relevant les droits des Saxons, il se croit obligé de reconnaître publiquement les franchises des Vallaques et de les confirmer exempts de toute servitude ; car, y est-il dit, « nous concédons aux Vallaques et aux Bisseni leurs eaux et forêts afin qu'ils en jouissent en liberté, et ne soient pour cela tenus à aucun servage (1). » Depuis quelque temps la Hongrie

(1) *Voy.* note 24.

étaitinondée de peuplades idolâtres, etles Bulgares, Manichéens et Pauliciens y propageaient leur doctrine avec succès. Innocent III, qui avait fulminé contre ceux de France où ils portaient le nom d'Albigeois, n'avait d'abord exigé *des rois de Hongrie que leur expulsion*, mais le mal empirant, il leur envoya des dominicains, et l'inquisition s'établit là comme ailleurs. L'archevêque de Gran, Robert, Liégeois de naissance, avait fait vœu d'aller combattre les infidèles. A la vue de tant de schismatiques et de païens, il juge inutile d'aller porter plus loin son zèle, se fait relever de son vœu par une dispense et se livre tout entier à la conversion des peuples. Malheureusement il ne se contente pas de donner le baptême au fils d'un Khan Pavlosque qui lui annonce l'arrivée de son père à la tête de deux mille hommes; il n'a pas assez d'envoyer des missionnaires parmi les idolâtres ou d'exercer son éloquence à ramener de leurs erreurs, les partisans de l'éternité de la matière, les Pauliciens qui croient à un Dieu bon et à un Dieu mauvais et nient l'incarnation du Sauveur, il faut un champ plus vaste à son enthousiasme, il lui faut jeter la zizanie parmi les orthodoxes et leur arracher des âmes qu'ils damneraient. En conséquence, à peine nommé légat du saint-siége avec le droit d'ordonner des évêques, il établit (1228) évêque des Cumans Théodoric, prieur des Dominicains de Hongrie. Celui-ci, à qui ne peut suffire le faible casuel que lui offre une poignée de néophytes, a l'imprudence de s'adresser aux doyens des Szicles pour les engager à reconnaître sa juridiction. Le mécontentement devient alors

général. Ces derniers d'un côté, avec leur évêque qui s'était toujours maintenu dans une sorte d'indépendance vis-à-vis de l'évêque d'Ardialie, et de l'autre les Cumans, les Vallaques et les pâtres des Romains qui ne peuvent souffrir de se voir confondus avec les Szicles et les Saxons, jettent les hauts cris et s'unissent pour résister de concert aux sourdes menées de la cour de Rome, comme ils le sont déjà contre les exactions des fermiers de l'État.

Depuis longtemps les juifs et les Sarrasins s'étaient emparés du commerce; ils en étaient venus même à se saisir des plus hauts emplois de finance et d'administration. La perception des impôts, le fermage des douanes, des mines, de tous les domaines de l'état, étaient entre leurs mains; la sueur du peuple ne coulait plus que pour eux, abondante et mêlée de sang. Le peuple en était à merci et miséricorde, et la gent mercantile lui reversait en tyrannie et au centuple le mépris qui pesait sur elle. Cependant, trop occupé du soin de plaire à la cour de Rome, André sacrifiait tout son temps à convertir ses voisins par la force des armes; et le prince royal, son fils, Béla, gouverneur de l'Ardialie, croyait assez faire pour le bonheur de ses sujets en construisant une cathédrale à l'évêque des Cumans. Le pape le lui avait demandé avec instance en récompense des services éminents que lui avaient rendus Paul Ungar et Jacinthe Odrofans. Cette nouvelle preuve de prédilection pour les Cumans catholiques, augmente le mécontentement général et le pousse à son comble. Toutes les diverses populations

de Hongrie sont dans un état d'effervescence qui fait craindre l'anarchie. Les catholiques exigent l'expulsion des païens ; les orthodoxes, les Pauliciens et les idolâtres demandent l'expulsion des Sarrazins et des juifs. Les choses en étaient là quand arrive, en décembre 1234, le terrible bref de Grégoire IX, qui signifie à Béla d'extirper de sa province les schismatiques, les ismaélites et les faux chrétiens. Alors non-seulement les juifs et les Sarrasins sont chassés, mais les bûchers s'élèvent de tous côtés contre les hérétiques ; alors donc commence une nouvelle persécution contre les Romans restés fidèles à l'orthodoxie, et cette fois elle y est ouverte, violente, et s'étend jusque sur les Flamands et sur ceux des Hongrois qui ont embrassé leur doctrine, soit par mariage, soit par suite d'un long séjour au milieu d'eux.

Informé de leur opiniâtreté dans leur croyance et de leur résistance généreuse, le pape essaye un instant de les prendre par la séduction. Il ordonne à l'évêque des Cumans de s'associer un vicaire tiré du sein des Vallaques, et, pour lui faciliter l'exécution de son stratagème, lui fait concéder par Béla la juridiction sur une partie de leur territoire. Heureusement pour eux, André meurt en 1236, les dominicains s'enfoncent dans l'Asie, les bûchers s'éteignent, et Béla, qui n'a plus l'inquisition pour conseiller de sa politique, laisse en paix les consciences, et ne songe qu'à ses intérêts. Moins heureux, et surtout moins habile que son père, qui au besoin avait su se passer des juifs, il les rappelle, les réintègre dans leurs emplois

et priviléges, et leur rend à intérêt la faveur royale qu'ils avaient perdue depuis deux années. Le peuple murmure de nouveau; les grands mêlent leurs cris à ses plaintes. Indignée déjà de l'abandon des biens de l'état aux mains du clergé, la noblesse entière fulmine contre ces abus du pouvoir royal et en demande la suppression; mais le roi reste sourd à toutes ces clameurs du peuple et de la noblesse, et les juifs et les prêtres continuent de se partager sa faveur. Cependant la fierté avec laquelle il a reçu les délégués chargés de lui présenter les griefs de la nation lui a tellement aliéné les cœurs, que bientôt, en haine au peuple, en haine aux grands, abandonné à lui-même, et sans autre appui dans ses états que le légat du pape, il va être obligé de fuir devant les Tartares, qui menacent déjà ses frontières. Dans un tel état de choses, il est à croire que plus d'un Roman d'Ardialie vinrent chercher un refuge au delà des montagnes, au delà même du Danube, où règne Jean Assan, beau-frère de Béla, mais Roman comme eux, et comme eux orthodoxe.

A peine Jean Assan avait-il renversé et puni son rival, que Théodore Comnène Lascari s'empressait de faire alliance avec lui, et lui demandait sa fille Marie pour son frère Emmanuel. Peu après cependant, sans égard pour la foi jurée, il lui déclare la guerre. Vaincu dans une première bataille, il perd Andrinople, Didimithycum, Valère, Serès, Pelagonie, Prilep, qui ouvrent leurs portes au vainqueur. Jean Assan parcourt en triomphe toute la grande Vallaquie (Thessalie), n'y laisse que peu de places entre les mains des

Grecs, mais use alors si modérément de ses victoires, que ceux-ci, habitués d'ailleurs au caractère impitoyable de son oncle, ne peuvent s'empêcher d'admirer sa clémence. Jean Comnène lui demanda la paix, et pour son fils la main de sa fille Hélène, qu'il avait eue de la fille d'André II de Hongrie (1). Jean Assan accorde à Jean Comnène tout ce qu'il lui demande, mais il en obtient à son tour tout ce qu'il veut; c'est-à-dire que l'archevêché de Tûrnova, sa capitale, soit érigé en patriarchat, et le titulaire indépendant de Constantinople (2).

Telle était, parvenue à son plus haut point de grandeur et de puissance, la monarchie des Vallaquo-Bulgares, fondée par Pierre et Jean Assan, et la parenté de leur successeur avec les rois de Hongrie et les empereurs byzantins semblait devoir en perpétuer la durée, lorsqu'après une guerre acharnée contre les Latins, qu'il avait eu l'audace d'aller assiéger jusque dans Constantinople, Jean Assan III vient à mourir, en 1241, ne laissant pour lui succéder qu'un jeune enfant de douze ans, Caloman, qui lui-même ne lui survit pas d'une année. Les Grecs se ressentent de sa perte; car les troubles qui la suivent ne permettent plus aux Vallaques de les aider contre les Latins. Michel Assan, à qui vient d'échoir le trône, est assassiné, en 1258, par un autre Caloman, son cousin, fils d'Alexandre, et celui-ci ne tarde pas à trouver le prix de son crime. En lui s'éteint la glorieuse dynastie de

(1) *Voy*. note 25.
(2) *Voy*. Acropolita, hist., ch. 33.

Pierre et de Jean Assan, et les Bulgares s'empressent de reprendre le trône qu'elle avait si dignement occupé pendant soixante-douze ans. Laissons-les se le disputer, et, repassant le Danube avec ceux des Valaques qui fuient les horreurs de la guerre civile, rentrons dans la Dacie Trajane. Rodolphe de Vacaras' vient d'y jeter les fondements d'un nouvel état, où les Romans vont continuer de se maintenir en *corps de nation.* Malgré les ennemis puissants et jaloux qui l'entourent, malgré les dissensions intestines qui le déchirent, malgré l'intrigue et la rapine qui le déshonorent et l'appauvrissent, cet état sert de base et de centre à une nationalité qui eut, comme toutes les autres, ses phases de gloire et de honte, ses jours de paix et d'anarchie, ses siècles d'héroïsme et d'abrutissement, qui ne doit pas, ne veut pas périr, et ne manque plus aujourd'hui que d'un bras puissant pour redevenir bientôt et sans peine aussi belliqueuse, aussi forte qu'elle le fut jadis.

PREMIÈRE PÉRIODE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DE 1241 A 1418.

INSTITUTIONS, GUERRE, ÉGALITÉ.

Pour être soumis à la couronne de Hongrie, les colons romains de la Dacie Méditerranée et du versant septentrional de la Dacie Alpique, pâtres des Romains, Venetici et Vallaques, avaient cependant conservé leurs droits, et leur soumission n'était de fait qu'un vasselage. Les Cazars de l'est et les Cumans de l'ouest de cette province avaient au contraire subi le joug des dominateurs. En Moldavie, les Cumans se maintenaient dans leur indépendance, et la domination des Vallaques de Bulgarie semblait les avoir sauvés à jamais des entreprises ambitieuses des Grecs et des Hongrois contre leur liberté. Le titre de roi de la Grande-Cumanie que venait de prendre Béla, fils d'André II, n'était encore qu'illusoire. La Vallaquie

était, depuis le Dniester jusqu'à l'Olto, occupée par une multitude de peuplades qui y vivaient éparses, isolées. sans liens sociaux, les unes fixes, les autres nomades. C'étaient, dans la plaine, les colons de Trajanum, de Maximini, les Urticani, ceux de Iassi et de Burgus-latus, dans les montagnes, les Gallici, les Padani, les Canini, et ceux aussi de Théodoropolis, de Piatra, d'Argidava ; de l'Olto à l'embouchure du Thiss dans le Danube, des fractions du Cumans, de Vallaques et de pâtres des Romains réunies sous le nom de Bassiani changé bientôt en celui de Romanati qui n'en était que le complément, vivaient sous les mêmes lois et sous un même chef. Après avoir longtemps porté le nom de duc, ce chef l'avait changé en celui de brenn, ben, ban ou bano, et le pays qu'il gouvernait avait pris de là le nom de Banat, c'est-à-dire marquisat. Les autres chefs des colons romains, de Vàcàras', d'Omlas' ; et de Maremarìs', par leur contact avec les Sclaves, avaient pris d'eux le nom de Voïvode, c'est-à-dire dux belli, chef militaire.

Tous ces peuples, nous l'avons vu, étaient chrétiens avant les Hongrois, et la religion et la langue étaient les seuls liens qui les unissaient. La féodalité n'avait pas pénétré chez eux. Leur établissement en Dacie était bien l'effet de la conquête; mais cette conquête ne leur avait laissé aucun peuple à dominer. Mille ans d'ailleurs en avaient effacé jusqu'au souvenir, et ils n'avaient conservé de leurs ancêtres que la langue et le nom corrompus. Pâtres ou soldats, selon les circonstances, il régnait entre eux une égalité

presque complète. Ils avaient des nobles, mais pas de grands, des chefs, mais pas de maîtres, des cultivateurs et des pâtres, mais ni esclaves ni serfs. La noblesse se mesurait au courage et au dévouement. Elle n'avait qu'un titre, celui de boïer. Était boïer quiconque pouvait armer un char de guerre. Comme on peut le présumer, la noblesse était nombreuse, et composait véritablement la nation : elle en était la majorité. De son contact avec les Sclaves, avec les Serviens surtout, vers lesquels la religion la poussait, il résulta naturellement un échange continuel de mots ; de là tant de roman ou de latin dans le sclavon, et tant de sclavon dans le roman. Le sclavon joue alors en Dacie, parmi les Romans, le rôle du tudesque à cette même époque en Italie et en France. Il y devient langue officielle, et tellement de mode que les Romans y puisent leurs noms propres ou y traduisent les leurs. C'est ainsi que le fils de Dragos', gouverneur, pour son père, de Theodoropolis, aujourd'hui Dorotheou ou Dorohoi, se plut à s'appeler Bogdan, c'est-à-dire Dieudonné ou don de Dieu.

Tel est à cette époque (1236) l'état des choses en Dacie, lorsque les Mongols, qui se ruent sur les Sclaves, la menacent de plus grands malheurs. Elle n'est pas la seule qui ait à redouter la férocité de ces barbares : tout l'Orient frémit à leur approche. Le Vieux de la Montagne envoie des ambassadeurs à la France, l'empereur de Bysance envoie son épouse exposer à saint Louis son danger, son dénûment, sa misère, lui demander des secours, et lui offrir en recon-

naissance la couronne d'épines du Sauveur. Pendant ce temps, il s'allie avec les Cumans, qui, la main sur un chien mort, lui jurent de lui rester fidèles. Cette alliance, les seize mille livres d'or que lui compte saint Louis pour la couronne d'épines, le courage du Vieux de la Montagne, que la France a également secouru, lui permettent d'opposer une digue à l'impétuosité des Mongols. Ceux-ci, arrêtés vers le Sud, réunissent tous leurs efforts vers l'Occident, et, sous la conduite de Batus-Khan, fils de Gengis, passent le Dniester, s'établissent d'abord dans la Haute-Moldavie, posent leur camp au lieu où l'on voit aujourd'hui la ville de Botos'han, c'est-à-dire Khan de Batus, et, favorisés par les Cumans, qui ont à se venger des persécutions des Hongres, forcent les frontières de la Hongrie en 1239. Dans cette extrémité, Béla, abandonné des siens, prend la fuite, et se retire en Autriche avec ses trésors. Mais au lieu d'un refuge, il y trouve la captivité. Pour un moment, les persécutions religieuses ont cessé; mais pendant deux années, la Hongrie est en proie aux ravages de trois cent mille Tartares. Ce ne sont pas des prosélytes ou des esclaves que veulent ces barbares, c'est de l'or, c'est du sang. Aussi l'homme libre n'a-t-il qu'à fuir ou à s'ensevelir sous son toit avec sa famille. Caché d'abord comme des taupes au fond de ses *colonia*, le peuple entier n'ose lever la tête, car toute résistance est la mort; toute ville qui se fortifie est passée au fil de l'épée; tout château qui sort en armes est pris d'assaut et incendié; mais quand tout n'est plus que feu et

que sang, viol et pillage, il sort de ses trous, prend la fuite, et meurt en combattant, pour éviter d'être esclave.

Radu-Negru de Vàcàras'. 1241 à 1265.

Trop brave pour demeurer témoin de tant d'horreurs sans courir aux armes, Radu-Negru, prince roman de Vàcàras' et d'Omlas', assemble les siens, marche contre Batus-Khan, et le force à se retirer par la Bohême, d'où le roi Wenzel le chasse la même année 1241. Mais aussi trop sage pour ne pas profiter de la confusion générale, de la captivité de Béla et de son impuissance, peut-être même jaloux de mettre à profit toutes ces circonstances pour s'en aller de l'autre côté du Danube réclamer aux Bulgares le trône d'Assan, qui vient de mourir, Radu-Negru (Radulphe le Noir), fatigué d'ailleurs de cent ans de persécutions, franchit les montagnes à la tête des Vallaques et des Vénitiens (Venetici) (1), et vient s'emparer de tout le pays qui descend au Danube, entre l'Olto, le Melcove et le Seret. C'est la Vallaquie. Il n'a pas de peine à s'en rendre maître. Les peuplades qui l'habitent, soumises à la juridiction de l'évêque grec de Melcove, l'accueillent lui et les siens comme des frères, et sa prise de possession ressemble plus à la promenade d'un souverain dans ses états qu'à une conquête. Cependant, il n'ose pas encore se fixer dans la plaine; elle est le continuel passage des Tartares vagabonds, qui vont de l'une à l'autre rive du Danube. Il s'établit d'abord au fond de la vallée de Câmpu-Lungu, dans les Carpa-

(1) *Voy.* note 26.

thes, y bâtit une ville et un monastère. C'est là qu'il jette les premiers fondements de ce duché, qui, avec la Moldavie, doit perpétuer dans ces contrées lointaines le souvenir du grand nom romain, et le plus ancien document qui soit resté de lui est la charte, par laquelle il fait don, au monastère qu'il vient de fonder, de tout le domaine de Badesci. La tradition plutôt que la science, le souvenir de sa propre origine plutôt que la connaissance de l'origine de son nouveau peuple, lui dicte le nom qu'il doit donner à sa conquête; il l'appelle « t'era romanësca »; terre romaine; et déjà duc des Romans de Vàcàras' et d'Omlas', en Ardialie, il s'intitule duc de toute la Romanie. Bientôt, par ses soins, sortent de leurs ruines Pitesci, l'ancienne Pinum; Bucuresci, autrefois Thyanus, et Tûrguvici, la tour du bourg. Puis il transporte un instant sa résidence à Argidava, des débris de laquelle il construit une nouvelle Arges'. Il y est à peine installé qu'il y fonde, aux instances de son épouse, un évêché catholique (1). La renommée porte alors son nom sur la rive droite de l'Olto, et Michel (Bassianorum banus), Ban des Bassiens, d'où il a reçu le surnom de Bassaraba, vient lui rendre hommage, lui jurer fidélité dans la vallée de Topo-logou, dont le nom conserve assez clairement le souvenir *du lieu de leur entrevue*, pour ne pas être expliqué, et lui promettre main-forte contre les prétentions du roi de Hongrie, dont il a lui-même à se plaindre.

(1) Il n'en existe plus ajourd'hui que la succursale de Campu-Lungu, desservie par des franciscains d'Autriche.

En effet, comme s'il n'avait point assez de s'occuper à reconstituer son peuple épars dans les forêts et à coloniser des étrangers pour repeupler le pays, que le massacre des Barbares et le départ des Romans ont laissé presque désert, Béla IV, à peine sorti de captivité en 1243, élève ses prétentions sur la Vallaquie, et, non content d'avoir donné (1244) Claud'embourg aux chevaliers teutons, vient en 1247 de faire cession aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, du Banat de Séverin, appartenant à Michel comme ban de Craïova, et de celui d'Isvoreni, qui appartient à Radu, comme duc de Vàcàras'. Cette cession est trop curieuse pour n'en pas rapporter ici le texte; car elle prouve entre autres choses que les Vallaques sont et doivent être tous armés, tous soldats.

« Nous, après avoir consulté notre ami et bien-aimé » le vénérable frère Raimbauld, grand-maître des » maisons de l'hôpital de Jérusalem, d'en deçà la mer, » ainsi que les princes et barons de notre pays, sur » les moyens de repeupler notre royaume, qui a tant » souffert de l'invasion et des ravages des Tartares, » non-seulement par la perte de ses biens, mais en» core par le massacre de ses habitants, d'un commun » accord avec tous, avons arrêté ce qui suit : Nous » gratifions le vénérable Raimbauld et les siens, et leur » faisons donation de la terre de Séverin, avec les » montagnes qui y tiennent, ainsi que des Knezats » d'Ivanciu, et de Farkasch, jusqu'à l'Olto, à l'excep» tion toutefois du duché du prince de Limoï, que » nous confirmons aux Vallaques comme ils l'ont pos-

» sédé jusqu'à présent. Nous voulons encore que les-
» dits Vallaques soient tenus de prêter tous secours
» aux susdits frères ; qu'*ils soient tous bien équipés*
» *pour la guerre, afin de défendre le pays et de re-*
» *pousser les hostilités des étrangers*, et qu'en ce cas
» les frères soient également tenus de les secourir ; le
» tout autant qu'il sera possible. De plus, nous grati-
» fions le susdit grand-maître, des montagnes de l'Ar-
» dialie et de toute la Cumanie aux mêmes conditions
» que Séverin, à l'exception encore du pays de Se-
» neslav, prince des Vallaques, à qui nous le laissons
» pour en jouir comme jusqu'à présent. »

Michel et Radu s'opposent, les armes à la main, à ces prétentions de la Hongrie, et après avoir réuni leurs forces pour repousser l'ennemi commun, s'entendent entre eux sur les moyens d'assurer leur domination. Ils travaillent ensemble à un code de lois équitables, qui s'est perdu après avoir régi les Vallaques jusqu'à la fin du XVe siècle, mais dont il est facile de rétablir les bases d'après l'état de ce peuple jusqu'à Radu IV, c'est-à-dire pendant plus de deux cent cinquante ans. Suivant toute probabilité :

1° Tous les Romans étaient égaux, parce qu'ils étaient tous soldats, divisés en soldats actifs ou masnavi, masnegi, masnada, mesnadieri, mesnades, miles, enfin, ou gentilshommes ; et en soldats retraités, terriens ou masterrani, masneni, d'où les mos'negi, mos'neni et t'erani d'aujourd'hui, c'est-à-dire tenanciers militaires de l'État ; 2° la terre appartenait à l'État ; l'État seul en avait la *domnia*, la mas'ia

absolue. Elle était divisée en deux parts : celle des terrani ou mas'neni, et celle de l'État proprement dite ou de la commune. Les mos'negi seuls avaient droit aux biens communaux; ils n'en étaient pas propriétaires, mais possesseurs. A la mort du titulaire, la famille n'héritait pas; les biens retournaient à l'État; 3° le duc était élu par la nation; 4° les fils du souverain n'héritaient point des titres de leur père; 5° toutes les charges étaient à la nomination du duc; 6° un conseil de douze vieillards aidait le souverain de sa sagesse et de ses lumières; 7° l'assemblée du peuple était convoquée dans les moments difficiles; 8° le pays était divisé en juridictions et la justice administrée par des jupans (jus, πάν); 9° tous les enfants avaient un droit égal à la succession de leur père; mais les frères étaient tenus de se gêner s'il le fallait pour établir les sœurs selon leur rang; 10° la noblesse était personnelle et viagère; 11° étaient nobles tout mos'nag et tout mos'nan; 12° le prince portait le titre de chef suprême et de duc des Moldo-vallaques, c'est-à-dire des Romans de la montagne et de la plaine (1); 13° il n'y avait ni impôt (bir) ni taxe (tacsa), car il n'y avait encore ni conquérants ni vaincus, mais de simples contributions (cisla) volontairement votées par les communes; 14° le peuple ne payait que la dîme (dijma); elle était double; dîme à l'État, dîme à l'Église; les huit autres dixièmes étaient à lui; mais l'une et l'autre ne semblent avoir été dans l'origine qu'une offrande; celle de l'État, en effet,

(1) Milostin Bashin Nashalnik i voivoda Moldovlachi.

s'appelait Dare (don); elle était en espèces et en nature; celle à l'Église n'était qu'en nature, et s'appelait Daj Dei (don de Dieu).

Radu Negru règle ensuite les cérémonies du sacre, crée des charges auliques et donne des noms à tout. Les ministres s'appellent *càmàras'i* (chambellans), les secrétaires, *grammatici* (grammairiens), les aides, *slugeri*, l'échanson, *pocularnick*, le pitancier, *pitar*, l'armée, *öste*, le soldat, *ostas'*, les généraux, *càpiteni*, les hommes d'armes *armas'i*, les hallebardiers, *trabant'i*, et ceux qui semblent former son état-major et ne le pas quitter d'un instant sont ses *comis*, écuyers, compagnons ou comtes.

Sans discuter l'évidence de cette constitution que la suite des faits nous prouvera et que nous retrouverons chez les Moldaves avec la seule différence de l'hérédité, je ferai remarquer que cette égalité des Romans n'a rien qui puisse étonner; il y a si longtemps que les Serviens l'ont acquise qu'ils semblent n'avoir jamais fait d'effort pour l'obtenir, et l'on sait fort bien que des peuples plus barbares qu'eux, ceux de la Russie par exemple, furent également libres jusqu'en 1556, et ne durent alors leur esclavage qu'à Ivan Vazilevitch. Il était juste d'ailleurs que les compagnons d'armes de Radu eussent leur part de sa conquête. Le pays, du reste, était encore peu peuplé; ils pouvaient y devenir tous propriétaires sans être obligés de déposséder les peuplades qui s'y trouvaient et se poser au milieu d'elles en dominateurs. On conçoit aussi facilement qu'en rendant la souveraineté élective, Radu faisait moins un acte de vertu qu'une concession aux princi-

pes de l'époque, et qu'en créant une noblesse viagère et personnelle, il ouvrait un champ plus vaste à toutes les ambitions généreuses. Il a tout le loisir de s'occuper de son œuvre civilisatrice. La Hongrie a trop à faire pour l'empêcher d'asseoir sa domination sur des bases solides et durables. En 1244 elle a à défendre Zara attaquée et prise par les Vénitiens; de 1248 à 1253, elle est tout entière à sa guerre contre l'Autriche, de 1259 à 1294, elle doit se tenir en garde contre les Tartares qui, sous le commandant de Nogaï, général de Mengi-Timour, Khan des Mongols, viennent d'envahir la Moldavie et menacent de franchir les montagnes. En 1261 elle est même réduite à les combattre et ne peut s'en débarrasser qu'en leur tuant cinq mille hommes; ces circonstances et un règne de vingt-quatre ans (1) permettent donc à Radu de faire goûter à ses peuples le bonheur d'une sage constitution. Aussi à sa mort (1265), est-il pleuré par ses sujets et laisse-t-il un nom que les Vallaques bénissent encore. Ses deux fils Dan et Alexandre, encore mineurs, rentrent dans la vie privée; et la nation, assemblée pour élire un nouveau chef, porte unanimement le choix sur ce même Michel qui s'était reconnu vassal de leur père. Cette élection est à la fois un acte de justice et de politique. La nation reconnaît ainsi les services que Michel a rendus à Radu et unit à jamais les deux Vallaquies. Par là elle débarrasse le souverain du fardeau d'une suzeraineté si souvent gênante et permet à

Ce qui favorise la fondation de la principauté romane de Vallaquie.

V. Michel I. B. 1265 84.

(1) *Voy.* Engel, p. 149.

Michel I Bassaraba de développer impartialement les sages institutions du fondateur. C'est à quoi il s'occupe pendant un règne de dix-neuf ans (1), et le silence des historiens sur son compte, ne peut être considéré que comme un témoignage de la paix dont les Vallaques jouissent jusqu'à sa mort. On sait pourtant qu'en 1274 il donna sa fille en mariage à Milutin, despote de Servie, et comme la réunion des deux églises grecque et latine vient d'être scellée au concile de Lyon (1272) par les ambassadeurs de Michel Paléologue et de Grégoire X, tout porte à croire que cette alliance est de la part de ces deux souverains, un gage de leur adhésion aux décisions du concile. Dans tous les cas on peut affirmer qu'elle eut une heureuse influence sur les Romans d'Ardialie, car de tous les peuples de cette province, les Cumans, trop grossiers encore pour sentir tout ce qu'il y a de sage dans ce rapprochement des deux églises, sont les seuls qui rejettent avec mépris les avances des catholiques, et qui préfèrent l'émigration à ce qu'ils croient l'apostasie. Ils étaient déjà en marche vers la Moldavie, lorsque Ladislas, fils d'Étienne V, les arrête, les bat et les oblige à se fixer en Hongrie où ils sont devenus catholiques en se civilisant. A la mort de Michel I (1284) la nation reconnaissante et pleine du souvenir de Radu porte son choix sur Dan I, son fils. En prenant les rênes d'un état qui n'est encore affermi que par quarante-quatre années de courage et de prudence, Dan jure à ses con-

Résultat du concile de Lyon.

***V.* Dan I. 1284-1300.**

(1) *Voy.* Photino, t. II, p. 8.

citoyens de se montrer digne de son père et de Michel et continue pendant seize ans à marcher sur leurs traces. Il est comme eux favorisé par les embarras de la Hongrie. Cette puissance, après avoir employé (1289) les Szicles et les Saxons à repousser les Tartares, se voit obligée (1286) de lutter elle-même à la fois contre les Vénitiens, Uroc de Servie et l'Autriche ; et bientôt, par la mort de Ladislas IV, que les Cumans viennent d'assassiner (1289), elle est plongée dans toutes les horreurs d'une anarchie de dix années. En vain André III, fils d'Étienne V, convoque-t-il les États (1291) à l'effet de rétablir l'ordre, le pape Nicolas IV lui envoie pour compétiteur le fils de Charles le Boiteux, roi de Sicile, Charles-Martel, qu'il fait couronner en (1294), mais qui, déposé deux ans après par Célestin V, laisse enfin la couronne au légitime héritier. André III ne sait pas, ne peut pas la garder ; Grégoire, archevêque de Gran, et les comtes Jean et Henri de Gossing, excités par Boniface VIII, se soulèvent contre lui (1299) et offrent la couronne à Charles-Robert, fils de Charles-Martel, roi de Naples et prince de la maison française d'Anjou. Charles-Robert ne se le fait pas dire deux fois ; il débarque en Dalmatie au mois d'août de l'an 1300 et se fait couronner la même année par l'archevêque. Ainsi la famille des rois de France occupe les trônes de Naples et de Hongrie. Charles-Robert, jaloux de prouver aux Hongrois son intérêt à la grandeur de la monarchie, est à peine quitte des cérémonies de son installation qu'il prend les armes et se présente en ennemi dans le banat de Séverin. Ce territoire

La maison des rois de France donne des rois à la Hongrie.

avait toujours fait partie du banat de Craïova. Ne pas le défendre contre la prétention de la Hongrie, c'était lui donner des droits sur le reste. Dan l'a compris, il prend les armes, court à la rencontre de Charles-Robert, le combat avec acharnement, lui dispute pied à pied ce territoire qui est à lui et ne le perd qu'avec la vie.

M. Bogdan I. 1290-1310.

Fondation de la principauté romane de Moldavie.

Les circonstances qui avaient aidé les Romans de Vàcàras' et d'Omlas' se présentent à peu près les mêmes pour ceux de Mare-Morùs, et Bogdan leur prince, témoin de la prospérité de l'état fondé par Radu, sait comme lui les mettre à profit. Lors donc que la Hongrie est en feu, que Ladislas est assassiné par les Cumans, que les princes français disputent à l'héritier de Vaïc le trône de Hongrie, en 1290, la sixième année du règne de Dan de Vallaquie, il se met à la tête de son peuple, franchit les montagnes et vient s'établir dans le haut pays de Cumanie, dans cette partie qui portait peut-être encore le nom de Moles Dava et qui prit dès lors celui de Moldavie. On ne sait rien de lui, sinon qu'il fut père de Dragos'; mais pour notre ordre chronologique, et remplir le vide de 1294 à 1373 il dut régner vingt ans, inconnu au milieu des forêts et des montagnes, et retranché dans l'antique Théodoropolis, sans doute alors Dorotheou, et aujourd'hui Dorohoi (Dorothée, dont le nom Sclavon de Bogdan (Dieu donné), n'est assurément que la traduction (1). Il est à peu près certain aussi

(1) *Voy.* note 27.

qu'il eut deux fils, Baliça et Dragos', qui régnèrent conjointement au pays de Mare-Morùs'.

Pendant ce temps, l'Ardialie recouvre un moment son indépendance, et Ladislas, qui en était *vice-roi*, l'aurait peut-être obtenue complète par le mariage de sa fille avec Othon, duc de Bavière et petit-fils de Béla II, si celui-ci, dont il soutient les droits contre Charles-Robert, eût été plus heureux; mais Charles, déjà élu en 1300 et à la tête d'un parti nombreux et puissant, force le vice-roi à la soumission, se débarrasse de son compétiteur et se fait élire de nouveau en 1307. Cette année les Sclaves font tous leurs efforts pour s'établir en Ardialie, où ils entretiennent depuis longtemps des intelligences, et l'année suivante les Alains pénètrent en Moldavie et essayent de s'y maintenir. Alors, tandis que Douza, Voïvode du pays, s'efforce de mettre à la raison Pierre Polto, puissant hongrois qui s'est armé

M. Dragos' I. 1310-32.

pour les Sclaves, d'un côté Dragos' I, fils et successeur de Bogdan, prend les armes contre les Alains, les chasse après deux ans de guerre et vient se fixer à

V. Alexandre I. V. 1300-12.

Suciava; de l'autre, Alexandre I, que les Vallaques viennent d'élire par honneur pour la mémoire de son frère, continue la guerre pour le venger et reconquiert sur les Hongrois le banat qu'il avait perdu.

V. Étienne I. B. 1312-24.

Bientôt après, Étienne I Bassaraba, non moins heureux que lui, déjoue les vues ambitieuses de Charles Robert sur son duché de Vàcàras'; et les Tartares chassés par les Polonais (1324) ayant envahi la

Il chasse les Tartares.

basse Moldavie et la Vallaquie, il s'unit à Urus Mélutin, roi de Servie, pour les obliger à se répandre en

Thrace. Ils passent en effet le Danube au nombre de cent vingt mille, sous la conduite de Taïtal et de leur khan Tuglutor. Effrayé à leur approche, Strasimir, roi des Vlacquo-Bulgares, demande des secours à Jean I Bassaraba; mais celui-ci, à peine assis sur le trône, ne lui envoie qu'une faible armée. Il est lui-même obligé de disputer le banat de Séverin à la Hongrie, et il n'a pas trop de toutes ses forces. A l'instigation de Thomas, Voïvode d'Ardialie, Charles-Robert se présente aux frontières à la tête d'une armée nombreuse, envahit tout le pays en quelques semaines, et Séverin est déjà en son pouvoir que Jean n'a pas encore eu le temps de se retourner. Ce que voyant il fait dire au roi: « Seigneur, je vous payerai sept mille » marcs d'argent pour vos frais de guerre, et puisque » vous tenez la ville je vous l'abandonnerai avec son » territoire, mais de grâce rendez-moi votre amitié si » vous voulez éviter les dangers qui vous entourent; » autrement avancez et vous êtes perdu. » Exaspéré par ces paroles, le roi répond à ses envoyés: « Dites à » Bassaraba qu'il est le pasteur de mes troupeaux et » que je l'arracherai de son repaire par la barbe. » En vain Donch, comte de Zolio et de Lipto, lui représente-t-il que Bassaraba s'en remet à sa clémence, il répète ce qu'il vient de dire, et d'un ton plus insultant encore, donne l'ordre à ses troupes de marcher et s'avance à leur tête dans un pays inconnu, à travers des forêts et des montagnes où il eût pu mourir de faim si la colère et la vengeance ne l'eussent fait triompher de tous les obstacles. Après plusieurs jours de marche

V. Jean I. B. 1324-42.

Il extermine l'armée de Charles Robert, roi de Hongrie.

il atteint enfin Bassaraba, lui fait prêter serment de fidélité, lui demande des sûretés pour son retour et se fait indiquer le plus court chemin. Bassaraba le satisfait en tous points et il part; mais lorsque arrivé avec son armée à cet endroit de la route qu'on lui avait dit être le plus large, il ne voit que rochers à pic et, de tous côtés, postés sur les hauteurs, des Vallaques qui se préparent à lui faire payer cher sa témérité et son orgueil, c'est alors qu'il comprend toute la sincérité des paroles de Bassaraba. Il est trop tard. Les Vallaques font pleuvoir sur lui et les siens une grêle de flèches qu'ils ne peuvent éviter; et ceux-ci, resserrés dans cette gorge étroite comme dans la cale d'un vaisseau, ne pouvant ni avancer, ni reculer, attendent héroïquement la mort. Les Vallaques en font un grand carnage, et tandis que le désespoir ayant fini par s'emparer d'eux, ils s'agitent au fond du gouffre comme des poissons dans un filet, ou, dit encore Thurocz, comme des enfants dans leurs berceaux ou des roseaux battus par la tempête, Bassaraba fond sur eux, les achève, fait prisonnier ceux que son sabre n'a pas le temps de frapper et fait un butin immense d'armes, d'habits et de vases précieux d'or et d'argent. Au milieu de cette sanglante mêlée Charles Robert ayant eu la présence d'esprit de changer d'armure avec un de ses gens, parvient pourtant à s'échapper avec quelques-uns de ses plus braves serviteurs (1). Convaincu de ce moment du danger de vouloir de si puissants vas-

(1) *Voy.* Thurocz, part. II, ch. 97.

saux et d'oser s'attaquer à eux, il fait sa paix avec Bessaraba et l'attire même à sa cour. Comme il y était avec sa famille et ses principaux seigneurs et que toutes les bouches ne tarissaient pas sur la grandeur de la maison de France qui déjà règne à Naples et en Sicile; comme on y disait « Que le roi d'Angleterre rend hommage à Philippe de Valois, que la cour de celui-ci est » la plus brillante du monde, que les rois de Navarre, » de Majorque, de Bohême et d'Écosse ne sont que ses » premiers grands vassaux, que Paris enfin est le séjour le plus chevaleresque de toute la terre; » tant de si beaux discours excitent à tel point leur respect, leur admiration et leur curiosité que, désireux de voir toutes ces choses et de servir un si grand prince, le fils puîné du bano de (1) Màràcini forme une petite troupe de ses meilleurs soldats d'élite, traverse à leur tête la Hongrie et l'Allemagne, et vient offrir ses services à Philippe de Valois. Accueilli comme il devait l'être, il se fixe en France, épouse une la Trémouille, traduit son nom roman en celui de Ronsard, et c'est de ses descendants, unis aux familles les plus illustres de la noblesse française, que naquit celui qui devait être surnommé et le prince des poëtes et le poëte des princes (2).

Ronsard, originaire de Màràcini, près Buzco, en Vallaquie.

De retour en Vallaquie, Jean rappelle aussitôt ses troupes de Bulgarie. La Hongrie, qu'il vient d'humilier, peut reprendre l'initiative, et d'ailleurs les princes Michel et Alexandre, qui ont succédé à Strasimir,

(1) Marquis.
(2) *Voy.* note 28.

n'en ont plus besoin. Trop faibles pour résister aux Tartares, ils ont pris le parti de composer avec eux et en ont enrôlé trois mille sous leurs drapeaux (1332). Cet accueil, qui devait causer un jour la chute du royaume Vlacquo-Bulgare, est favorable à la Moldavie. Les Tartares, qui en occupent encore la partie basse, commencent à l'évacuer, se retirent plus à l'est, ou passent le Danube (1). C'est peut-être à ce fait qu'il faut attribuer les deux ans de règne que les annales russes accordent, mais à une autre époque, à Dragos', qui put du moins, suivant nos calculs, se montrer de 1330 à 1332. Ce qu'il y a d'à peu près certain, c'est qu'il avait déjà quitté le pays de Maremorùs' avant 1293, avec son frère Baliça, et qu'ils n'y avaient conservé qu'un couvent; car ce n'est qu'à eux que s'adresse cette lettre d'Antoine, archevêque de Constantinople.

Les ducs de Romanie réclament pour leurs monastères la protection du patriarche de Constantinople.

« Comme les très-nobles frères en Saint-Esprit, les Voïvodes Baliça et Dragos', fils aînés de notre Modestie (2), possèdent héréditairement un couvent dans le pays de Maremorùs', au nom révéré du chef des puissances célestes, Michel, pour lequel le très-noble Dragos', pendant son séjour dans la reine des villes, où il est venu révérer les saints, et où nous lui avons accordé l'amitié de notre *Modestie* et les honneurs et hommages dus à noble et haut seigneur, bon chrétien et orthodoxe, a prié notre Modestie que ledit couvent jouît à l'avenir de l'inspection et de la protection pa-

(1) *Voy.* note 29.
(2) *Voy.* note 30.

triarcale, étant en effet patriarcal, et se nommant ainsi; notré Modestie, considérant qu'il est juste, raisonnable, et conforme d'ailleurs aux usages de la grande Église de Dieu et du patriarche œcuménique, qu'afin de jouir de l'inspection et de la protection patriarcale, les couvents et églises consacrés par les archevêques de la province puissent devenir patriarcaux, aussi bien que les stavropigées (1) et les églises consacrées au nom du patriarche, et, ayant agréé sa prière, lui a délivré, signée et scellée de l'honneur et de la majesté de sa part, la présente lettre, par laquelle il est ordonné entre autres que le saint et respectable couvent, sis au pays de Maremorùs', et consacré au nom du chef des puissances célestes, Michel, jouisse à l'avenir de l'inspection et de la protection patriarcales, aussi bien que des grandeurs et des honneurs y attachés, étant et se nommant lui-même patriarcal.

» Notre Modestie nomme aussi le révérend père Pachome supérieur dudit sacré couvent et exarque des villages qui en dépendent, savoir : Sèlas'iu, Artochite, Olteça, Jumberek, Tchotchoï, Balvanez et Pistra. Cependant notre révérend père supérieur et exarque de notre Modestie doit surveiller les prêtres et le peuple qui se trouvent dans lesdits villages, et leur prêcher et enseigner tout ce qui est sain et salutaire à l'âme; il doit en outre examiner et juger les droits départis par les prêtres, et diriger régulièrement et lé-

(1) *Voy.* note 31.

galement tout ce qui a besoin de réparation; il permettra à ceux qui bâtissent des églises dans ces villages de les dédier aux stavropigées patriarcales; de plus, le nom du patriarche doit être remémoré à toutes les fêtes, dans ladite église et dans tous les couvents qui seront bâtis à l'avenir. Notre Modestie ordonne encore par la présente qu'en cas de décès du supérieur et exarque Pachome, lesdits très-nobles frères, les Voïvodes Baliça et Dragos' puissent, de concert avec le conseil des moines du couvent, choisir un autre supérieur, et l'établir, au lieu et place du révérend Pachome, afin qu'il ait aussi le droit et le pouvoir de notre exarque, dans les susdits villages, de surveiller les prêtres et de consacrer les églises qui y seraient dédiées aux stavropigées patriarcales. En foi de quoi la présente lettre, scellée de notre Modestie, a été délivrée en garantie audit couvent, le 14 août 1293. »

M. Bogdan II, dit le Saxon. 1332-1356.

A la mort de Dragos', Bogdan, son fils, quitte aussitôt Maremorùs' avec ses fils, et vient en Moldavie succéder à son père, sous le nom de Sas (Saxon), qu'il doit et à l'origine de sa mère et au catholicisme, qu'il a embrassé. Il y règne de 1332 à 1356, c'est-à-dire vingt-quatre ans. Les annales russes ne lui en reconnaissent que quatre. C'est à cette époque qu'il faut aussi rapporter l'arrivée dans les principautés des deux familles italiennes d'Arbore et de Gozzadini, que les troubles d'Italie forcent à émigrer (1).

(1) *Voy.* Sismondi.

Pendant ce temps, Louis I de Hongrie succède en 1342 à Charles Robert; les Saxons se révoltent en Ardialie et réclament le payement des intérêts royaux. Louis accourt au milieu d'eux à la tête de ses troupes, les apaise, et, profitant de la circonstance qui l'amène, renouvelle ses prétentions sur la Vallaquie. Vlad I (1) venait d'y succéder à son frère. A la nouvelle de la marche du roi, il court au devant de lui, l'atteint à Vrana et le met en pleine déroute (2). Malheureusement il ne règne que dix-huit mois. Alexandre II, qui vient après lui, se croit obligé d'aller en Ardialie rendre hommage à Louis I, pour son duché de Vàcàras'. Il eût eu bientôt sujet de s'en repentir, s'il n'eût eu l'adresse d'en prévenir les conséquences. En effet, enhardi par cette démarche pusillanime, le roi de Hongrie réitère ses prétentions dès l'année suivante. Mais cette fois il n'a pas le temps de franchir les montagnes; instruit de ses préparatifs, Alexandre a appelé à son secours les Tartares de Bulgarie, s'est jeté avec eux sur l'Ardialie, et il y a déjà mis tout à feu et à sang, que Louis n'est pas encore en marche. Après l'avoir obligé à se désister, il repasse les montagnes et s'occupe en paix de l'administration de ses états. C'est à lui et à Bogdan II qu'il faut attribuer l'établissement des couleurs noire et blanche, qui distinguent encore aujourd'hui les principautés. A cette époque (1348) éclate une peste affreuse, qui attaque jusqu'aux animaux et engendre bientôt la famine. Les

V. Vlad I. B. 1342-43.

V. Alexandre II V.

Misère publique et établissement des couleurs en Romanie.

(1) *Voy.* note 32.
(2) *Voy.* Engel, p. 153.

champs étant restés sans culture, la misère publique est au comble. On se loue, on se vend pour échapper à la mort. Le peuple, affamé et nu, se récrie contre le luxe des grands, et Bogdan et Alexandre se voient obligés d'y mettre un frein. Ils fixent les étoffes et les couleurs des vêtements pour chaque race et chaque classe. Aux Moldaves, la cùciulla d'agneau noir; aux Vallaques, la cùciulla d'agneau blanc; à tous deux la braie et la blaude de bure, noires pour les uns, blanches pour les autres; de là, pour les premiers, les noms de Cara-Bogdani, de Cara-Ulaques, Cara-Vlacques (Vallaques noirs), et pour les seconds, celui de Ak-Ulaques (Vallaques blancs(1)). Les autres couleurs étaient le rouge, le jaune, le vert et le bleu. Le rouge fut pour la cour, le jaune pour les (1344) Boïers, le vert pour les Mos'negi et le bleu pour les Mos'neni.

Quatre ans avant, les hordes tartares, qui s'étaient maintenues jusqu'alors en Podolie, avaient été battues à Lublin, par Casimir, roi de Pologne, et leur khan suprême les avait lui-même contraints à se retirer au delà du Dniester. Elles s'étaient répandues dans la Crimée, et elles assiégeaient à cette époque les Génois dans Caffa. Cette colonie commerçante et guerrière repousse leurs attaques avec vigueur, séduit plusieurs de leurs chefs, les prend à sa solde et les emploie à sa défense contre les autres. Ainsi, ces Barbares sont refoulés chaque jour, au sud ou à l'est, en Bulgarie ou en Crimée. Louis I de Hongrie profite de

La Moldavie est entièrement évacuée.

(1) *Voy*. note 33.

leur éloignement pour passer deux fois en Italie, à la tête des Ardialiens. Il avait à y faire reconnaître les droits de Charles-Martel, son neveu, à la succession d'André, roi de Naples, et à punir Jeanne, sa belle-sœur, et Charles de Duraz, de l'assassinat du roi. A son retour (1352), il donne l'ordre à André Latzcovitz, W. d'Ardialie, de chasser quelques poignées de Tartares qui inquiètent ses frontières. André passe en Moldavie, chasse devant lui les hordes éparses qui en occupent encore le bas pays, tue leur chef Atlamos, leur fait repasser le Dniester et les poursuit jusqu'en Crimée. Pour cette fois la Moldavie est entièrement évacuée, et Bogdan *Sas* peut s'y montrer sans crainte. C'est sans doute à cette circonstance qu'il doit d'être connu au moins par quatre ans de règne. Il meurt en 1356. Alexandre II de Vallaquie l'avait précédé de trois ans dans la tombe, et le choix de la nation, qui tombe unanime sur Nicolas I, son fils, est le seul témoignage des regrets qu'il a pu laisser. Quant à Bogdan II, il a pour successeur Latzco I, qui ne semble être que le père d'André Latzcovitz ou Latzcovitz lui-même.

V. Nicolas I. V. 1353-66.

C'est de ce Latzco que commence véritablement l'histoire du duché de Moldavie, avec des dates incertaines, mais du moins avec des faits qui font présumer un état consolidé, non pas comme le laisse entrevoir Miron, par une douzaine d'années, mais bien par plus d'un demi-siècle.

M. Latzco I. 1356 73.

Le duché de Maremorùs', en Ardialie, n'avait cessé depuis Bogdan I d'appartenir en fief à ses successeurs, lorsque Louis I, irrité de leur attachement à la reli-

gion grecque, et jaloux de les voir consolider un état dans un pays dont il se considère le maître, prend le parti de les en déposséder. Il le cède d'abord, en 1360, au Polonais Théodore Custutovicz; mais celui-ci ayant été assassiné, il en fait don, en 1365, à la famille Balk, par un acte où les injures et les anathèmes laissent assez à entendre que déjà la puissance de l'état fondé par Bogdan lui fait ombrage.

Le pays de Maremorùs' enlevé à la Moldavie par Louis I de Hongrie.

« Considérant, dit-il, dans la conscience de notre âme, le zèle de Balck, fils de Sas, notre prince de Maremorùs', notre amé et féal, et nous rappelant ses nombreux services, en témoignage de notre faveur particulière et de notre amitié, nous le gratifions et lui faisons donation du village de Cucnia, en notre pays de Maremorùs', avec Ghiod, Botchucan, les deux Bizu, Muze, Boros' et deux autres hameaux dépendants tous dudit village de Cucnia, avec tous leur revenus, c'est-à-dire avec leurs eaux, forêts, et montagnes, comme aussi toutes leurs dépendances, n'importe sous quel nom, et qui sont rentrées en nos mains des mains du duc Bogdan et de ses fils, infidèles bien connus par leur conduite infâme et déloyale. Attendu que cedit Bogdan et ses fils ont été foudroyés par le diable, ennemi du genre humain, lequel les a frappés de la flèche de la malignité, a versé en eux la bile de la tromperie, les a poussés à quitter la voie de la justice, à s'écarter de leur devoir de confiance et de fidélité, à passer, sans nous en prévenir, de notre royaume de Hongrie dans notre dit pays de Moldavie, et qui, en honte à notre Ma-

jesté, la leur a donnée aux mêmes titres, droits et priviléges que nous leur avions laissé jusqu'à présent lesdits villages, par la bienveillance et du consentement de son altesse la princesse madame Élizabeth, notre mère, et du conseil privé des prélats et barons de notre royaume; mais afin de servir d'exemple, nous reprenons ces villages à Bogdan et à ses fils comme à des misérables; et pour que personne ne soit inquiété à l'avenir, nous annulons et révoquons tous documents qu'ils ont ès mains, et en gratifions le prince Balk, et par lui Drag, Dragomir et Étienne, ses frères d'un même lit, ses héritiers et descendants, avec donation perpétuelle et irréfragable pour en hériter, en jouir et les posséder; et en mémoire et pour la conservation perpétuelle de cet acte, nous avons donné ce privilége confirmé par le sceau authentique et double qui y est attaché.

» Donné de la main de l'honorable et révérend frère en J.-C. monseigneur Nicolas, archevêque de Strigon, et par notre amé et féal le comte chancelier de notre cour. Au 4e de février, l'an de N. S. 1365 et de notre règne le vingt-quatrième. »

La cause de cette confiscation se laisse deviner sans peine. Bogdan I, ses fils et ses successeurs, à l'exception de Bogdan Sas, étaient et sont orthodoxes, et Louis I fait une guerre acharnée à l'orthodoxie. Il envoie des moines minorites en Bulgarie et en Vallaquie, pour convertir ces orthodoxes au catholicisme; dans le Banat, il arrache de leurs siéges les évêques du rit grec et y met à leur place des évêques latins, il ac- Cause de cette confiscation.

corde la noblesse à tous ceux qui abjurent, et réduit à l'état de paysans tous ceux qui tiennent à leur foi.

Abjuration fallacieuse de Latzco.

Poussé par la peur et trop faible en effet pour revendiquer les armes à la main le fief de Maremorùs', Latzco espère le recouvrer en cédant aux instances de la propagande de Rome. Embrasser le catholicisme est certainement le meilleur moyen de rentrer en grâce; il se fait donc catholique, renonce à la juridiction de l'évêque grec de Halicz, demande à Urbain V de lui nommer un évêque pour la cathédrale de saint Jean-Baptiste qu'il fait construire à Suciava, et le prie de rompre son mariage; mais en vain pour faire preuve de son zèle rétablit-il l'évêché de Melcove; le pontife de Rome qui doute encore de la sincérité de sa conversion, lui envoie (1370) pour évêque, Hemmater, confesseur de la reine Elisabeth, et ne répond pas à sa demande de divorce. Déçu dans ses espérances, il sait patienter, affecte le plus grand attachement à la foi catholique, et dès que Grégoire XI est monté sur la chaire de saint Pierre, réitère ses sollicitations en se plaignant amèrement de voir son épouse attachée si invinciblement au rit grec. C'est en vain encore qu'il demande une complaisance pour une âme : Grégoire, aussi judicieux, aussi sévère qu'Urbain, lui fait éloge de sa foi, l'engage à s'y maintenir, pleure avec lui l'aveuglement de son épouse et pourtant ne consent à rien. Honteux d'avoir perdu son temps et Maremorùs', il abjure le catholicisme et garde son épouse.

Cependant Nicolas I de Vallaquie termine dans son lit un règne de treize ans, dont il n'est resté d'autre

souvenir que l'envoi qu'il fit aux Serviens et aux Bulgares de deux mille cavaliers, pour les aider contre Amurat I. Il est douteux que ces troupes aient jamais repassé le Danube ; car Amurat taille en pièces les Bulgares et les Serviens, fait trancher la tête à leurs princes, et s'empare de la basse Mœsie.

V. Radu II, B. 1366-76.

Nicolas n'ayant point d'enfant, la nation lui cherche un successeur dans la famille de Bassaraba et porte au trône Radu II. Celui-ci a bientôt à lutter seul contre toutes les forces de la Hongrie que commandent en personne Pierre V. d'Ardialie et Louis I son suzerain. La faiblesse de Latzco de Moldavie leur a suggéré l'idée de lui ravir son duché de Vàcàras'; mais il est peu disposé à leur en faire l'abandon. Il prend les armes et marche à leur rencontre. D'abord battu, il est contraint de se retirer sur Isvoréni, mais là, la fortune change; il amène les Hongrois à un combat décisif, les taille en pièces et les pourchasse avec tant d'acharnement à travers les broussailles et les forêts, qu'ils abandonnent le corps de leur Voïvode tombé mort dans l'action au milieu de ses plus braves soldats (1371) (1). Radu entre en vainqueur dans Vàcàras' et Louis va chercher un autre ennemi à combattre. Il l'a bientôt trouvé.

Il bat complétement les Hongrois et les Romans d'Ardialie.

M. Bogdan III. 1373-79.

Bogdan III commence cette année 1373 un règne de cinq ans. Miron le croit fils de Latzco et ne connaît de lui que son surnom de Mucat. En effet, son humeur pacifique, les soins qu'il donne à asseoir son peuple et à fonder des villes eussent pu le faire oublier de l'his-

(1) *Voy.* note 33.

toire, si Louis I, qui prétend que toute terre d'où il a chassé les Tartares est à lui, ne fût venu lui disputer la Moldavie. Mal lui en prend, car Bogdan est déjà assez fort non-seulement pour soutenir l'agression, mais pour la repousser; en sorte que, honteux d'avoir échoué, Louis se contente d'aller pacifier les Polonais et les Lithuaniens. De retour de cette expédition, il se rend en Ardialie, fait fortifier Landscrown et Thornsburg, par les habitants de Cronstadt et d'Hermanstadt, leur en sait gré en étendant leurs franchises; chasse les Juifs de cette province et persécute les Romans restés fidèles au rit grec. Cette faveur pour les uns, cette sévérité pour les autres, cette intolérance religieuse qui le rend si injustement partial envers des sujets auxquels il doit une même justice, le font naturellement haïr du plus grand nombre, et à sa mort le 11 septembre 1374, il n'est guère pleuré que par la noblesse et les Saxons. Quant aux Hongrois, mécontents de sa fille Marie, de sa veuve Elisabeth et de Nicolas Gara leur favori, ils appellent pour lui succéder Charles de Duraz dit le Petit ou de la Paix et dernier héritier mâle des rois de Hongrie de sang français. Les juifs, chassés de Hongrie, se retirent dans la Vallaquie, où Dan II, qui vient de succéder à Radu II, son père, les accueille avec bienveillance et les établit à Turnu, au confluent de l'Olto et du Danube. Ainsi, ce prince, qu'Aaron présente comme incapable, donne du moins une preuve de sa tolérance, et la paix qu'il sait d'ailleurs maintenir, pendant son règne de six années, fait présumer au contraire et de sa capacité et du bien qui en dut résul-

Nouvel échec de Louis I.

V. Dan II, B. 1376-82.

Établissement des Juifs à Turnu.

ter pour son pays. Comme aujourd'hui, c'était la paix qu'il lui fallait alors et non pas la guerre. La guerre coûte toujours cher aux vainqueurs et laisse sur le front des vaincus une tache que la victoire seule peut effacer, et la victoire c'est du sang et le sang crie vengeance, et de vengeance en vengeance la guerre se perpétue et souvent les deux partis y succombent. Cependant la guerre va tellement devenir un besoin, un élément de vie pour les ducs de Romanie, que l'on sera tenté de ne la plus considérer que comme leur seul mérite et de croire qu'en effet pour eux ne pas combattre c'est ne pas régner.

Déjà Pierre I a remplacé Bogdan III, son père, sur le trône de Moldavie, et déjà, comme une preuve de leur estime pour la mémoire de Dan II, les Vallaques ont élu Mârcea I (1), son frère, et quoique de caractère bien différent, ces deux princes acceptent tous deux la devise de l'époque : Feu et guerre. Le premier, d'un naturel pacifique, mais séduit par les espérances que lui fait entrevoir sa liaison avec la Pologne, se laisse aller à l'influence de cette puissance chevaleresque; le second veut à tout prix être un grand guerrier, et il le fut. La deuxième année de son règne (1383), il déclare la guerre à Sisman, roi des Vlacquo-Bulgares.

M. Pierre I, Mucat II. 1379-90.

V. Mârcea I. B 1382-1418.

Depuis longtemps le royaume des Vlacquo-Bulgares était menacé dans son existence par les Tartares et les Turcs. Murad I s'était rendu maître de Seres en 1373,

(1 *Voy.* note 34.

deux ans après il avait amené leur roi Sisman à lui demander la paix; bientôt enfin Ali Pascha, son visir, s'était emparé avec trente mille hommes de Paravadis, de Schumla et de Tûrnova sa capitale, l'avait assiégé lui-même dans Nicopolis, et deux fois l'avait poussé à se rendre à discrétion, lorsque Sisman ayant osé réprendre une troisième fois les armes, les Turcs en avaient profité pour envahir toute la basse Bulgarie, ne lui laissant que ses villes riveraines du Danube. C'est alors que Mârcea se décide à l'attaquer.

Pendant que Pierre, au service de l'adroite Edvige, reine des Polonais, s'en va combattre pour elle Sigismond de Hongrie (1387), il s'empare de Sistov, de Dobrogea, de Silistrie et de Vidin, et, possesseur des deux rives du Danube, il est fier de s'intituler: « Kral » de Bosnie et des deux Vallaquies, duc de Vàcàras' et » d'Omlas', maître du Banat de Séverin, despote de » Dobrogea, seigneur de Silistrie et de toutes les villes » et contrées jusqu'aux montagnes d'Andrinople (1). »

Ses victoires achèvent la destruction de l'empire des Bulgares. Pressé du côté du Danube par les Vallaques et du côté de terre par les Turcs, Sisman réduit au désespoir se rend au camp d'Ali Pascha et lui demande la vie en échange de son royaume qu'il lui abandonne. Sans lui rien promettre, Ali Pascha l'envoie à Philippolis, et là sa mort et l'abjuration de son fils, qui embrasse l'islamisme pour éviter le sort de son père, livrent définitivement le pays entier à la domination musulmane.

Fin du royaume Vlacquo-Bulgare

(1) *Voy.* Engel, p. 157.

Quant à Pierre, il s'estime heureux, pour prix de ses services, de se faire recevoir vassal de la Pologne, et le 20 août de la même année prête et fait prêter à ses compagnons d'armes, entre les mains du patriarche Cyprien, serment de fidélité à Vladislas, à la reine, au royaume. Trop habile pour ne pas utiliser son vassal, Vladislas ne se contente pas d'user de son influence pour faire nommer le dominicain Étienne Ruteni, à l'évêché catholique du Siret (1388) (1); mais prévoyant les événements qui se préparent pour l'année suivante, il l'engage à amener Mârcea à une alliance avec lui contre Sigismond. Pierre fait effectivement tout ce qu'il peut auprès de son voisin; mais Mârcea temporise, et veut, avant de donner son adhésion, attendre le résultat des armements des Turcs contre la Hongrie. Cependant, lorsqu'après la bataille de Cossova, qui, le 5 juillet 1387, fixe pour cinq siècles le sort de la Servie, Mârcea craint que le vainqueur ne lui demande raison des secours qu'il a envoyés à Lazar Bulcus, lorsqu'il apprend que ce Kral est prisonnier, et que pour venger la mort d'Amurut I, tué au milieu de ses janissaires, par le cavalier Milo, Bajazid l'a fait tailler en morceaux devant lui; il comprend toute l'imprudence qu'il y aurait à s'attirer son courroux, et s'empresse d'accepter une alliance qui lui prouve qu'il ne lui est point hostile. Le 8 décembre 1389, il signe donc le traité à Radu. A cette nouvelle, Sigismond lui envoie des conseils menaçants. Pour toute réponse, il

Traité de Radu entre la Pologne, la Moldavie et le Vallaquie.

(1) *Voy.* Engel, p. 120.

renouvelle le traité que la mort de Pierre vient de rompre, et le ratifie le 15 mars de l'année suivante. Sigismond indigné ordonne à Ladislas W. d'Ardialie de passer sur-le-champ en Valaquie, et de profiter, pour l'envahir, du moment où Mârcea est occupé à fortifier Vidin et Sistov contre les intentions menaçantes de Bajazid. Entouré de deux puissants ennemis, Mârcea est un instant embarrassé; la conduite de Bajazid, qui vient de traverser le Danube, le tire bientôt de son indécision; il passe le fleuve derrière lui, court à sa rencontre, l'attaque avec impétuosité et lui dispute longtemps la victoire. Battu et mis en déroute, il eût pu revenir à la charge en se ralliant aux troupes de Ladislas; mais redoutant plus la perfidie de Sigismond que la vengeance de Bajazid, il fait à ce dernier des propositions de paix. Elles sont acceptées, et le traité est conclu à Nicopolis (1393). « Par cet acte de sa clé-

Traité de Nicopolis entre Mârcea I et Bajazid.

» mence, Bajazid consent que la principauté soumise à
» sa force invincible continue de se gouverner par ses
» propres lois, laisse au duc du pays le droit de paix et
» de guerre, et celui de vie et de mort, exempte les
» Vallaques de toute capitation à son profit, respecte
» le principe électif et n'exige du souverain qu'un
» tribut de trois mille piastres rouges du pays ou de cinq
» cents piastres turques, équivalant à quatre cent dix-
» sept ducats de Venise. » Car la piastre du pays valait alors huit aspres un tiers; elle était le seizième de la piastre turque, qui, valant cinquante aspres, était elle-même le seizième du ducat de Venise. Il ne faut pas s'étonner de la modicité de ce tribut; Bajazid, le traité

le dit, s'est laissé aller à sa clémence, et fort ou faible tout tribut n'en consacre pas moins le principe de la suzeraineté. Bajazid ne veut pas autre chose. Ainsi, la Vallaquie, qui depuis cent cinquante ans renie et combat sans cesse la suzeraineté que veut lui imposer la Hongrie, se reconnaît de ce moment vassale des Turcs. Il est vrai que ce lien qui l'unit à leur empire n'est pas encore si étroitement serré qu'elle ne le pourra délier plus d'une fois. Néanmoins, telle qu'un aigle dangereusement blessé combat longtemps encore, mais vainement contre deux vautours, elle ne sera plus qu'une faible proie que déchireront à l'envi les deux puissants rivaux qui se la disputent.

De ce coup, Mârcea a perdu toutes ses conquêtes. Bajazid ne lui a laissé que la place de Silistrie, et cette place, dernier témoin de sa puissance transdanubienne, lui est bientôt enlevée. Les Turcs la lui réclament dès l'année suivante. Comme en ce temps une réclame n'est pas encore un ordre, il la refuse. Alors, au mépris de la foi jurée, ceux-ci l'attaquent et la prennent d'assaut. C'est en vain que Mârcea accourt pour la défendre; Bajazid, de son côté, passe le Danube et l'oblige à reculer. Accablé par le nombre, il bat en retraite, franchit les montagnes, et se maintient dans ses duchés de Vàcàras' et d'Omlas', non pas comme on le prétend pour garantir l'état hongrois, mais pour se préparer de nouvelles ressources, et, s'il se peut, se faire des alliés. Pendant ce temps, la Vallaquie tout entière est occupée par les Turcs, qui la mettent à feu et à sang. Par intérêt de suzeraineté, Sigismond se dé-

Mârcea est chassé par les Turcs.

cide enfin à armer pour lui les Ardialiens, repasse avec lui en Vallaquie, chasse les Turcs et le rétablit sur son trône.

M. Étienne I. 1390-92. En Moldavie, Pierre I venait de mourir, et laissait trois enfants en bas âge, Roman, Jugu et Alexandre. Ses deux frères, Étienne et Roman, s'étaient disputé leur héritage, et le premier était venu à bout de s'en emparer à l'aide de la Hongrie, lorsque cette année (1392) Roman le renverse et prend sa place. Son mariage avec Anastasie, fille de Latzco W. d'Ardialie, ne l'empêche pas de prêter, dès l'année suivante, serment de fidélité à la Pologne. Malheureusement pour lui, en 1395, il ne croit pas devoir refuser des auxiliaires à Théodore Coriatovitch, seigneur de Podolie, contre Vitold Voïvode de Lithuanie; car Witold bat l'armée moldo-polonaise à Bralava, s'empare de plusieurs places en Podolie; et Camenjetz même lui est livrée par suite de la mésintelligence de la garnison, composée de Podoliens et de Moldaves. Il en résulte pour Coriatovitch, son allié, d'être conduit prisonnier à Vilna, et pour lui de voir Étienne sortir de prison et remonter sur le trône d'où il l'avait chassé.

M. Roman I. 1392-95.

M. Étienne I. 1395 98.

Quoique rétabli par le seul fait de la victoire de Witold, Étienne, redoutant plus son ambition qu'il n'espère de son influence, ne voit en lui qu'un ennemi dont il doit se méfier, et, pour déjouer les vues secrètes qu'il lui suppose, se décide à rendre hommage à la Pologne. Il écrit donc à Jagellon : « Seigneur et maître, disposé à vous prêter foi et hommage, je voudrais pouvoir me rendre auprès de vous avec mes

» Boïers, pour vous jurer à genoux fidélité au trône de » Pologne; mais il nous est impossible de passer par » la Podolie; en conséquence, envoyez-nous votre dé» légué, et je suis prêt avec mes Boïers à prêter ser» ment entre ses mains. » Jagellon accède sans peine à cette demande, et le serment est prêté en 1395.

Expédition de Sigismond contre les Moldaves.

C'est alors que Sigismond, qui venait de rétablir Mârcea en Vallaquie, tourne ses armes contre les Moldaves. Il avait à cœur, dit Thurocz « de relever la dignité de la couronne, qui du temps des reines Marie et Isabelle, avait beaucoup souffert de leur part et de celle des Vallaques. » A la nouvelle de son approche, Étienne assemble ses Boïers, court avec eux aux défilés des montagnes, en barre toutes les issues par des abattis d'arbres et des rochers, place des sentinelles sur tous les points par où l'ennemi doit se présenter, et l'attend sur les hauteurs. Sigismond s'avance; il a divisé son armée en deux corps : l'un qu'il commande en personne, l'autre qu'il confie à l'expérience et au courage d'Étienne Camyza. Ignorant tous deux des préparatifs du duc de Moldavie, ils conviennent du point de leur jonction, et s'enfoncent imprudemment dans les montagnes. Ils marchent ainsi quelques heures sans être inquiétés, lorsque arrivés à peu près à moitié chemin, ils sont assaillis par une grêle de traits. Des milliers de troncs d'arbres et des quartiers de rochers pleuvent sur eux du haut des montagnes. Le désordre se met dans leurs rangs, des masses d'hommes sont écrasés; ils se croient perdus. Ils l'étaient en effet, si les cavaliers, comme il en était convenu, mettant pied

à terre et abandonnant leurs chevaux, n'eussent eu l'audace de gravir les montagnes, pour y chercher les Moldaves et de leur courir sus le sabre au poing. Ceux-ci, déconcertés par cette détermination subite, prennent la fuite et se cachent dans les forêts. Sigismond peut alors déboucher sans coup férir, et quelques heures après, il était dans la tente d'Étienne, qui ne l'attendait pas. Alors se passe une comédie honteuse. En l'apercevant, Étienne et les siens se jettent à ses pieds et implorent sa clémence (1). Par un semblant de générosité qui est généralement celle du vainqueur, Sigismond leur pardonne d'avoir voulu malgré lui se montrer maîtres chez eux. Il lui suffit d'un baiser et d'un serment. Étienne et les Boïers répondent en effet à sa clémence, en baisant le pan de son manteau et lui jurant fidélité. Baiser servile, serment parjure que la Pologne ne pardonnera pas et qu'un nouveau parjure ne fera pas oublier!

Appel de Sigismond aux princes chrétiens.

Tranquille de ce côté, Sigismond retourne en Hongrie. Là sur les instances de Manuel Paléologue, il forme le projet d'attaquer Bajazid qui, se croyant à l'abri de toute agression du côté du Danube, dont il a fortifié les places, se dispose lui-même à marcher sur Constantinople. Trop faible cependant pour oser l'attaquer seul, Sigismond fait appel à ses grands vassaux et réclame l'assistance de tous les princes chrétiens.

Pour la chrétienté en péril, tous les chrétiens pren-

(1) *Voy.* Engel, p. 120.

nent les armes. Alors accourent en foule sous l'étendart de la croix, les chevaliers teutons commandés par le grand-prieur Frédéric de Hohenzollern, les chevaliers de Saint-Jean sous les ordres de Pilippert de Naillac, Herman avec ses Styriens et le comte de Montbéliard avec ses Bavarois. Les Français ne sont pas les moins nombreux à ce rendez-vous de foi et d'honneur. Ils y courent comme à une fête. Six mille mercenaires envoyés par Charles VI, roi de France, s'y présentent sous les ordres du maréchal de Boussicault et du comte d'Eu, connétable, et l'on y voit plus de mille chevaliers parmi lesquels brillent, au premier rang, Enguerrand VII, sire de Coucy, le prince de Bar, Guy de la Trémouille, les sirs de la Roye, Saint Paul, Montruel, et Sampé (1). Ils sont commandés en chef par le fils du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, comte de Nevers. Rien n'égale leur magnificence; bannières, guidons, housses de chevaux, tout est chamarré d'or, d'argent et d'armoiries brodées. La vaisselle du prince suffirait seule à l'entretien d'une armée nombreuse. Les ducs de Vallaquie et de Moldavie fournissent également leur contingent et payent même de leur personne. Le premier s'y était engagé par ce traité en quatre articles.

Traité entre Sigismond et Mârcea.

1° Si Sigismond marche en personne contre les Turcs ou leurs alliés, Mârcea, duc de Vallaquie, s'engage à marcheravec lui. Si Sigismond se contente d'envoyer un général, Mârcea lui fournira un contingent mais ne marchera pas en personne. Il s'engage dans

(1) *Voy.* les Mémoires de madame de Lussan, t. III, p. 5.

tous les cas à approvisionner l'armée hongroise et de ses alliés moyennant payement.

2° Tant que Sigismond et son armée tiendront la campagne, Mârcea et les siens en feront autant. Il aura soin de tenir toujours prêt un corps de réserve afin d'occuper aussitôt les villes et les places conquises et, dans tous les cas, de prêter main forte aux garnisons hongroises.

3° Si Sigismond s'avance en Bulgarie, Mârcea lui fournira des vivres moyennant payement.

4° Enfin les soldats hongrois ou leurs alliés qui resteraient en Vallaquie pour cause de maladie ou de blessures ou pour la garde du matériel, seront sûrs d'y trouver des vivres, et leurs personnes et leurs biens seront saintement respectés.

On le voit, Mârcea supportait pour ainsi dire à lui seul toutes les charges de la guerre. Mais il avait accepté ou plutôt offert tous ces services dans l'espoir que la victoire le débarrasserait du voisinage si redoutable des Osmanlis. Tout étant ainsi convenu, les chrétiens passent le Danube au nombre, selon Engel, de soixante mille, selon Fessler et Hammer, de cent trente mille hommes. Quelques légers combats servent de prélude à une plus grande affaire qui se prépare pour le jeudi suivant, 28 septembre 1396. La veille de ce jour mémorable, Sigismond avait proposé de placer à l'avant-garde les Vallaques et les Moldaves sous le commandement de Mârcea, comme plus faits qu'aucun autre peuple à résister à la cavalerie légère des Turcs; les Français devaient ensuite trouver de

dignes adversaires dans l'infanterie ennemie, et enfin l'armée de Sigismond, composée de Hongrois et d'Allemands, devait soutenir les Français contre le choc des spahis; mais la noblesse française, croyant son honneur compromis en laissant à d'autres l'initiative du combat, refusa d'accepter un tel plan, et malgré le bon sens de Coucy et de Jean de Brienne qui se rangèrent de l'avis du roi, l'opiniâtreté du connétable l'entraîna tout entière dans une voie qui fut sa perte. Le lendemain, lorsque les deux armées sont en présence, le connétable divise les troupes françaises en avant-garde sous son commandement, et en corps de bataille sous celui du comte de Nevers et du sire de Coucy. Mille pas derrière eux se développe l'armée hongroise; les Hongrois à l'aile droite sous les ordres d'Étienne Latscovitz, Voïvode d'Ardialie, les Allemands au centre sous le Palatin Gara; et à l'aile gauche les Moldovallaques commandés chacun par leurs princes. Le champ de bataille est la plaine de Nicopolis longue de quatre lieues et de deux lieues de profondeur. L'armée chrétienne a derrière elle la ville, le Danube et la flottille (1); et devant les Turcs au nombre de deux cent mille rangés en bataille et prêts à soutenir l'attaque. La lutte s'engage. Au premier choc l'impétuosité française refoule l'avant-garde ennemie, lui tue dix mille hommes et l'oblige à aller s'abriter derrière les spahis. Les chevaliers attaquent donc les spahis, brisent leurs lignes, en tuent cinq mille, leur pas-

Bataille de Nicopolis.

(1) *Voy.* Engel.

sent sur le corps et mettent le reste en fuite. La victoire était gagnée s'ils eussent attendu l'infanterie hongroise; mais n'écoutant que leur valeur, ils se mettent à poursuivre l'ennemi avec un tel acharnement qu'arrêtés bientôt par les quarante mille lances qui composent la garde du sultan, ils passent subitement de l'ivresse de la victoire à la panique de la défaite et deviennent moins que des femmes après avoir été plus que des hommes (1). Ils veulent fuir, mais Bajazid les a enveloppés de toutes parts. Alors cependant ils se rappellent leur honneur, s'élancent sur ces quarante mille lances et meurent en chevaliers français. Débarrassé de ses plus redoutables ennemis, Bajazid attaque à la fois les autres corps de l'armée chrétienne. Épouvanté de la défaite des chevaliers, Étienne Latscovitz prend la fuite; Mârcea qui ne sait que penser de cette défection de l'aile droite, se retire du combat, abandonne les siens au carnage, et passe à l'ennemi. Étienne de Moldavie combat au contraire vaillamment, et le centre de l'armée lutte avec tant de courage qu'après avoir repoussé les janissaires il allait tailler en pièces les spahis et gagner une seconde fois la bataille, lorsque le despote de Servie, allié de Bajazid, arrive à leur secours avec son corps de réserve, et arrache définitivement aux chrétiens cette victoire mémorable qu'ils avaient été deux fois sur le point de remporter. L'armée entière est en déroute. Sigismond n'a que le temps de s'embarquer. Il gagne la flotte

Défection de Mârcea et défaite de l'armée chrétienne.

(1) *Voy.* Madame de Lussan.

des croisés à l'embouchure du Danube et rentre en Hongrie par Constantinople, Rhodes et la Dalmatie.

Cependant cette victoire coûte cher à Bajazid. Soixante mille Turcs restent couchés sur le champ de bataille. Pour les venger, il fait passer au fil de l'épée les dix mille chrétiens qu'il a faits prisonniers et six cents chevaliers qui n'ont pu trouver la mort dans l'action. Vingt-huit princes seulement et entre autres Jean sans Peur, le comte d'Eu, Henri de Bar, la Trémouille, Coucy, Gara peuvent échapper à cette boucherie moyennant deux cent mille ducats de rançon. Quant à Mârcea, sa trahison lui vaut la vie, mais sa vie coûte cher aux Vallaques; le tribut est porté à dix mille ducats, et il livrera cinq cents enfants chaque année. Quelque dures que soient ces conditions, Mârcea s'y soumet; il y va de sa tête, et d'ailleurs il a hâte de se venger de Sigismond auquel il attribue mal à propos la perte de la bataille.

Ce que vaut à Mârcea sa défection.

Cette victoire assure à jamais aux sultans toute la basse Bulgarie, et Bajazid le fait parfaitement bien sentir aux ambassadeurs que Sigismond lui envoie en 1394 à l'effet de lui demander s'il compte la garder et quels sont ses titres; il les reçoit dans une salle ornée de ses trophées sur les Bulgares, et leur montrant les arcs et les flèches qui en tapissent les murailles: Les voici, leur dit-il, mes titres de propriété sur la Bulgarie.

Il prête main-forte à Charles III de Duraz.

Aussitôt que de concert avec Étienne Latscovitz, V. d'Ardialie, et Étienne de Moldavie, Mârcea eut renversé Sigismond et placé sur son trône le prince

français son compétiteur, Ladislas de Naples, fils de Charles III de Duraz, fort de l'alliance de ses deux voisins et de l'appui du nouveau roi qui lui doit en partie sa couronne, il se refuse à l'exécution de son traité avec Bajazid, et lorsque les Turcs (1398) repassent le Danube pour l'y contraindre, il les prend en queue, les taille en pièces, et force Bajazid à se retirer sur Andrinople (1). Par ce coup de main hardi, il s'affranchit de tout tribut, et les Turcs cessent de l'inquiéter. Malheureusement son caractère belliqueux l'empêche de profiter pour son pays des dix-huit ans qui lui restent à vivre; à la nouvelle que Jugu, fils aîné de Pierre Mucat, vient, avec l'assistance de la Pologne, de déposséder Étienne de Moldavie, il reprend les armes, passe le Seret, attaque à l'improviste Jugu et Svidrigaïl, seigneur de Podolie, son allié, les défait, s'empare de la personne de Jugu et monte à Suciava pour y rétablir Étienne. La conduite de la Pologne envers ce dernier indique assez clairement qu'elle n'était pas encore l'ennemie des Osmanlis, mais au contraire son alliée. Aussi ne l'a-t-on pas vue à la bataille de Nicopolis. D'ailleurs Jagellon ne peut lui pardonner sa soumission servile à Sigismond, et son alliance avec Ladislas son successeur lui porte ombrage et l'inquiète. Décidé donc à l'écarter du trône de Moldavie, il relâche Roman qu'il tenait prisonnier et celui-ci est déjà maître dans Suciava que Mârcea n'est pas encore entré en Bucovine.

M. Jugu I. 1398-99.

M. Roman I. 1399-1402.

(1) *Voy.* Engel, p. 162.

Le duc de Vallaquie était cependant bien décidé à lui faire la guerre, lorsque recevant la nouvelle, aussi alarmante qu'imprévue, qu'un traître aspire à le remplacer lui-même et que ce traître est dans sa famille, il retourne sur ses pas à marches forcées, arrive à Tûrguvici, s'informe et apprend que ce traître n'est rien moins que Vlad son fils naturel, qu'il aime tendrement, qu'il a comblé de ses bontés, et qu'il vient de créer bano de Craïova. Le malheureux avait fui à son approche. On eût dit que le repentir l'avait gagné, qu'il avait eu peur de la guerre civile et que l'idée de s'armer contre son père avait fini par lui faire horreur. Nullement; trop lâchement ambitieux, il s'était enfui à Constantinople, et il est le premier des Romans qui soit allé par des intrigues se préparer à l'étranger un chemin au trône (1400). **Conspiration de Vlad contre Mârcea.**

Ainsi débarrassé du seul obstacle qu'il eût à redouter, Roman demeure maître de la Moldavie et prête serment de fidélité à la Pologne. Il semble s'être associé son frère Jugu auquel Mârcea n'avait pas tardé de rendre la liberté. Il paraît même qu'ils vécurent quelque temps en bonne intelligence, s'occupant de fonder des villes et d'organiser le pays; mais bientôt, soit différence d'opinion religieuse, soit dégoût ou fatigue, Jugu se retira en Vallaquie à la cour de Mârcea dont il n'avait eu qu'à se louer lors de sa captivité. C'est sans doute avant de se retirer qu'il donna à Braya ce chrysabule, qui doit servir à prouver l'article 2 de la constitution des Moldo-Vallaques à cette époque, le principe d'hérédité en Moldavie et l'absence des titres **M. Juge I. 1401.**

nobiliaires ; Par la grâce de Dieu, nous, Jugu, duc et prince de la terre Moldave, savoir faisons à tous nos féaux qui liront ou entendront les présentes, que notre vrai serviteur Braya, ayant servi nos feus parents avec loyauté, comme il nous sert aujourd'hui même avec probité et fidélité, appréciant ses loyaux services, nous l'en avons recompensé honorablement en lui donnant le domaine sis aux environs de Strahotin de Ursieavec tous ses revenus, à lui, à ses enfants, petits-enfants, arrière-neveux, etc...

Quoi qu'il en soit, la Pologne profite du calme dont jouit la Moldavie pour envoyer à l'évêché du Seret le dominicain Jean Sartorius, qui obtient de Boniface le transport de son siége à Bacchèu. De son côté, le patriarche de Constantinople envoie pour métropolitain aux Moldaves, Joseph Métrophanus, et Roman salue sa venue par la gratification de plusieurs domaines en Bucovine. L'année suivante (1401), Roman s'associe son plus jeune frère, Alexandre; mais la mésintelligence ne tarde pas à s'établir entre eux. On en ignore la cause; on sait seulement que Roman fit de grandes concessions de terre à ses soldats, et l'on peut supposer qu'Alexandre, d'un naturel plus pacifique et d'un esprit jaloux, ne voyant pas sans inquiétude ces générosités qui *gagnaient naturellement* à son frère l'affection des troupes, l'amena, on ne sait non plus comment, par la persuasion ou par la force, à lui céder le trône. Ce qu'il y a de certain c'est que dès lors il l'occupe seul et prête, la même année, serment de fidélité à la Pologne. Sigismond, qui en était roi, était alors tout-puis-

M. Alexandre I, dit le Bon. 1401-32.

Avantages de son union avec la Pologne.

sant; il venait de forcer Ladislas à renoncer au trône de Hongrie. Par une des clauses de l'acte qui l'unit à lui, Alexandre s'engage expressément à venir au secours de son suzerain toutes les fois qu'il fera la guerre, avec cette réserve cependant, qu'il n'agira jamais ni contre les Podoliens trop près de lui, ni contre la Prusse qui en est trop éloignée. Il veut éviter à la première tout prétexte de représailles, et ne peut exposer son pays aux envahissements en allant s'aventurer dans la seconde. Aussi lorsque Svidrigaïl, sans inquiétude du côté de la Moldavie, se rend en Prusse pour en chasser les chevaliers teutons, est-ce Jagellon qui entre en Podolie et s'empare de Camenjetz (1404) Alexandre va le trouver, lui renouvelle son serment et obtient de lui que Limberg soit à l'avenir un comptoir d'échange entre les Polonais et les Moldaves, et que ces derniers soient libres d'y établir leurs entrepôts. Cette faveur lui est accordée et il est à croire qu'il n'eut qu'à s'en féliciter, puisqu'il renouvelle encore son serment en 1407. De ce moment, on le voit mettre à profit la paix dont la Pologne le fait jouir; il fonde les monastères de Bistriça et de Moldaviça, les évêchés de Roman et de Radu, transporte le siége Métropolitain à Suciava, y crée une école de droit et des classes de grec, de latin et de sclavon pour le clergé, et met de l'ordre dans les finances. Elles devaient être en bon état puisqu'à son retour de la guerre de Prusse, Jagellon, qui voulait agir contre les Hongrois, s'apercevant que sa caisse est vide, lui fait un emprunt de mille piastres fortes en payement desquelles il donne

Limberg devient comptoir d'échanges entre les Polonais et les Moldaves.

en garantie Snyatin, Colomnia, et toute la Pocutie. Telle est, à n'en point douter, l'origine des justes prétentions de la Moldavie sur ce district, car on ne voit nulle part, bien que la guerre n'eût pas lieu avec la Hongrie, que cet emprunt ait jamais été remboursé.

Prétentions ridicules de la Hongrie et de la Pologne sur la Moldavie.

La Moldavie était précisément la cause du différend entre les deux rois de Pologne et de Hongrie. Chacun d'eux la réclamait comme un fief de sa couronne. Ils terminèrent à l'amiable au traité de Lublin, 15 mars 1412, en ajournant la question à cinq ans.

En attendant, Alexandre continue de s'occuper en paix de l'administration de ses états, il établit une meilleure justice par la formation de tribunaux réguliers; crée les charges alors nécessaires de grands-vornics du haut et du bas pays, celle de Pârcalab (gouverneur) à Hotin pour régler les différends de ses sujets avec les Polonais, celle enfin de grand Hatman, à la fois général en chef des troupes du pays et gouverneur militaire de Suciava; et quoi qu'en dise Cantemir ces charges n'étaient pas encore converties en titres de noblesse. Joseph Métrophanus, ami et conseiller d'Alexandre, était trop vertueux pour lui en donner jamais le conseil. Ce qu'il l'engagea à faire, ce fut de régulariser le clergé et c'est sans doute la tradition de cet établissement de la hiérarchie religieuse que, par un rapport presque spécieux de la noblesse moldave avec celle du Bas-Empire, Cantémir s'est plu à considérer comme celui de la hiérarchie nobiliaire dont nous verrons bientôt l'origine. Mais laissons Alexandre se livrer tout entier à ses améliorations

Régularisation du clergé.

et voyons un instant ce qui se passe autour de lui.

D'un côté la Pologne et la Hongrie sont en paix; de l'autre, les fils de Bajazid, Soliman, Mouza, Iça et Mohamed se disputent le trône que la captivité de leur père a livré depuis 1402 à leur ambition ; enfin, Mârcea, qui pouvait rester tranquille, se croit obligé de prendre fait et cause pour l'un d'eux et se décide généreusement, mais par malheur, à soutenir le plus faible. Il est vaincu avec Mouza, et Mohamed lui fait bientôt payer cher de ne s'être pas déclaré en sa faveur. Il passe le Danube (1415), s'empare de Georgeo, traverse la Vallaquie, envahit le banat de Severin, force Mârcea à se reconnaître son vassal, augmente le tribut de trois mille ducats, se fait abondonner le fermage des salines et des douanes et lui demande enfin pour otages l'un de ses deux fils et deux de ses plus fameux Boïers. Sans allié et ruiné par la guerre, Mârcea se plie à tout. A cette nouvelle, Alexandre tremble pour lui-même. Sigismond, occupé alors au concile de Kosnitz, n'est pas un appui sur lequel il peut compter et il craint que la Pologne ne le sacrifie à son alliance avec les Turcs. Le prince de Drucz serait pour lui un bon allié, André Ivanovitch est le beau-père de Jagellon et son influence pourrait être de quelque poids dans la détermination du roi. Il considère donc comme un acte de bonne politique de s'unir à lui d'abord par les liens du sang en lui demandant pour Élie, son fils, la main de sa fille Marie, sœur de Sophie, quatrième épouse de Jagellon ; et profite de la circonstance qui amène ce dernier à Snyatin pour aller

La Vallaquie envahie par Mohamed.

Inquiétudes d'Alexandre.

lui renouveler son serment et s'ouvrir au prince de Drucz. Ses propositions sont favorablement accueillies, le mariage a lieu, l'alliance est conclue; mais elle devient heureusement inutile pour le moment du moins, car Mohamed s'est retiré et son général Héroga dirige sa marche vers la Hongrie. Son approche fait clore précipitamment le concile, et jusqu'à ce que Sigismond se réveille, Jean de Gara est battu et Paul Thupor de Monoslo fait prisonnier. Sigismond paraît enfin à la tête de ses troupes, court à la rencontre des Turcs, les bat complétement, les chasse au delà des montagnes, les poursuit jusqu'au Danube, passe le fleuve derrière eux, les taille en pièces de nouveau le 4 octobre 1417 et expulse de la Servie et de la Bulgarie le peu qui en reste. Quant à Mârcea, moins fatigué de guerre que de vieillesse, il utilise ses trois dernières années à rétablir l'ordre. Pour plaire à la Hongrie à laquelle il doit de la reconnaissance, il restaure l'archevêché catholique d'Arges' tombé depuis longtemps en ruines et y permet l'installation d'un évêque.

Sigismond expulse les Turcs de la Servie.

Cette année 1417 est remarquable par l'entrée en Dacie des Zindrômes ou Scindrômes (hommes d'Inde) dits Bohémiens. Ils y arrivent par la Colchide et la Crimée et y tombent comme une pluie de sauterelles. Ils s'y donnent les trois noms de Multani, de Rômi et de Rômuni. En effet ils viennent du Multan, ils sont hommes et marchent vite. Cependant les Moldo-Vallaques qui s'appellent eux-mêmes Monteni (Montagnards) et Romani, Romains comme anciens colons de la Dacie Alpique, ne voyant en eux qu'un peuple

Établissement des Scindrômes en Dacie.

barbare, les qualifient aussitôt de l'épithète de tsigani, c'est-à-dire payens, et ne tardent pas à les faire esclaves. Ceux du nom de Multani doivent avoir habité particulièrement la Vallaquie et être passés de là en Pologne, car les Polonais qui désignent alors les Moldaves, leurs vassaux, sous le nom de Vallaques, donnent en ce temps aux Vallaques proprement dits et qu'ils ne connaissent guère celui de Multani (1). Quoi qu'il en soit, Alexandre le bon et Mârcea I ne se contentent pas de leur laisser l'air et l'espace pour respirer et courir à l'aise, ils leur donnent aussi du fer pour forger, des terres pour s'asseoir et les fixent dans les environs de Suciava, de Bucuresei et d'autres villes; ils ne tardent pas non plus à les employer dans leurs armées, soit comme forgerons pour la fabrication des armes, soit comme pionniers pour la construction des retranchements, soit enfin comme *s'atrari* et *corturari* dresseurs et gardiens de tentes. Toutporte même à croire que leurs chefs participèrent aux priviléges de la noblesse. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Moldo-Vallaques tiennent d'eux les deux mots de s'atra et de cortu (tente) et que le premier est demeuré jusqu'aujourd'hui en Moldavie, le premier degré de l'échelle nobiliaire.

Institutions militaires de Mârcea.

Bon administrateur mais soldat avant tout, Mârcea avait conçu la nécessité d'un gouvernement militaire et y avait travaillé toute sa vie. A cet effet il avait divisé la Vallaquie en dix-huit capitaineries qui devaient, au

(1) *Voy.* note 35.

premier signal ; fournir à la défense du pays dix-huit mille hommes d'infanterie régulière sous la dénomination de tàlpas'i ou pedestras'i, piétons, fantassins, et dont les chefs portaient le titre de *capitaines de mille.* Son armée active était au pied de paix de vingt-cinq mille hommes et de trente-cinq mille au pied de guerre, savoir :

Infanterie.		*Cavalerie.*	
Trabant'i (hallebardiers). . .	6000	Trabant'i (lanciers).	9000
Sélmeni (archers bulgares). .	2000	Sàràcei (Sarrazins indigénés)	500
Lufegii (cuirassiers tartares)	1500	Scutelnici (remplaçants).. . .	500
Chasseurs.	500	Chasseurs..	500
Cosaques.	2500	Cosaques.	2000
Arbaletiers.	5000	Lipcani.	2000
Hérauts d'armes.	500	Pages et varlets..	2000
Artilleurs.	500	Porte-enseignes..	500
	18,000		17,000

Caractère et état des Romans sous Mârcea.

Ces troupes étaient divisées en quatre corps désignés par les couleurs rouge, jaune, verte et bleue ; d'où l'on dit encore aujourd'hui, les rouges de Vède, les jaunes d'Ilfove, les verts de Ialomiça, les bleus de Tûrguvici. Pour lever cette armée, Mârcea n'avait pas besoin de recourir à la violence. Car on peut dire des Romans d'alors, ce que Sismondi affirme des Italiens de cette époque : Ils se faisaient de la guerre un devoir et presque un plaisir lorsqu'ils combattaient les infidèles. Les ennemis qui tombaient sous leurs coups étaient alors autant de victimes qu'ils offraient à Dieu en expiation de leurs péchés, et d'ailleurs il en était peu qui ne sentissent leur dignité et ne comprissent qu'il est indigne du glorieux titre de citoyen celui-là qui peut hé-

siter un instant de mourir pour la patrie. S'il faut en croire d'ailleurs les historiens de cette époque qui les montrent en tout semblables aux Italiens (1), on peut dire qu'ils étaient encore tous égaux, qu'ils n'étaient ni *clacas'i* ou attachés à la glèbe, ni *obac'i* ou serfs de l'état et des seigneurs, mais métayers de l'État, jouissant de tous les droits civils de citadins, ne dépendant pas du caprice d'un maître et ne recevant de lui aucun salaire. La terre était encore à l'état, et si quelques seigneurs possédaient par donation, leurs métayers ne les payaient pas en argent mais en nature, et le peuple, fermier sans bail, et posant sa charrue où bon lui semblait, après avoir donné la dîme à l'état et à l'église, était encore le maître de huit dixièmes qui lui restaient. Les blés, le sel, la vigne, les pâturages et les bestiaux étaient alors comme aujourd'hui sa principale richesse, à l'exception qu'il en jouissait alors et qu'il n'en jouit plus maintenant. La désolation ne régnait pas encore sur les bords du Danube, que la crainte ne leur avait pas encore fait abandonner. Les boïers liés au souverain autant par intérêt que par devoir, ne se faisaient point la guerre entre eux, et l'ambition n'ayant pas encore fait surgir de prétendants au trône, la guerre sans anarchie était l'état normal du pays. Les habitants ne vivaient pas encore au milieu de leurs champs (*sata*), dans de misérables *pĕnde*, pens ou gîtes dont ils ont fait plus tard leurs villages (*sate*), mais ils se renfermaient la nuit dans les *suburas'* ou

(1) *Voy.* note 36.

faubourgs d'une forteresse appelée *tîrgu*, corruption singulière du latin *turris* et du grec *purgos*. C'était là que se tenaient les marchés et les foires à l'abri d'un coup de main, et c'est de là que ce mot ne signifie plus que marché. Ils se rendaient chaque matin à leurs travaux champêtres et lorsque l'ennemi les menaçait, ils rentraient dans leurs *turguri* avec leur bétail, leurs charrue et leur récolte, si elle était faite. Toutes ces *turguri* étaient autant de forteresses solidement construites. Le pays en était couvert, on conçoit donc que les paysans dont elles étaient l'asile et qui les défendaient comme leurs châteaux, avaient en ce temps une véritable importance et des droits politiques qu'ils vont bientôt perdre, lorsque, soit en haine de la féodalité soit par une lâche complaisance envers la Porte, leurs tûrguri étant détruites, ils seront contraints de vivre isolés dans leurs *sate*, sans armes pour se défendre, sans trésor pour en acheter, sans magistrats qui les gouvernent et se mettent à leur tête en cas d'attaque ou de défense.

Ainsi Mârcea, habile et vaillant capitaine, vrai preux de l'Orient, est en outre l'un premiers princes de l'Europe qui aient employé des troupes réglées; et c'est à son courage et à sa passion pour la guerre, que les Romans doivent de s'être maintenus jusqu'à lui libres et égaux. Ils sont encore tous soldats et laboureurs et courent alternativement de la charrue aux armes, et des armes à la charrue; ils sont encore tous également imposés, et tous participent aux charges de l'état, et le corps des *scutelnici* est une preuve que

ceux qui se faisaient remplacer dans le service militaire étaient soumis comme en Angleterre au droit de *scutage;* mais bientôt, par l'effet même de cet esprit belliqueux qui l'a réduit au tribut d'argent et d'hommes, lorsque ses successeurs, incapables de s'en affranchir, ne font au contraire que l'augmenter à l'envie, l'égalité cesse; le vieux soldat rentré dans ses foyers y trouve sa femme en pleurs; sa fille ou son fils qu'il a laissé au berceau a disparu. Pauvre, car il n'a combattu que pour la patrie, il est réduit à vendre son champ, sa chaumière, et bientôt, dans l'impossibilité de fournir son contingent à l'état, il se vend lui-même; et tandis qu'il n'y avait eu jusqu'alors que des preux, Boïeri et Mosnegi, il s'établit des preux et des soldats, et il n'y aura bientôt plus que des boïers et des clàcas'i, c'est-à-dire, des seigneurs et des serfs. Tel est pour la Vallaquie, pour la Moldavie même, le résultat des trente-trois ans de guerre de Mârcea I; c'est lui qui amène, prépare, nécessite, pour ainsi dire, les institutions aristocratiques que Radu et Étienne, tous deux quatrièmes du nom et tous deux surnommés *grands*, vont donner à ces deux pays. Faut-il donc lui savoir maintenant un si grand gré de sa valeur et de sa passion pour le métier des armes, et n'eût-il pas été à désirer, au contraire, de le voir concentrer toutes ses forces à l'intérieur, au lieu de chercher à s'étendre, moins prêt à saisir toute occasion de se montrer, moins indécis dans l'alternative, plus constant dans ses alliances, et surtout plus étroitement lié avec la Moldavie, au lieu de lui faire une guerre de courte

durée, il est vrai, mais d'où naquit une rivalité qui devint fatale aux deux pays? Tels étaient, je pense, les devoirs de Mârcea; tel était l'intérêt des deux familles Vallaque et Moldave; mais c'est ce qu'il ne comprit pas, c'est ce que les princes romans ne voulurent jamais comprendre.

Le principe électif lésé par suite de l'estime qu'il inspire à ses concitoyens.

Cependant à sa mort (1418), tant son nom a de prestige, tant est grand l'amour qu'il sut inspirer! la nation qui s'assemble pour lui donner un successeur, par respect pour sa mémoire, et en reconnaissance de ses longs et pénibles travaux, décide que les princes ne seront plus désormais élus que dans sa famille, celle de Bassaraba, et porte au trône Mârcea II son fils aîné. Cette violation du principe électif ne tarde pas à produire ses fruits. La famille de Vàcàras' qui n'a pas démérité du pays, ne peut souffrir impunément le déshonneur qui lui est fait. Fondatrice par Radu du duché de la terre romane, elle ne perdra aucune occasion de faire valoir ses droits non pas au trône mais à l'éligibilité.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

DE 1418 A 1508.

—

GLOIRE MILITAIRE, NOBLESSE, LIBERTÉ.

Mârcea I avait laissé quatre fils, deux légitimes, Mârcea et Vlad, et deux naturels, Vlad et Michel. Mârcea II venait d'être porté au trône par le vœu de la nation lorsque Vlad et Michel ses frères s'élèvent en prétendants et le lui disputent. Déjà Michel s'est fait proclamer à Arges', mais il n'a guère que le temps d'apposer son sceau au privilége qu'il accorde aux Ardialiens pour le pâturage de leurs troupeaux en Vallaquie. Mârcea se défait de lui facilement; à peine est-il débarrassé de ce rival qu'un autre se présente. Vlad qui depuis sa trahison envers son père s'était retiré à Constantinople, envoie en avant son fils Dan pour soutenir ses droits, le suit de près et passe le Danube avec une armée. Mârcea court à sa rencontre avec sa cavalerie; mais cette fois il est malheureux et trouve la mort dans le premier combat. Resté maître du champ de bataille, Vlad l'est aussi du trône. Il n'en jouit pas

V. Mârcea II. B. 1418-19.

V. Vlad II. 1419-23.

longtemps. Il va se faire tuer en 1422 sous les murs de Constantinople où il combattait dans les rangs des infidèles. C'était le juste prix de son ingratitude envers les Grecs dont il payait si mal l'hospitalité. Il n'a laissé d'autre souvenir que le monastère de Snagove aujourd'hui converti en prison d'état. A la nouvelle de sa mort la nation s'assemble, porte au trône Vlad III, second fils légitime de Mârcea I, et Dan suivant une autre marche que son père, retourne à Constantinople, y combat contre les infidèles et réclame pour prix de ses services l'assistance de ce même empereur envers lequel son père vient de se montrer si ingrat. L'empereur met à sa disposition une galère armée qui le conduit à Kilia d'où il s'avance par terre et avec prudence en Vallaquie.

V. Vlad III, B., dit Sturdza et Pancrace le Blanc. 1422-46.

Pendant ce temps les Turcs assiégent Brus' en Ardialie (1420) et mettent en fuite Nicolas d'Esac à la bataille de Hatzeg; deux ans après ils assiégent et prennent Cromstadt et signent à Mullbach une trêve de deux ans avec Sigismond. D'un autre côté, Alexandre de Moldavie accueille (1418) trois mille familles arméniennes émigrées d'Asie et les établit à Suciava et dans cinq autres villes, resserre chaque jour les liens d'amitié avec la Pologne et Jagellon qui vient encore de le mettre à l'épreuve (1419) trouvant en lui un allié fidèle, lui accorde la main de sa sœur Ringala. Le mariage a lieu en décembre 1421. Comme il lui reste de son premier mariage un fils, Elie, qui doit lui succéder, il l'oblige, dans le cas où il viendrait à mourir, à reconnaître pour douaire à sa nouvelle

Arméniens émigrés.

épouse Seret et Melcove avec toutes leurs dépendances et une pension viagère de six cents ducats. Deux ans après (1423) il envoie à Jagellon un renfort de quatre cents cavaliers qui lui gagnent sur les chevaliers teutons la ville de Mariembourg, et Jean Paléologue, fils de l'empereur Manuel, de retour de son entrevue à Bude avec Sigismond, passant par ses états, 1424, il lui fait une réception brillante et cordiale. Miron assure que le prince Bysantin lui ayant demandé comment, entouré de si puissants ennemis, les Polonais, les Hongrois, les Tartares et les Turcs, il faisait pour se soutenir, « sur Dieu et mon épée, » répondit Alexandre. Cette réponse et l'accueil qu'il avait reçu l'ayant pénétré d'admiration pour le duc de Moldavie que son grand âge et sa barbe blanche rendaient d'ailleurs vénérable, il eut hâte, dès son arrivée à Constantinople, de lui envoyer par des ambassadeurs, une bulle d'indépendance pour son archevêché, et pour lui la couronne de roi, la chlamyde et la chaîne d'or Alourgida. Jean Paléologue à la cour d'Alexandre.

Sur ces entrefaites, Dan n'aboutissant à rien avec les faibles secours qu'il en a reçus et voyant qu'il ne peut espérer davantage, prend le parti de s'adresser au sultan Murat III. Celui-ci venait de se débarrasser du prétendant Mustapha. L'occasion était favorable pour s'attirer ses bonnes grâces. Il lui envoie une ambassade qui le félicite de sa victoire, lui prête en son nom foi et hommage et lui promet de doubler le tribut. A ces conditions, Murad lui accorde des secours et il se rend en peu de temps maître de tout le bas pays. Il s'y maintient près de deux années, toujours en guerre, V. Dan, III, B. 1424-26.

toujours à cheval, pillant et rançonnant les Mos'neni; mais lorsqu'ayant épuisé toutes ses ressources, il essaye de s'étendre vers le haut pays, Vlad III marche à sa rencontre, l'atteint et, plus heureux que son frère, le taille en pièces, le fait prisonnier et l'oblige sous ses yeux à se percer lui-même de son épée (1426). Le châtiment est cruel, mais juste et d'un grand sens. Dan avait promis au sultan double tribut, il avait apporté la guerre civile, Vlad veut qu'il annule ainsi lui-même sa promesse et qu'il éteigne dans son propre sang le feu de la discorde qu'il a jeté dans le pays. Il se trompe, l'ambition est une hydre dont on ne peut couper toutes les têtes et il devra combattre encore trois nouveaux prétendants.

Il se perce de son épée.

Les Moldaves font défaut à Sigismond.

Jusque-là, Sigismond, qui se prépare à recommencer la guerre contre les Turcs, se rend en Ardialie et s'y concilie les Saxons par *de nouvelles franchises* qu'il accorde aux habitants de Cromstadt. Il les exempte entre autres de toute levée d'hommes et réunit à leur territoire quelques portions des districts adjacents. Il fait en même temps demander à Jagellon les secours stipulés dans leur traité de 1419 et principalement les auxiliaires du duc de Moldavie; au commencement de 1427, il entre en Vallaquie, la traverse et va se faire battre en Servie au mois de février de l'année suivante.

Irrité de sa défaite, il en rejette la cause sur l'absence des Moldaves, et, pour s'en venger, presse Jagellon de terminer la question du partage des provinces demeurées en *statu quo*. Mais en vain excite-t-il

l'ambition de Vitold qu'il a convoqué à la conférence, (1429) Jagellon, généreux envers son allié, paraît trouver encore le moyen de temporiser. « Vous accusez les Moldaves, dit-il à Sigismond, mais il n'y a point de leur faute; ils vous ont vainement attendu près d'une année, et, impatientés de vos lenteurs, ils ont porté leurs armes d'un autre côté. » Le partage est ajourné, mais la mort de Vitold qui survint peu après réalisa les vœux de Sigismond. La mésintelligence s'établit entre Jagellon et ses grands vassaux, il travaille à l'entretenir. Svidrigaïl, qui succède à Vitold, se voyant obligé de défendre ses droits sur la Podolie que Jagellon lui réclame, tâche de se faire un allié d'Alexandre, et celui-ci, cédant à l'espoir de réunir ainsi la Podolie qui lui a été enlevée, brise avec Jagellon, et se laisse entraîner dans une guerre injuste dont il doit être la première victime. En effet, le roi de Pologne, instruit de ce qui se trame contre lui, a déjà pris ses mesures: il a appelé à son secours les Tartares de Budjak; et lorsqu'après avoir ravagé le territoire de Snyatin (1431), Alexandre se retire avec un butin immense, il tombe sur lui, écrase son armée, et le poursuit si vivement qu'à peine a-t-il le temps de repasser le Dniester. Cette attaque imprévue, la chasse que lui donne l'ennemi, les difficultés qu'il éprouve au bord du fleuve, la transe où il est d'être fait prisonnier, lui donnent un tel coup, qu'il est saisi soudain d'une fièvre violente et qu'arrivé à Suciava, il se couche pour ne plus se relever. La défaite de Théodose, prince des Ostrogs, ayant tout pacifié, Jagellon envoya des dé-

Alexandre brise avec Jagellon.

légués à Alexandre lui porter son pardon et lui demander son serment, mais il n'eut pas la force de sortir de son lit. Il fit jurer pour lui son fils Étienne, et à quelques jours de là, vers la fin de novembre 1472, il termina en chrétien une vie pleine et moins glorieuse par ses entreprises guerrières, que par les bienfaits, dont pendant son règne de trente un ans il ne cessa de combler son pays. Brave sans témérité, il sut courir aux armes toutes les fois qu'il le jugea utile; d'une sagesse rare, il comprit l'avantage pour son peuple de la constance de son amitié avec la Pologne, et la guerre de 1431, serait le seul reproche que l'on pourrait lui faire s'il ne se l'était fait lui-même; religieux et éclairé, il employa tout son temps à donner à son peuple de sages institutions; moins maître enfin de ses sujets que leur père, il maintint parmi eux, comme Mârcea I parmi les Vallaques, cette douce égalité qui s'efface bientôt après eux, et dont les Romans n'ont plus conservé que le terme symbolique de *frate*. Frère est toujours le mot dont ils se caressent en s'abordant; mais au lieu d'être comme en ce temps l'expression vraie du cœur, ce n'est plus aujourd'hui qu'un son machinal des lèvres. Il est à croire cependant, que, pour avoir survécu au régime destructif des Phanariotes, il est destiné un jour à servir de mot de ralliement à tous les peuples de la Dacie. La même année Jean Castriot, seigneur de Croïa, privé de ses biens et de ses enfants, termine comme lui en chrétien une vie pleine de combats, de douleurs et de misères.

Mort d'Alexandre.

Ce qu'est devenu le mot Frate.

M. Élie I. 1432-44.

Alexandre laisse plusieurs enfants; mais deux seuls

sont légitimes, Ilias ou Élie, qu'il avait eu de sa première femme, et Stesco (1) ou Étienne, qu'il avait eu de la sœur de Jagellon. Quoique l'aîné, quoique reconnu par la nation, quoique confirmé par la Pologne, Élie ne régna pas un an tranquille. La guerre civile qui éclate en Vallaquie est d'un funeste exemple pour les Moldaves, et tandis que Vladislas dispute le trône à Vlad III, Étienne, qui veut régner à tout prix, s'efforce d'obtenir la faveur de Jagellon, lui prête serment à Suciava avant la fin de l'année, et se croyant suffisamment soutenu par les intrigues de Ringala, sa mère, fait à son frère une guerre acharnée. Vlad venait d'en finir heureusement avec son compétiteur. Élie lui demande des secours, et Vlad accourt avec toutes ses forces, défait Étienne à Alotina, s'empare de la personne de Ringala, sa mère, et la livre à son allié, qui a la cruauté de la faire noyer. Cette lâcheté ne fait qu'accroître et justifier s'il se peut l'ambition de son rival. Étienne court en toute hâte en Pologne, criant partout vengeance de la mort de sa mère. Les députés d'Élie marchent derrière lui avec des présents considérables, et ils poursuivent en même temps et à l'envi, de Niepolemniecz à Zemsecz, Jagellon, trop grand pour hésiter entre les plans de l'un et les présents des autres, entre son devoir et la honte; Ringala est sa sœur. Aussi, en dépit du serment que vient de lui prêter Élie le 3 juin, se déclare-t-il pour Étienne. Celui-ci rentre aussitôt en Moldavie à la

Guerre civile dans les deux principautés.

M. Étienne II. 1433-44.

(1) Abréviation de Stéphanesco.

tête de troupes polonaises, et le 13 décembre 1433, Jagellon lui envoie Étienne Ruczaski à l'effet de recevoir son serment, avec réserve qu'il viendra le renouveler lui-même à la première demande, et pour dédommager Élie, lui fait don de terres considérables en Pologne. Cependant Élie est mécontent, il ne songe qu'à rentrer en Moldavie, et il y est bientôt les armes à la main. Vaincu et fait prisonnier à la bataille de Darmanesci, il est reconduit dans les terres que lui a données le roi et gardé à vue. C'est alors seulement qu'Étienne prête serment entre les mains de Ruczaski. Peu de temps après, ses victoires sur les Tartares dans la Podolie et la Russie rouge inspirent tant de confiance à Jagellon, que celui-ci le tient quitte de renouveler son serment et lui donne rendez-vous à Halicz pour s'entendre avec lui sur les moyens de tenir les Tartares en respect. Le rendez-vous n'eut pas lieu, car, chemin fesant, comme, après une marche longue et pénible où il avait souffert de la chaleur, le roi s'était arrêté à l'ombre d'un bois épais pour s'y rafraîchir et qu'il avait été retenu trop longtemps par le chant d'un rossignol, il se releva avec une fluxion de poitrine dont il mourut quelques jours après, le 13 mai 1434.

Dans le courant de ces deux dernières années, les Turcs avaient ravagé l'Ardialie; les Vallaques, après avoir mis à la raison les Saxons de Cronstadt, avaient excité leurs frères de Vàcàras' à la révolte (ce duché leur était enlevé depuis huit ans); et Sigismond, trop occupé des troubles des Hussites, n'ayant ni le temps ni l'occasion, ni la force de faire valoir ses droits sur

la Moldavie, s'était contenté de faire insérer dans le règlement de 1433, à la diète de Hongrie : « Que le » duc de Moldavie est du nombre de ceux qui, avec » toutes leurs forces, sont obligés de servir le royaume » contre les Turcs et contre la Vallaquie (1). » Mais c'est en vain qu'il commémore et spécifie dans cet acte (2) que le *royaume* de Moldavie fait partie des États soumis à sa royale majesté; Étienne ne tient aucun compte de ce qu'il lui plaît de faire écrire, et reste fidèle à la Pologne. Il y va de son intérêt, puisqu'en cas de défection, cette puissance peut lui opposer sur-le-champ un rival légitime. Là est toute sa crainte, car il n'ignore pas que, par le secours de la régente Sophie, sa belle sœur, Élie ne puisse recouvrer la liberté : il sait même que, profitant de la minorité du jeune Vladislas, il est déjà parvenu à la faire mettre en question à la diète, qu'il a des chances de succès et que, s'il ne se hâte de faire naître quelque occasion de signaler son dévouement à la Pologne, il court risque d'être supplanté. Décidé donc à quelque action d'éclat, tandis que cette question s'agite, il entre en Silésie, enlève Breslau aux Lithuaniens et la remet au roi sans lui demander même les frais de guerre. Cette courtoisie décide du sort d'Élie. Il reste prisonnier jusqu'à la majorité du roi. Cette décision est pour lui un coup de foudre; mais il en revient, reprend courage, dédaigne toute plainte contre sa belle-sœur, et, convaincu qu'il n'a plus à compter sur elle, il ne

(1) *Voy.* Engel, p. 168.
(2) *Voy.* note 37.

pense plus qu'à s'aider lui-même. Ses amis sont nombreux en Moldavie, il trouvera aussi des mécontents prêts à se rallier à lui ; sa cause d'ailleurs est légitime, il n'a donc d'autre parti à prendre qu'à s'évader. C'est ce qu'il tente en effet, et il y réussit en trompant la vigilance de son gardien, Pierre Lofrandjetz. Dès qu'il a gagné les frontières, il écrit à Vlad III de lui envoyer des secours, et sans les attendre, car Vlad est occupé lui-même à repousser les attaques d'un prétendant du nom d'Alexandre, il passe sur le territoire de Moldavie. A peine y a-t-il mis le pied qu'il se voit entouré d'un parti puissant. Il se met à sa tête et recommence la guerre de plus belle. Elle est de courte durée, mais sanglante et affreuse de la part d'Élie, car il traite comme coupable de trahison tous les partisans d'Étienne, et, quoique vaincu deux fois de suite à Podraga le 4 août 1435 et quelque temps après à Piperesci, il atteint son but. Sa belle-sœur est parvenue à intéresser la diète en sa faveur, et il est décidé qu'il partagera la Moldavie avec son frère. On envoie des commissaires polonais pour tout régler. A Étienne, Bilgorod et les ports de la mer Noire, Tschin, Kilia, Ismaël et Oblatz, à peu près la Bessarabie actuelle ; et à Élie, Hotin, Suciava, Ias'i, Galatsi et Bûrlatu, c'est-à-dire la Moldavie proprement dite.

M. Étienne et Élie. 1435.

Au comble de ses vœux, Élie va trouver le roi à Limberg et lui prête serment. Vladislas l'embrasse, donne la main à ses Boïers, et lui demande pour tribut annuel deux voitures d'esturgeons, cent chevaux, quatre cents pièces de soie cramoisie et quatre cents

bœufs, en échange de quoi il lui assure en cas de malheurs la possession de la forteresse de Halisch. Étienne, qui ne veut pas rester en arrière, offre à son tour de se rendre à Limberg; mais le roi n'a pas le temps de l'attendre, et se contente de lui faire prêter serment à Bilgorod et jurer en même temps paix et amitié à son frère. Pendant quelque temps ils vivent en effet en bonne intelligence, ne s'occupant que de rivaliser de dévouement envers la Pologne. Pour dédommager Vladislas des ravages de son père en Podolie, Élie s'engage (1437) à lui restituer le district de Sapin (1). Cette restitution n'eut lieu qu'en 1444. Quant à Étienne, il lui offre sans motif un présent annuel de cinq mille ducats et de quatre cents chevaux. C'est ainsi que la jalousie qui devait les diviser, les maintint d'accord et que pour éviter une guerre civile ils aliénèrent les droits politiques de leur pays.

Leur cour à la Pologne.

Cependant l'insurrection d'Ardialie dure toujours. Antonie Nagy, à la tête des Vallaques de Vàccàras', connus depuis Geysa sous le nom de *Nobles*, réclame (1436) l'indépendance, appelle Vlad à son secours, et fait entrer dans son parti les Saxons et les Szicles. Ce que voyant, et ne sachant comment apaiser les esprits, le Vice-Voïvode Lorandus Lepez fait sur-le-champ un appel aux armes contre les Turcs. Murad est devant Belgrade! Soudain les trois nations, Szicle, Saxonne et Noble, oubliant la liberté pour la religion, renouvellent pour celle-ci le serment qu'ils viennent de faire

Union des trois nations de l'Ardialie.

(1) *Voy.* note 38.

pour la première, en sorte que Vlad, n'ayant plus à leur prêter main-forte contre la Hongrie, croit n'avoir rien de mieux à faire que de se rendre avec Georges Bulcovici, despote de Servie, auprès de Murad, pour lui rendre hommage et lui offrir ses services. Cette démarche pusillanime, dans laquelle il pense voir son salut, faillit faire sa perte. Le grand visir Fudullah, gagné par la famille de Dan, s'empare de sa personne et l'envoie prisonnier à Gallipolis. Il y serait longtemps resté si les Turcs eussent eu l'avantage de cette campagne; mais déjà les Ardialiens sont en armes et, commandés par Jean Corvin leur compatriote, ils se sentent invincibles et sûrs de la victoire. En effet, à quelques jours de là, Belgrade est libre, toute la Servie est évacuée, et le vainqueur obtient l'élargissement de Vlad à condition toutefois qu'il livrera ses deux jeunes fils en otages. Ainsi fut fait. L'année suivante (1438) les Turcs reviennent à la charge, pénètrent en Ardialie, saccagent Mullbach, assiégent Hermanstadt, poussent jusqu'à Cromstadt, et pillent et brûlent les faubourgs de cette ville. Ils se retiraient avec un butin immense et soixante-dix mille prisonniers, lorsque Huniade, à la tête de ses Vallaques, se met à leur poursuite, les atteint au bord du Danube, les taille en pièces et leur enlève leur butin. C'est en récompense de cet éclatant service que Vladislas le crée Voïvode d'Ardialie et Bano d'Isvoreni et de Temes'var.

Vlad III, prisonnier de Fudullah.

Jean Corvin, Voïvode d'Ardialie.

Tandis que ceci se passe entre la Hongrie et les Turcs, Svidrigaïl, dépossédé de la Podolie, erre pendant trois ans en fugitif sous l'habit de pâtre, à travers

les bois et les montagnes de la Moldavie, et les Tartares la dévastent jusqu'à Botos'han (1439). Parvenu à se réconcilier avec Vladislas, il en avait obtenu le château de Lusk, mais il devait attendre encore deux ans avant d'en prendre possession. Custutovicth, duc de Lithuanie, refuse de s'en dessaisir, et ce n'est qu'à sa mort que Svidrigaïl peut y rentrer en maître.

Résultat du concile de Florence.

Cette année eut une trop grande influence sur les destinées des Moldo-Vallaques, pour ne pas nous y arrêter un instant et montrer quel fut pour eux le résultat du concile de Florence. Depuis leur établissement, les deux duchés de Vallaquie et de Moldavie voguaient sans cesse entre l'orthodoxie grecque et l'orthodoxie latine, le peuple tenait à la première, les ducs sentaient l'avantage de la seconde. Plusieurs d'entre eux avaient contracté des alliances avec des princesses du rit latin et fondé des évêchés de ce rit. Les évêques grecs de Moldavie, après avoir été soumis à la juridiction de l'évêque de Halicz, avaient obtenu un archevêque métropolitain, et Jean Paléologue l'avait fait déclarer indépendant. Les évêques de Vallaquie relevaient encore des patriarches de Tûrnova en Bulgarie, lorsque, vers la fin du quatorzième siècle, les papes employèrent tous leurs efforts pour amener l'Orient à s'unir à l'église latine. Arges', Melcove, Bacchèu étaient les siéges de leurs évêques, et l'activité de leur propagande leur faisait espérer gain de cause. L'époque du concile arrivant, Joseph Métrophanus, archevêque métropolitain de Moldavie, et les évêques de Bucuresci et de Tûrgovici, sous le titre *in partibus* d'archevêques de Nico-

médie et d'Amadie, s'y rendent avec l'intention de signer l'union, et la signent. Malheureusement un brouillon, un intrigant et un ambitieux, se réunissent pour annuler l'heureux effet que promettait cette sage détermination. Marc d'Éphèse, homme récalcitrant et ambitieux, quitte brusquement le concile, et fulmine contre ceux des religionnaires grecs qui ont pris part à l'union; son diacre Théoctiste, d'origine bulgare, accourt à Suciava pour engager les deux princes corégnants, Élie et Étienne, à se maintenir dans la foi de leurs pères, et Grégoire Zamblic, gérant de l'archevêché, trahit son maître absent pour prendre sa place.

Comme il lui importe peu de qui il la doit tenir pourvu qu'il la tienne, il passe devant Constantinople et va se faire sacrer à Acrida. De retour en Moldavie avec une suite de prêtres versés dans l'écriture cyrillienne, il leur fait traduire les livres latins, fait de ceux-ci un auto-dafé, et détruit en moins de trois ans tout ce qu'avaient pu faire, à l'aide de la princesse Marie, Sartorius, Étienne Zajonski et Thomas Ernèbe, qui, depuis trente-six ans se succédaient à l'évêché catholique de Bacchèu. Sa propagande agissant aussi en Valaquie, il rattache bientôt cette province à sa cause. Tous les papiers, tous les manuscrits y sont brûlés, la Bible et la lithurgie, traduites en lettres cyrilliennes, y remplacent la Bible et la lithurgie de langue romane, et bientôt la messe n'y est plus dite qu'en sclavon; bientôt enfin la plupart des livres sont écrits dans cette langue que ni le peuple, ni les prêtres eux-mêmes ne

comprennent. Grâce à cette rébellion de l'intolérance contre l'esprit de ralliement, l'union n'a pas lieu; mais avant un siècle la Moldavie sera vassale de la Porte; pendant trois cents ans, les Romans verseront leur sang pour conserver un dernier reste d'indépendance, et quand il aura tout coulé, quand toute lueur de liberté sera éteinte, quand il ne leur restera plus que leur langue pour en rappeler le souvenir, la lie du Phanar, regrattiers et planteurs de choux, serruriers et colporteurs, marchands d'oranges et de savon, viendra, pour la leur faire oublier et les abrutir, étaler son orgueil et son insolence sur des trônes où le patriotisme et le courage n'auront pas toujours eu le temps de s'asseoir.

Tel est l'état des choses, lorsque la mort de Sigismond (9 mars 1440) laisse vacant le trône de Hongrie. Il appartient au roi de Pologne, et Vladislas, en en prenant possession, promet de réincorporer au royaume les parties qui ont été détachées par la violence, avec réserve toute fois du *statu quo* pour la Podolie, la Gallicie et la Moldavie, jusqu'à ce qu'il ait été décidé par une commission mixte, en vertu de ses traités avec Sigismond, quelle est de la Pologne et de la Hongrie, celle qui offre le plus de droits sur ces contrées.

Quelques mois après, tout l'Islamisme est en mouvement. D'un côté, les Turcs font irruption en Servie, et viennent assiéger Belgrade; de l'autre, les Tartares renouvellent leurs ravages en Moldavie. Élie et Étienne les repoussent avec perte, et ils n'y reviennent pas de

longtemps. Mais en vain Jean Corvin fait-il lever aux Turcs le siége de Belgrade, leur défaite les irrite, et, l'année suivante, ils recommencent leurs attaques avec plus d'acharnement que jamais, et pénètrent en Ardialie, sous les ordres de Mèzid-Bey. Jean Corvin quitte à l'instant Veissembourg, et marche contre lui. Malgré la rapidité de sa marche, il arrive trop tard pour empêcher la défaite de Georges Lépez à Isamimza, le 8 mai; mais il la venge complétement quelques jours après. Il bat les Turcs, leur tue quinze mille hommes, fait prisonnier leur général et son fils, leur tranche la tête, la fait placer sur un chariot qu'il a rempli de leurs dépouilles, et envoie cet horrible présent à Georges Bulcovici. Ce Georges Bulcovici était fils d'Étienne Bulcus. Élevé chez les Turcs, et plus musulman que chrétien, il avait donné sa fille Cantacuzène à Amurath II, et cette alliance lui avait conservé l'ombre de pouvoir dont il jouissait auprès du sultan. A cette nouvelle, Amurath envoie Chéab-Uddin avec une armée de quatre-vingt mille hommes, avec ordre de s'emparer de l'Ardialie. Mais ce nouveau général n'est pas plus heureux que Mèzid-Bey. Il est plusieurs fois battu et mis en déroute. Jean Corvin le poursuit dans toute la Servie, remporte sur lui une grande victoire à Vasag (1442), lui fait cinq mille prisonniers, lui prend deux cents drapeaux, et, après l'avoir exterminé dans un troisième combat à Ialovatch, en décembre de la même année, marche contre le sultan Murad, le taille en pièces à la bataille de Nise, lui enlève neuf drapeaux, lui tue deux mille hommes, lui fait quatre

Victoires de Jean Corvin.

mille prisonniers, et le chasse au delà des Balkans.

Depuis cinq ans déjà la renommée ne fait bruit dans toute l'Europe que de la valeur et des exploits de Jean Corvin, et cette dernière campagne venant à porter l'admiration au comble, Félix V fait tous ses efforts pour déterminer les princes chrétiens à lui envoyer des secours.

Georges Catriot dit Scanderbey.

C'est alors que Georges Castriot sent se réveiller dans son cœur le souvenir de son origine et sa haine pour les musulmans. Livré aux Turcs par son père, avec ses trois autres frères et ses cinq sœurs, il avait comme eux embrassé l'islamisme; le plus jeune de tous, il avait su par sa vaillance, son adresse, sa générosité se faire aimer et admirer de ses nouveaux coreligionnaires, et sa magnanimité et son origine lui avaient valu de leur part le surnom de Scanderbey (prince Alexandre). Dès l'âge de dix-huit ans, il était déjà sandjak, et commandait en cette qualité cinq mille hommes de cavalerie. La mort de son père l'avait fait réfléchir, et depuis dix ans il n'attendait qu'une occasion de le venger, lorsque enthousiasmé par les succès de Jean Corvin et pressé par les seigneurs épirotes de se mettre à leur tête, il abjure tout à coup l'islamisme, lève l'étendard de la révolte, court au-devant du sultan Murad et l'achève, arrête dans sa fuite son secrétaire, se fait remettre la citadelle de Croïa, et, par un coup de politique que le désespoir peut seul suggérer, fait impitoyablement massacrer et le secrétaire et les Turcs qu'il a sous ses ordres et la garnison de Croïa, et tous ceux enfin qui se trouvent épars dans l'Albanie et dans

l'Épire. La fortune continue de marcher sous ses drapeaux ; digne émule de Jean Corvin , il sert comme lui pendant vingt ans de colonne à la chrétienté. A peine est-il rentré dans ses biens, qu'il convoque à Alésio une assemblée de tous les princes d'Épire et d'Albanie, et leur propose la guerre contre les Turcs. Nommé général en chef, d'une voix unanime, il marche contre Ali-Pascha, à la tête de huit mille cavaliers et de sept mille fantassins, et son premier combat est une victoire (1).

De son côté, Jean Corvin n'attend pas les secours que lui annonçent les promesses du pape. Il veut profiter et de l'éloignement d'Amurath, alors occupé en Asie, et de la diversion que la conduite de Castriot vient de faire faire aux forces musulmanes. Il ne se consulte qu'avec Vladislas, et tous deux sont d'accord sur la nécessité d'agir avec le plus de diligence possible. Dès le 4 août, le roi, les prélats et les barons prêtent serment à Dieu, aux saints; à saint Étienne, patron de la Hongrie; à saint Ladislas, patron de la Pologne, d'être à Orsova avant le 1er septembre, et de ne pas laisser finir l'année sans avoir chassé les Turcs de l'Europe. Le 20 octobre, ils arrivent à Nicopolis avec une armée de dix mille hommes et deux mille chariots de provisions et de bagages. Arrivés là et comptant leurs forces, ils sentent qu'ils ne feraient pas mal d'engager le duc de Vallaquie à venir les joindre. Ils connaissent sa force d'âme et le courage des siens; ils

(1) *Voy.* Sismondi, tome VI, p. 387.

l'ont vu, abandonné à ses propres ressources, soutenir sans désespérer une guerre dont toute la chrétienté eût eu peine à sortir triomphante; ils savent enfin qu'il n'a cédé qu'au nombre, et qu'il sera toujours prêt à rejeter une alliance que l'abandon de ses voisins lui a fait une nécessité d'accepter (1). Vlad n'a pas attendu leur invitation; il est déjà en marche et déjà de l'autre côté du Danube, dans la forêt de Sulon, une scindrôme lui a prédit la mort de Vladislas. Il arrive, on tient conseil. Vladislas l'engage à s'unir à lui, le presse, et l'en conjure par les mânes de ses ancêtres. Jetant alors les yeux autour de lui, remarquant le peu de monde qui l'entoure, et se rappelant d'ailleurs la prédiction de la scindrôme. « Rebroussez chemin, lui répond Vlad, je » sais par expérience combien est grande la puissance » des Turcs; je sais qu'ils traînent avec eux plus d'es» claves à la chasse que vous ne menez d'hommes à la » guerre. Croyez-moi, renoncez à cette entreprise té» méraire ou mettez-vous en force; mais plutôt réser» vez vos soldats pour une meilleure occasion; car en » supposant qu'ils vous suffisent pour cette campagne, » que ferez-vous après? et ne savez-vous pas d'ailleurs » que voici l'hiver, que vous n'avez pas de vivres, que » vous ne pouvez pas plus compter sur la faiblesse de » l'empereur de Bysance, que sur la flotte des Génois » et des Vénitiens; que ces derniers, peuples de mar» chands, pencheront naturellement du côté du vain» queur, qu'ils n'ont qu'à se plaindre de la Hongrie,

Vlad III au conseil de Nicopolis.

(1) *Voy.* note 39.

» tandis qu'au contraire ils n'ont qu'à se louer du sul-
» tan, qui leur a ouvert le détroit? Ainsi, je vous en
» conjure à mon tour, roi, princes, prélats et barons,
» rentrez en Hongrie, et avant d'exécuter une si
» grande entreprise, convoquez toute votre noblesse,
» appelez à votre secours les États voisins, et quand
» vous serez en force, marchez et triomphez. » Ces mots, prononcés avec effusion, font dans l'assemblée une sensation profonde, et la plupart des membres du conseil pensent comme lui; mais le cardinal Julien et Jean Corvin, allié à la famille de Dan, l'ennemi de Vlad, s'écrient aussitôt que les Hongrois ne sont pas dans l'habitude de compter leurs ennemis et de reculer devant le péril; ils vont même jusqu'à faire planer de fâcheux soupçons sur le duc de Vallaquie, en disant qu'il s'est peut-être entendu secrètement avec les Turcs. Vlad ne juge pas à propos de répondre à cette maligne insinuation; il se tourne vers le roi, et d'une voix calme : « Ou votre fortune ne vous a jamais trahi,
» lui dit-il, ou un destin aveugle vous détourne de mes
» avis. Quoi qu'il en soit, si je n'ai pu persuader votre
» conseil, je veux du moins l'aider de toutes mes
» forces. » Et, à l'instant, il ordonne à son fils d'aller se ranger avec quatre mille cavaliers sous les drapeaux de Vladislas. Puis, il ajoute en se retirant : « Je prie-
» rai Dieu de réaliser les espérances de succès dont
» vous et les vôtres êtes remplis. »

Vers le soir du même jour, Vlad prend congé du roi, lui donne deux de ses pages avec ordre de ne jamais le quitter, et lui fait don de deux chevaux magni-

fiques. « Dieu vous garde ! lui dit-il les larmes aux yeux » en les lui offrant, mais s'il vous arrive malheur, ils » pourront vous être utiles et profitez-en pour vous sau- » ver. » Ce dit, il le salua et repassa le Danube (1).

Le lendemain l'armée se met en marche sur Varna, de manière à pouvoir soutenir avec vigueur les attaques imprévues de l'ennemi. Jean Corvin marche à l'avant-garde à la tête des quatre mille Vallaques et de trois mille Hongrois. Vladislas se tient au centre à une grande distance, l'étendard de la croix près de lui ; les bagages le suivent, et la foule des volontaires forme l'arrière-garde. Ils arrivent en bon ordre à Varna et y attendent les renforts de Constantin Paléologue. A cette nouvelle Murad I qui avait abdiqué en faveur de Mahomet II son fils, sollicité par ses pachas, reprend en mains le commandement (2), achète la paix des Génois en leur payant un ducat par tête, passe le Bosphore sur leurs vaisseaux et vient camper avec une armée de cent quarante mille hommes à quatre mille pas de l'armée chrétienne. L'hiver approchant et l'empereur grec n'arrivant pas, Vladislas se décide à livrer combat (10 novembre 1444). A la pointe du jour les deux armées sont en ordre de bataille. L'évêque de Varadin la Grande commande l'aile gauche, composée en grande partie de cavaliers polonais, et s'appuie sur le lac qui est à sa droite ; Vladislas, à la tête de l'infanterie hongroise et les bannières des grands vassaux déployées devant lui, se poste entre le lac et Varna;

(1) *Voy.* Engel, Callimachi, Fessler, Pray, Bonfin.
(2) *Voy.* Cantémir.

l'évêque d'Erlau et le bano Franz de Thalocz commandent l'aile droite qui a pris position entre le lac et la mer. C'est dans ses rangs que flotte le grand drapeau noir du royaume porté par Étienne Bathory. Quant à Jean Corvin, il n'a point de place fixe, il se portera avec ses Vallaques partout où besoin sera (1); il fait couvrir les derrières de l'armée par les chariots et recommande au roi de ne pas bouger avant qu'il ne le lui fasse dire. L'aile droite des Turcs est commandée par le Beglerbeg de Romélie, l'aile gauche par celui d'Anatolie, et le centre par Murad en personne à la tête de ses janissaires. Il s'est retranché par un fossé et des chevaux de frise; les chameaux et les bagages couvrent les derrières et, devant lui, au haut d'une pique, est cloué le traité juré sur l'évangile et déchiré par Vladislas (2).

Les chrétiens laissent aux Osmanlis l'honneur de commencer l'attaque. Quinze mille cavaliers d'Asie s'élancent les premiers et viennent se briser contre les Hongrois et les Vallaques de Jean Corvin, qui les poursuivent jusqu'à la tente du sultan. Ce que voyant, Vladislas quitte sa place et cherche à prendre le sultan en queue. Murad effrayé de la rapidité de ces manœuvres, veut prendre la fuite, mais le Beglerbeg d'Asie l'arrête et ils chargent ensemble le corps de Vladislas. Le combat devient terrible, Vladislas et Murad se cherchent dans la mêlée; ils se rencontrent. Murad perce d'un coup de lance le cheval du roi et le

(1) *Voy.* note 41.
(2) *Voy.* Hammer, t. I, p. 355.

roi tombe. Le janissaire Chodzcha Chizr se jette sur lui, lui coupe la tête, la met au bout de sa lance et s'en va criant dans la mêlée ; Chrétiens, voici la tête de votre roi ! La mort de Vladislas est pour les chrétiens le signal de la défaite. Le centre qu'il commandait est presque entièrement massacré. Pendant ce temps les Vallaques, emportés par leur ardeur, avaient pénétré jusqu'aux bagages de l'ennemi, pillé ses chameaux, ses chariots et le harem même du sultan. La nuit tombait, et ils revenaient triomphants et chargés de butin, lorsque, sur le point d'être enveloppés et apprenant la mort du roi, il prennent la fuite jusqu'au camp. C'est en vain que l'armée chrétienne essaye de prendre sa revanche le lendemain. Murad l'attaque avec cette assurance de vaincre que donne un premier avantage, la taille en pièces, la met dans une complète déroute et fait un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouvent les évêques d'Erlau et de Varadin la Grande, Étienne Bathory et le cardinal Julien; il reste maître du champ de bataille ; mais sa victoire lui coûte quatre-vingt mille hommes.

Tandis que les restes de l'armée chrétienne recueillis par Scanderbeg, passent par mer à Raguse et de là en Hongrie, Jean Corvin, qui ne parvient qu'avec peine à rallier ses troupes, bat en retraite vers le Danube, et protégé par la flottille du pape qui stationne devant Nicopolis, passe sur l'autre rive.

A peine a-t-il mis le pied sur le sol vallaque, que Vlad III, soit pour venger le mépris qu'il a fait de ses conseils, soit pour lui demander compte de la mort de

son fils, donne ordre de se saisir de sa personne, le retient un an prisonnier et ne lui rend la liberté que sur la restitution de ses duchés de Vàcàras', de Séverin et d'Omlas' (1445). Cependant Vlad est lui-même inquiété cette année par l'apparition subite de deux nouveaux prétendants, tous deux du nom de Radu. Il a peu de peine à se débarrasser du premier; mais le second, de la famille de Vàcàras' et soutenu par Murad, est pour lui un rival en présence duquel il peut d'autant moins dormir qu'il est déjà venu à bout de se faire reconnaître sous le nom de Radu III. Depuis plus d'une année il n'était occupé qu'à lui faire la guerre, lorsque l'ayant amené à un combat décisif, il est enfin assez heureux pour le voir tomber parmi les morts. Ce triomphe de Vlad III est son dernier. Jean Corvin n'a pas oublié sa captivité, et le désir de la vengeance l'a suivi en Ardialie. Profitant donc de l'embarras de Vlad avec son compétiteur, il lève des troupes, entre en Vallaquie, y met tout à feu et à sang, place sur le trône Dan IV, fils de Dan II, et force Vlad à aller chercher un refuge chez les Turcs. Vlad ne tarde pas à reparaître; au mois de mai de l'année suivante (1447), il rentre en Vallaquie à la tête d'un corps nombreux de cavaliers turcs, poursuit Dan jusqu'en Ardialie, exerce sur ce pays d'horribles représailles, en enlève quatre mille habitants qu'il a promis à ses alliés; mais comme il se retirait en les chassant devant lui comme un troupeau de bœufs, Jean Corvin d'un côté et de l'autre Dan avec quelques auxiliaires qu'il a reçus de Moldavie, tombent sur lui à l'improviste et l'écrasent. Il est fait

V. Radu III. V. 1445.

V. Dan IV. B. 1446-52.

Triste fin de Vlad III.

prisonnier; le bourreau lui tranche la tête, ainsi qu'à quelques-uns des siens; sa famille est proscrite; Dan III est vengé; mais Dan IV sera bientôt lui-même victime de ces épouvantables représailles.

Des faits du même genre se passent en Moldavie. Toujours jaloux de la faveur dont Élie son frère est l'objet de la part de la Pologne, et tout récemment encore froissé d'avoir été prévenu par son alliance avec Casimir, grand-duc de Lithuanie, Étienne est décidé à se débarrasser d'un coadjuteur dont il n'a que faire et pour en venir plus facilement à bout, trop jaloux du pouvoir pour s'en remettre aux chances d'une guerre, il l'attire dans un piége, l'invite à une entrevue fraternelle, s'empare de sa personne et lui fait crever les yeux (1443). Mais comme Dan III, Élie qui meurt l'année suivante, laisse un fils pour le venger, et quatre ans après (1447), Étienne tombe sous le poignard des sbires de Roman. Pierre, son fils, se sauve en Hongrie et demande des secours à Jean Corvin, alors régent du royaume pendant la minorité de Ladislas. Il en obtient quelques troupes, rentre en Moldavie, oblige Roman à fuir à son tour et à aller implorer le roi de Pologne. Casimir était en Podolie, mais Roman n'a pas le temps d'arriver jusqu'à lui; il est empoisonné le 2 juillet et sa mère est proscrite. Une escorte de deux cents cavaliers polonais la conduit jusqu'au camp du roi. Casimir, touché de ses pleurs, lui fait don du château de Colomnia, et pressé de faire valoir ses droits sur la Moldavie, y envoie des commissaires pour recevoir le serment de Pierre.

Étienne fait crever les yeux à son frère.

M. Roman II. 1447-48.

M. Pierre II. 1448-49.

Cependant Jean Corvin qui depuis quelque temps se disposait à recommencer la guerre contre les Turcs, quitte la Hongrie avec une armée de vingt-deux mille hommes, la grossit en passant de huit mille Vallaques que commande leur duc en personne, se dirige sur Sophie, rencontre Amurath et, sans compter ses quatre-vingt mille soldats, engage avec lui (17 octobre 1448) dans les plaines de Cossova, déjà célèbres par la mort de Murad I, une bataille aussi mémorable que la première par le courage et le malheur des chrétiens; l'ordre de bataille était, du côté des Turcs, à l'aile gauche les troupes d'Asie, à l'aile droite les troupes d'Europe, au centre les janissaires; du côté des chrétiens, on voyait les Hongrois et les Szicles à l'aile droite, les Vallaques à l'aile gauche, et les Allemands, les Bohèmes avec les Ardialiens au centre. Cette première journée se passe en escarmouches. Vers le soir seulement Jean Corvin tente une attaque que les janissaires soutiennent avec sang-froid. Le lendemain le combat recommence, l'affaire est plus chaude que la veille, mais rien n'est encore décidé. Le 19 enfin Jean Corvin ordonne à Jean Széckely d'inquiéter les janissaires sans pourtant les attaquer avant que les deux ailes de leur armée n'aient elles-mêmes engagé la bataille. Széckely ne tient aucun compte de cet avis, impatient de combattre et jaloux de décider de la victoire, il se précipite en furieux sur les lignes ennemies, les défait et s'attache à les poursuivre. Les janissaires qui n'avaient fui que par stratagème, font tout à coup volte-face, et Székely, enve-

Bataille de Cossova.

loppé de tous côtés, devant par les janissaires, derrière par la cavalerie d'Asie, n'ayant plus qu'à vendre chèrement sa vie, combat en désespéré et tombe glorieusement. Les Vallâques qui voient sa chute, désespèrent soudain de la victoire et forcent Dan à capituler. Leurs envoyés ayant assuré au grand-visir Chalil qu'ils ont été entraînés malgré eux dans cette guerre, Chalil accepte leur capitulation, et ils vont prendre rang dans l'armée ottomane. Cependant Jean Corvin ne cesse de haranguer les troupes, et il les ramenait au combat, lorsque, voyant son artillerie vivement attaquée par les janissaires, il laisse là ses soldats et prend la fuite. Le jour suivant Amurath attaque les chariots et l'artillerie. Les Allemands et les Bohèmes les défendent en vain vaillamment, ils sont tous massacrés. Les Chrétiens sont vaincus. Mais si neuf mille Hongrois et deux mille Allemands restent sur le champ de bataille, la victoire a coûté au sultan trente-quatre mille hommes (1) de ses plus vaillantes troupes. Il en est si furieux qu'oubliant la foi jurée aux Vallaques, il les fait envelopper par vingt mille cavaliers et en massacre six mille (2). Dan et quelques-uns de ses boïers obtiennent de se retirer; mais à condition qu'en outre du tribut, la Vallaquie fournira annuellement aux sultans 300 fantassins, 400 cavaliers, 3000 flèches et 4000 boucliers. Dan s'estime heureux d'en être quitte à ce prix; il ne s'attendait à rien moins qu'à l'incorporation. Il s'applaudit donc d'avoir reculé au moins d'un

Fâcheux résultat pour la Vallaquie de la bataille de Cossova.

(1) D'autres disent quarante mille.
(2) D'autres disent huit mille.

jour l'instant fatal où son pays doit perdre le plus cher de tous les biens, l'indépendance.

Alors tandis que le vainqueur s'abat sur l'Albanie où l'appellent les défaites successives de ses pachas et l'audace de Scanderbeg, tandis qu'il prend d'assaut Stésigrade, qu'à la tête de quarante mille hommes il court assiéger Croïa, que Jean Corvin et Scanderbeg l'obligent à se retirer honteusement, que celui-ci taille en pièce Amesa son neveu qui a passé à l'ennemi et lui tue trente mille hommes, les commissaires envoyés en Moldavie pour recevoir le serment de Pierre s'arrêtent à Comenjez et l'invitent à s'y rendre. Ils voulaient être plus sûrs qu'il obtempérerait à la prière du roi de lui livrer le prince hongrois, Michel Sigmuntovitch, qui s'est refugié sur ses terres. Pierre se rend à cette invitation, et quoique sur un territoire qui n'est pas le sien, il ne se laisse pas intimider. « Dites à Casimir, répond-il aux commissaires qui lui font cette » demande, qu'une telle action est au-dessous de sa » gloire et qu'il serait indigne de moi d'y coopérer; » tout ce que je puis c'est d'engager le prince à se re- » tirer.» Il l'y détermine en effet, et l'engage même à se rendre chez les Tartares. Le prince Sigmuntovitch cède à ses conseils, passe le Dniester, et peu de temps après il revenait en Podolie avec un corps nombreux de cavalerie et y mettait tout à feu et à sang. Moins irrité contre lui que contre Pierre qui s'est refusé de prendre sa prière pour ce qu'elle valait, Casimir s'allie avec d'autres Tartares, assiége Kilia, se la fait céder, livre à Pierre un combat où celui-ci trouve la

mort et retourne triomphant en Pologne, laissant deux inconnus, Étienne et Czuber, se disputer la Moldavie : trois mois après ces deux prétendants avaient disparu, le pays était pacifié et Alexandre II, fils d'Élie, y rentrait à la tête d'un parti polonais.

M. Étienne III. Czuber I. Alexand. II. 1449-56. Bogdan IV. 1450-56.

Alexandre étant encore trop jeune pour gouverner, Marie sa mère est établie régente. C'était la première fois que les Moldaves étaient menés par une femme. Il ne le souffrent pas longtemps. Dès l'année suivante, il se forme parmi eux un puissant parti qui met à sa tête Bogdan, fils naturel d'Alexandre le Bon. En vain Marie envoie-t-elle contre lui ses généraux Onlat et Andronic, ils sont battus à Tûrnus'eni, près de Roman (22 avril 1450) et elle est elle-même expulsée avec son fils; en vain rentre-t-elle quelques mois après à la suite d'une armée polonaise, commandée par Sienjensky, elle est chassée de nouveau et ses protecteurs se sont retirés; en sorte que, fatigué de cet état de choses, Casimir fait agiter à la diète la question d'incorporer définitivement la Moldavie au royaume de Pologne et d'indemniser le jeune prince par des terres dans la Russie rouge. Cette proposition est généralement goûtée; mais *on redoute l'esprit intraitable* des Moldaves et le voisinage des Turcs de Bulgarie. Il reste donc décidé qu'on la traitera comme par le passé en vassale et que l'on continuera de s'en servir comme d'un *boulevard* contre les agressions des sultans. En conséquence Alexandre est ramené une troisième fois à la suite d'une armée de Podoliens et de Russes commandée par Théodoric Ruczeczky, Odrovacz et Conietz-

La diète polonaise met en question l'incorporation de la Moldavie.

polsk. Bogdan les voit venir et les attend sans s'effrayer. Quand il les sent près de lui, il feint de se retirer en remontant le cours du Bûrlatu, les amuse chemin faisant par des propositions conciliantes, en vient même à conclure avec eux qu'il restera tuteur du jeune duc jusqu'à l'âge de quatorze ans, s'engage à payer en tribut à la Pologne, 7,000 pièces d'or, 200 chevaux, 200 bœufs et 300 charrettes d'esturgeons; et comme les Polonais qui croient en avoir fini avec lui se retirent, il prend lui-même un chemin de traverse et va les attendre à Pasta, passage étroit près de Crona, par où ils doivent déboucher. Ils y arrivent le 6 septembre, et dès qu'ils s'y sont enfoncés, Bogdan se jette sur eux à l'improviste. Leur cavalerie trop nombreuse ne pouvait se retourner, il la charge par derrière avec sa grosse infanterie, la massacre sans pitié, et lorsque fatiguéde cette boucherie il s'aperçoit que les deux généraux Odrovacz et Ruczeczky sont couchés parmi les morts : « Assez, s'écrie-t-il, ils n'y reviendront plus ; » et abandonnant le reste à la panique qui les a saisis, il retourne à Bûrlatu où le peuple qui l'a suivi, tout furieux encore contre ses ennemis, les Papistas'i (1), s'empare du dominicain Jean Rosa, suffragant à l'évêché de Baccheu et du Melcovu, et le met en pièces.

Bogdan massacre l'armée polonaise.

A la nouvelle de ce désastre, Alexandre et sa mère ont pris la fuite. Ils vont trouver Casimir à Sambor et le supplier de mettre Bogdan à la raison. Portée à la diète l'année suivante (1451), cette question eut pour

(1) *Voy.* note 42.

solution que, sans chasser Bogdan, on le forcerait à venir s'excuser à Cracovie, et qu'on lui laisserait la régence jusqu'à la majorité d'Alexandre.

Le résultat de cette détermination fut qu'il régna seul, Alexandre et sa mère n'osant pas se fier à lui. Les choses allaient ainsi depuis cinq ans, lorsqu'un des partisans du jeune Alexandre, Pierre Aaron, autre fils naturel d'Alexandre le Bon, se glisse en Moldavie, rencontre Bogdan au village de Russéni, feint d'embrasser sa cause avec chaleur, l'enivre et l'assassine. A cette nouvelle, Alexandre accourt en toute hâte; il arrive trop tard. Le crime n'est jamais que le fruit de l'égoïsme et Pierre Aaron est déjà sur le trône. Obligé de fuir une troisième fois, il revient une quatrième à la tête d'une armée polonaise; mais, dit la chronique, « comme alors au lieu de s'occuper à chasser l'usurpa- » teur, il ne chasse que sur les terres des maris et » passe son temps à poursuivre les jeunes filles, les » maris et les frères complotent contre sa personne et il » meurt empoisonné (1456). » De cette manière Pierre conserve le trône et prête serment à Suciava, le 29 juin de la même année. Par ce serment que reçoivent les délégués de la Pologne, il s'engage à maintenir tous les traités antérieurs, à fournir quatre cents bœufs toutes les fois que son souverain sera en guerre avec les chevaliers teutons; à livrer le fils du khan Ahmet, qu'il tient prisonnier; à envoyer des ambassadeurs chaque année porter son tribut et ses présents; à laisser à Marie, veuve d'Elie, Seret et Olhovici, enfin à ne marier sa fille Anastasie que de l'assentiment du roi.

M. Pierre Aaron. 1456-58.

Jama's jusqu'à lui, duc de Moldavie n'avait tant promis pour si peu régner, car vers la fin de la même année, encore qu'il se fût ménagé la bienveillance de la Turquie par un présent de deux mille ducats, méprisé pour sa lâcheté, haï pour les exactions qui en sont la suite, il est attaqué à l'improviste, battu et chassé par le fils de ce Bogdan qu'il a assassiné.

Ces querelles d'ambitieux sont, certes, peu propres à développer les institutions d'Alexandre le Bon, et ne semblent prouver qu'une chose, savoir : que le système de l'hérédité n'en est pas plus exempt que le système électif. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Moldaves n'ont rien à envier en ce sens aux Vallaques. Ces derniers sont encore plongés dans toutes les horreurs de
V. Vlad IV. B. 1452-55. l'anarchie. Dan IV vient d'être assassiné ; Vlad IV, qui lui succède, est obligé de faire appuyer son élection par les troupes de Jean Corvin, et, pour se débarrasser de tout rival, s'empare du fils de Dan et lui fait
V. Radu III. V. 1455-56. crever les yeux. Précaution inutile ! Radu III reparaît avec ses anciennes prétentions, le défait à Tisori et lui tranche la tête. Mais lui même ne recueille pas les fruits de sa victoire. Un an ne s'était pas écoulé, que Vlad V l'avait déjà chassé du trône. Ainsi, depuis vingt-cinq ans en Moldavie comme en Vallaquie, c'est à qui s'assiéra sur le trône. En essuyer au moins un jour la poussière de la veille, là est le bonheur de ces mauvais citoyens, et rien ne leur coûte pour l'obtenir. Saurait-on jamais payer trop cher l'honneur de pouvoir dire jusqu'à la mort, viendrait-elle demain, j'ai régné ! En cela, et nous le verrons encore, plus d'un prince ro-

man en a donné l'exemple à ces Phanariotes, qui se succéderont après eux aux trônes de Radu et de Bogdan. La seule différence qui soit entre eux, c'est que les uns, presque toujours braves et preux chevaliers, l'auront payé de leur sang, et que les autres, avides marchands et courtisans serviles, ne l'achèteront qu'à prix d'or. Ceux-ci déchirent le pays par la guerre civile, ceux-là le ruineront par leurs spoliations. Des causes différentes auront apporté au peuple les mêmes résultats, misère et servitude, et le peuple leur répétera un jour avec son poëte :

> Et que fait au troupeau de savoir qui le mange,
> Qui l'a tué, des chiens, des loups ou du pasteur (1)?

Pendant cette anarchie qui dévore les deux provinces, une trêve de trois ans avait été conclue entre la Hongrie et Mahomet II (1451). Les Szicles avaient tenu en Ardialie une assemblée à l'effet d'assurer les droits de succession ; l'année suivante, le jeune roi Ladislas ayant atteint sa majorité, Jean Corvin abdique la régence, et le souverain, pour le remercier d'avoir tenu si dignement les rênes de l'État, le crée comte de Bistriça et maréchal du royaume (1452) ; enfin le 29 mai 1453, la ville de Constantin tombait au pouvoir de Mahomet II, Constantinople devenait musulmane, quarante mille chrétiens y avaient péri sur la brêche avec leur empereur, et les restes des Grecs étaient fugitifs ou esclaves. Alors arrivent dans la Romanie quel-

Arrivée des familles Bysantines dans les principautés.

(1) *Voy*. les poésies d'Alexandreco.

ques-unes des grandes familles impériales et princières ; les Paléologue, les Cantacuzène, les Rosetti, les Chrysoscoleo, les Pétralyphes, les Sevastos, les Chrystoverges, qui, dans leur fuite à travers la flamme et les Barbares, n'ayant pu rien emporter de leurs trésors, s'estiment heureux de retrouver dans cette nouvelle patrie, depuis si longtemps oubliée de Constantinople et de Rome, une hospitalité si fraternelle, si enthousiaste, que Rome, dans ses plus beaux jours, n'eût rien fait de mieux pour leur naissance et leur malheur. Ils y trouvent du service. Il leur est donné des terres, et je dois dire qu'ils se sont montrés dignes d'un tel accueil, qu'ils ont sincèrement adopté pour patrie un pays si généreux, qu'ils l'ont servi longtemps en hommes de cœur, qu'ils en ont subi toutes les vicissitudes avec courage, et que, naturalisés aujourd'hui par près de quatre siècles, s'ils ont déchu, ils n'en sont pas moins restés des plus zélés d'entre les Romans.

Cependant la prise de Constantinople répand le deuil dans toute l'Italie, et le cardinal Saint-Ange en ayant rejeté la honte sur ses discordes, l'Italie entière se lève à sa voix pour marcher contre les Turcs. appel est fait à tous les souverains de la chrétienté; mais Frédéric III, empereur d'Allemagne, est trop inepte, pour que les Allemands se décident à marcher sous ses ordres ; Charles VII, roi de France, est trop occupé avec les Anglais pour laisser prêcher la croisade, et Nicolas V trop jaloux de plaire à tout le monde, pour ne pas faire traîner les choses en longueur, et laisser

l'enthousiasme s'éteindre de lui-même (1). La croisade n'a pas lieu, et les chrétiens d'Orient réduits à leurs propres forces, ne combattent plus pour vaincre, mais pour mourir; épuisée d'hommes et d'argent, la Hongrie elle-même n'a plus guère que son désespoir et sa foi pour lutter contre les infidèles.

Jean Corvin venait de leur faire lever le siége de Smendria (1454), et après les avoir battus et rasé Vidin, il avait repassé le Danube pour chercher de nouvelles forces, lorsque Mahomet se présente tout à coup sous les murs de Belgrade avec une nouvelle armée de cent cinquante mille hommes (1456). Les troubles qui affligeaient la Romanie cessent à la vue d'un danger si imminent. Vieillards, enfants, prêtres et moines, tous prennent les armes, et sous les ordres de Jean Càpèstru, vallaque et pèlerin comme eux, ils s'en vont grossir l'armée de Jean Corvin et l'aider à repousser les Turcs. Jean Corvin passe avec eux le Danube, met les Turcs entre deux feux, leur livre bataille, et, soutenu par le feu des assiégés, les bat complétement, leur tue quarante mille hommes et leur donne la chasse dans toute la Servie.

Le Vallaque Jean de Càpèstru reçoit le dernier soupir de Jean Corvin.

De retour de cette expédition, il tombe malade à Semlin, et quelques jours suffisent pour conduire au tombeau cet homme extraordinaire, si fort de corps et d'esprit, qui sentait à peine les fatigues des affaires et des armes, sur lequel la vieillesse n'eut pas d'empire, et pour qui le dernier combat fut un glorieux anniver-

(1) *Voy*. Sismondi, t. I.

saire de son premier triomphe (1). Jean de Càpèstru, son compagnon d'armes, reçoit son dernier soupir. Il a donné son âme à Dieu. Il est mort comme il a combattu, en chrétien. Et ce n'est pas la Hongrie seule qui s'afflige et honore sa mémoire; toute la chrétienté est dans le deuil de la perte d'un si grand homme. Le souverain pontife pleure ce défenseur si pieux, si habile, si puissant de la religion chrétienne, les cardinaux lui rendent les honneurs funèbres avec une magnificence sans égale (2), et que dire de plus? Mahomet lui-même, ce preneur de villes, ce renverseur de rois, cet asservisseur des peuples, ce conquérant de l'empire grec, Mahomet qu'il vient de mettre en fuite, et que la blessure qu'il a reçue à la cuisse pourrait rendre injuste, à la nouvelle que lui en apporte Georges Brancovici, despote de Rascia, baisse la tête et ne la relève, après une heure de silence, que pour répondre ces mémorables paroles : « Oui, c'était mon en-» nemi, mais je le regrette; car il n'y eut jamais un » si grand homme (3). » « En effet, vit-on jamais, dit Thurocz, un homme à la fois si belliqueux, si magnanime, si bien né pour la guerre, à l'existence duquel elle fut ce qu'est l'onde aux poissons, et aux cerfs les forêts ombreuses (4)? »

Origine de Jean Corvin.

Jean Corvin était né en Vallaquie au banat de Craïova, de parents vallaques, la même année que

(1) *Voy.* note 42.
(2) *Voy.* note 43.
(3) *Voy.* note 44.
(4) *Voy.* Thurocz., p. 4, ch. 30.

Sigismond (1368). Passé encore enfant en Ardialie, avec son père Bute et sa mère Voïca, il était entré en qualité de page au service de Démétrius, évêque de Zagrabie, de 1375 à 1379; il avait alors neuf ans (1). C'est auprès de ce pieux personnage qu'il puisa sans doute cette foi puissante qui lui fit faire de si grandes choses, et c'est à sa qualité de catholique romain qu'il doit d'avoir été nommé par ses compatriotes : Huniade ou le hunisé. On ne sait rien de plus de ses premières années. Une fois entré au service militaire, il se fait bientôt connaître, et pourtant ce n'est qu'à soixante-neuf ans qu'il brille au premier rang sur la scène du monde, et que, parvenu depuis à effacer tous ses rivaux par ses triomphes de vingt années, il mérite d'être regardé comme le héros de son siècle. Il ne laisse qu'un fils, Mathias; mais tant est grande la puissance de son souvenir, que Mathias un jour sera roi.

V. Vlad V. 1456-62.

M. Étienne IV. 1456-1504.

Nicolas V venait de mourir accablé de remords, et Calixte III l'avait remplacé à la chaire de Saint-Pierre, lorsque Vlad V s'empare du trône de Vallaquie et qu'Étienne IV monte sur celui de Moldavie. Le règne de ces deux princes va se ressentir naturellement de leur caractère. L'un, d'une bravoure et d'une cruauté sans égales, commettra des forfaits inouïs, et malgré ses victoires subira le joug des Turcs; l'autre, ami de l'ordre, valeureux et cruel par représailles, s'occupera du bonheur de son peuple, et garantira ses libertés

Comment ils préludent à leur règne.

(1) *Voy.* note 45.

par la force de ses armes. Le premier soin d'Étienne est d'organiser ses troupes, et quand il leur a distribué ses drapeaux et nommé ses généraux, il réclame de la Pologne que Pierre, qui s'y est réfugié, lui soit livré. Sur le refus de la diète, et tandis que tous les esprits sont occupés des querelles de succession que viennent de faire naître, et la mort de Ladislas (24 novembre 1457), et celle du dernier des Bulcus de Servie, Lazare, fils de Georges, qui, par son testament, a légué ses États au saint-siége, tandis que Mahomet II s'avance pour s'en rendre maître, et que le 24 janvier de l'année suivante, Michel Zilani, beau-frère de Jean Corvin, fait reconnaître Mathias, son neveu, par les Hongrois assemblés, Étienne dévaste la Podolie et la Russie rouge, et force Casimir à lui envoyer des ambassadeurs pour entrer en accommodement. Dansle mois d'avril 1459, il est arrêté entre ses commissaires, l'archiviste Dobros, les spathars Albu et Sas, le stolnic, le comis et le logothète de son palais, et les envoyés du roi, André Odrovacz, palatin de Reusec, et Crisco, palatin de Podolie, une convention par laquelle ils s'engagent : Casimir, à n'inquiéter nullement les habitants de la forteresse de Hotin dans leur commerce de pêcherie, à ne gêner en rien la navigation du Dniester, à ne pas laisser rentrer Pierre en Moldavie, à lui fixer en Pologne une résidence à distance convenable des frontières; et Étienne, à rendre les biens confisqués, à protéger le commerce des Polonais, à ne pas chercher d'autre protection que la sienne, enfin à aller lui prêter foi et hommage dès son arrivée dans

la Russie-Rouge, à condition toutefois qu'il sera traité et protégé en vassal fidèle. Ce n'était pas ainsi qu'avait parlé Pierre, mais Étienne ne peut préluder autrement à un règne qui doit fournir ses plus belles pages à l'histoire de la Moldavie.

Quant à Vlad V, il prélude à son règne de sang par la décapitation du jeune Dan, auquel Vlad IV avait fait crever les yeux. Par un raffinement de cruauté sans exemple, il l'oblige d'entendre à la fois, au lieu du supplice, et les rires des fossoyeurs qui creusent sa tombe et les paroles du prêtre qui murmure en tremblant, sur sa tête, les prières des agonisants. A quelque temps de là, il fait empaler cinq cents Scindrômes, revenus riches de Bohême, pour s'emparer de leurs richesses; jeter au feu quatre cents jeunes Ardialiens, accourus en Vallaquie pour y répandre les lumières et prêcher la croisade, et comme si ce n'était assez, il massacre impitoyablement cinq cents Boïers qui osent se plaindre de tant d'atrocités (1). Trop occupé d'assouvir sa soif de sang humain, il ne s'aperçoit pas que Mahomet est en marche et ne fait aucun préparatif de défense. Cependant le conquérant s'avance avec une rapidité extraordinaire, et lui fait faire des ouvertures où des menaces de mort et d'esclavage se mêlent à des promesses de pardon et de franchises. Ces menaces et ces promesses le font réfléchir. Il sait ce qu'il en coûte de pousser à bout la colère d'un musulman, et il se croirait déshonoré de fuir. En consé-

(1) *Voy.* Engel, p. 173 et 174.

quence il lui envoie à Andrinople des ambassadeurs qui lui offrent des présents, lui livrent le pays et lui disent qu'il s'en remet à sa clémence. Satisfait dans son orgueil d'avoir amené un tel homme à venir l'implorer, Mahomet se conduit généreusement envers lui, accepte sa soumission et celle du pays à titre de vasselage, et remet à ses ambassadeurs le traité signé et scellé de son sceau, par lequel il garantit ses promesses (1460). Ce traité, qui confirme celui de 1393, dit expressément : qu'il consent et s'engage pour lui et ses successeurs à protéger la Vallaquie et à la défendre contre tout ennemi, sans exiger autre chose que la suzeraineté sur cette principauté ; qu'il ne s'ingérera en rien dans l'administration intérieure ; que la nation continuera de jouir de l'exercice de ses propres lois ; que le duc sera élu par le métropolitain, les évêques et les boïers ; qu'il conservera le droit de paix et de guerre, celui de vie et de mort sur ses sujets, et celui de se faire représenter à l'étranger ; qu'il ne sera jamais soumis pour ses actes à aucune responsabilité envers la Porte ; que les Vallaques seront exempts du *haratch* (1) lorsqu'ils se trouveront sur le sol de l'empire ; que les Turcs ne pourront venir en Vallaquie sans motif plausible ; que leur séjour devra être motivé et limité ; qu'ils n'en pourront emmener aucun serviteur, ni y construire aucune mosquée ; qu'enfin, une fois recompté à Georgeo, le tribut, fixé désormais à dix milles ducats, ne sera plus à la responsabilité du

Traité de Vlad V et de Mahomet II.

(1) Capitation, impôt pour racheter sa tête.

pays. Certes, les conditions de ce traité sont telles qu'il y aurait progrès d'en pouvoir jouir aujourd'hui; malheureusement tout ce qu'elles semblent prévenir arrive, tout ce qu'elles veulent conserver disparaît, et la Vallaquie est perdue. La protection musulmane sera toujours impuissante; bientôt le Voïvod devenu pascha, aura moins besoin de soldats que d'esclaves; les dări (dons) devenus capitation, ne différeront plus du haratch; peu à peu, sans s'en douter, les Romans seront réduits au servage le plus dur, et lorsqu'ils se réveilleront plus tard, ils seront étonnés de le voir confirmé par des lois.

Quoi qu'il en soit, Vlad V s'estime trop heureux d'avoir détourné à ce prix la colère du sultan, et il s'efforce bientôt de mériter sa faveur. Pour l'obtenir, il s'engage à entrer en Ardialie à la tête d'une armée Vlaquo-turque, passe en effet les montagnes, ravage le district d'Omlas', met cette ville au pillage, fait prisonnier Michel Zilani et l'envoie à Constantinople où il a la tête tranchée (1461). Pendant son absence, les habitans de Tûrguvici, fatigués de ses cruautés, forment le projet de se défaire de lui; Radu III le Bel est à la tête du complot, et les conjurés on jeté les yeux sur Étienne de Moldavie, dont les débuts leur avaient fait entrevoir un homme supérieur. En conséquence ils lui envoient faire secrètement la proposition de réunir les deux pays sous son sceptre; et celui-ci ainsi excité dans son ambition, tout occupé qu'il est avec les Tartares de Crimée et le siége de Kilia (1462), écoute favorablement les envoyés de Radu, et mettant

Massacre de Tûrguvici.

à profit l'alliance servile que Vlad V vient de faire avec Mathias Corvin, dépêche des émissaires à Constantinople, qui l'accusent de trahison et engagent le sultan à marcher contre lui, lui promettant de réunir ses troupes aux siennes. Malgré tout le secret qu'il met dans cette affaire, Vlad en est instruit; il retourne en toute hâte dans sa capitale; combinant en chemin sa vengeance, y arrivé le jour de Pâques, et ce jour de la résurrection et de la délivrance est pour cette malheureuse cité un jour de sang et de larmes. Elle était livrée tout entière aux réjouissances de cette fête, lorsqu'il y entre les armes à la main; il fait main basse sur tout ce qu'il rencontre, s'empare des principaux conjurés, en fait empaler trois cents autour des murailles, envoie leurs femmes et leurs enfans servir de manœuvres à la construction d'une forteresse qu'il fait bâtir et qui prit d'eux son nom de Pœnarii (les condamnés), donne leurs biens à ceux de sa suite, et recommence ses atrocités. Pressé par les insinuations d'Étienne, Mahomet II cherche enfin les moyens de se défaire de lui. En conséquence il donne ordre à Tschakardji Hamsa pascha, gouverneur de Vidin, de se rendre maître de sa personne par force ou par ruse. Celui-ci, suivi de son secrétaire, renégat grec au nom chrétien de Katabolinos et circoncis sous celui de Iunisbeg, lui fait demander une audience et passe le Danube pour aller au rendez-vous qu'il lui a donné. Vlad, plus rusé que lui, le fait tomber dans le piége qu'il lui tendait, s'empare de sa personne et de son secrétaire; leur fait couper les bras et les jambes et les empale; suivant

Vlad V fait empaler Hamsa-Pascha et son secrétaire.

leur rang, le rénégat sur un pieu ordinaire, et Hamsa sur un autre plus élevé. Après quoi, dans la crainte de ce qui peut en résulter pour lui de la part de la Porte, il envoie ses ambassadeurs renouveler avec Mathias le traité qu'ils avaient signé l'année précédente (1462). Puis, fort de cette alliance, il passe le Danube, dévaste la Bulgarie, y met tout à feu et à sang, et ne la quitte qu'après en avoir enlevé vingt-cinq mille prisonniers turco-bulgares qu'il empale autour de Hamsa pascha dans la plaine dite Prœlatu (très-large). A peine a-t-il fini cette abominable exécution, que des ambassadeurs turcs demandent à se présenter pour lui faire des propositions de paix. Il les fait entrer; mais comme ils refusent d'ôter leur turban pour le saluer, il le leur fait clouer sur la tête. A la nouvelle de tant d'horreurs, Mahomet II ne peut s'empêcher, dans un premier mouvement de rage, de frapper Mohamed pascha qui lui en fait part. Il ordonne à son visir de marcher en toute hâte vers le Danube, part lui-même avec une flotte de vingt-cinq galères et de cent cinquante bâtiments, remonte le fleuve, attaque en passant Kilia, qu'Étienne presse vivement par terre, s'en rend maître, en quelques jours, prend d'assaut et brûle de fond en comble Praïlabos, aujourd'hui Braïla, et arrive à Vidin après avoir tout ravagé sur son passage. Ce que voyant, Vlad fait passer ses trésors à Cromstadt, et envoie les femmes et les enfants chercher un refuge dans les bois et dans les montagnes. Les renforts promis par Mathias n'arrivant pas, il dépêche un corps de trois mille hommes sur le Seret pour tenir tête à Étienne de Mol-

Mahomet marche contre Vlad V, à la tête d'une armée de 250,000 hommes.

davie, et attend audacieusement les Turcs à la tête de sept mille cavaliers entre Rômnic et Melcovu (1). Mahomet était en marche depuis sept jours; comme il ne traversait que des déserts et ne rencontrait aucune trace d'homme ni de bête, il s'imagine que Vlad fuyait devant lui et ne se donne plus même la peine de fortifier son camp (2). Vlad profite de cette négligence; il se déguise en espion, visite toute l'armée turque, en reconnaît la position et l'ordre, retourne dans son camp, et y attend la nuit avec impatience (3). Quand elle fut venue, sombre comme il la désirait, il harangue les siens en silence, leur ordonne de se munir de lanternes et de falots, marche au camp des Turcs en bon ordre, et court à la tente de Mahomet. Cependant les Turcs effrayés ayant jeté le cri d'alarme, il se trouble un instant, perd son chemin, arrive aux tentes du visir Mahmud pascha et d'Ischak pascha, massacre leurs chameaux et les gens qui les gardent, se dirige vers la tente du sultan, et la trouvant gardée par les janissaires, se retourne sur la cavalerie déjà rangée en bataille, se rue sur elle jusqu'au jour (4), et ne se retire qu'après avoir jeté dans tout le camp le feu et l'épouvante, fait un grand carnage et forcé l'armée entière à fuir en désordre vers le Danube (5). Comme il se retirait sans perte, Alibeg qui a reçu l'ordre de le

Coup de main hardi de Vlad V.

(1) *Voy.* note 46.
(2) *Voy.* Photino, t. II, p. 57.
(3) *Voy.* Engel, p. 176.
(4) *Voy.* note 47.
(5) *Voy.* note 48.

poursuivre, s'attache à ses pas et lui enlève mille prisonniers qu'il ramène au camp et que Mahomet fait massacrer. Pendant ce temps le grand visir interrogeait lui-même un prisonnier de la nuit, et celui-ci répondait nettement à toutes les questions; mais quand il vint à lui demander où se trouvait le prince : « Je le sais, dit-il, et ne te le dirai pas; » le visir le menaçant de le tuer : « Je sais mourir et me taire, » reprend le Vallaque. A ces mots, le visir fait un signe et la tête du malheureux roule à ses pieds. En la voyant Mahmud pascha s'écria : « Si Vlad avait une plus grande armée » d'hommes pareils, il acquerrait bientôt une gloire » immense. »

Cependant le jour était venu; Mahomet rétablit l'ordre dans ses rangs et marche sur la capitale à la tête d'une armée, qui, malgré l'échec qu'elle vient d'essuyer, est encore la plus belle que les Turcs aient jamais eue, à l'exception de celle qui s'empara de Constantinople (1). Chemin faisant, il est arrêté par un spectacle horrible. Dans une plaine de dix-sept stades, qu'il doit traverser et qui n'est autre que *Prœlatu*, des milliers de pals se dressent devant lui comme une forêt; les enfants y sont empalés près de leurs mères, et les corbeaux et les vautours occupés à leur déchirer les entrailles ne fuient pas à son approche. Au milieu de toutes ces victimes de la fureur de Vlad, reconnaissant Hamsa pascha à son djubé de soie et à son caftan de pourpre, « Comment, s'écrie-t-il, dépouiller de ses

(1) *Voy.* note 49.

» États un homme qui ne répugne pas à de tels moyens » pour les sauver? Cependant, ajoute-t-il, s'il y a de la » grandeur dans de pareils actes, l'homme qui les » commet ne mérite pas d'estime (1). » Le lendemain, Mahomet entre dans Bucuresci sans coup férir; elle était complétement déserte. Les habitants s'étaient retirés dans la forteresse et dans la forêt de Pœnarii; quelques jours après il était à Tûrguvici qui ne fit pas plus de résistance, et en moins de quinze jours l'armée turque avait envahi toute la Vallaquie. Pendant tout ce temps, Vlad n'avait cessé de la harceler dans tous les sens, l'attaquant toujours du côté par où il était le moins attendu. Voyant enfin qu'il se consume en efforts inutiles, il laisse six mille hommes pour tenir tête à Omar, fils de Turakhan, et passe en Moldavie avec mille cavaliers. Il se rend de là en Ardialie et s'arrête à Thorda, où il rencontre Mathias Corvin (17 septembre 1462) (2). Dès que les Turcs le sentent loin, ils se mettent à ravager le pays; les six mille hommes qu'il y a laissés sont entièrement défaits par Omar; deux mille d'entre eux restent sur le champ de bataille, et le vainqueur leur ayant coupé la tête les apporte à Mahomet au bout des lances de ses soldats. Mahomet se voyant ainsi maître du pays, laisse à Alibeg le soin d'installer Radu III, reconnu par la majorité des Vallaques, et, après avoir donné à sa créature, en échange d'une augmentation de deux mille ducats de tribut (3),

(1) *Voy*. Engel, p. 176.
(2) *Voy*. Fessler, t. V, p. 91.
(3) *Voy*. Del chiaro, p. 117.

deux queues de cheval, le titre de pascha, la cabanitsa ou manteau royal, le sabre et le topuz ou sceptre, il repasse le Danube, emmenant avec lui plus de deux cent mille têtes de gros bétail, chevaux et bœufs (1). Ainsi les ducs de Vallaquie se réduisent d'eux-mêmes à la condition subalterne de pascha. Quant à Étienne de Moldavie, il est non-seulement déçu dans ses espérances de réunir les deux duchés sous son sceptre, mais pour prix de ses services il se voit enlever Kilia qui lui avait été laissée, et Bilgorod dont il vient de se rendre maître.

Pendant que les Turcs évacuaient le pays, Mathias et Vlad s'avançaient à grandes journées. Chemin faisant, ils sont arrêtés par Radu et les Boïers qui viennent faire leur soumission à Mathias et lui présenter leurs griefs contre Vlad. D'autres Boïers du district de Văcăras' et des bourgeois Saxons s'étaient joints à eux pour donner plus de force à leurs plaintes (2). Au récit qu'ils lui font de tant d'horreurs, Mathias se sent touché, accepte la soumission de Radu III, et envoie Vlad prisonnier à Bude (3).

Sur ces entrefaites, Mahomet ayant tourné ses armes vers la Bosnie, le roi Mathias ordonne aussitôt à Jean Pongratz, voïvode d'Ardialie, d'aller lui défendre le passage de la Save. Jean Pongratz ne s'en tient pas là. Il le harcèle, lui enlève Alfietz, s'empare de Zaitsa et de trente autres places, et rend la liberté à quinze

Soumission de la Bosnie et de l'Esclavonie.

(1) *Voy.* Hammer, t. I, p. 472.
(2) *Voy.* Fessler, t. V, p. 91.
(3) Bonfin, sec. 3, liv. 10.

mille chrétiens qu'il arrache de ses mains. L'année suivante il est malheureusement obligé de tout rendre. Babazia, capitale de la Bosnie, est livrée aux Turcs par la trahison de Radaces. Étienne, roi du pays, est forcé de leur ouvrir les portes de Jaicka, et Mahomet se voit ainsi en peu de temps maître de ses soixante-dix forteresses. Étienne a la tête tranchée, sa noblesse est envoyée au supplice, le peuple est fait esclave, et la reine se sauve à Rome. Elle y vit de la charité du pape, et lui lègue en reconnaissance tous les droits sur son malheureux pays (1). L'Esclavonie ne tarde pas à éprouver le sort de la Bosnie; déjà son bano et cinq cents de ses gentilshommes ont été massacrés. A cette nouvelle Pie II assemble ses cardinaux, les invite à la guerre sacrée, appelle tous les chrétiens aux armes, et fixe le rendez-vous Ancône. Mais au jour du rendez-vous, il s'y trouve seul. La faiblesse de Frédéric III, les intrigues de Louis XI, les guerres du duc de Bourgogne n'ont pas permis à ces princes de prendre la croix. Le chagrin l'accable, il tombe malade et meurt (18 juin, 24 août 1464), abandonnant la défense de la chrétienté à Mathias Corvin et à Scanderbeg.

Derniers efforts de Scanderbeg.

Celui-ci commence la campagne par enlever aux Turcs, sans déclaration de guerre, soixante mille bœufs et quatre-vingt mille moutons (2), et quand Mahomet ne lui demande pour satisfaction que de faire la paix, « Dites au sultan, répond-il à ses am» bassadeurs, que je ne traiterai avec sa Hautesse

(1) *Voy.* Cantémir, liv. 3, ch. 1.
(2) *Voy.* Sismondi.

» que lorsqu'elle aura abandonné le culte de son faux » prophète. » Quant à Mathias, après s'être fait sacrer roi de Hongrie, après avoir établi les droits de la noblesse ardialienne et réglé la succession entre Frédéric et lui, il fait de nouvelles levées avec quarante-huit mille florins que lui a légués Pie II, et va forcer les Turcs à lever le siége de Zaitza que les Chrétiens leur ont reprise. Pendant ce temps Scanderbeg lutte avec avantage contre l'apostat albanais, Ballabanus Badera, qui a envahi l'Épire, le met en fuite à Oronichio et à Stésigrade, le combat opiniâtrément dans la Valqualia (la vallée des eaux) (1465), et tandis que Mahomet soudoie des assassins pour se défaire de lui, épuisé par ses propres victoires, il se retire un instant du champ de bataille, court à Rome, fait aux cardinaux le tableau le plus vrai, le plus pathétique, le plus déchirant des malheurs de la chrétienté orientale, leur montre la Grèce et l'Asie soumises aux infidèles, la Vallaquie dévastée, la Servie, la Bosnie, la Bulgarie esclaves et leurs princes massacrés ; puis, désespéré de l'insouciance de Paul II, qui ne répond à ses demandes de secours que par de futiles concessions de titres honorifiques, il revient en toute hâte dans sa patrie. Ballabanus assiégeait Croïa, sa capitale, et Balthasar Perducci qui la défendait, désespérait déjà de la pouvoir garder. Il s'arrête à Alezio, y rassemble son armée, et comme il y allait ouvrir un congrès de tous les princes d'Épire, il est saisi d'une fièvre violente qui le mène au tombeau. Sentant alors que sa fin approche, il adresse à ses compagnons d'armes ces su-

Sa fin héroïque. blimes paroles : « Mes frères, je ne vous ai jamais regardés comme des satellites et des ministres, mais » comme des associés et des frères ; je n'ai souvenir non- » seulement d'avoir jamais porté la main sur aucun de » vous, mais même d'avoir prononcé contre qui que ce soit » aucune parole blessante. Dans les travaux des camps, » dans les veilles, ma part n'était pas différente de la » vôtre, tout était commun entre nous, camarades, et » je demandais qu'on suivît non mes ordres, mais mon » exemple. Les dépouilles des ennemis, le butin enlevé » aux barbares, c'est entre vous que je le partageais, » sans en rien retenir pour moi ; l'empire, le com- » mandement, les richesses, tout était commun entre » nous, rien ne me demeurait en propre. Mais main- » tenant, chers camarades, que je meurs, qu'il faut » que je vous quitte, promettez-moi que cette foi, cette » bienveillance, cette charité que vous avez trouvées » en moi, vous les rendrez à mon fils, à son royaume, » à notre patrie. Regardez-le comme mon image, » et qu'il soit mon représentant, mon lieutenant au » milieu de vous. » A peine a-t-il prononcé ces derniers mots que de fortes clameurs annoncent l'arrivée des Turcs. « Mes armes, s'écrie-t-il, mon bouclier, » que l'on selle mon cheval. » Et il essaye de se lever, lorsque, affaissé par la maladie, il retombe en disant : « Allez, mes amis, allez combattre les barbares, vous » ne me devancerez que de quelques pas, j'aurai bien- » tôt assez de force pour vous suivre. » Mais déjà les Turcs avaient fui, et le héros chrétien expire en souriant à son triomphe, le 17 janvier 1466, à soixante-

trois ans, après vingt-quatre ans d'un règne glorieux, pendant lequel, toujours armé, toujours à cheval, par ses attaques nocturnes et ses fréquentes surprises, il battit, dérouta cent fois les Turcs, et ne leur permit pas de se croire un seul instant les maîtres d'un pays dont ils tenaient pourtant toutes les places (1).

L'alliance de Radu III avec les Turcs, la soumission de la Bosnie et de l'Esclavonie, la mort de Scanderbeg, ayant inspiré de justes craintes à Étienne de Moldavie, il se hâte de renouveler ses traités avec la Pologne (1466), et profite en même temps des troubles survenus en Ardialie par la rébellion de Jean Pongratz et de Benoît Verrès, pour faire incursion dans cette province et prouver par là à la Porte qu'il est loin de lui être hostile. Le roi Mathias était accouru lui-même au foyer de la sédition, et était venu à bout de châtier les rebelles. Ceux-ci n'étaient autres que les Vallaques des districts de Vàcàras', d'Omlas' et de Radna, qui réclamaient leurs franchises. Pour les en punir, Mathias déclare leurs territoires fiefs inaliénables de la couronne de Hongrie (1467), et quand il en a fini avec eux, sur les conseils de Pierre Aaron et de Bérende, qui l'ont aidé contre Pongratz, il continue de marcher vers la Moldavie, dans l'intention de détrôner Étienne et de donner sa place à son rival. Il a déjà franchi les montagnes, pillant et incendiant tout devant lui, et s'avance droit à Suciava ; il est déjà au Seret, lorsqu'Étienne lui envoie faire des proposi-

Districts vallaques d'Ardialie déclarés fiefs inaliénables.

(1) *Voy.* Sismondi, t. VI, p. 255, 557 et 424.

tions; il ne les accepte pas, et continuant de marcher par Roman qu'il livre aux flammes, il vient faire halte à Baïa. Le duc de Moldavie ne voit pas d'autre parti à prendre que de venir l'attaquer là, et de profiter de la nuit pour le massacrer lui et ses gens. Mais son secret est vendu au roi par des Scind-rômes, ses espions, et lorsqu'il se présente, il trouve l'ennemi éveillé et en armes. Ce contre-temps ne le déconcerte pas; il est suivi de treize mille Romans prêts à périr avec lui, et il a des intelligences dans la ville. Il y fait mettre le feu aux quatre coins, et profite du désordre de l'incendie pour s'élancer dans la place avec ses braves. Éclairé par les flammes, il pénètre à leur tête jusqu'au marché, et là, dispute longtemps et corps à corps la victoire aux Hongrois. Malgré ses efforts il est obligé de battre en retraite. D'ailleurs la ville est en cendres, douze cents Hongrois et sept mille des siens en jonchent les débris, Mathias lui-même a reçu un coup de flèche dans le dos, et le fer, resté dans la blessure, ne lui permettant pas de continuer la campagne, il sera forcé de se retirer. Il se retire en effet, mais en jurant de se venger, et il a bientôt l'occasion de tenir son serment. Arrivé à Claud'emburg, il y rencontre un boïer moldave, et, sous prétexte qu'il est d'intelligence avec Étienne, il lui fait trancher la tête. A peine guéri de sa blessure, il se disposait à reprendre les hotilités au commencement de l'année suivante, lorsque ayant à tourner ses armes contre un ennemi plus dangereux, Jean Zapolia, qui vient de se révolter contre lui, il se contente d'accepter la soumission que lui envoie faire Étienne (1468).

Mathias est blessé au combat de Baïa.

Toute forcée qu'elle est, cette soumission excite à tel point la jalousie de la Pologne, qu'Étienne se voit obligé de lui réitérer son serment. A quelque temps de là, il bat trois fois à Leipnitz, Carsick, fils de Maniak, kan des Tartares, et le fait prisonnier dans la dernière affaire. Les envoyés de son père étaient venus le lui réclamer avec des menaces, il lui fait trancher la tête en leur présence, et pour donner à entendre à Maniak le cas qu'il fait de ses menaces, il fait empaler ses envoyés à la réserve d'un seul, auquel il se contente de couper le nez et les oreilles, et le lui renvoie dans cet affreux état. C'était se montrer aussi cruel que les barbares, mais Étienne, qui est de son siècle, ne voit en cela qu'un acte de zèle pour la foi. Peu à près, il fait bâtir le monastère de Putna, qu'il dédie à Jésus et à la Vierge, et y fait transporter comme une précieuse relique la chapelle de bois que Dragos' avait construite à Volovietz. Pendant toute cette année, le roi de Pologne ne cesse de l'exciter contre la Hongrie; il lui rappelle sans cesse l'expédition de Mathias, les intrigues de Pierre Aaron, et la soumission à laquelle il s'est réduit. Casimir est adroit; n'étant pas en état de faire la guerre, il la fait faire par ses vassaux. Il ne lui en coûte rien, il n'en a pas la responsabilité, et son but est rempli. Néanmoins Étienne ne donne pas tout à fait dans le piége. Pierre Aaron l'offusque, il est vrai; mais la ruse va le lui livrer. Il lui fait écrire (1469) que la nation romane de Moldavie est mécontente d'Étienne, qu'il n'a qu'à se présenter avec quelques auxiliaires Hongrois, qu'il trouvera dans le pays de nom- Cruauté et perfidie d'Étienne.

breux partisans, qu'il peut enfin compter sur la réussite. Le malheureux, qui ne soupçonne pas l'embûche, arrive aussitôt avec une poignée d'Ardialiens; mais à peine a-t-il passé les frontières, qu'il est saisi et décapité. Comme si ce n'était assez d'un crime, Étienne en profite pour en commettre un second. Sous prétexte de représailles, et de punir les Hongrois du secours qu'ils viennent de prêter à Pierre, il se précipite sur l'Ardialie et y porte la désolation. Le succès qu'il y obtint ayant réveillé ses espérances, il tourne ses armes contre Radu III, assiége Braïla, la livre aux flammes le jour des Rameaux, et, le 22 mars, défait complétement le duc de Vallaquie à Soci, lui enlève tous ses drapeaux, passe au fil de l'épée tous ses prisonniers, à l'exception des Logothètes Stan et Mira, et s'assure par cette victoire le district de Putna. Tout ceci n'est que le prélude de ce qui va se passer bientôt. Pour le moment il doit garder la neutralité et se tenir tranquille, dans la guerre qui vient d'éclater entre la Hongrie et la Pologne, mais sitôt que les différends de ces deux puissances sont terminés par la trêve du 21 février 1473, il reprend à son tour les hostilités contre la Vallaquie et ne veut rien moins cette fois que l'enlever à Radu et la réunir à sa couronne. Le 8 novembre de cette année, il est sur les bords du Melcove, le 15 et le 18, il y livre deux combats, dont le dernier est décisif. Radu, défait et pourchassé, se replie sur Tûrgovici. Étienne y arrive presque aussitôt que lui, le force d'en sortir, y entre le 23, s'empare de ses trésors, de sa femme Marie et de sa fille Dokiça,

le poursuit jusqu'à Teleta, l'oblige à passer le Danube et revient trôner dans sa capitale. Quoique maître du pays, il n'ose pas l'incorporer à la Moldavie ; il y installe, sous le nom de Vlad VI, le moine Bazarat qu'il traîne à sa suite à la condition qu'il lui payera tribut ; et trois jours après il rentre dans ses États, chargé de riches dépouilles et poussant devant lui une multitude de Scind-rômes qu'il a faits prisonniers. Vlad VI le Moine. 1473.

A peine a-t-il tourné le dos que Radu reparaît, à la tête de quinze mille Turcs, avant-garde d'une armée de cent vingt mille hommes qui marche derrière lui (1). Le 15 décembre, il défait Bazarat qui ose résister, le poursuit jusqu'à Toula, et ce prince défroqué s'en va porter à son maître la nouvelle de sa défaite et l'arrivée des Turcs. Étienne, ne pouvant se mesurer avec d'aussi grandes forces, se tient sur la défensive et compte plus sur la rigueur de la saison que sur son armée. Ce qu'il a de mieux à faire étant d'affamer l'ennemi, il fait retirer sur les derrières, toutes les provisions du bas pays, puis comme l'ennemi s'approche et qu'il ne peut lui abandonner la place sans faire au moins tentative de résistance, il vient l'attendre sur les bords du Bûrlatu, entre Barnaba et Racoviça, avec une armée de quarante mille Moldaves, de deux mille Polonais et de cinq mille Szicles. Avant que l'ennemi arrive, il a eu le temps de placer, dans une forêt voisine, un corps de cinq mille hommes, munis d'instruments de toute espèce, avec ordre d'en faire grand bruit au moment Étienne défait l'armée ottomane.

(1) *Voy*. Dlugos.

où l'affaire commencerait à s'engager sérieusement. Cette mesure prise, il le laisse venir et quand il est là, sans lui donner à peine le temps de se ranger en bataille, il se jette sur lui de tous côtés avec une impétuosité sans égale, et l'ébranle de ce premier choc. Remis bientôt de cette surprise, les Turcs engagent le combat avec plus de régularité. Ils avaient déja enfoncé les Szicles et ceux-ci battaient en retraite vers la forêt, lorsque tout à coup les instruments se font entendre, nombreux et bruyants comme ceux d'une arméee de cinq cent mille hommes. Les musulmans s'arrêtent tout à coup, et, saisis de terreur panique, tournent le dos et prennent la fuite dans le plus grand désordre. (17 janvier 1475.) Radu III, malgré son courage, est obligé de les suivre. Étienne leur donne la chasse jusqu'à Ghionesci, en massacre un grand nombre au bord du Seret, qu'ils passent à gué au lieu dit depuis Vadu Turcilor (gué des Turcs), et comme en retournant par Covàcesci, il apprend que Radu revient à la charge, il donne ordre à son cousin Alexandre d'aller lui barrer le passage. Alexandre obéit et se fait battre. Ce qu'apprenant Étienne, il retourne sur ses pas, atteint Radu à la hauteur de Slam-Rômnic, lui livre bataille (22 et 24 janvier), le défait à son tour, et cette nouvelle victoire, en le débarrassant pour quelque temps de la présence des Turcs, lui assure à jamais le district de Putna, qui appartenait de droit à la Vallaquie (1). Mahomet a perdu dix mille hommes, dont

(1) *Voy.* le chroniqueur Miron, p. 114.

cinq mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent quatre paschas. Étienne lui a enlevé quatre drapeaux et tous ses bagages. Chargé de ce riche butin, il retourne à Suciava, envoie de là trente-huit drapeaux à Casimir, fait chanter un *Te Deum*, jeûne pendant quarante jours, élève une église à saint Jean-Baptiste, et, toujours aussi cruel que pieux après la victoire, fait empaler tous les prisonniers à l'exception d'Iça pascha, et de quelques autres personnages de distinction qu'il envoie avec plusieurs drapeaux au roi Mathias.

La sensation que produisit aux Hongrois la vue de ces drapeaux, excite à tel point leur haine pour les Turcs et les remplit de tant d'admiration pour Étienne que, la diète ayant décidé contre eux une nouvelle guerre, Gaspard de Hasvan et Michel de Pest reçoivent l'ordre d'aller lui offrir des auxiliaires s'il veut continuer les hostilités. Étienne accepte ces offres, reçoit les troupes, mais se garde bien de l'initiative; il a assez de repousser les Tartares de la Bessarabie; d'ailleurs il a fait sa paix avec Radu, il vient d'épouser sa fille, et il n'attend qu'une occasion favorable pour se rapprocher de Mahomet. C'est effectivement ce qu'il tente, dès qu'il a chassé les Tartares et fait trancher la tête à Loboda, leur chef. Il lui envoie des ambassadeurs qui lui remettent le fils d'un des paschas qu'il retenait prisonniers, se plaignent à lui des brigands qui, durant le dernier hiver, sont venus sans son aveu ravager la Moldavie, des Tartares qui ne cessent de l'inquiéter, et lui expriment enfin le désir de maintenir la bonne intelligence entre sa Hautesse et lui. Pour

toute réponse, Mahomet, en signe de son profond mépris pour cet astucieux langage, frappe de la main la barbe de ses envoyés, les congédie avec cette insulte sans y ajouter un seul mot; et, s'étant emparé peu après de Caffa, tandis qu'il autorise les Génois à se retirer à Péra, il fait massacrer tous les Moldaves qui s'y trouvent. D'un autre côté, Casimir, jaloux de l'alliance d'Étienne avec Mathias, propose à celui-ci de décider la question sur les provinces laissées *in statu quo* par le traité de 1419; cette fois, c'est la Hongrie qui a besoin d'ajourner. Occupé pour le moment à repousser les Turcs de la Servie, Mathias remet au 11 novembre la décision de cette affaire.

Nouvelle invasion des Turcs en Moldavie.

Sur ces entrefaites, Mahomet, qui venait de s'emparer de Caffa, donne ordre au khan de Crimée, de marcher sur la Moldavie avec toutes ses forces et se prépare lui-même à passer le Danube. Dans ce pressant danger, Étienne s'adresse à la Pologne, lui faisant sentir qu'elle a à craindre pour elle-même; la majorité de la diète se déclare en sa faveur et veut qu'il lui soit donné de puissants secours, mais en vain; le dépit de Casimir l'emporte, il vient à bout de persuader la majorité sur le besoin de garder la neutralité, et Étienne est abandonné à lui-même. Quoique réduit à une telle extrémité, Étienne ne perd ni le courage ni l'espoir; il se rend au bord du Danube avec trente mille hommes, en défend tant qu'il peut le passage à l'ennemi, et quand il s'aperçoit que de plus longs efforts seraient inutiles, il bat doucement en retraite vers le haut pays, ordonne aux gouverneurs de Hotin et de Suciava, de

défendre ces places jusqu'à la mort et va lui-même se renfermer dans la citadelle de Niamtz. Mahomet s'avance en couvrant tout le pays de son armée, vient camper devant Hotin, Suciava et Niamtz, perd son temps à les assiéger, et se retire enfin pour éviter d'être surpris par l'hiver qui approche. Sans égard aux liens du sang, à la foi jurée, à la générosité d'Étienne qui lui a rendu son épouse, Radu III avait pris rang dans l'armée des infidèles, et, non content de les avoir aidés à ravager le pays, il en avait enlevé trente mille habitants. Irrité de la conduite de son beau-père, Étienne répudie Dokiça, épouse en troisième noces Marie de Magop, emploie toute son influence auprès de Mathias pour obtenir la délivrance de Vlad V, qui depuis quatorze ans végétait à Bude, et, s'étant uni à Étienne Bathory, chasse avec lui les Turcs qui désolaient encore la basse Moldavie, entre en Vallaquie, dépose Radu, qui se sauve à Cromstadt, se le fait livrer par les bourgeois de cette ville, lui tranche la tête, rétablit Vlad V, V. Vlad V. 1476-81.
et retourne triomphant dans la capitale (1). Comme on le voit, depuis quelque temps toutes les forces musulmanes se dirigent de son côté, et il a pu jusqu'à présent leur tenir tête. Huniade et Scanderbeg étant morts, il reste avec Mathias Corvin, l'un des deux plus puissants champions de la chrétienté. C'est pourquoi le pape Sixte IV lui envoie, afin de soutenir la guerre, une partie de l'argent produit par les indulgences et le nomme, dans sa bulle de janvier

(1) *Voy.* Engel, p. 180-5.

1476, *son fils chéri*, *le véritable athlète du Christ* (1).

L'année suivante, il a à regretter la mort de l'archevêque métropolitain Théophile et celle de son épouse. En 1478, tandis que Mahomet bâtit la sublime Porte, il reprend les fortifications de Kilia, les achève le 16 juillet 1479, et comme il prévoit que les Turcs, alors occupés en Croatie et en Ardialie, ne peuvent tarder à reparaître, la défaite même ne les arrêterait pas, il se hâte d'ajouter de nouvelles tours et quelques bastions à la forteresse de Bilgorod. Pendant ce temps, Vlad V, qui était remonté sur le trône, reprend le cours de ses atrocités. Engel dit qu'il se comporta plus en chrétien ; c'est sans doute parce qu'il s'en prit plus particulièrement aux infidèles. Pour se débarrasser des Scind-rômes, qui errent en mendiants dans ses États, il les invite à un festin, les gorge de mets, et, quand ils sont ivres, les fait jeter au feu (2). Puis, ayant fait faire une vaste chaudière d'airain avec un couvercle à larges trous propres à laisser passer la tête, il y enferme ceux qui tombent sous sa main, la remplit d'eau, la fait bouillir, et se pâme de rire aux contorsions de ses victimes. Pour varier ses plaisirs, il fait empaler ces païens par le côté, et lorsqu'il est las de les voir se débattre et de les entendre crier comme des crapauds : « Quel bruit infernal ! dit-il aux bourreaux, » clouez-leur les pieds et les mains ! » Quelquefois même il les fait hacher comme de la paille et ne traite pas mieux les Juifs. Quelques Tartares étant venus lui de-

(1) *Voy.* Sismondi, t. VII, p. 66.
(2) Bonfin, déc. 3, liv. 10, p. 544.

mander la grâce d'un des leurs, condamné pour vol à être pendu, il leur ordonne de l'exécuter, et comme ils s'y refusent, il fait cuire le coupable et les force à le manger en entier. Fait-il des prisonniers turcs, il leur enlève la peau des pieds, les leur frotte avec du sel, et les faisant lécher par des chèvres, il aime à les voir mourir en riant (1). Profondément rusé et brave au dernier point, Vlad, plus près du Rhin, eût été plus grand que Louis XI; trop près du Dniester, il fut plus cruel que Jean IV; il veut égaler l'un, et c'est l'autre qu'il surpasse. Comme ce tyran de Moscovie auprès duquel Caligula, Domitien, Néron ne sont que des innocents, il ne se borne pas à des recherches de cruautés inouïes, il accable d'invectives les malheureux objets de sa fureur; il est ingénieux, il est comique dans ses atrocités. L'horrible et le burlesque récréent à la fois son esprit intéressé et impitoyable. Il perce le cœur par des paroles sarcastiques, en même temps qu'il déchire le corps avec des instruments de supplice, et le raffinement de ses paroles surpasse la barbarie de ses actes (2). Son spectacle favori est de voir empaler, son plus grand plaisir est de manger avec sa cour entre les pals (3). Sa figure est belle d'ensemble, ses traits sont réguliers, mais durs, son regard est farouche. Il porte de longs cheveux et de grandes moustaches et sur sa tête une Cùciula d'agneau noir, assez semblable à la thiare du pape et coupée en biais par un un large ruban

(1) *Voy.* Engel, p. 77-80.
(2) *Voy.* Cnstine, 26e lettre, p. 78.
(3) Bonfin, sec. III, liv. 10, p. 544.

bleu et jaune. Si tout ce qu'on dit de lui est vrai, il est sans contredit le plus grand monstre qu'ait jamais produit l'humanité. Il extermine la noblesse sans créer une bourgeoisie, il épargne le peuple parce qu'il lui faut des esclaves; il déchire le sein des femmes, y fait empaler les enfants qu'il en retire, et force ceux qui vivent déjà à manger de leur mère rôtie (1). Un prêtre a-t-il prêché qu'il est mal de ravir le bien d'autrui, il laisse prendre par mégarde un morceau de pain qu'il a coupé pour lui-même, et, saisissant ce futile motif pour retourner sur lui le texte de son prêche, il le fait empaler. Rencontre-t-il sur un âne un carme déchaussé, il lui demande s'il se repent de son vœu, et le fait empaler avec l'âne. Une de ses maitresses ose-t-elle se dire enceinte, il la fait examiner par des matrones, et lui fend le ventre parce qu'elle s'est trompée. Voit-il un homme travailler en chemise courte, il lui demande s'il n'a pas de femme, et sur sa réponse affirmative fait empaler sa femme et lui en donne une autre en lui recommandant de faire à son mari de plus longues chemises. Enfin, comme, par un jour chaud de l'été, il se promenait au milieu de ses victimes avec un de ses plus vieux boïers que l'odeur des cadavres asphyxiait, « Eh quoi! lui dit-il, vous ne trouvez pas que cela sent bon? — Nullement, » lui répond celui-ci; quelques jours après le malheureux était empalé plus haut que les autres afin de n'être pas incommodé par la mauvaise odeur. On dit pourtant qu'il haïssait autant la

(1) *Voy.* Engel, p. 77-80.

flatterie qu'il aimait la vérité, et le mémoire saxon sur lequel s'appuie Engel, où j'ai puisé tous ces faits, en apporte en preuve le trait suivant : Deux moines étant venus le visiter, il les reçut séparément et leur demanda ce qu'on disait de lui dans le pays; le premier, soit crainte, soit flatterie, lui répondit en faux chrétien qu'on n'en disait que du bien comme d'un prince vertueux, et qu'il ne pensait pas autrement; l'autre au contraire, courageux comme ces premiers chrétiens qui ne tremblaient point devant les puissances du monde, lui avoue nettement qu'il était haï, exécré comme le plus grand tyran et qu'il n'était pas sur la terre un homme qui, le connaissant, pût dire du bien de lui; « Va, dit Vlad à celui-ci, tu es libre, et merci de ta vérité;» et à l'autre : « Que m'as-tu dit? » lui demande encore Vlad; et comme le moine lui répète ses flatteries, « Tu mens, lui répond-il, je t'en châtierai : » et il le fait empaler. Sa justice, on le voit, était cruelle, on s'étonnera moins du fait suivant. Un négociant florentin, craignant les voleurs sur sa route, lui fait demander une escorte; Vlad lui ordonne de déposer ses marchandises sur le grand chemin, de les y laisser passer la nuit et d'aller dormir tranquille. Le lendemain le Florentin retrouva ses marchandises telles qu'il les avait déposées. Ainsi ses cruautés eurent du moins cela de bon, que le pays était sûr et que l'on y pouvait voyager sans crainte; si même on voulait y faire attention, on verrait qu'elles étaient de son siècle et qu'elles avaient, la plupart, la religion pour excuse. Les Tartares, les Turcs, les Juifs, les renégats, les païens,

c'est-à-dire les Scind-rômes, étaient des races que son zèle pour la foi lui faisait un devoir d'exterminer, comme il lui faisait une gloire de son surnom d'empaleur, que les Romans traduisent par çepes' et les Turcs par Kasikly.

Quoi qu'il en soit, Vlad se montra d'un courage sans égal et jaloux au plus au point de la grandeur de son pays. Bien que rétabli par l'influence d'Étienne, il ne peut souffrir qu'il lui ait enlevé le district de Putna, et s'arme pour le lui reprendre. A cette nouvelle Étienne se hâte vers le Melcovu, franchit çe ruisseau profond, rencontre Vlad à la hauteur de Slam-Rômnic, et lui livre bataille (1479). La victoire est longtemps indécise; le hasard seul peut en décider, car Vlad et Étienne se valent en courage. Elle se déclare enfin pour ce dernier. Vlad vient d'être dangereusement blessé, et comme il traverse un champ pour aller se mettre à l'écart, il est assassiné par un de ses gens, qui lui fait sauter la tête. Sa tête était depuis longtemps mise à prix, l'assassin va l'offrir aux Turcs, et la joie avec laquelle ceux-ci s'en vont la promener par les villes et les campagnes, est un témoignage de la terreur qu'il leur avait inspirée. Demeurés sans chef, les Vallaques prennent la fuite, et Étienne remporte une victoire facile. Il arrive sans coup férir à Tûrgovici, y fait reconnaître sous le nom de Vlad VII, le moine Cepelus' (l'oignonneau), dont le premier état ne lui laisse aucune méfiance, retourne en Moldavie, y fait ériger au village de Bàdesci une église à Saint-Procope, auquel il attribue sa victoire, et jette près de Roman

les fondements de la citadelle de Smederava, qu'il termine trois ans après. Cependant, à la mort de Vlad V, les Turcs déjà nombreux en Vallaquie, en deviennent presque les maîtres. Ils se sont établis les arbitres dans la longue querelle qui, depuis la mort de Mârcea I, divisait les deux familles des Vàcàras' et des Bassaraba, et pour les mettre d'accord, Bajazid confirme Vlad VII, à condition qu'il lui rendra Georgeo que Vlad V lui avait reprise. Georgeo est rendu, et Vlad ne dément pas d'abord sa lâche déférence pour les Turcs. Lorsque, au mois d'octobre de cette année, ils entrent en Ardialie, au nombre de quarante mille, sous les ordres d'Alibeg et de onze autres paschas, il met à leur service la plus grande partie de son infanterie. Étienne Bathory vient les attendre à Sasvaros', place à l'aile gauche, en première ligne, Georges Hetcht et ses Saxons; en seconde ligne les Romans d'Ardialie; à l'aile droite les Szicles, et derrière eux la noblesse hongroise; il se tient lui-même au centre avec sa grosse cavalerie et les bannières d'Ardialie flottent devant sa tente. Pour peu que l'on fasse attention à cet ordre de bataille, où préside encore la hiérarchie féodale, en voyant les Romans tenir, derrière les Saxons, la même place que la noblesse hongroise derrière les Szicles, non-seulement on doit les prendre pour des troupes d'élite, mais pour la nation noble dont nous avons parlé plus haut, et s'étonner de l'abaissement dans lequel l'Autriche les a réduits depuis que Marie-Thérèse a annexé la Hongrie à cet empire. Quoi qu'il en soit, le 13 octobre, les Turcs commencent l'attaque, char-

V. Vlad VII. B. 1479-81.

gent les Saxons et les enfoncent; ceux-ci se replient sur les Romans, qui les ramènent avec eux au combat (1). L'aile gauche est également rompue; Bathory charge pour la soutenir et envoie rallier les fuyards. En un clin d'œil il perd deux chevaux sous lui, il a déjà reçu cinq blessures et un sixième coup le fait tomber sur la place. Les siens le croient mort, la peur les saisit, ils vont fuir et abandonner la victoire, lorsque Paul Kinis, bano de Temes'var, et Démétrius Iaxish, débouchant des montagnes avec des troupes fraîches, prennent les Turcs en queue, leur passent sur le corps, se font jour jusqu'à Bathory, le délivrent et décident ainsi du sort de la bataille (2). Trente mille Turcs jonchent la terre, leur camp tombe au pouvoir de Bathory, l'infanterie vallaque est impitoyablement massacrée, et Alibeg ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Étienne prête serment de fidélité à la Pologne.

Le temps est venu où les prévisions d'Étienne doivent se réaliser. Bajazid II ne peut laisser sans vengeance la défaite d'Alibeg. Aux préparatifs qu'il lui voit faire, Étienne sent qu'il va avoir à lutter de nouveau pour l'indépendance de son pays et il se reproche de n'être pas plus puissant. Comme le danger est pressant, qu'il menace, il s'adresse à la Hongrie et à la Pologne; la première, occupée alors de sa guerre avec l'Allemagne, ne peut lui prêter aucun secours; la seconde ne lui en promet qu'à condition qu'il viendra rendre hommage en personne. Il va donc à Colomnia,

(1) *Voy.* Engel.
(2) *Voy.* Engel.

où se trouvait Casimir avec vingt mille cavaliers. Le roi l'attendait dans son camp sous les murs de la ville, et avait tout fait disposer pour que la prestation eût lieu en plein air ; mais Étienne qui voit dans cette mesure une dérogation à sa dignité, signifie positivement qu'il ne s'y soumettra que sous la tente royale. Force fut donc d'y dresser un trône et d'agir avec étiquette. Au jour fixé, Étienne y arrive à cheval, tenant en main son drapeau, met pied à terre, plie le genou, dépose son drapeau au pied du roi, et lui dit : « Roi très-» gracieux, je te prête serment de fidélité, je promets » et jure sans feinte et sans artifice, avec tous les pays » qui sont en ma puissance, mes boïers et mes fidèles » sujets, fidélité et obéissance à ta seigneurie, à tes suc-» cesseurs et au trône de Pologne. Ainsi soient en aide » Dieu et la Sainte-Croix ! » Casimir lui répond : « Nous » te prenons toi, tes boïers et les pays qui te sont » soumis sous notre protection, et nous t'en laissons les » droits et la possession comme à notre voïvode. » La suite d'Étienne répète son serment au nom des Moldaves, le suzerain et le vassal se donnent l'accolade, Casimir invite Étienne à sa table royale, lui fait de riches présents et le congédie en lui donnant trois mille cavaliers sous les ordres de Jean Karcowsky.

Décidé, avec ce faible renfort et ses trente mille Moldaves, à tenir tête aux musulmans, Étienne descend en toute hâte vers le bas pays pour les empêcher de passer le Danube. Mais l'armée ennemie s'avance de deux côtés à la fois, par terre et par mer; Vlad VII est déjà à Isaksi, avec vingt mille hommes; déjà la

flotte a assiégé et pris Kilia (7 juillet 1484) ; Bilgorod s'est rendu le 5 août ; déjà enfin, soutenue par les vingt mille Vallaques, l'armée entière a opéré son débarquement. Ce que voyant, Étienne prend le parti de se retirer dans le haut pays, et bat en retraite en bon ordre. Bajazid le serre de près. Arrivé à la hauteur de Niamtz où sa mère, instruite de ce qui se passe, anime la garnison à la défense de la place, il se détache un instant du reste de son armée en doublant le pas, et se présente aux portes de la citadelle. La sentinelle allait les lui ouvrir, lorsque sa mère crie du haut des murailles : « N'ouvre pas ! ce n'est pas mon fils. » Et s'adressant à Étienne : « As-tu donc oublié que je suis ta » mère? retourne sur tes pas et que je ne te revoie » qu'avec la victoire. Mieux vaut mourir que de devoir » ton salut à une femme ! » Ce reproche héroïque rallume le courage d'Étienne. Il se retourne vers les siens, et leur dit : « Enfants, obéissons ! un dernier » effort ! » Regagnant alors son armée, il lui fait faire volte-face. Cette seule détermination, à laquelle personne ne s'attend, suffit pour rallumer aussitôt l'enthousiasme, et il n'est pas un soldat qui ne jure de se faire tuer. C'est dans cette disposition d'esprit de tous les siens, qu'un instant après Étienne rencontre Bajazid, dans une étroite vallée, longtemps dite Resboïana (de la guerre). Certain que cette manœuvre doit le déconcerter, Étienne lui laisse à peine le temps de se remettre, l'attaque avec impétuosité, et par des prodiges de valeur que le désespoir peut seul enfanter, le culbute, le renverse, s'empare de sa tente impériale,

Paroles héroïques de la mère d'Étienne.

Défaite de l'armée ottomane à la vallée blanche.

le poursuit de toute la force de ses chevaux, lui barre le chemin au-dessus de Vaslui, massacre toute son arrière-garde, lui tue près de trente mille hommes et l'oblige à repasser le Danube (1). Sa gloire est au comble; il a fait fuir devant lui celui qui s'est fait la terreur de ses vassaux; il fait couvrir de terre les trente mille cadavres de ses ennemis, et l'on dit que ce tumulus, blanchi par le temps, a fait changer le nom de la vallée en celui de Valea Alba (Vallée Blanche). Laissant alors à son hatman Savidru le soin de repousser Vlad VII, qui se maintient dans le district de Putna, il retourne à Niamtz, pour embrasser et remercier sa mère. Il ne peut y rester longtemps; deux nouvelles alarmantes qui lui arrivent coup sur coup l'en font bientôt partir, son hatman Savidru vient d'être battu, et Kraïot, général hongrois qui déjà, lors de son séjour au camp de Colomnia, avait fait irruption sur ses terres, reparaît avec de plus grandes forces et menace d'aller incendier Suciava. Il va d'abord venger son hatman et chasser Vlad VII; puis, sans perdre de temps, court à la rencontre de Kraïot, l'atteint dans la plaine de Roman, et lui livre bataille (6 mars 1486); il a avec lui sept mille hommes d'infanterie et six mille chevaux. Il donne au vornic Boldur le commandement de l'infanterie, celui de la cavalerie au Pacarnic Costa, et il se tient lui-même au milieu de ses pages et de ses aprozi, ayant à ses côtés le hatman en chef, Arbure. Peu d'armées offrent

Bataille de Roman et singulier aspect de l'armée moldave.

(1) *Voy.* note 49.

un spectacle plus pittoresque que celle-ci. Ici les trabant'i (hallebardiers), dont les longs cheveux pendent en tresses jusqu'aux reins; les armasi (fusiliers), à la barbe touffue; les séiméni (archers), à la longue massue et à la courte jaquette; et là les pant'iri (dragons), portant casques aux longues aîles; les lefedji (cuirassiers), vêtus, hommes et chevaux, de cottes de maille; les pages, les aprozi (hérauts) étincelants d'habits dorés et de riches armures. Partout des boïers, entourés de leurs mos'negi (mesnades), montés sur des étalons fougueux, habillés chacun à sa guise, mais tous couverts d'une cuçiula (cuculla) d'agneau blanc, tous fiers de quelque témoignage d'une dernière victoire qui leur en promet une nouvelle. Ce ne sont que larges cimeterres au fourreau de velours rouge, longues lances à croissant, chevaux du Don, freins et mors d'argent, housses de peau d'agneau noir, habits couverts d'or, dolmans verts entourés de zibeline. Le Turc, le Tartare, le Cosaque, le Polonais, le Vallaque, le Hongrois, tous, soldats ou gentilshommes, reconnaîtraient, s'ils étaient là, quelque chose qui fut à eux. Les forces sont à peu près égales. Les deux chefs haranguent leurs troupes, le combat s'engage; Boldur brise les lignes de l'ennemi et bientôt la mêlée est affreuse. Kraïot se croit un instant sûr de la victoire. Étienne vient de tomber avec son cheval qui est tué sous lui; mais sa chute, au lieu d'être le signal de sa défaite, est celui de son triomphe : « *Copii nu vò dat'i!* enfants, ne vous rendez pas! » crie-t-il à ses pages, et ceux-ci lui font une muraille de leurs corps. Pendant ce temps Purice

(Puce), l'un de ses aprozi, met pied à terre, relève son seigneur, lui présente son cheval, et alors, rapporte la chronique, « le cheval étant très-grand et Étienne » très-petit de taille, Purice se met à genoux et lui » dit : — Seigneur, permettez-moi de vous servir de tau- » pinière, » et posant le pied d'Étienne sur son épaule, il l'aide à se mettre en selle : « Taupinière, lui dit Étienne » en montant, je ferai de toi une colline. » Puis il se jette de nouveau dans la mêlée, renverse tout autour de lui, marche droit à Kraïot, et celui-ci ayant pris la fuite, Purice s'attache à ses pas, l'atteint, lui tranche la tête et l'apporte en triomphe à Étienne. Cette nouvelle action est un titre de plus à la reconnaissance de son maître, et Étienne est en effet trop généreux pour ne pas lui en tenir compte. De retour à Suciava, il l'appelle auprès de lui et en présence de toute sa cour : « Purice, lui dit-il, tu m'as servi de taupinière, je » t'appelle Movila (colline) et tu ne porteras plus » d'autre nom; tu m'as donné ton cheval, je te gratifie » de cinq terres; tu m'as apporté la tête de Kraïot, » je te fais grand armas' et te donne la fille du brave » Pârcalab de Roman, que les Hongrois nous ont » tué. » Telle est l'origine de cette famille qui cent ans plus tard doit s'asseoir sur le trône de Moldavie (1).

Depuis cette époque jusqu'en 1494 Étienne put s'occuper en paix des affaires intérieures du pays. C'est à lui que la Moldavie doit la plupart de ses établissements, et peu de ce qui existe aujourd'hui remonte

(1) *Voy.* l'aprodu Purice de Negruçi.

plus haut que lui. D'ailleurs, comme c'est sous son règne que l'on voit pour la première fois les titres de logothète et d'archiviste, on est porté à croire, par ce que va faire Radu IV en Vallaquie, qu'ayant introduit un nouveau mode d'administration dont les Grecs de Constantinople, indigènés depuis peu dans ce duché, lui auront donné le plan, il fut aussi le créateur de la noblesse, en faisant des titres de tous les emplois de cour et d'administration.

V. Radu IV. V. 1493-1508.

Au commencement de cette année Vlad VII avait abandonné, à des conditions et pour des causes que l'on ignore, tout le banat de Séverin aux Hongrois; il paraît toutefois qu'il y avait eu plus de condescendance que de contrainte de sa part, car, d'un côté, à la nouvelle qu'il en reçoit, Bajazid donne ordre à ses paschas, non-seulement de reprendre le banat, mais de chasser Vlad et de mettre à sa place Radu IV, fils de Vlad V; et de l'autre, lorsque Vlad se sauve en Ardialie, il y est fort bien reçu lui et les siens par le voïvode, et traité même aux frais du roi de Hongrie. Ce dernier se hâte d'en prendre possession et y envoie dès l'année suivante deux banos, Georges More de Chiola et François Balassa de Gyarmath avec un traitement de six mille florins, à charge pour eux d'entretenir un certain nombre de soldats. Il y fait aussi les frais du maître d'artillerie.

Institutions de Radu IV. Origine et forme de la noblesse moldovallaque.

Cependant Radu IV s'était rendu à Constantinople, pour y prêter serment à Bajazid. En passant par Andrinople, où Niphon, patriarche de Bysance, était incarcéré, il obtient de le voir et le fait consentir à le

suivre en Vallaquie, dans le cas où il obtiendrait sa délivrance. L'ayant obtenue, il le prend à son retour et l'emmène. C'est à l'aide de ce vénérable vieillard, qu'arrivé en Vallaquie il s'occupe de poser les bases de cette administration qui, malgré les modifications qu'elle a subies par maintes réformes, et même celle du règlement organique de mil huit cent trente, est demeurée au fond le pivot sur lequel n'ont cessé de tourner depuis toutes les affaires du pays. Jusqu'à lui la Vallaquie n'avait que deux évêques, ceux d'Arges' et de Tûrgovici, relevant du patriarche bulgare de Tûrnova. Il crée ceux de Rômnic Vâlcea (Rome-du-Val) et de Buzeo, et institue Niphon lui-même archevêque métropolitain. Il divise ensuite le peuple en deux grandes sections, de ville et de campagne, et pour laisser à cette dernière le loisir de cultiver les terres que les guerres incessantes ont laissées incultes, il ne l'appelle plus aux armes en masse, comme le diplôme de Béla IV (1) donne à entendre que cela s'était fait jusqu'à lui, mais tout soldat continue de pouvoir devenir mos'nagu (mesnade), et tout mos'nagu est noble. C'est de là que sortiront un jour les mazils (licenciés), et les neamuri (de race), qui existent encore aujourd'hui et sont avec les mos'neni, la seule et véritable noblesse des deux pays de Vallaquie et de Moldavie. Il fonde une caisse d'aumônes, dite des grâces, sur laquelle les Moldo-Vallaques se reposeront un jour pour s'abstenir de toute charité privée. Enfin, il con-

(1) *Voy.* plus haut, p. 141.

vertit en titres nobiliaires tous les emplois de cour, les hauts grades de l'administration et de l'armée, et partage sa noblesse en trois classes. La première porte la barbe et joint au titre de sa charge celui de grand; la deuxième porte le titre de grand sans barbe; la troisième n'a que le titre simple de sa charge, et ces charges sont celles de :

1° Bano, marquis ou gouverneur du banat de Craïova.

2° Vornic, chambellan ou ministre de l'intérieur.

3° Logothète, docteur ou ministre de la justice.

4° Spathar, porte-glaive ou ministre de la guerre.

5° Vestiar, officier de la garde-robe ou trésorier.

6° Postelnic, maître de poste, ou garde des sceaux et secrétaire des commandements.

7° Aga, chef de la police générale du pays.

8° Càmaras', camérier.

9° Pacarnic, échanson.

10° Comis, écuyer.

11° Serdar, général d'infanterie de trois dictricts, c'est-à-dire de trois mille hommes.

12° Armas', chef de l'artillerie, inspecteur des troupes,

13° Cluc'ar ou Clucer, valet de chambre ou intendant militaire.

14° Stolnic, pourvoyeur ou maître d'hôtel, intendant des vivres.

15° Càminar, inspecteur des feux, des cheminées.

16° Pitar, pannetier, ou pitancier, inspecteur des vivres.

17° S'atrar ou Corturar, gardien de la tente, maréchal de camp,

18° Portar, portier ou huissier.

Les six premiers forment le conseil des ministres, tous ensemble ils forment le conseil d'État, auquel sont appelées les deux autres classes, dans les circonstances extraordinaires, la deuxième avec droit de parole, la troisième avec droit de vote. Ces trois classes, représentant la noblesse et la bourgeoisie ou la population des villes, réunies aux évêques et aux hauts prélats représentant le clergé, aux Mazils, aux Neamuri et aux Mos'negi représentant le peuple des campagnes, forment l'assemblée nationale sous la présidence de l'archevêque métropolitain.

Telles sont en Vallaquie l'origine et la forme de la noblesse, et il est à croire que celle de la Moldavie, la même en tous points, ne remonte pas plus haut. Elle est personnelle et viagère, et s'éteint à la troisième génération ; si le fils et le petit-fils n'ont rien fait pour la mériter, ce dernier, qu'il descende d'un portar ou d'un bano, rentre alors dans la classe des Neamuri (de race) ; il reste de race, mais son père n'ayant été que fils de boïer sans l'avoir jamais été lui-même, il n'est plus noble. Comme on le voit, cette noblesse équivaut plutôt à des décorations d'ordre de chevalerie qu'aux titres de baron, de comte, etc., et par cela même conserve longtemps encore l'avantage immense d'exciter l'émulation et d'entretenir le patriotisme et la dignité nationale. Certes, en l'instituant, Radu IV ne se doute pas qu'elle se changera bientôt en un poison subtile

que verseront à pleins bords à leurs créatures les ambitieux jaloux d'arriver au trône, et moins encore que, pour satisfaire toutes les petites passions, les Phanariotes la prostitueront en la délayant à l'infini, et que pour s'en faire un moyen de fortune, semblables à ces charlatans qui vantent sur la place publique les charmes de leurs spécifiques, ils y attacheront le préjugé qui n'existe pas jusqu'à eux. Cependant le mal est fait, et depuis ce temps il existe en Romanie des boïers et des calcaș'i, c'est-à-dire des nobles et des serfs.

Le roi de Pologne était mort depuis deux ans et ses quatre fils étaient tous bien placés. Vladislas, roi de Bohême, occupait le trône de Hongrie au détriment de Jean Corvin, fils de Mathias; Jean-Albert avait été couronné roi de Pologne; Alexandre était grand-duc de Lithuanie, et Sigismond prince d'Ardialie. Ce dernier ne trouvant pas sa position assez brillante, Jean Albert lui promet la Moldavie et s'entend à ce sujet avec Alexandre et Vladislas. Alexandre entre facilement dans ses vues et est prêt à les seconder; mais Vladislas s'y refuse; il sait qu'Étienne est puissant, qu'il faut plus d'une victoire pour le renverser, et son refus fait échouer le projet qu'Albert ne cesse pas de poursuivre.

Instruit de ce qui se trame contre lui et de la détermination de Vladislas, Étienne se croit par là délié de son serment à la Pologne; afin de mériter les bonnes grâces de la Hongrie, il y entretient un résident, épouse en quatrièmes noces Marguerite, sœur d'Étienne Lascovitz, voïvode d'Ardialie, et fait offrir au roi

par l'entremise d'Étienne Bathory une armée de vingt mille Moldaves pour l'aider contre les Turcs, qui se préparent à lui disputer le banat de Séverin, dont Vlad VII lui a fait cession.

Ces démonstrations ne font qu'irriter Jean Albert. Cependant, bien qu'à la tête d'une armée nombreuse, il n'ose pas encore remettre aux chances d'une guerre ouverte le soin de sa vengeance, et se décide à user de stratagème. Bercé de l'espoir de pouvoir renverser Étienne par surprise et d'un coup de main, il feint de vouloir marcher lui-même contre les Turcs, et d'aller, par Camenjetz, s'emparer de Bilgorod et de Kilia; Puis, par une contre-marche soigneusement cachée, il apparaît tout à coup dans la Pocutie. Étienne, étonné de ce détour dans lequel il ne peut voir qu'une menace, lui dépêche aussitôt le logothète Pierre et l'archiviste Isaac, afin de lui en demander raison. Pour toute réponse, Jean-Albert, irrité de se voir déjoué, fait charger de chaînes ses ambassadeurs, les envoie prisonniers à Lemberg, et sans perdre un instant, sans attendre les renforts des Lithuaniens et des Moscovites, débouche à l'improviste en Moldavie, à la tête de quatre-vingt mille hommes, et vient mettre le siége devant Suciava. Le danger est pressant; mais Étienne l'a prévu, et voici venir les auxiliaires de Vladislas et de Radu IV. Encore inférieur en forces de moitié, il use de prudence, se tient sur la défensive, se contente de harceler l'ennemi, et cherche à lui couper les vivres jusqu'à ce qu'il puisse lui couper la retraite. Cette tactique lui réussit à merveille. Déjà les Polo-

Étienne taille en pièces l'armée de Jean Albert.

nais, mourant de faim, font entendre leurs murmures, des murmures passent à l'insulte et de l'insulte à la menace ; encore un jour, et la révolte va éclater. « Al- » bert veut nous sacrifier, s'écrient-ils, et cela pour ré- » gner après nous sur la Pologne en maître absolu. » Alors pressé par la faim qui l'atteint lui-même, par les plaintes des soldats, par les menaces de la noblesse, par Étienne qui ne lui laisse pas un instant de repos, ce prince imprudent se voit réduit à capituler et contraint d'évacuer le pays à l'heure même ; mais alors aussi il se repent de son entreprise ; car tandis que, malgré les conseils d'Étienne, il dirige sa retraite par les montagnes de la Bucovine et la forêt de Cosmine, il est assailli par une armée de paysans qui se jettent sur lui en criant : ucidet'i ! ucidet'i ! tuez ! tuez ! A ces cris, Étienne accourt avec toutes ses forces, tombe le sabre au poing sur l'armée polonaise, et en fait une horrible boucherie. Jean Albert, retranché derrière ses chariots et protégé par les mercenaires de son arrière-garde, trouve heureusement le moyen de rejoindre son avant-garde et de se sauver avec elle ; mais tout le centre de son armée, composé de Galliciens et de Russes, est taillé en pièces et tous les mercenaires de l'arrière-garde et les principaux chefs de l'armée sont faits prisonniers. On remarque entre autres, Nicolas, palatin de Russie, le comte Gabriel de Tenczin et Jean Sbignof, fils du capitaine de Mariembourg. Pour mettre à profit sa victoire, Étienne le poursuit, au delà des montagnes, lui défend le passage du Pruth, le harcelle jusqu'à Suyatin, et là, sans les

auxiliaires de Lithuanie, il le mettait complétement en déroute (1494).

Tel est le résultat du stratagème d'Albert. Il l'avait pressenti, dit-on, par de funestes présages, mais il est à croire qu'il n'y prit garde qu'après sa défaite ; son cheval s'était abattu près de Lemberg ; la foudre avait frappé et tué dans son camp un cavalier et douze chevaux. Il était trop tard d'y songer. Étienne lui avait suffisamment prouvé que les *Romans sont indomptables ; qu'il est plus facile d'obtenir d'eux par la conciliation que par les armes, et qu'il vaut mieux s'en faire des amis que de tenter de les mettre sous le joug* (1). De retour à Suciava, le duc de Moldavie fait atteler à des chevaux les prisonniers polonais, galliciens et russes, au nombre de vingt mille, leur fait labourer le champ de bataille, et les y fait semer des glands. La forêt qui en sortit fut, dit-on, appelée *Forêt Rouge*, parce qu'elle avait été fécondée par le sang des ennemis. Étienne ne s'en tint pas là ; au commencement de l'année suivante, il porte en représailles le ravage en Pologne à la tête d'une armée de Moldaves, de Turcs, de Tartares, brûle tout sur son passage, enlève cent mille prisonniers et les abandonne aux Turcs qui les dispersent en Bulgarie, en Macédoine, en Crimée, en Grèce et dans l'Asie Mineure (2) (1495).

Pendant ce temps Radu IV, de concert avec le pascha de Sémendria, disputait le banat de Sévérin à la Hongrie, se faisait battre avec lui par les Szicles au

(1) *Voy.* note 50.
(2) *Voy.* note 51.

passage de la Forêt-Rouge (Turris trajana) et laissait entre les mains d'Étienne Thélegd tous ses bagages et un grand nombre de prisonniers (1493). Au mois d'avril de l'année suivante il envoyait des ambassadeurs à Vladislas, pour l'engager à la paix avec les Turcs, et cette année (1495), un des envoyés, accompagné d'un commissaire de la Porte, venait de se rendre à Butch, auprès du roi, et de conclure avec lui un armistice de trois ans. Pour le récompenser du zèle qu'il avait mis dans cette affaire, Vladislas II, qui jusqu'alors avait soutenu les intrigues de Vlad VII, mande à celui-ci, par une lettre de Czanad, en date du 1er novembre, qu'il ait à quitter sur le chmp l'Ardialie et à se rendre auprès de Josa de S'om, comte de Temesvar (1). D'un autre côté, comme il regrette les représailles d'Étienne et tient à son alliance, et comme aussi il ne voit pas écoutées les plaintes qu'en sa qualité d'héritier au trône de Pologne, il a adressées à la Porte au sujet des auxiliaires fournis par elle au duc de Moldavie, il la menace d'une rupture, et amène son vassal à signer avec Jean-Albert une trève de trois ans (19 octobre 1497). Bientôt après (20 juillet 1498), il trace les bases d'une quadruple alliance, entre la Pologne, la Hongrie, la Moldavie et la Vallaquie. Par cet acte ratifié le 14 avril de l'année suivante, la Pologne et la Hongrie garantissent aux Moldo-Vallaques, liés avec elles contre les Turcs, une paix perpétuelle, l'oubli du passé et à leurs princes, l'éloignement de leurs

Quadruple alliance contre les Turcs, et déroute de ceux-ci.

(1) *Voy*. Engel, p. 181-185.

rivaux au trône, Vlad VII et Pierre Aaron. Cette dernière concession ne satisfait pas encore Étienne. Ce qu'il lui faut, c'est l'hérédité; il la demande et l'obtient, pour prix d'un service signalé qu'il rend cette année même à la cause de la quadruple alliance. Quatre-vingt mille Turcs viennent en novembre envahir son territoire, marchent sur le Halisch, le Zidaczin et le Sambar, et menacent de pousser jusqu'en Pologne. Il ne peut s'opposer à leur passage, mais il les attend au retour et lorsqu'il les voit réduits de moitié, battre en retraite et se hâter en fuyant vers le Danube, il fait prendre à ses Moldaves l'uniforme polonais, fond avec eux sur les fuyards, les massacre sur toute la route, leur tue trente mille hommes, et les culbute au delà du fleuve. Non content de l'hérédité que lui mérite ce service, il réclame l'extradition de Pierre Aaron. La Pologne hésitant, le grand-prince de Moscovie, Jean Vasilevitch, son gendre, lui propose de marcher avec lui contre cette puissance. Étienne qui par son courage a conquis à sa famille l'hérédité d'un trône, ne jugeant pas prudent de le mettre en jeu pour un caprice du duc de Moscovie, ne répond à ses offres que par des paroles évasives. Il sait d'ailleurs ce qu'il peut attendre de sa coopération, et depuis longtemps son opinion sur le grand-prince est arrêtée. « C'est en dormant, disait-il souvent de lui, qu'il agrandit ses états, tandis que pour conserver les miens je suis obligé de me donner toutes les peines du monde. » Remarquables paroles qui témoignent assez que la politique était déjà dès ce temps l'arme privilégiée des

Jugement d'Étienne sur le grand prince de Moscovie.

Russes, trop faibles encore pour en employer d'autre contre les peuples de l'Occident. Néanmoins désireux d'en finir avec un rival qui lui porte ombrage pour sa postérité, et la diète de Pétricof étant ouverte, il y envoie ses ambassadeurs l'accuser de félonie, le réclamer à ce titre, prier, promettre et menacer s'il le faut pour l'obtenir. Albert qui a besoin de lui contre les chevaliers teutoniques, et qui ignore où il en est de ses intelligences avec le grand-prince, non-seulement cède à ses injonctions, mais assume sur sa tête le crime que se ménageait Étienne. Il fait accuser Pierre d'avoir falsifié les archives royales (sans doute afin de légitimer sa naissance, car on ne voit pas d'autre but, et sa prétention à se dire fils naturel d'Alexandre le Bon est précisément ce qui préoccupe le plus Étienne), et sans preuve, le fait décapiter en présence des envoyés Moldaves (1500). Casimir n'a pas le temps de tirer parti de cette complaisance, il meurt au commencement de l'année suivante, laissant le trône à son frère Alexandre. Quant à Étienne, content d'être à la fois débarrassé de son rival et de son suzerain, il profite des changements qui surviennent pour engager les Tartares à envahir la Podolie et s'emparer lui-même de la Pocutie. Il ne la garde pas longtemps; les Polonais l'obligent de l'évacuer en 1504. Cette année lui est autrement fatale. Usé par l'âge et les combats, tourmenté depuis longtemps par la goutte, il va bientôt succomber à cette cruelle maladie. Quelque temps avant de mourir, comme il songe sur son lit de douleur à l'avenir de son pays, il profite d'un instant de

repos que lui laissent ses souffrances, pour convoquer les boïers et leur adresser ainsi qu'à son fils ces mémorables paroles :

Testament politique et prophétique d'Étienne.

« O Bogdan, ô mon fils, et vous tous mes amis et » compagnons d'armes, qui avez avec moi partagé » tant de triomphes, vous me voyez sur le point de » payer mon tribut à la nature ! Toute la gloire de ma » vie est comme un beau fantôme, qui se perd dans la » nuit. Il n'y a point de retour pour un mortel, un » ver de terre, qui parcourt pour un temps les sen- » tiers de la vie; la mort vient prendre ses droits. » Mais ceci n'est pas l'objet de ma frayeur. Ce qui » m'alarme, c'est la pensée accablante que vous avez » autour de vous Soliman, qui menace ce *royaume*, » et fera tous ses efforts pour s'en emparer. Il a déjà » subjugué la majeure partie de la Hongrie ; la Crimée, » qui n'avait encore reconnu aucun maître étranger, » il se l'est attachée en y introduisant le culte maho- » métan ; la Bessarabie a été le théâtre de ses succès, » et les Vallaques, qui sont chrétiens comme nous, » ont dû reconnaître sa suzeraineté. En un mot, la » plus belle partie de l'Europe et de l'Asie obéit à ses » lois. Non content de se voir assis sur le trône des » empereurs de Constantinople, il ne met point de » bornes à ses vues de conquête. Il embrasse en idée le » domaine de toute la terre. Croyez-vous donc qu'a- » près tant de succès et d'obstacles vaincus, il épargne » la Moldavie, qui est à sa porte et tout environnée » de provinces de son obéissance ? Craignez plutôt que, » dès qu'il aura réduit la Hongrie, il ne vienne fondre

» sur vous avec toutes ses forces. Je ne saurais jeter
» les yeux sur nos voisins, sans déplorer le pitoyable
» état de leurs affaires. Il n'y a point de fonds à faire
» sur les Polonais, ils sont inconstants et incapables
» de tenir tête aux Turcs. Les Hongrois se sont mis
» eux-mêmes dans les fers. l'Allemagne a sur les bras
» tant d'embarras domestiques, qu'il ne lui reste ni vo-
» lonté ni pouvoir de prendre part à ce qui se passe
» au dehors. Ainsi considérant la fâcheuse situation
» des états qui nous environnent, je pense que le plus
» sage parti à prendre, est de choisir entre les maux
» qui nous menacent, celui qui nous semble le plus
» supportable. Jamais, dans son bon sens, un pilote
» ne tendit les voiles contre la tempête et l'orage.
» Nos forces ne peuvent nous rassurer; les secours
» étrangers sont éloignés et incertains, et pourtant le
» danger est imminent et ne peut s'éviter. Notre sou-
» mission sera comme une eau répandue à propos sur
» cette flamme près d'éclater; je ne vois pas à remé-
» dier autrement à notre ruine. C'est pourquoi je vous
» exhorte, dans ces derniers moments de ma vie, avec
» toute la tendresse d'un père et d'un frère, de tâcher
» de faire vos conditions avec Soliman. Si vous pou-
» vez obtenir de lui la conservation de nos lois ecclé-
» siastiques et civiles, ce sera toujours une paix hono-
» rable, quand bien même ce serait à titre de fief.
» Songez-y bien, il vous sera plus avantageux d'é-
» prouver sa clémence que son épée; que si au con-
» traire il vous dicte des conditions honteuses, Oh!
» n'hésitez pas! mieux vaut mourir l'épée à la main

» pour la défense de la religion et de la liberté, que » de les laisser l'une et l'autre en proie à des malheurs » inévitables et d'être les lâches spectateurs de leur » ruine! Quoi qu'il arrive, vous ne devez jamais douter » que le Dieu de nos pères, qui seul produit des mer» veilles, ne se laisse toucher par les larmes de ses » serviteurs, et ne vous exauce un jour, en cicatrisant » nos plaies, en nous comblant de ses grâces, et en » nous fixant à jamais de plus belles destinées. »

Ce discours jette la consternation dans l'assemblée; mais chacun en sent la sagesse et se résigne, quoi qu'il lui en coûte, à en subir les fatales prévisions. Aujourd'hui il est un testament politique qui fait l'espoir de tous les Romans, parce qu'après en avoir subi toutes les clauses à leur charge, ils voient avec reconnaissance que la providence se hâte d'exécuter celle que le testateur a remis à ses soins. Et ils ont raison de dire : » Dieu n'a pas parlé que par la bouche de David, il » nous a envoyé sa parole par la bouche d'Étienne, » qui a combattu quarante-huit ans pour sa gloire. » Quelques jours après, le 2 juillet 1504, Étienne meurt à l'âge de soixante et onze ans, après quarante-huit ans d'un règne glorieux, qui n'en attendait plus qu'un pareil pour assurer à jamais l'indépendance de la Moldavie; il emporte avec lui dans la tombe, le respect de ses ennemis, les bénédictions et les larmes de tout son peuple.

Suivant Miron, il était petit de taille, colère, cruel, prêt à verser le sang; mais sobre, d'un noble orgueil, d'une grande force d'âme, doué d'un génie tout par-

ticulier pour la guerre, actif, entreprenant, jaloux de ses droits, et, nous l'avons vu, heureux dans les combats, terrible après la victoire, ne se décourageant pas dans le malheur, et aussi rusé politique que capitaine habile, non-seulement, par un semblant de dévouement qu'il n'eut jamais pour aucune d'elles, déjouer les intentions de la Pologne et de la Hongrie sur ses États, mais à force de se rendre nécessaire et de se faire craindre, au lieu de leur en laisser faire le partage, les amener au contraire à lui en concéder l'hérédité. Aussi, malgré l'âpreté de son éducation qui entacha son caractère de cruauté, son amour de l'indépendance et ses quarante victoires sur les Hongrois, les Russes, les Polonais, les Turcs, les Tartares et les Vallaques, victoires dont il éternisa le souvenir par autant de monuments pieux, lui ont-ils conservé jusque aujourd'hui l'admiration de ses compatriotes qui chantent encore avec orgueil ce refrain guerrier de son temps :

Stéfan, Stéfan, Voïvoda,
Sort tout armé de Suciava,
Bat Tatares et Polonois,
Bat Turcs, Russes et Hongrois (1).

Et ce qu'il y a de remarquable c'est que c'est avec une armée qui ne monta jamais à plus de quarante mille hommes qu'il remporta ses quarante victoires. Tel était à peu près le cadre de cette armée ;

(1) *Voy.* note 52.

TROUPES RÉGULIÈRES.

Infanterie.		*Cavalerie.*	
Trabant'i ou hallebardiers. .	4000	Trabant'i ou lanciers.	6000
Seimeni ou arbaletiers. . . .	6000	Pant'iri ou dragons.	5000
Armas'i ou fusillers.	6000	Lefedji ou cuirassiers.	5000
Artilleurs.	2000	Pages, écuyers, hérauts. . .	2000
	18,000		18,000

TROUPES IRRÉGULIÈRES.

Lipcani commandés par le Pârcalabe de Hotin. . .	1000
Lepus'neni commandés par le Serdar d'Orcheiu. . .	1000
Garde, du corps des Pârcalabes.	2000
	4000

Il est vrai de dire qu'au besoin tout le peuple prenait les armes, Noblois ou Mos'neni, habitants des plaines ou de la montagne, et nous avons vu que c'est à ces derniers qu'Étienne dut sa victoire sur Jean Albert.

M. Bogdan V, dit le Borgne. 1504-17.

Bien qu'il ait eu cinq femmes dont la première est demeurée inconnue, Étienne ne laissa cependant que deux fils, Bogdan et Alexandre. Bogdan, l'aîné, lui succède. Fidèle aux instructions de son père et à peine monté sur le trône, Bogdan envoie au sultan des ambassadeurs chargés de présents magnifiques. Soliman accueille les ambassadeurs avec distinction et refuse les présents; il lui suffit de l'attention du duc de Moldavie et de ses protestations de respect et d'amitié. Tranquille de ce côté, le successeur d'Étienne reprend par un coup de main la Pocutie aux Polonais et songe aux moyens de la conserver. A cet effet il fait de-

mander à Alexandre la main de sa sœur Élisabeth (1507) et offre de lui signer l'abandon définitif des districts de Tismeniça et de Tesivicetz que son père lui avait enlevés et le fait appuyer par Vladislas. Malheureusement le parti de Zapolia s'y oppose; la mère d'Élisabeth sous prétexte qu'il est du rit grec et sa fille parce qu'il est borgne. Bien qu'il lui reste un œil pour voir que le refus qu'il essuie vient plus de la jeune fille que de la mère, il s'imagine que la reine seule lui fait obstacle et à sa mort, l'année suivante, il réitère sa demande. Refusé de nouveau, il en comprend cette fois la cause, et piqué au vif, il ne tarde pas à en tirer vengeance. Il rentre en Pocutie d'où les Polonais l'ont déjà chassé, s'empare de quelques villes, y laisse une garnison de six cents hommes et se retire. Cette faible garnison, hors d'état de disputer le pays aux Polonais, est massacrée, et ceux-ci, faisant à leur tour une incursion en Moldavie, pénètrent jusqu'à Botus'-han. Cependant le roi, fatigué de ces continuelles représailles et sentant d'ailleurs qu'il ne peut tenir longtemps les Moldaves éloignés de ce territoire qui d'ailleurs leur appartient, propose un arrangement à l'amiable et promet de donner sa sœur en mariage à Bogdan, à condition que le pape voudra bien consentir à cette union, qu'un prêtre catholique la bénira, que Bogdan s'alliera sincèrement avec les chrétiens contre les Turcs, qu'enfin il embrassera lui-même avec toute sa cour la religion catholique romaine. Ces conditions semblaient équivaloir à un refus. Cependant Bogdan les accepte et en signe l'acte le 19 août 1506. Mais la mort

d'Alexandre survenue tout à coup fait laisser là les choses, et Sigismond qui lui succède ne se croyant pas tenu d'exécuter les engagements de son frère, le traité est annulé. Irrité de tous ces mécomptes, Bogdan se disposait à reprendre les hostilités, quand il se voit contraint de tourner subitement ses armes vers le Seret.

Radu IV venait d'obtenir secrètement de la Hongrie, qu'elle stipulât dans son traité avec la Pologne l'engagement réciproque de lui fournir des troupes en cas d'attaque de la part des Osmanlis (1507); le 3 décembre de cette année il avait fait alliance avec les trois nations d'Ardialie, et avait obtenu des Saxons de cette province, qu'il lui serait donné chez eux un asile inviolable, dans le cas où, pressé par quelque ennemi que ce soit, il se verrait obligé de quitter la Vallaquie. Seize boïers de son conseil avaient signé ce traité et y avaient apposé leur sceau. En conséquence, croyant que le temps est venu pour lui de réclamer le district de Putna, il marche contre la Moldavie et pille le pays jusqu'au Seret. Bogdan qui l'y rencontre, le bat, le chasse, entre à son tour en Vallaquie et la pille jusqu'à Slam-Rômnic. Maximilien, évêque de Buzèo, gémissant de ces représailles, qui durent depuis dix jours, s'interpose entre les deux princes, va trouver Bogdan sous sa tente, le réconcilie avec son voisin et le laisse satisfait de sa médiation, en lui abandonnant, au nom de Radu, le district de Putna, objet de leur querelle (1).

(1) *Voy.* Miron, *Histoire manusc. de la Mold.*

Sur ces entrefaites, la Porte, instruite des connivences de Radu avec la Hongrie, lui fait témoigner son mécontentement par quelques incursions sur ses terres (1508); celui-ci va implorer à Pest le secours de Vladislas, lui prête serment de fidélité, lui offre en signe de vasselage des chevaux et des armes, et en reçoit le domaine d'Algyogy en Ardialie. Il était de retour depuis peu, lorsque l'archevêque Niphon vient le trouver et lui demander le divorce de sa sœur, sous prétexte que le boïer moldave auquel il l'a mariée l'est déjà lui-même dans son pays. Étonné de cette demande, fatigué des instances de Niphon, Radu lui répond par un refus formel. Ce refus blesse l'amour-propre du saint homme; il se fâche et se promet d'en tirer vengeance. En effet, le dimanche suivant, à peine les époux sont-ils entrés dans l'église, qu'il les excommunie en présence de tous les fidèles. Irrité de tant d'audace, Radu fait retomber sur ce prêtre fougueux tout le poids de son anathême; il le chasse de son siége archiépiscopal et défend à quiconque de ses sujets de lui donner asile. Obligé de partir, Niphon vomit en se retirant d'abominables imprécations contre le prince, ses sujets et le pays; puis, passant le Danube, va chercher au mont Athos le calme et le pardon d'un scandale dont son emportement aussi bien que l'obstination de Radu avait été la cause (1).

Brouille entre Radu et Niphon sa cause, ses effets.

Cette mésintelligence subite entre deux hommes qui

(1) *Voy.* Photino, t. I.

jusqu'alors s'étaient toujours si bien compris, la force du prince à savoir se mettre au-dessus des menaces de l'Église, le courroux du prélat donnant pour la première fois au pays la mesure du fiel et de la haine qui peuvent sortir d'un cœur dévot grièvement ulcéré, bouleversent les esprits, font naître la discorde, soulèvent, les uns contre les autres, les boïers et les prêtres; selon les premiers, ceux-ci sont des ingrats qui ne tiennent aucun compte de ce que l'on fait pour eux; selon les seconds, ceux-là sont des impies qui méconnaissent les lois divines et humaines. La révolte va éclater, et comme si ce n'était assez, la famine survient, qui exerce partout ses ravages. Les prêtres ont beau jeu; c'est le fléau du ciel qui vient frapper des hommes pervers; c'est Dieu qui répond aux malédictions de leur chef en punissant le maître et les sujets; le peuple, la noblesse, le prince lui-même, se laissent prendre à cette interprétation malicieuse, le peuple demande du pain à grands cris, la noblesse se scinde en partis, s'agite, se menace, le clergé intrigue et remue, c'est à qui des deux usurpera le plus du pouvoir princier. Radu enfin, pressé de tous côtés par les malheurs du peuple, par l'ambition des grands, par les exigences des prêtres, ne sait où donner de la tête; le chagrin le gagne; il tombe malade. L'inquiétude s'ajoutant à ses douleurs, il se repent d'avoir exilé Niphon, il le rappelle, il est trop tard; l'archevêque vient de mourir. Cette nouvelle le tue lui-même et il expire dans des tourments affreux au commencement de 1508, après quinze ans d'un règne qu'il avait sagement employé

au développement des premières institutions de son pays (1).

Plus ami de la paix que de la guerre et meilleur administrateur que capitaine, il fut par ses améliorations ce que fut Étienne par ses victoires, et à ce titre il ne mérite pas moins que ce dernier le surnom de Grand que ses concitoyens lui décernèrent après sa mort. En effet, jusque-là, malgré les traités de 1393 et de 1460, malgré la cession de Georgeo à la Porte et du Banat de Séverin à la Hongrie, malgré la jalousie des deux familles de Vàcàras' et de Bassaraba, malgré les cruautés de Vlad V et la lutte du clergé et de la noblesse, il sut comme Étienne, à l'aide de ses réformes, dont le héros de la Moldavie ne semble avoir été que l'imitateur, maintenir parmi les Romans cet ancien amour de l'indépendance qui les avait toujours unis à l'heure du danger, et fort de sa liaison avec la Turquie, prévenir, éloigner toute agression étrangère. Il meurt; Étienne n'est plus et les Romans vont retomber dans une anarchie que ne pourront éviter ni les bonnes intentions de Mihna et de Bogdan, ni le courage de Pierre Rares' et de Radu d'Afumat'i; et qui, suspendue un instant par les victoires de Michel le Brave, s'accroîtra après lui de jour en jour, jusqu'à ce qu'un dernier coup de hache fasse tomber la tête de leur dernier prince et les plonge eux-mêmes au fond de cet affreux abîme où ils doivent, pendant plus de cent années, expier, sous l'oppression la plus ignoble, leurs jalousies, leurs ambitions, leurs haines, leurs discordes.

(1) *Voy.* note 53.

TROISIÈME ÉPOQUE.

DE 1508 A 1601.

—

GUERRE CIVILE, APOSTASIE, SERVAGE.

A la nouvelle de la mort de Radu IV, Vladislas de Hongrie se dispose à porter au trône Dancin, fils de Vlad V; dès le mois de mars 1508, il donne ordre au voïvode d'Ardialie de soutenir son installation. C'était trop tard. Lorsque Danciu se présente, le trône est déjà occupé par Michel II, fils de Dracea de Manesco, que les Turcs y ont placé. La protection de ces derniers n'est pas favorable à Michel. Elle excite la jalousie et fait naître des mécontents. C'est une créature turque, se dit la noblesse; il n'a pas été élu, mais imposé. Pârvulesco, Bano de Graïova, homme remuant et ambitieux, s'empare de ces idées pour les répandre dans le peuple, se former un puissant parti et lever l'étendard de la révolte. Michel ne parvient pas sans peine à les chasser au delà du Danube, sévit rigoureusement contre ceux de son parti, et sans s'inquiéter si la sévérité dont il usc avec les mécontents en fait naître de nouveaux, il se livre tout entier à la répression

V. Michel II. B, dit Mihna (le fléau). 1508-10.

des abus criants de la justice et au châtiment des spoliateurs du peuple. Tout tremble devant lui, excepté le faible et le juste. Deux années lui avaient suffi pour obtenir cet heureux résultat, et ne manquant ni d'argent, ni de courage, il formait déjà le plan d'une alliance avec les princes chrétiens, à l'effet de rétablir les Grecs à Constantinople, lorsque Pârvulesco, qui y vit au milieu des Turcs, parvient par ses intrigues à le faire renverser, et rentre dans le pays à la suite de

V. Vlad VIII, dit Vlàduça. V. 1510-13.

Vlad VIII, fils de Radu IV, auquel la Porte vient de donner l'investiture. À leur approche Michel se retire à Cronstadt, y embrasse le catholicisme, et va de là s'établir à Hermanstadt : les sbires de Vlad et de Pârvulesco l'y attendent, et le 12 ou le 13 mars 1510, comme il entrait dans l'église, Démètre Jaxich ou Zachiel et Danciu son compétiteur, se jette sur lui et l'assassinent. Le peuple furieux fait prompte justice des meurtriers. Le Voïvode fait faire à leur victime de pompeuses funérailles ; Vladislas prend sous sa protection toute sa famille, et fait élever à sa cour Mârcea, son fils, et Nicolas Olahus (1), fils de son parent Stoïca. Les historiens qui en ont parlé, ne l'ont apprécié que par son surnom de Mihna, du turc (mihnet) qui signifie *fléau*, et sans se rendre compte du véritable sens de ce mot, ils en ont fait un prince méchant et cruel. J'ai donc préféré m'en rapporter à son épitaphe, qui me le montre au contraire juste, éclairé, bon citoyen ; et m'indique le sens dans lequel ce surnom doit être pris.

(1) Pour Ulahus, c'est-à-dire Vallaque.

Prædonum fueram domitor, furùmque flagellum,
Justitiam rigidâ fortiter ense colens (1).

Mais il paraît que, déjà dès ce temps, une conduite telle que la sienne n'était pas celle qui plaisait le plus aux boïers; l'esprit de rapine, qui commençait à s'établir, souffrait déjà difficilement le contrôle et la répression. Il n'est donc pas étonnant que les juges pervers et les exacteurs du peuple aient tâché de flétrir sa mémoire, en interprétant à leur façon ce surnom qu'il s'était lui-même donné et qui fait sa gloire. Nous les verrons plus tard établir leurs abus en principe, se faire une loi de l'usage et paralyser ainsi tout bon vouloir du souverain.

Pendant toutes les intrigues des Pârvulesci, pour faire tomber Michel II et porter au trône Vlăduça, petit-fils de Vlad V, voyons ce qui se passe en Moldavie. Bogdan réitère à Sigismond sa demande pour l'exécution de son traité avec Alexandre, et n'en reçoit encore qu'un refus. Il s'en plaint amèrement au pape, et sa sainteté n'en finissant pas de donner une solution à cette affaire, il épouse une moldave; de ce moment haîne à la Pologne et guerre au catholicisme! et il se satisfait cette année même (1509), par l'envahissement de la Russie rouge, le siége de Lemberg, le pillage des églises latines, et l'incendie de Bohotin, dont il transporte toutes les cloches à Suciava. Il n'en faut pas tant pour irriter Sigismond et l'exciter à des représailles. Mais Vladislas lui rappelant la défaite d'Albert, il se garde

(1) *Voy.* note 54.

bien de se montrer en personne, et donne ordre au voïvode de Cracovie d'aller châtier son vassal. Celui-ci désole les frontières pendant vingt jours, défait Bogdan le 14 octobre sur les bords du Dniester, massacre les deux mille Delhis que lui a prêtés la Porte, fait prisonnier trente boïers, passe au fil de l'épée cinquante jeunes nobles, et s'empare de toutes les places du Pruth. Ce succès inespéré enorgueillit à tel point Sigismond, qu'il songe un instant à réduire la Moldavie en province polonaise, mais en réfléchissant à l'esprit indépendant de ses habitants et à leur attachement à leurs princes indigènes, il chasse loin cette idée et se contente de traiter avec Bogdan. En conséquence, le 13 janvier 1510, douze commissaires, Polonais, Hongrois et Moldaves, sont chargés de délimiter les frontières et de mettre fin au différend sur la Pocutie. Ce district retourne à la Pologne. A peine le duc de Moldavie est-il sorti de ces embarras qu'il lui en survient un plus grand. Soixante mille Tartares viennent de faire irruption sur ses terres; Sélim, fils de Bajazid, après s'être emparé de Caffa et d'Akerman, menace de se joindre à eux, et son armée épuisée et en désordre est d'ailleurs trop inférieure en nombre pour résister à de si grandes forces. Heureusement pour lui, Sélim s'est abattu sur la Bulgarie; la Hongrie et la Pologne lui envoient des renforts, et il peut au moins tenir tête aux Tartares, jusqu'à ce que Nagu I, Bassaraba, lui envoie des auxiliaires qui l'aident à les chasser au delà du Dniester.

Cependant Mârcea, fils de Michel II, jaloux de re-

prendre un trône que son père avait dignement occupé, quitte la cour de Hongrie, parcourt toute l'Ardialie sous l'habit de pâtre, s'y fait de nombreux partisans, obtient des renforts du voïvode, pénètre en Vallaquie jusqu'à G'erg'iça, au district d'Ilfov, y rencontre Vladuça, lui livre bataille, se fait battre complétement et trouve heureusement moyen de se sauver à Constantinople (1511). Cette victoire qui devait affermir Vlàduça, devient au contraire la cause de sa chute. Les boïers de Turguvici qui lui sont hostiles, passent le Danube, vont l'accuser auprès de Mahomet-beg d'avoir épargné les Hongrois et traité avec eux, élisent Nagu Bassaraba, gendre de Lazar Miluça, despote de Servie, et, le mettant à leur tête, marchent sur Craïova et de là sur Bucuresci. Ils y arrivent au moment où Vlàduça, attaqué et blessé par des assassins, venait de s'enfuir à Constantinople.

Nagu I monta sur le trône de Vallaquie le 8 février 1513. Porté là par une faction, il s'occupe de rétablir la bonne intelligence entre tous les partis, entre les nobles et les prêtres. La Pologne et la Hongrie venaient d'obtenir de la Porte (1514) une longue trêve dans les conditions de laquelle elles avaient fait entrer la Vallaquie et la Moldavie; Nagu en profite pour se livrer tout entier à ses goûts paisibles et religieux. Il améliore le clergé, fait construire en marbre blanc la charmante église d'Arges', la merveille de son pays et qui en serait une partout (1), répare celles de Cozia et de Tismana, restaure la cathédrale de Tûrguvici,

V Nagu I. B. 1513-18.

(1) *Voy.* t. III, Orographie, 5e tournée.

fait couvrir de plomb le cloître Saint-Georges de Nucelu et fonde de tous côtés des couvents et des hôpitaux. Son zèle religieux franchit les limites de son pays, il fait construire en pierres l'ancienne église de Saint-Nicolas, fondée à S'kei par les Bulgares d'Ardialie en 1292 (1), fait couvrir de plomb celle de Saint-Athanase au mont Athos, y fait déposer les restes de l'archevêque Niphon dans un cercueil d'argent, lui fait don de son portrait, de celui de son épouse, de la tête de Saint-Jean-Baptiste et de l'image de son patron. On lui attribue aussi l'impression du premier évangile roman en lettres cyriliennes, laquelle aurait eu lieu en 1512 sous la direction du moine Malesius; mais on ignore de quelle imprimerie ce livre aurait pu sortir, car il n'en existe encore aucune dans le pays de Romanie, et la première dont l'histoire fasse mention, n'y fut fondée que cinquante-deux ans plus tard. Peu fait au métier des armes, il confie à ses généraux les auxiliaires que lui demande Bogdan contre les Tartares, et c'est avec ce renfort de Vallaques que celui-ci parvient à repousser les ennemis, et à les presser si vivement sur les bords du Dniester qu'ils s'y noient presque tous avec leur butin et les soixante-quatorze mille esclaves qu'ils entraînaient avec eux (1515). Sur ces entrefaites les Ardialiens, indignés de l'exemption que la noblesse vient d'obtenir pour ses valets et ses vassaux dans la guerre que la Hongrie prépare contre les Turcs, se mutinent, et, de retour d'une expédition

(1) *Voy.* note 55.

contre ces derniers sous Doza leur voïvode, se portent en armes contre Étienne Bathory, et vont l'assiéger dans Temesvar. Ils sont cruellement punis de cette démonstration d'égalité et d'indépendance; Jean Zapolia les fait massacrer et Étienne Barnemissa fait exterminer le peuple de Pest, qui avait soutenu leur cause (1515).

A quelque temps de là, la mort de Maximilien (19 janvier 1516), celle de Vladislas, le 12 mars, et de Bajazid le 11 avril de la même année; celle de Bogdan, assassiné le 18 avril de l'année suivante, celle enfin de Nagu, mort paisiblement dans son lit, vers la fin de 1518, laissent cinq trônes vacants et le champ libre aux rivalités ambitieuses. Alors, tandis que les rois de France et d'Espagne, François I et Charles-Quint, se disputent l'empire, que Sélim, fils de Bajazid, tourne ses vues vers l'Italie, Louis II succède en Hongrie à Vladislas, et Étienne et Pierre à Bogdan. Quant à Nagu, c'est en vain que, sentant la mort s'approcher, il avait assemblé le haut clergé et les boïers pour leur faire reconnaître son fils Théodose, âgé de sept ans, sous la tutelle de Préda son frère; le trône de Vallaquie n'est point héréditaire et les boïers de Buzeu se voient contraints de casser l'acte illégal de ceux de Tûrguvici. D'un côté, les troubles qui naissent de cet événement, les boïers de Tûrguvici battus par ceux de Buzeu, Préda tué dans l'action, Théodose obligé de fuir au delà du Danube; de l'autre, les embarras que la minorité du fils de Vladislas donnent à la Hongrie, la discussion des grands

M. { Étienne V. Pierre IV. 1517-26.

Troubles en Vallaquie.

et leur insoumission envers les tuteurs du jeune roi, en sont plus qu'il ne faut pour décider Sélim à la guerre. Cependant les boïers assemblés ayant porté leur choix sur Radu V, avaient envoyé des ambassadeurs au sultan lui faire part de cette élection et le prier de l'agréer. Sélim ne leur répond qu'en leur renvoyant leurs ambassadeurs avec le nez et les oreilles de moins, et donne en même temps à Mahomet-beg l'ordre d'entrer en Vallaquie et de l'occuper. Celui-ci passe le Danube, marche droit sur Tûrguvici, bat Radu V, le met en fuite, se déclare formellement sandjak du pays, et sous prétexte de venger la mort de Préda, descend à Buzeu, patrie de Radu V, la pille et la livre aux flammes (2 mai 1521). Alors tandis que Radu court implorer le secours de Jean Zopolia, Étienne de Moldavie qui n'augure rien de bon de son alliance avec les puissances chrétiennes, désespéré d'ailleurs de leur mésintelligence, de leur lenteur et de leur faiblesse, juge à propos de renouveler à Sélim les protestations de Bogdan son père à Bajazid. Le nouveau sultan fait bon accueil à ses envoyés, accepte ses présents et lui envoie en échange, avec ses félicitations, un turban, un caftan, un cheval, une selle impériale, deux queues de cheval et un drapeau. Riches et funestes présents qui disent au chrétien qui les reçoit : « Tu es mon vassal, Mahomet a vaincu le Christ. » Bogdan les accepte : il ne voit pas d'autre moyen de détourner le courroux de Sélim, déjà maître de la Bosnie et dont les armées sont en marche vers le Danube. D'un côté Suliman son fils met le siége devant Bel-

V. Radu V, dit le Moine, 1518-26.

Étienne V, renouvelle à Sélim les protestations de Bogdan.

grade et de l'autre, nous venons de le voir, Mohamed-beg commande en maître dans toute la Vallaquie. Ayant ainsi détourné l'ambition de Sélim, Étienne en profite pour repousser les Tartares qui se sont avancés jusqu'à Stéfanesci.

De son côté, Radu V rentre en Vallaquie avec une armée hongroise, oblige Mohamed-beg à capituler, à reconnaître les anciens priviléges des Vallaques et leur droit d'élection. Mohamed se prête à tout; mais dès que les Hongrois se sont retirés, il lève le masque et repasse le Danube. Radu court au-devant de lui, et malgré son infériorité, l'attaque et le combat vaillamment. Moine, il se conduit en prince; que de princes après lui ne se conduiront plus qu'en moines! Emporté par son courage, seul au milieu de la mêlée il ne voit pas le danger qui l'entoure et tombe entre les mains des Turcs. Mohamed l'envoie à Nicopolis et le fait assassiner par le comis Bâdica, cousin de Nagu Ier. Le jeune Théodose venait de mourir à Constantinople. Ce qu'apprenant, l'ambitieux pascha sollicite pour lui auprès du sultan l'investiture de la principauté, et il l'obtenait si le grand logothète Stoïca, bailli du pays à la Porte, ne se fût hâté à la fois et de rappeler à Sélim les traités qui garantissaient les priviléges de sa patrie, et de donner avis aux boïers de procéder immédiatement à l'élection d'un nouveau prince, leur désignant Radu d'Afumat'i, neveu de Nagu Ier, qu'il se fait fort de faire agréer du sultan. Radu VI est élu (1522). Il invite Mohamed à se retirer, et sur son refus, lui livre bataille à Glabovi, à Glijan, à Grumat'i; V. Radu VI, d'Afumat'i. V. 1522-29.

vaincu dans cette dernière affaire, il passe les montagnes, revient avec Jean Zapolia et trente mille Hongrois, oblige enfin Mohamed à repasser le Danube, et, maître de la principauté, se décide, sur le conseil de ses boïers, d'en aller demander l'investiture au sultan. Sélim se contente de louer son courage et celui des siens, le retient prisonnier et renvoie aux Vallaques Vlad VIII, dit Vlàduça, qui depuis longtemps l'importunait de ses instances. Celui-ci tint peu; dès l'année suivante (1523), il est chassé par Pârvulesco, bano de Craïova, et retourne à Constantinople, où il embrasse l'islamisme. La Porte lui accorde pour le reste de sa vie cinquante aspres (un ducat) par jour, et le double à son fils Moïse, jeune homme de seize ans qui ne l'avait jamais quitté. Six semaines après, un capidji-baschi se présente en Vallaquie à la tête de trois cents spahis, sous prétexte d'installer Pârvulesco. La vanité de ce dernier lui fait ajouter foi à la sincérité de cette démarche, et il se prête facilement à toutes les cérémonies de son installation; au comble du bonheur, il va bientôt se dire : Je suis prince! Le capidji-baschi, chargé de lui conférer les insignes de sa dignité, l'a déjà couvert du caftan et de la cuca; il lui a remis le topuz et tient en main comme pour la lui présenter, la hache d'arme, emblème de son droit souverain de vie et de mort, lorsque prompt comme l'éclair il la lève, la brandit et lui en fend la tête. A ce signal les spahis se jettent sur les boïers, en égorgent un grand nombre et se sauvent à Georgeo (1524).

Fin de Pârvulesco.

Radu VI reparaît. Ses instances et plus encore la

promesse d'un tribut de quatorze mille ducats décident le sultan à lui donner l'investiture à condition toutefois qu'il lui laissera son fils en otage. Sa présenceétait nécessaire. L'ambition des Pârvulesci avait occasionné des désordres que lui seul pouvait apaiser. Il rétablit la tranquillité, et la Vallaquie jouit de quelques instants de repos. L'Ardialie et la Moldavie sont moins heureuses. Les Szicles révoltés appellent contre eux la vengeance de Louis II, et celui-ci, pressé d'en finir pour s'occuper plus à l'aise de son armement contre les Turcs, invite Sigismond à lui prêter main-forte et sévit rigoureusement contre les rebelles. Sigismond dépêche à son tour un exprès à Étienne de Moldavie pour lui recommander de s'opposer aux Tartares, dans le cas où ils tenteraient de franchir les frontières de la Pologne. Ainsi de fait, les rôles sont changés. Le vassal protége le suzerain. Cependant Étienne ne s'engage à rien ; il a lui-même à réprimer des troubles qu'il a fait naître. Sur un simple soupçon, il vient de faire décapiter sans jugement Arbure de Herleu et ses deux fils, Théodore et Nicétas. Cet acte d'arbitraire et de cruauté a soulevé le peuple contre lui. Vainement s'adresse-t-il à Sigismond, le priant d'user de son influence afin de calmer les esprits ; le 27 septembre 1514, une conjuration éclate à Roman et ce n'est que par de nouveaux sévices qu'il peut parvenir à l'éteindre. Les têtes des principaux conjurés, Costa, Ivanci, et Chima, lui garantissent pendant quelque temps la tranquillité publique.

Actes arbitraires d'Étienne.

Tout étant rentré dans l'ordre, la Hongrie et la Po-

logne invitent la Vallaquie et la Moldavie à renouveler leur quadruple alliance contre les Turcs. Radu VI, jaloux de prendre part à la guerre sainte, et oubliant que son fils répond sur sa tête de sa fidélité à la Porte, ne voit pas sans orgueil flotter ses nombreuses bannières avec celles d'Étienne de Moldavie au milieu des rangs de l'armée chrétienne. Mais quand le sort eut décidé en deux heures de la bataille de Mohacz (1526), quand la Hongrie eut perdu là toute sa noblesse et son roi, quand Étienne y fut laissé parmi les morts, Radu VI se voit abandonné des siens, accusé par l'ex-voïvode Vlad VIII le Rénégat. Alors, sans armes pour se défendre, sans allié pour se soutenir, il est obligé de fuir devant le vornic Nagu et le stolnic Dragan, qui lui viennent disputer le trône. Il s'était retiré à Rômnic-Vâlcea, avec Vlad, son fils, et se disposait à passer en Ardialie, lorsque ses deux rivaux le surprennent et lui tranchent la tête. Ils croyaient travailler pour eux, mais, quelques mois après, Moïse, fils de Vlad VIII, se présente, les invite aux noces de sa sœur qu'il mariait au bano de Craïova, fait décapiter Nagu au milieu du festin et poursuivre Dragan, qui, soupçonnant le piége, avait déjà pris la fuite. (13 février 1530.) Alors s'élève un prétendant inconnu qui, sous le nom de Vlad IX, oblige Moïse à se sauver en Ardialie, le défait, le tue à Viis'öra, et se noie lui-même trois mois après dans la D'ambovit'a près de Popesci.

V. Moïse I. V. 1529-30.

V. Vlad IX. 1530-31.

M. Étienne VI. 1526-27.

En Moldavie, Étienne VI, dit le Jeune, venait après un an de règne de mourir empoisonné par sa femme, et la race Bogdanide semblait s'être éteinte dans sa

personne; sa mort avait mis quelque temps les Moldaves dans l'embarras, lorsque tout à coup une femme du peuple se présente dans la salle de leurs délibérations. C'est la mère d'un pêcheur, de Petrilo ou Pierre Rares'. Elle tient en main un papier, et le remet à l'assemblée. Le papier est fermé. On l'ouvre; c'est un diplôme d'Étienne le Grand qui l'exempte de tout impôt et se reconnaît le père de Pétrilo. On examine Petrilo sous la plante des pieds, et le sceau d'Étienne qui y a laissé son empreinte dit clairement que Petrilo est son fils (1). Enchantés de cette découverte, les boïers, qui avaient alors moins de vanité que de bon sens, et chez lesquels d'ailleurs le préjugé contre les enfants naturels existait moins encore qu'aujourd'hui, sont les premiers à le proclamer prince sous le nom de Pierre Rares'; le peuple l'accepte avec joie comme un des siens, et, le 20 janvier 1529, le vendeur de poissons monte sur le trône de Moldavie. Doué d'un grand courage, d'un bon sens naturel, d'une force de caractère remarquable, Pierre rachète par ces qualités solides le défaut de sa grossière éducation, et les preuves éclatantes qu'il donne de son indépendance et de son habileté sont là pour convaincre les nobles d'aujourd'hui (ceux d'alors n'en avaient pas besoin), qu'il est dans le cœur de l'enfant du peuple autant de noble fierté que dans celui des grands, et qu'il est aussi bien qu'eux capable de grandes choses quand on lui fait place.

M. Pierre Rares'. 1527-38.

Dans son traité du 13 décembre 1527 avec la Po-

(1) *Voy.* note 56.

logne, Pierre montre déjà la dignité de son caractère en se refusant à la soumission et au vasselage, et s'il semble pencher pour le parti de Ferdinand, c'est afin d'obtenir de Jean Zapolia la session des forts de Cùculù et de Cisco. L'abandon définitif qui lui en est fait ne l'empêche pas, l'année suivante, sous prétexte d'avoir été insulté par les Szicles, de faire irruption sur leur territoire et d'en enlever un grand butin. Vainement les Saxons d'Ardialie, restés fidèles à la maison d'Autriche, veulent-ils lui reprendre les places que lui a cédées Zapolia, il marche contre eux, les défait à Mariembourg (22 juin 1529), s'empare de toute leur artillerie, et cette victoire et les nouveaux ravages qu'il exerce en octobre de la même année, l'incendie de Prasna le 17, le siége de Cromstadt dont il brûle la forteresse le 19, le pillage de Bistriça et de son territoire le font surnommer le *fléau des Saxons.* Il voulait en effet les punir de leur prédilection pour la maison d'Autriche. Cependant Zapolia le prie, dans les termes les plus affectueux, de cesser ses dévastations, et il s'arrête; mais quand au bas de l'écrit du roi il voit qu'il lui réclame la restitution de Bistriça, il s'en indigne comme d'une ingratitude et lui répond : « C'est vous » qui m'avez appelé contre les Saxons. Je croyais avoir » plus de droit à votre magnificence qu'à vos reproches, » et quand je tiens moi-même toute la Hongrie de Suléi» man, je ne pouvais jamais croire que vous vous refu» seriez de me laisser au moins Bistriça, qui est dans » mon voisinage. » Il n'était pas homme à se contenter d'exprimer ainsi sa mauvaise humeur, s'il n'eût jugé

prudent d'attendre le résultat des grands événements qui se préparent. Suléiman tient assiégée Vienne avec deux cent mille hommes. Il était encore à son camp d'Ofen lorsque Pierre Rares', autant pour éviter de s'y voir forcé par les armes que pour se ménager un appui contre Zapolia, lui envoie le grand logothète Teutu lui offrir, de sa part, la suzeraineté de la Moldavie et lui prêter foi et hommage aux conditions suivantes : 1° que la constitution, les lois, la religion, le trésor seront respectés ; 2° que le prince continuera d'être élu par l'assemblée de la nation dans la famille héréditaire ; que le sultan sera tenu de le confirmer et ne pourra jamais en aucun cas imposer un prince non élu ; 3° que la Moldavie n'aura jamais d'intérêt commun avec les ennemis de la Porte, mais lui fournira au besoin des auxiliaires ; 4° que le pays sera protégé par la Turquie toutes les fois qu'il en fera la demande ; 5° que la Porte ne s'immiscera en rien ni dans l'administration intérieure, ni dans l'élection du prince ; 6° qu'il lui sera envoyé annuellement un *Pes'kes'* ou présent volontaire de quatre mille ducats (1), quarante chevaux, vingt-quatre faucons ; 7° qu'aucun Turc ne passera le Danube, qu'ils ne seront admis qu'à Galatsi et Kilia, qu'enfin le présent sera remis de l'autre côté du fleuve.

Pierre Rares' se reconnaît vassal de la Porte.

Ce traité n'est encore, comme celui de Mârcea Ier, qu'un traité de protection, et la Moldavie n'y a pas aliéné sa suzeraineté. Il est d'ailleurs facile de voir

(1) Le ducat valait alors 60 aspres.

qu'elle en pose elle-même les conditions, et qu'en les acceptant telles Suléiman n'élève pas d'autres prétentions sur cette province que celles d'un généreux suzerain et d'un bon allié. Lorsque le 14 octobre de la même année, le sultan est contraint de lever le siége de Vienne et qu'il regagne en fuyant sa capitale, Pierre Rares' va le trouver lui-même à Sophie et lui rend hommage. Flatté de cette déférence qu'il lui accorde dans un moment où tout autre la lui refuserait, Suléiman lui rend des honneurs comme à un roi, fait jouer devant lui sa musique guerrière, met quatre *peïki* de sa garde à son service, l'appelle le plus noble des princes, le revêt du Khyl-at-fakirè (manteau d'honneur que portent seuls le grand visir et les paschas à trois queues), lui pose sur la tête la Cuca, riche bonnet brodé de pierreries et orné d'une plume d'autruche, lui met en main un drapeau, trois queues de cheval, et le nomme enfin général des janissaires. Pierre n'ignore pas ce qu'il gagne à sa conduite franche et loyale, et les honneurs dont il est comblé le touchent moins que l'appui de la Porte qui dès lors lui est assuré. Il ne tarde pas à en faire usage. De retour en Moldavie, il songe à reprendre les territoires qui en ont été détachés, et sans déclaration de guerre jette en Pocutie un corps de six mille hommes. En peu de temps Snyatin, Colomnia, Tymeniecz tombent en son pouvoir, et l'armée polonaise est battue sur tous les points. Cependant la Pologne envoie de nouvelles troupes qui le battent à son tour. Dans sa colère, il veut faire décapiter deux de ses généraux qu'il accuse d'ignorance ou de trahison,

mais il se ravise, commue leur peine en prison perpétuelle, fait de nouvelles levées, demande des renforts à la Porte et entre dans la Pocutie à la tête de cinquante mille hommes. Il marche droit à l'ennemi, le rencontre barricadé derrière ses chariots, le cerne de tous côtés, et la victoire ne lui semble pas douteuse, malgré les six mille hommes de renfort que Sigismond dépêche à son armée sous les ordres de Jean de Tûrnova. Malheureusement le jeu de son artillerie, trop haut placée, devient inutile; les Polonais, qui un instant s'étaient crus perdus, reprennent courage; Baliczky, Sienjensky et Vlodok, commandants de cavalerie, se hasardent à sortir de leurs retranchements, et se précipitent en forcenés sur les Moldaves. Ceux-ci, ébranlés par cette attaque imprévue, rompent leurs lignes, et leurs chefs ont de la peine à les rallier. Ce que voyant, le général Carcovsky fait ouvrir les barricades, avance au pas de charge avec tout le reste de l'armée, et après un combat de cinq heures, pendant lequel les Moldaves se font presque tous hacher, il oblige le peu qui en restent à lâcher pied et à prendre la fuite. Pierre lui-même grièvement blessé n'échappe qu'avec peine, laissant à l'ennemi mille prisonniers, deux étendards et cinquante canons de gros calibre (1531). C'est ainsi que les Polonais ont enfin vengé la défaite d'Albert, qui depuis longtemps leur tenait au cœur. La paix fut conclue le 22 février 1532, par la médiation de Jean Zapolia. Cependant, peu satisfait des conditions auxquelles ce dernier l'a soumis, Pierre s'en venge par trois incursions en Ardialie, et la désole pour

Les Polonais vengent la défaite de Jean Albert.

l'amener à se rendre. Il n'en peut venir à bout; Étienne Maylat, gouverneur de cette province, la lui dispute opiniâtrément. Sur ces entrefaites, Zapolia s'était plaint au sultan, et Suléiman accourait en personne à la tête de deux cent mille hommes d'infanterie et de cinquante mille chevaux. En le voyant venir, Pierre Rarès' feint de craindre pour sa tête, se retire un instant, traite avec Jean Tûrnova qui assiége Hotin, invite même Zapolia à une réconciliation, et se montre décidé à résister à toutes les forces du sultan; tout ceci n'était que ruse, il ne voulait rien moins que faire tomber Zapolia dans un piége, se défaire de lui et aider Suléiman à s'emparer de l'Ardialie, dans l'espoir qu'il lui en concéderait l'investiture. Ses projets sont déjoués. Les boïers, partisans de Zapolia, se soulèvent contre lui; il se sauve et n'échappe à leur vengeance qu'en jetant l'or à pleines mains sur sa route. Il se tenait depuis quelque temps caché dans les forêts de l'Ardialie, lorsque, obligé d'en sortir par la faim qui le presse, il tombe entre les mains des Szicles qui l'enferment dans la forteresse de Czisco. Pendant ce temps Suléiman entrait à Suciava, y convoquait l'assemblée de la nation, lui ordonnait d'élire le frère de Pierre, Étienne, qu'il amenait à sa suite, et pour s'assurer à jamais la possession paisible de cette province, déclarait Akerman forteresse turque, élevait le tribut à douze mille ducats et exigeait que le prince vînt tous les trois ans baiser le seuil de sa sublime Porte en signe de soumission (1538).

M. Étienne VII. 1538-41.

La Vallaquie n'est guère plus heureuse. Vêntila,

V. Vêntila Ier. 1531-32.

successeur de Vlad IX, est un homme ambitieux et farouche qui croît expier ses assassinats par la fondation de monastères. Les Romans ont en lui leur Charles IX. Aussi cruel, mais plus orgueilleux que le roi de France, le peuple ne vaut pas pour lui la charge de son arquebuse, c'est sur ses boïers qu'il exerce son adresse. Le maladroit! il ne sait pas que le peuple pardonne et que la noblesse est sans pitié. En effet, comme en 1532, se trouvant à la chasse au cerf sur les bords du Gilu, il se plaisait à tirer sur ses boïers au lieu de tirer sur la bête, quelques-uns d'entre eux ayant remarqué cette trahison, se précipitent sur lui, le massacrent et le jettent à l'eau. L'assemblée nationale est convoquée sur-le-champ au monastère d'Arges', et l'archimandrite Pierre Païsie est élu à l'unanimité. Il prend le nom de Radu VII et se montre homme de cœur. Après avoir battu et fait prisonnier Étienne Maylat, qui s'était présenté en armes en faveur d'un Movila de Moldavie, sa créature (1538), il marche contre Laïot (Louis) Bassaraba, que soutiennent Stroe, Manoli et Mihalcea, et quand leurs armées sont en présence, l'invite, afin d'épargner le sang, à terminer le différend par un combat singulier. Cette générosité lui coûte cher; comme il allait enfoncer son épée dans le cœur de son rival, il est trahi par les siens, qui se jettent sur lui, lui coupent les narines et le chassent du pays. Cette trahison ne donne cependant pas le trône à Laïot, ou du moins il n'a guère que le temps d'y monter et d'en descendre. Radu ne se fait pas une loi de ce préjugé barbare qui considère comme indigne du trône tout

V. { Pierre I, dit Païsie, ou Radu VII, dit le Moine. 1532-44.

homme qui a les narines fendues; deux mois après il est de retour à la tête d'un corps de Turcs, monte à Tûrguvici, rencontre Laïot à T'igànesci, lui livre un combat à outrance dans lequel Laïot et ses trois généraux perdent la vie, et recouvre par cette victoire le trône dont il est digne (1538).

Introduction de l'imprimerie en Ardialie.

En ce temps plus d'un fait important se passait sans bruit. En Ardialie, Jean Schouter introduisait l'imprimerie et établissait ses presses à Cromstadt (1534). L'année suivante, Jean de la Force, de la part de François Ier, et Haïr-Edjet, de la part de Suléiman, concluaient le premier traité entre la France et la Porte. En 1538, lorsque Suléiman se trouvant en Moldavie, Jean Zapolia appela ses voisins à son secours, par des ressources inconnues dans tout pays soumis au système féodal, Radu tenait prêt au service de la chrétienté une armée de quatre-vingt mille hommes (1). Enfin cette année (1539), Briti, fils du doge de Venise, traversant la Vallaquie à la tête de sept mille Turcs, pour aller, dit-il, prendre au nom de la Porte possession du gouvernement d'Ardialie, Radu le laisse passer, se contentant de lui recommander de mieux tenir la discipline parmi ses troupes, qui volent et pillent sur leur chemin; mais dès qu'il le voit engagé dans les montagnes et occupé avec Maylat, il fond sur ses derrières, le taille en pièces, le fait prisonnier et lui tranche la tête.

Pierre Rarès' venait d'obtenir, non pas sa liberté,

(1) *Voy.* Engel, p. 215.

mais son élargissement ; il pouvait du moins circuler dans l'intérieur de la place, et cette faveur inquiétait Étienne. Il en adresse ses plaintes à la Porte, lui demandant que son frère lui soit livré. Jean de Zapolia se refuse à cette exigence, bien que Suléiman l'appuie de ses menaces. Tout ce qu'il peut, c'est d'envoyer Pierre à Constantinople, non pas comme prisonnier, mais comme ambassadeur, afin qu'il puisse se disculper et obtenir sa grâce. De cette manière, Pierre parvient non-seulement à se justifier, mais à plaire à tel point, qu'il sent renaître son espoir de recouvrer le trône, et cet espoir ne tarde pas à se réaliser. Étienne s'était déjà rendu odieux par ses cruautés. Tantôt il imposait des charges trop pesantes afin de sévir contre ceux qui n'y pouvaient satisfaire; tantôt il fesait massacrer ses convives au milieu du festin; enfin, devenu amoureux d'une jeune musulmane, il venait d'embrasser l'islamisme, et pour plaire à sa belle, il avait cédé aux Turcs un district considérable à l'embouchure du Dniester, le Budjak. Ces infamies et ces faiblesses révoltent les Moldaves ; les hatmans Michel et Pierre jurent de s'en défaire, et il meurt assassiné au milieu de la nuit, l'an 1540.

Étienne embrasse l'Islamisme.

A cette nouvelle, Pierre Rares', qui vit à Péra dans l'intimité de Luftibeg, s'empresse de revendiquer ses droits, affirmant que le peuple est disposé à le recevoir. Pendant ce temps, les boïers pour lesquels il s'est montré sévère et qui ont causé sa chute, se hâtent d'élire, sous le nom d'Alexandre III, un certain Cornia ou Cornu, naguère varlet du hatman Michel, et depuis

M. Alexandre III. 1540.

peu, par l'influence de son ancien maître, pârcalab ou préfet civil de Suciava. Mais leur temps et leurs peines, tout est perdu. Leur élection n'est point sanctionnée par la Porte, les secours qu'ils ont demandés à la Hongrie et à la Pologne pour la soutenir, leur sont refusés, et Pierre, qu'ils croient endormi, leur fait savoir de Constantinople qu'il vient de nouveau régner sur le pays. Cette nouvelle est pour eux un coup de foudre. Le peuple, au contraire, qui le désire, se révolte contre Alexandre, et les boïers qui ont élu celui-ci, voyant leur nouveau maître s'approcher, et considérant leur cause perdue, poussent la lâcheté jusqu'à l'infamie; ils assassinent l'homme de leur choix et envoient sa tête en présent à celui qu'ils sont obligés de subir. Pierre se trouvait alors à la cour de Radu. Il était venu lui demander main-forte, et en attendant ses secours, il avait dépêché vers la Moldavie l'Imbrischor qui devait appuyer son installation par la lecture du firman. Quelques jours après il s'était mis en marche à la tête de quinze mille Vallaques et en compagnie du vornic du bas pays, d'Alexandre, fils de Radu, et de presque toute la noblesse. C'est en présence de ces nombreux témoins, qu'arrivé au bord du Seret, il reçoit l'horrible présent de ses boïers. En le voyant il jure de le payer ce qu'il vaut. Cinq jours après il entre dans Suciava, fait main basse sur les auteurs de ce crime, en massacre un grand nombre, crève les yeux à quelques-uns et mutile les autres. Puis, sur l'ordre du sultan et pour se venger d'Étienne Maylat, il entre en Ardialie, y opère sa jonction avec Radu VII et

Il est assassiné par ceux-là mêmes qui l'ont élu.

Ahmet-bey, pascha de Nicopolis, et fait avec eux le siége de Vàcàras'. Déconcertés de la résistance opiniâtre de Maylat, et ne jugeant pas possible d'en finir autrement que par stratagème, ils feignent de vouloir capituler et l'invitent à une entrevue. Maylat hésite un instant; mais sur la parole d'Ahmet qu'il sera en sûreté sous sa tente tant que le soleil brillera dans le ciel, il s'y rend le 19 juillet 1541; on parle d'accommodement, de trêve, on en dresse les conditions, on les discute, on fait, on défait, on refait, enfin on traîne ainsi jusqu'au soir sans rien terminer, et quand le soleil est sous l'horizon, on s'empare de lui, on l'enchaîne et on l'envoie à Constantinople, où il meurt dans un cachot. Tout ceci est adroit, mais lâche; les Turcs ont dû depuis plus d'un succès à de pareilles perfidies, et il est regrettable de voir deux princes chrétiens leur prêter la main en pareille circonstance. Cependant, après s'être ainsi débarrassés de leur ennemi, les alliés continuent leurs ravages en Ardialie et ne se retirent qu'après avoir forcé Zapolia à payer à la Porte le tribut de dix mille ducats auquel il s'était d'abord soumis et qu'il avait depuis refusé (1543).

Maylat tombe dans un piége, et meurt victime de la perfidie d'Ahmet.

Pour prix de ses services, Radu est à peine de retour dans sa capitale qu'il est déposé, envoyé à Constantinople, et de là en Égypte, où il meurt dans la misère. Pierre ne lui survit que deux ans, il succombe de maladie en 1546, au moment où il allait commencer la guerre avec la Pologne, dont sous de vains prétextes il retenait l'ambassadeur Vilamowsky. Ces deux princes, par leur bravoure et leur talent, conser-

vent encore à leurs pays un dernier reste d'importance politique ; la soumission de Pierre et son abandon de la suzeraineté, étaient depuis longtemps prévus, et ils ne furent qu'un demi-mal, puisqu'ils le firent respecter de la Pologne et de la Hongrie, incapables autrefois de le protéger; leurs troupes sont encore de quelque poids dans la balance de la guerre, et la sagesse de l'un, et les succès de l'autre, et l'union qui régna entre eux, obligèrent les Turcs eux-mêmes à les ménager. Pierre était beau de figure, d'une haute taille, de tournure élégante, et s'exprimait avec une facilité incroyable. Enfant du peuple, il fut bon pour lui et sévère avec les grands, et cette sévérité ne fut pas ce que les grands l'appellent quand elle se tourne contre eux, tyrannie, mais justice, car, dit Miron : « il fut doux et juste dans ses arrêts. » Quant à Radu, quoique défiguré par l'attentat commis sur sa personne, il était bel homme, robuste, courageux ; il avait l'âme grande, le cœur haut placé, et en portant sur le trône la sagesse du cloître, il prouva comme Pierre à ses concitoyens l'ineptie de ce préjugé dont se nourrit la noblesse, qu'elle seule est capable, qu'elle seule est digne et qu'à elle seule appartient le droit d'administrer et de gouverner les peuples. Après eux les princes qui se succèdent rapidement, ne sont plus que des fainéants qui ne s'occupent qu'à bâtir des monastères, des ambitieux qui ne cherchent qu'à humilier les grands, des spoliateurs qui prennent plaisir à pressurer le peuple et à l'entendre crier. Sous eux la Romanie se remplit de Turcs; Akerman, Kilia, Braïla, Georgeo,

Portraits de Pierre et de Radu.

Tûrnu, toutes les forteresses de la rive gauche sont déjà depuis deux ans au pouvoir de la Porte.

En Vallaquie, Radu VIII ne règne qu'un an ; Mârcea III qui lui succède est déposé la même année, et ne reparaît un instant que pour satisfaire ses vengeances. A son approche, ses ennemis se sont retirés en Ardialie. Il les rappelle en proclamant le 25 janvier une amnistie générale, et qüand les malheureux, croyant pouvoir se fier à sa clémence, rentrent dans le pays, il les fait arrêter, les met à la torture pour leur arracher le secret de leurs trésors et les tue sans pitié. Le vornic Coda, le comis Radu, son frère, le stolnic Dragu, le sphàtar Stroe et le càminar Vêntila sont ses principales victimes. Le plus grand nombre parvient pourtant à s'échapper, et le trésorier Udrisce et le bano Théodose se mettant à leur tête, rentrent bientôt avec des troupes hongroises et lui livrent bataille à Peris'u; mais ils sont vaincus et tués. Pierre I qui n'est autre que Païsie, dit Radu VII, le remplace un instant, et meurt empoisonné par le vornic Socu. En Moldavie, Élie II, fils de Rares', qui se présente d'abord, dit Miron, comme un prince doux et miséricordieux, montre bientôt son naturel de loup. Il s'unit en 1548 avec Pierre I de Vallaquie et le sandjak de Vidin pour enlever l'Ardialie à Castaldo, général de Ferdinand, et la rendre à la reine Isabelle ; Martinosius qui les voit venir, les uns par le Banat, les autres par les montagnes, fait en sorte d'empêcher leur jonction, envoie contre les Moldaves un corps de six mille hommes qui les chasse, sans pouvoir leur faire lâcher leur

V. { Radu VIII. 1544-45. Mârcea III. V 1545.

V. { Radu VII le Moine ou Pierre I d'Arges'. 1546-48.

M. Élie II. 1546-52.

butin, et va lui-même attendre les Vallaques à la Tour-Rouge et les taille en pièces à mesure qu'ils débouchent du défilé ; si bien que la fuite des uns et la défaite des autres ayant mis les Turcs dans l'embarras, il a peu de peine à les battre à leur tour. L'Ardialie reste ainsi à Ferdinand. Pour la conserver, ce prince semble s'être appuyé plus particulièrement sur les Romans qui y sont, et plus nombreux, et plus puissants que les Saxons et les Szicles. Le diplôme qu'il délivre (23 novembre 1548) à l'archevêque de Strigon, Nicolas Olahus, neveu de Mihna I, est dans tous les cas un témoignage irrécusable de l'estime qu'il leur accorde, et en même temps une protestation vivante contre l'état d'infériorité dans laquelle les retient aujourd'hui le gouvernement paternel de l'Autriche. « Telle » est à peu près, y dit-il, l'origine des nob les races et » celle des Vallaques, tes compatriotes, ne le cède en » rien à aucune, puisqu'il est constant qu'ils sont sortis » de Rome et qu'ils en portent le nom; ta nation est » remarquable par son courage, par le grand nombre » des grandscapitaines qu'elle a produits, et entre au» tres par le père du célèbre roi Mathias, Jean Hu» niades, que les tiens ont puissamment aidé (1). »

M. Étienne VIII. 1552. Quoi qu'il en soit, la Porte, irritée de l'échec qu'elle vient d'essuyer, en rejette la cause sur Élie, l'appelle à Constantinople et ne lui rend le trône qu'au prix de son apostasie. Élie abjure; mais en vain pense-t-il en être quitte à si bon marché ; son frère Étienne, qu'il a

(1) *Voy.* note 57.

laissé en otage, parvient à le faire soupçonner de mauvaise foi : il est déposé, rappelé de nouveau et se sauve en Hongrie (1) où il est accueilli par les réfugiés vallaques. Son frère qui le remplace affecte d'abord une piété qui trompe tout le monde, fait construire des couvents et persécute même les catholiques ; mais il lâche bientôt bride à ses passions; aussi voluptueux que cruel, il ne vit plus que du viol et de l'adultère, et pourtant, dit la chronique, il n'est femme qui ne parle bien de lui. Pour échapper au déshonneur, grand nombre de familles s'expatrient et se retirent, les unes en Hongrie, les autres en Pologne. Alors tandis qu'il se fait battre en Ardialie pour le sultan, ces familles conspirent contre lui, celles-ci d'accord avec Castaldo, celles-là de concert avec Sienjensky. Ce dernier avait déjà pris sur lui de lui donner un compétiteur : il avait fait élire avec toutes les formes d'usage et par soixante des principaux réfugiés, l'un d'entre eux, le stolnic Pierre Lèpus'nano, lorsque la faiblesse de Sigismond-Auguste vient arrêter l'effet de cette démarche. Dans son serment de fidélité à la constitution polonaise, Sigismond, profitant de l'interrègne existant en Vallaquie et de l'anarchie où ce pays était plongé, l'avait considéré aussi bien que la Moldavie, comme relevant de sa couronne (2) ; mais il a peur aujourd'hui et recule devant les prétentions de la Porte sur cette dernière province. Cependant le bruit s'étant répandu qu'Étienne vient de se faire musulman et qu'il est dé-

(1) Selon Thuanus, il fut exilé ; et selon Miron, décapité.
(2) *Voy.* note 58.

cidé à livrer son pays aux Osmanlis, les réfugiés de Hongrie pressent Castaldo d'en finir et arrêtent avec lui qu'il est urgent de s'en défaire à quelque prix, et par quelque moyen que ce soit. En conséquence, ils s'attachent à ses pas et après plusieurs tentatives qui échouent et dont il tire vengeance, le surprennent enfin endormi sous sa tente, en coupent les cordes, se jettent sur lui, l'entortillent comme dans un filet, le percent de leurs épées, massacrent ses gardes accourus pour le défendre et livrent au bourreau ses enfants et sa mère. Il fut le dernier prince de la race bâtarde des Bogdanides, et le trône de Moldavie cessa de ce moment d'être héréditaire.

V. Radu IX. Élie. 1552-1554. D'un autre côté, Radu-Élie, son frère, à la tête des réfugiés vallaques, de mille cinq cents heiducs, de six cents cavaliers, fournis par Castaldo, et de dix mille hommes qu'il ramasse en chemin, entre en Vallaquie, marche contre Mârcea III, et le rencontre, dans les plaines de Màrginéni, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes et de trente-six pièces de canon. Ces forces, sept fois supérieures aux siennes, ne l'épouvantent pas; il divise ses troupes en deux corps, les étend de front sur une seule ligne et attend l'attaque. Mârcea entame lui-même l'affaire par une charge de cavalerie; mais lorsque, arrivé à distance d'un trait de la ligne ennemie, il la voit se prolonger indéfiniment, il craint d'être enveloppé et fait volte-face. Il est trop tard; la ligne d'Élie était partout et ses mousquetaires font un feu si bien nourri, que Mârcea et les siens ne sachant plus où tourner la tête jettent

leurs armes et prennent la fuite, laissant sur le champ de bataille dix mille morts et leurs bagages. Radu-Élie n'a perdu que sept cents hommes. Il monte à Tùrguvici, y entre en triomphe, et en sort bientôt, chassé par Mârcea qui l'oblige à repasser les montagnes. Mârcea lui-même n'y reste pas longtemps; il est remplacé le 21 février 1554, par Petresco dit Pierre II, bailli du pays auprès de la Porte et fils de Païsie d'Arges', dit Radu VII, dit Pierre I. V. Pierre II. 1554-58.

Pendant ce temps les réfugiés moldaves, débarrassés d'Étienne le renégat, étaient entrés dans leur pays à la suite de Lèpus'nano. Les Boïers qui ne les attendaient pas, s'étaient empressés d'élire un certain Jolda (tissandier ou tisserand) et pour légitimer son élection, lui avaient fait épouser Roxandra, fille de Pierre Rares'. Les deux rivaux s'étant rencontrés à S'ipot, Pierre s'était emparé de Jolda, lui avait fait ouvrir les narines et l'avait envoyé mourir dans un cloître. Il ne pouvait mieux préluder aux horreurs dont son règne allait être le théâtre. A quelque temps de là, comme il lui importait aussi d'illustrer sa maison, il avait épousé Roxandra et pris d'elle le nom d'Alexandre. Il pensait ainsi continuer la race Bogdanide. Quatre ans ne s'étaient pas écoulés qu'il avait oublié déjà les services de Castaldo, et Petresco, dit Pierre II, ayant succédé à Mârcea, il s'entend alors avec ce prince, pour soutenir contre son protecteur la reine Isabelle. En conséquence, tandis que Pierre assiége et prend avec douze mille Vallaques les forteresses de Betlen et de Szamos-Uïvar, il dépêche le boïer Moçoc et huit mille des siens à Melchior Balas'a,

M. Pierre dit Alexandre IV. Lèpus'nano. 1552-61.

Isabelle rétablie par Pierre II et Alexandre IV.

pour l'aider à s'emparer de Gyula-Veissembourg. En attendant la prise de cette place, les deux princes s'avancent ensemble jusqu'à Szathmar-Nemeti, pillent et brûlent avant d'y arriver plus de trois cents villages, et de là depêchent à la reine qui se tient à Lemberg, le vornic Socu pour l'engager à revenir, et lui envoient de nombreux détachements au pied des montagnes, afin de couvrir sa marche jusqu'à Claud'emburg. Après l'avoir établie dans sa capitale (22 octobre 1556). Pierre et Alexandre retournent dans leurs états, l'un pour y mourir du poison l'année suivante (24 décembre) (1), l'autre pour y exercer des atrocités sans nom. Le premier laisse trois fils, Pierre, Étienne et Michel, que nous verrons bientôt briguer et obtenir le trône où s'était assis leur père.

V. Mârcea III, 1558-63.

Nouvelles cruautés de Mârcea et d'Alexandre.

La mort de Pierre II, laissant vacant le trône de Vallaquie, Mârcea III, soutenu par le visir Rustan, l'obtient pour la troisième fois et y monte le 23 janvier 1558. Ce jour-là il publie une amnistie complète et autorise les émigrés à rentrer. Quelques-uns, et entre autres le vornic Stànila, ont la crédulité d'ajouter foi à la sincérité de ses promesses et regagnent leurs foyers. Il les reçoit en effet avec bonté; mais dans les premiers jours de mars, ayant convoqué à Bucuresci une assemblée générale de la noblesse et du clergé, il invite plus particulièrement Stànila et les émigrés, et lorsqu'il les voit tous réunis dans la salle des séances, il ordonne à ses janissaires de les massacrer! Il ne s'en

(1) *Voy.* Istvanffy.

échappe qu'un petit nombre qui se retirent, les uns en Ardialie, les autres à Constantinople, où ils portent leur plaintes aux pieds du sultan; mais là encore sa haine les poursuit, et il obtient qu'ils soient jetés à la mer. Le vornic Socu fut seul épargné.

Dans le même temps Alexandre se livre tout entier à son naturel féroce, et déjà, dans toute la Moldavie, ce n'est plus que sang, larmes, misère, désespoir, anathèmes; on ne voit plus de tous côtés que des malheureux, errant à l'aventure sans pouvoir toujours tendre la main à la pitié publique; des hommes étendus sur la route, les mains et les pieds coupés, des femmes, des enfants, sans nez et sans oreilles, des aveugles auxquels le bourreau vient de crever les yeux, partout des martyrs qui ont préféré la mort à l'apostasie. Tant d'horreurs semblent rendre la route facile à qui veut parvenir au trône, mais pas un Roman qui l'ose; leur ambition n'a plus rien de sa noblesse, et c'est un aventurier qui l'entreprend et en vient à bout à force d'intrigues, de mensonges et de courage.

Jean Basile, dit Jacques le despote ou Jacob Héraclide. 1562-64.

Arrivé en Pologne après de longues pérégrinations, Jean Basile dit Jacob, Héraclide, y avait entendu parler pour la première fois d'un prince de Moldavie du nom d'Alexandre, qui rendait ses sujets malheureux, et d'une princesse Roxandra, son épouse, qui prétendait descendre par sa mère des despotes de Servie. Se faisant passer lui-même pour despote de Samos, il considère cette coïncidence comme un moyen de rapprochement et partant comme un expédient de fortune. Il passe donc en Moldavie, où son titre le fait bien ac-

cueillir, et abusant de la crédulité du prince, séjourne quatre ans dans son palais en qualité de parent de la princesse, apprend le moldave, se concilie l'amitié des boïers, se popularise en approchant le peuple; mais comme il le plaint et lui fait entrevoir un terme à ses souffrances, il finit par se rendre suspect et est obligé de se retirer. Il se réfugie à Cromstadt en Ardialie, y publie (1558) un livre de sa généalogie, afin d'établir sa parenté avec la princesse Roxandra, obtient de Jean Sigismond à forces de prières et de menaces qu'il est hors d'état de réaliser, un secours de deux mille hommes sous les ordres d'Albert Lasky, palatin de Sirades, et se présente en Moldavie pour détrôner le tyran. Alexandre appelle en vain à son secours Mârcea III de Vallaquie, ils sont tous deux défaits et sa victoire lui livre le trône qu'il conserve quelque temps, moyennant un tribut annuel de quarante mille ducats à Suléiman II. Homme de bonne mine (1), intelligent, instruit, parlant l'italien, l'allemand, le grec et le latin, il ne manquait ni d'audace, ni d'habileté, ni de courage. Du jour de son installation, il ne se passe pas un instant qu'il ne l'emploie au bien du pays. Après avoir rétabli l'ordre, il fonde à Cotnar une université et une bibliothèque, appelle auprès de lui Gaspar Pencer, gendre de Mélanchthon, le Marshal, Zomar et Joachim Retice, professeurs de mathématiques de Cracovie, et semble vouloir faire comprendre au pays que, las de guerre et de massacres, il

(1) *Voy.* de Thou.

doit en chercher l'oubli dans la paix et l'étude. Mais les boïers, livrés tout entiers à leurs jalousies de familles, à leurs haines de partis, lui laissent à peine le temps de commencer son œuvre; entraînés par les discours séditieux du hatman Toms'a (Thomas), ils excitent à leur tour le peuple à la révolte, et le peuple séduit par leurs mensonges se porte en foule au palais en poussant des cris de mort. A la vue d'un si grand danger, Jean Basile conserve toute sa présence d'esprit, et voulant mourir en prince, revêt les insignes de sa dignité et reçoit les assassins avec une attitude ferme et imposante. Cette magnanimité qui rappelle celle de Coligny, ne l'empêche pas de succomber comme cette victime de Charles IX sous les mille poignards de la multitude (1564) (1).

M. { Étienne IX. Toms'a I. 1564. Alexand. IV 1564-67.

Étienne Toms'a n'a pas le temps de jouir de son crime; il s'enfuit à l'approche d'Alexandre IV qui vient lui en disputer les fruits à la tête de sept mille hommes. Maître une seconde fois du pays, celui-ci reprend le cours de ses atrocités; chaque jour voit tomber de nouvelles têtes qu'il fait clouer aux portes de son palais, et les blanches murailles qui le protégent sont sillonnées de ruisseaux de sang. Afin d'ôter tout refuge aux mécontents, il fait dresser d'immenses bûchers dans toutes ses cetàt'i (citadelles) et ses tûrguri (tours), et livre aux flammes tous ces vieux repaires de la féodalité. Burglatu, Smenderava, Cetàt'uie, Tûrgu frumos, Tûrgu nou, Tûrgu de sus et de jos, cent autres

Autres cruautés d'Alexandre.

(1) *Voy.* de Thou.

encore, toutes à l'exception de Hotin et de Niamtz, ne sont bientôt plus qu'un monceau de cendres. Que pouvait-on espérer de mieux d'un tyran qui répétait sans cesse à ses sujets : « Si vous ne voulez pas de moi, je veux de vous (1) pour mes complices ou mes victimes? » Peut-être qu'il abandonnât à la fureur de la multitude l'infâme Vornic Moçoc qui lui prêtait la main? C'est ce qui arriva. Bien que le tyran n'agît que par ses propres inspirations, et que Moçoc ne fût que l'exécuteur de ses œuvres, c'était moins à lui qu'à ce dernier que le peuple osait en vouloir, et déjà maintes fois il avait demandé sa tête. Toujours refusé, le jour est enfin venu où il va l'obtenir. Alexandre avait décidé avec son confident de se débarrasser des principaux boïers dont les alliances de famille et les relations avec la Hongrie et la Pologne, ne cessaient de lui porter ombrage. A cet effet, un dimanche, au sortir de l'église, il les invite à dîner le jour même au palais. Ils s'y rendent tous, excepté deux jeunes gens, Stroïça et Spancioc, qui se hâtent au contraire de passer le Dniester. Le festin était magnifique, les salves d'artillerie mêlées à la musique militaire enthousiasmaient les convives, les vins de Cotnar et d'Odobesci coulaient à flots, la gaieté était grande, le tyran lui-même avait déridé son front; lorsque le jeune Veveriça (écureuil) s'étant levé, osa lui porter ce toast : « A ta clémence, duc » des Moldaves! » Ce tendre vœu si simplement exprimé est pour Alexandre un sanglant reproche et pour ses

(1) *Voy.* Miron.

convives un arrêt de mort. Alexandre y répond en fronçant les sourcils, et Veveriça tombe en l'achevant, sous le poignard de l'armas' qui a lu dans les yeux de son maître. Au bruit de sa chute: « On m'insulte, s'écrie le tyran, à moi mes gardes! » et de tous les convives il n'en échappe qu'un seul, Moçoc, qui sourit lâchement à son maître au milieu de quarante-sept cadavres dont les têtes bondissent et roulent dans une mer de sang.

Cependant, le son des fanfares, le bruit du canon avaient attiré la foule devant les portes du palais, et elle se tient là, enviant le sort des soldats qui se gorgent, dans la cour, de viandes et de vin, et regardant à travers les grilles les flammes de résine qui les éclairent, les fenêtres illuminées de la salle du gala, les ombres qui passent et repassent; quand tout à coup, saisie par un horrible vacarme de vases brisés, de tables renversées, de cliquetis d'armes, de cris de détresse et de mort, avide aussi de sa part du festin, elle s'écrie avec fureur: la tête de Moçoc! la tête de Moçoc! « Entends-tu, Moçoc? dit le prince à ce misé- Moçoc livré à la fureur du peuple.
» rable, que faut-il répondre? que faut-il faire? « Mi-
» trailler cette canaille, répond Moçoc. » « Tout beau!
» vornic, reprend Alexandre, ce serait dommage pour
» un seul homme, allons, décide-toi! » et à ses gardes:
« Jetez-le au peuple et dites-lui que le duc Alexandre en
» fera toujours autant de ses spoliateurs. » Moçoc est livré à la multitude et mis en pièces en un instant.

A quelque temps de cette sanglante scène, Alexandre tombe malade pour ne plus se relever. Appelant alors l'archevêque Théophane, les évêques et ses

boïers : « Pardon pour moi, leur dit-il, et pitié pour » mon fils! D'ailleurs, ajoute-t-il, si j'en réchappe je fais » vœu de prendre le froc et d'aller à Slàtina demander à » Dieu pardon du passé. Lors donc, prélats, continue- » t-il, que vous verrez la mort s'approcher de mes yeux, » coupez-moi les cheveux, couvrez-moi du potcap (1), » faites-moi moine, » et retombant sur son coussin, « allez! » Quelques heures après il était obéi, ses cheveux étaient coupés, un potcap lui couvrait la tête, un cierge brûlait à ses pieds, l'image de la Vierge s'appuyait à son chevet, et l'on s'était contenté d'étendre sur lui le froc et le cilice. On craignait de le réveiller. Il se réveille cependant après un assez long somme, et jetant sur lui des yeux hagards quoique éteints, et sentant sa tête embarrassée : « Que signifie tout cela? » murmure-t-il d'un ton encore brusque et farouche. « Comment te sens-tu, frère Païsie? » lui dit un des moines qui l'assistaient : à ces mots, il lève la tête, et la laissant retomber : « Ah! » fait-il, avec un accent de rage qui semble défier la mort et la faire trembler, « ah! si j'en reviens, et moi aussi je ferai des moi- » nes! » et comme l'archevêque l'invite à penser à la mort, à ne plus songer qu'il est prince : « Tais-toi, » fourbe! » lui répond Alexandre en faisant claquer ses dents, et, jetant les yeux sur son épouse : « Quant à cette » chienne, je la couperai en quatre avec son fils. Non, je » ne suis pas moine! à moi mes braves! de l'eau! j'ai » soif! de l'eau! » En cet instant, Stroiça et Spancioc

Fin terrible d'Alexandre IV.

(1) Toque du clergé grec.

entr'ouvrant la porte, celui-ci tend à la princesse une coupe dans laquelle l'autre verse une poudre qu'il tient dans la main. « Du poison ! » dit Roxandra. « Du poison, » répondent-ils tous deux, « et que ta seigneurie choisisse » de ton fils ou de ton époux. » Accablée, hors d'elle-même par cette fatale alternative, Roxandra plonge ses regards pénétrants dans les yeux de l'archevêque. « Dieu » te pardonne ! » lui dit Théophane, et la princesse offre en tremblant la coupe au moribond. Il ne veut pas boire, ses dents se serrent; Roxandra va lâcher la coupe, lorsque soudain Spancioc la lui arrachant des mains et Stroiça tirant son poignard : « Allez, madame, » disent-ils à Roxandra; et tandis que l'un desserre les dents du malade avec sa lame : « Bois, » lui dit l'autre en lui versant le poison, « bois donc et remercie Stroiça » et Spancioc. » Alexandre n'entend plus, ne sent plus, le frisson de la mort court dans toutes ses veines, mais il ouvre une dernière fois les yeux, et comme s'il eût reconnu Stroiça et Spancioc, il les ferme à l'instant, et meurt. Il meurt comme il devait mourrir, dans la rage et le désespoir, après avoir été toute sa vie, dit de Thou, un objet d'horreur pour ses propres sujets (1567) (1).

Pendant ce temps, Pierre III, sous la tutelle de sa mère, Ceasna ou Cearina, succédait, en Vallaquie, à Mârcea III, son père (1563). Battu d'abord par les émigrés à Romanesci, au district de Gorgi, il s'était sauvé en Ardialie, et ses partisans étaient allés im-

V. Pierre III, dit le Boiteux. 1563-67.

(1) *Voy.* Negruçi, d'aprés Miron; *Voy.* de Thou, Hist., liv. 28.

plorer l'assistance des paschas de Georgeo et des autres villes riveraines. Rentré bientôt dans le pays après un avantage remporté à Sârbátesci par l'armée combinée de ses partisans et des Turcs, il avait longtemps lutté contre les rebelles, Stanciu Benga (le diable) (1), Mathieu Möngu, Vulcanu, Radu le vornic et autres grands boïers; il venait enfin de les battre complétement à Poiana, et s'était, par cette victoire, mérité la faveur du sultan, et, par une augmentation du tribut de cinq mille ducats, assuré la principauté dont le logothète Étienne lui avait apporté les insignes de Constantinople, lorsque cette année (1567), enlevé par les Tartares qui ont forcé ses frontières et reculent devant les Hongrois, il est envoyé à la Porte, exilé de là en Asie, et rappelé enfin dans la ville sainte où il attend une nouvelle chance de fortune.

Pendant que les princes moldovallaques étanchent leur soif de pouvoir dans le sang de leurs sujets, les Ardialiens sont déchirés par des guerres de religion. Luther et Calvin, l'Allemagne et la France se disputent leurs âmes et la France l'emporte. Les Saxons embrassent la réforme et les Romans y sont poussés. Ils viennent, en 1565, d'établir une imprimerie à Belgrade et s'en servent pour propager les nouvelles croyances; enfin, la diète de Thorda ayant déterminé les avantages du parjure, le chef de l'église orthodoxe d'Ardialie, l'évêque Georges, embrasse lui-même la réforme (1566), et fort des arrêtés de la diète,

(1) Mot Scindrôme.

contribue puissamment à la persécution qui doit peser jusque aujourd'hui sur ses anciennes ouailles ; la noblesse imite son exemple pour conserver ses priviléges, mais le peuple et le bas clergé restent inébranlables dans leur foi. Soutenus dans leur lutte par l'archevêque de Vallaquie, ils se placent sous sa juridiction, et c'est depuis cette époque que le primat de cette province porte le titre si bien mérité d'archevêque métropolitain des Hongro-Vallaques.

Bogdan VI encore mineur avait déjà succédé à son père ; lorsqu'en Vallaquie, Alexandre III, frère de Pierre III, lui succède, le 7 mai 1568. Digne petit-fils de Mârcea III, il rappelle comme lui les émigrés, trouve en eux comme lui des hommes trop confiants, et leur fait subir le même sort. Le logothète Radu de Dràgoesci, Mihna de Bàdeni, fils du vestiar Udrisce, Théodore de Bucovu, Vlad Capi, Petras'co Calota, Stan, fils de Dràgulesco, le stolnic Radu de Boldesci, Radu, fils du vornic Som, périssent victimes de sa perfidie et leurs têtes lui garantissent la tranquillité de son règne. Après s'être purgé de ses crimes par l'édification d'un monastère à la sainte Trinité, il intercède auprès de la Porte la grâce de son frère ; puis profitant de la faiblesse du jeune Bogdan, et de la discorde que souffle parmi les Moldaves le prétendant Ivonia, afin de s'interposer en médiateur, il parvient, pour les concilier, à faire donner le trône à son frère, en offrant pour lui à la Porte quarante mille ducats. Ivonia qui en est instruit, en offre d'abord soixante mille ; mais craignant qu'Alexandre ne renchérisse, il en

M. Bogdan VI. Ivonia. 1567-70.
V. Alexandre III. 1568-77.

Les trônes mis à prix.

propose le double d'un seul coup. Déjà satisfaite des cadeaux préalables qui accompagnent ces offres, la Porte, qui reçoit des deux mains, le confirme comme à son insu elle a confirmé Pierre, et ce dernier est déjà en marche. Ils s'avance à la tête de trente mille Turcs, prend, en passant en Vallaquie, le commandement d'une armée de soixante dix-mille hommes, que lui fournissent Étienne Bathory et son frère, et après avoir dépêché au vornic moldave D'umbrava un courrier qui l'instruise de son arrivée et l'engage à venir l'attendre à Melcovu avec les mécontents, il se met en marche en compagnie de son frère, et fait halte à Copàceni où un banquet leur avait été préparé. Ils étaient à table et parlaient de passer le Seret le jour même, lorsqu'Ivonia, soutenu par Kviesevsky, hatman des Cosaques, qu'il a pris à sa solde avec six mille lances, tombe sur eux à l'improviste, les met en pleine déroute, et poursuit Pierre jusqu'au Danube. Tandis que Kviesevsky tient assiégé Alexandre dans Flos', il court à
V. Vêntila II. Bucuresci, y fait reconnaître Vêntila et revient avec le hatman mettre le siége devant Bràïla. Comme toutes les autres villes riveraines, cette place était depuis longtemps *raï* turc, défendue par une forte garnison et commandée par un pascha. Ivonia l'ayant sommée de se rendre, le pascha lui envoie pour réponse dix boulets et douze flèches. Dans sa colère, Ivonia fait trancher la tête à ceux qui les lui apportent et se dispose à l'attaque. Pendant ce temps Kviesevsky s'empare de Flos', la livre aux flammes, et oblige Alexandre à
Mort d'Ivonia. passer le Danube. Alexandre le repasse quelques jours

après avec Djiala Zadè pascha, vingt mille Turcs et cent vingt pièces de canon, marche au secours de Bràïla, et, mettant Ivonia entre deux feux, l'oblige enfin à capituler. Avant de se rendre, Ivonia fait jurer sept fois aux Turcs qu'il lui sera fait grâce de la vie, qu'on laissera au hatman la liberté de se retirer, qu'enfin il y aura amnistie complète; les Turcs promettent tout; et il se livre entre leurs mains. Quelques heures après, comme il s'entretenait avec Djiala Zadè, sous la tente de celui-ci, les janissaires se précipitent sur lui, lui tranchent la tête et vont la clouer au palais princier de Iassi (1570). C'est ainsi, dit Miron, qu'il expiait la mort du métropolitain Georges qu'il avait fait brûler vif. Ce dénouement s'était opéré en moins d'une semaine. Chassé par les boïers Dragomir, Mitrà, Radu et Jean, partisans d'Alexandre, Vêntila, sa créature, n'avait tenu que quatre jours, et les deux frères Alexandre et Pierre occupaient les deux trônes de Vallaquie et de Moldavie. Cependant, le jeune Bogdan qu'ils avaient renversé, était mort depuis déjà dix-huit mois, victime de sa confiance dans l'hospitalité du czar de Moscovie; un second prétendant, maréchal ferrant de son état et pour cette raison surnommé Potcovar, Jean, s'étant cru assez fort pour revendiquer son héritage, le disputait encore à Pierre, les armes à la main. D'un autre côté, Alexandre III, réinstallé par les Turcs dont il fut toute sa vie un chaud partisan, continuait ses tyrannies, envoyait quelques renforts à Étienne Bathory, contre Gaspar Bekesch, et mourait le 15 juin 1577, en laissant après lui, comme s'il eût

Alexandre et Pierre occupent les deux trônes de Vallaquie et de Moldavie.

craint que ses autres crimes ne s'oubliassent, le fatal impôt dit : Öïa sëca, la brebis sèche, qui devait assurer à jamais à sa mémoire toute la malédiction du peuple. Cet impôt était 20 p. 0/0 des brebis et par conséquent le double de l'impôt ordinaire, dit oerit (brebiage ou moutonnage).

Ainsi depuis longtemps, ce n'est plus dans ces provinces que spoliations sans bornes, sang versé à plaisir, crime sur crime, misère sur misère, anarchie complète, où de toutes les haines la seule dont la durée eût été excusable, celle des Turcs, non-seulement s'est éteinte, mais changée en adulations serviles, en prostitution de tout ce qu'un peuple a de plus sacré, de sa foi, de sa dignité, de son patriotisme; et ces vertus essentielles à toute existence nationale, qui n'ont qu'un sens et qu'un nom, interprétées alors à la guise de chacun, prennent autant de faces qu'il y a de partis et de passions qui les composent. Si la soumission des Serviens et des Bulgares, si l'anéantissement des princes albanais et épirotes, avaient été rapides et décisifs, du moins leur chute avait été belle, et la chrétienté qui s'en était émue, leur en avait conservé un souvenir d'estime et d'admiration; mais les tiraillements qui amènent celle des Moldo-Vallaques, l'apostasie des uns, la tyrannie des autres, la désunion de tous, l'ont rendue si indifférente à des misères au devant desquels ils courent d'eux-mêmes, qu'elle ne fait rien pour les arrêter, semble même ne pas se douter qu'ils tombent, et fait la sourde oreille au bruit prolongé de leur chute. Ainsi abandonnés de leurs voisins et victimes de l'ambition de

leurs ducs, les Moldo-Vallaques, après s'être ruinés pour les aider dans leurs lâches intrigues, dans leurs rivalités perfides, dans leurs vengeances abominables, n'ayant plus d'or à leur donner pour payer le trône, plus d'armes pour le défendre, s'imaginant d'ailleurs qu'il y va du salut de l'État, vendent aux riches leur temps et leurs peines, s'attachent d'eux-mêmes à la glèbe, remuent la terre pour faire de l'or, et la religion qui les pousse à ce dévouement, leur défendant d'user à leur gré du seul bien qui leur reste, la vie, ils la consument dans le désespoir et le travail, travail stérile qui ne profite pas même au vil troupeau d'ambitieux qui vont encore les gouverner jusqu'en 1592.

C'est en vain qu'en Ardialie, Georges Carasomŭ (l'homme noir), se disant inspiré de Dieu, tente de relever leur courage, en essayant de chasser les Turcs, en les assiégeant dans le château de Zent (1570), et en mourant glorieusement avec ses deux mille Vallaques pour l'indépendance du pays; c'est en vain aussi que les Szicles eux-mêmes, asservis par Jean Sigismond, se révoltent et parviennent, après plus d'un combat acharné, à reconquérir leurs droits, les Moldo-Vallaques n'ont plus depuis longtemps d'autres ennemis qu'eux-mêmes et ne font plus la guerre qu'entre eux. Leurs trônes ne sont plus pour la Porte qu'un fond idéal dont elle spécule habilement, qu'elle adjuge au plus fort et dernier enchérisseur, qu'elle donne et reprend, selon l'intérêt auquel on lui en paye le prix, qu'elle vend intégralement à plusieurs à la fois, pour lequel enfin elle reçoit des deux mains, et tout cela

sans honte, et sans remords ; car pour elle extorquer, c'est produire ; pour les ambitieux, commander, c'est vivre ; et pour le peuple rester chrétien, c'est rester libre. Voici comment Jean Potcovar vient à bout de se maintenir jusqu'en 1577, et comment Pierre V le boiteux, finit enfin par le renverser. Un tribut de deux cent soixante mille ducats, qu'il s'engage à payer annuellement à la Porte, la fait naturellement se décider en sa faveur.

Michel III, dit Mihna II l'Apostat. 1577-83.

Michel, son neveu, venait, cette année, de succéder en Vallaquie à Alexandre III son père. Pressé de répondre aux exigences de la Porte, envers laquelle il s'est soumis au même tribut que son oncle, il avait établi un nouvel impôt, la gàleata (seau), et afin d'en obtenir le payement, il caressait le zèle des Vallaques pour la foi, leur disant qu'il n'y avait plus d'autre moyen de sauver leurs foyers et les autels du Christ, établissait à l'archevêché les premières presses, y faisait imprimer l'évangile en langue d'or, mais en lettres cyrilliennes, et le leur distribuait ; séduits d'abord par ces témoignages de son propre zèle, ils avaient cessé un instant de murmurer, et les plaintes s'étant au contraire changées en bénédictions, ils ne l'appelaient plus que *le bon chrétien*, *le doux fléau*, *le bénin voïvode* (1) ; ils travaillaient pour le satisfaire et vendaient même, s'il le fallait, les derniers restes d'une position autrefois meilleure ; mais bientôt ils n'y peuvent plus tenir. La déception s'ajoute à leurs souffrances : ce bon chrétien

(1) *Voy.* note 59.

vient d'apostasier. Au bruit qui s'en répand dans tout le pays en quelques jours répondent des cris d'indignation et de désespoir, et la terreur et l'exaspération sont au comble de l'autre côté de l'Olto. Quelques boïers, déjà las de la misère publique, prennent les armes, soulèvent le peuple; et, soit superstition, soit souvenir de Radu VII, s'imaginant qu'un homme d'église fera mieux leur affaire, élisent, sous le nom de Radu X, le premier prêtre qu'ils rencontrent, marchent avec lui contre Mihna et le chassent indignement. Cependant Mihna reparaît bientôt à la tête d'une armée turque, bat Radu le curé à Craïova, et celui-ci, incapable de soutenir son rôle plus longtemps, se sauve à Temes'var. Maître alors de l'insurrection, Mihna sévit contre les coupables; fait trancher la tête à quelques-uns des principaux boïers, et rétablit ainsi la tranquillité publique. A quelque temps de là cependant, des plaintes sont portées contre lui à la Porte; il est déposé, rappelé et exilé à Tripoli (1583).

V. Radu X le Curé. 1580.

Pierre IV qui lui succède était fils de Pierre II dit Petres'co. Il avait fait ses études en France, où semblait l'avoir attiré la réputation de Ronsard, y avait connu l'italien Francesco Pugiella, docteur en droit, bon prosaïste, profond politique et heureux auteur de rimes toscanes, qui lui avait inspiré le goût de la poésie; il était donc poëte et parlait en outre douze langues (1). Il se distinguait d'ailleurs par ses bonnes manières et une grande recherche dans sa mise; enfin son surnom

V. Pierre IV. B, dit Cercel (boucle d'oreille) 1583-85.

(1) *Voy.* note 60.

de Cercel indique qu'il portait des boucles d'oreilles et que cet usage dut choquer les Moldo-Vallaques qui n'en avaient encore vu qu'aux femmes ou aux Scind-rômes (Bohémiens). Il était depuis quelque temps à Constantinople, logeant à l'ambassade de France, et y vivant dans l'intimité de notre ambassadeur, M. le chevalier de Germigny, lorsque les derniers événements de Vallaquie qui avaient failli coûter le trône à Mihna, l'engagèrent à solliciter sa place. Soutenu comme il l'était, il n'attendit pas longtemps et, le 19 août 1523, il recevait du sultan l'investiture de la principauté à des conditions favorables. En effet par l'influence de son protecteur, il l'avait obtenue avec une réduction de la moitié du tribut. Il est à remarquer que c'est la première fois que la Porte témoigne de sa déférence à un cabinet étranger pour ce qui concerne les principautés; et personne ne s'étonnera en ceci de la priorité de la France, puisque selon les Turcs il n'y a vraiment que deux nations dignes de porter les armes, les Français et les Osmanlis. On pourrait croire aussi que c'est en échange de cette condescendance que Suléiman II demandait dans le même temps à Charles IX la main de sa sœur Marguerite pour Sigismond, prince d'Ardialie, qu'il voulait porter au trône de Pologne. Quoi qu'il en soit, ce premier essai de la France à s'immiscer dans les affaires des principautés n'eut ni pour elle, ni pour la Vallaquie le résultat qu'elle en attendait. Son protégé devint comme les autres, un spoliateur. Afin de payer le tribut de quatre-vingt mille ducats auquel il s'est engagé, il double les impôts, et c'est à lui que les

Première intervention de la France dans les affaires de Vallaquie.

Vallaques doivent la *goscina*, c'est-à-dire les vingt pour cent du miel, de la cire et des porcs. Cette conduite le fait détester, et il le mérite d'autant plus qu'ayant refusé le tribut sous prétexte de manque d'argent, il se sauve en Pologne en emportant avec lui quatre cent mille ducats, fruit de ses rapines. Mihna venait d'être rappelé de son exil. A la nouvelle de la fuite de Pierre Cercel, il offre à la Porte de prendre sur lui les dettes de ce dernier, et la Porte s'empresse d'accepter. Il rentre donc en Vallaquie. Son premier soin est de doubler tous les impôts, de soumettre à une taxe *les rouges* du pays et les Mos'negi dits Medies'i, c'est-à-dire du milieu : on appelait ainsi les anciens propriétaires dont le domaine, par suite de donations successives des terres environnantes, se trouvait enclavé dans celles-ci ; cette dernière mesure était contraire aux priviléges de la noblesse. Libre à lui de s'ingérer mille moyens d'extorquer le peuple, mais toute classe noble veut être respectée. Les Medies'i murmurent donc et s'en remettent au grand logothète Stanciu du soin de porter leur mécontentement à la connaissance du prince ; Mihna ne répond aux remontrances du grand logothète qu'en lui faisant couper la tête et en établissant l'infernal impôt connu sous le nom de *nèpasta* (néfaste) c'est-à-dire criante injustice : c'était le payement double de l'impôt déjà doublé. Il lui fallait aller briller aux fêtes qui doivent avoir lieu à Constantinople au mois de juin de 1586, au sujet de la circoncision de Mohamed, fils d'Amurath III, et il ne peut s'abstenir d'envoyer au préalable onze marcs d'argent et neuf pièces de drap,

de soie et de velours. L'année suivante, les Tartares menaçant d'envahir les principautés et de les mettre à feu et à sang, Pierre et lui se hâtent d'en informer la Porte. Sur leur promesse de lui compter vingt mille ducats qu'ils lui comptent en effet, et de réparer la forteresse de Hussey sur le Dniester, le Begler-beg de Rumélie les garantit contre toute agression des Tartares et leur fait présent à chacun d'un sabre d'honneur. A quelque temps de là ils sont déposés tous deux et appelés à Constantinople (1591). Arrivé là et craignant à la fois et pour sa vie et pour les siens, Mihna fait courir le bruit que Mahomet lui est apparu en songe et lui a commandé d'embrasser l'islamisme; il abjure donc, et Murad III, voulant lui en témoigner toute sa joie, lui fait cadeau de son handjar (poignard) et le nomme pascha d'Alep.

Mihna apostasie.

V. Étienne II. B, dit le Sourd. 1591 92.

M. Aaron I le Mauvais. 1591-95.

Étienne II et Aaron I leur succèdent. Étienne, fils de Pierre II, est un homme faible qui n'entend rien aux plaintes, à la misère du peuple, et son apathique indifférence lui fait donner le surnom de sourd. C'est la bûche de la fable. Les Romans le méprisent et demandent un autre chef. Alors, pour les punir sans doute, la Porte leur envoie de Moldavie un certain Alexandre IV qui les empêche de crier. Plus fier, plus avide que ses prédécesseurs, il a aussi plus de complots à déjouer, car les Jésuites établis dans les deux duchés depuis 1587 (1) y ont déjà mis le régicide à l'ordre du jour, et il a d'autant plus à craindre pour sa vie qu'il

(1) *Voy*. Hammer, t. II, p. 541.

est illégitime, d'origine moldave, *gente moldavus* (1); il le sait et se met à l'abri du poignard en s'entourant de janissaires. C'est derrière cette haie de satellites étrangers qu'il dresse ses plans, compte son or, signe ses arrêts, et se livre à tous les plaisirs de la vie sensuelle. C'est à leur tête, qu'il force les domiciles des citoyens, leur enlève leurs trésors, viole leurs femmes, déflore leurs filles et leur arrache leurs jeunes garçons qu'il circoncit et enrôle dans les janissaires. Accablé de dettes à Constantinople, il appelle ses créanciers, leur abandonne une part des impôts et les laisse se payer eux-mêmes. Quoique ces créanciers soient des Turcs ou ce qui est pis encore des renégats, il est difficile de se faire une idée des moyens ingénieux et cruels qu'ils mettent en œuvre pour obtenir leur payement. Ils menacent le mari de violer sa femme et de l'égorger ensuite, la femme de la tuer avec l'enfant qu'elle porte dans son sein, tous deux de leur enlever leurs garçons et leurs filles pour les plaisirs des paschas et de les brûler vifs dans leurs cabines. Pour éviter l'effet de ces abominables menaces, dont quelques-uns ont déjà senti la réalisation, le peuple donne tout ce qu'il a, sans conserver rien pour lui : ses bœufs, sa charrue, sa chaumière, tout appartient à ces percepteurs impitoyables, qui ne lui laissent qu'une longue chemise pour se couvrir et un sac de farine pour ne pas mourir de faim : jamais le peuple n'a tant souffert. Les rives du Danube jusqu'à dix lieues dans l'intérieur

(1) *Voy.* note 61.

sont absolument désertes; toute cette vaste plaine est une Arabie inculte où le voyageur hasardeux est détroussé; des villages entiers sont vides d'habitants, d'autres sont réduits en cendres; les charrues mises en vente publique ne trouvent pas d'acheteurs, et, que dire de plus? accablé du poids de tant de misères, le peuple en vient à regretter comme de beaux jours les tyrannies de Vlad V et d'Alexandre Lepus'nano.

Insurrection dans les cinq districts du Banat de Craïova.

Tel était l'état des choses, et la Porte fatiguée d'investir et de déposer des princes, allait définitivement incorporer la Vallaquie à son empire, et les Vallaques, réduits aux abois, incapables de plus de sacrifices ou plutôt sans chef digne de les commander, allaient se voir obligés de subir le joug et peut-être d'abjurer leur foi, lorsque tout à coup s'élève du milieu d'eux un homme de courage qui change en chants de vengeance et de liberté leurs cris de détresse et de désespoir. Cet homme est le fils puîné de Pierre II, Michel, bano de Craïova, qui veut sauver la patrie et l'appelle aux armes. A son appel le peuple entier se réveille, et lui répond avec enthousiasme. En un instant le tocsin sonne dans les cinq districts, le montagnard descend dans la plaine et les rives de l'Olto retentissent de ses cris de mort contre Alexandre et les Turcs. Instruit de ce qui se passe, Alexandre met à prix la tête de Michel, envoie secrètement des émissaires qui surveillent ses démarches, se saisissent de sa personne et le lui amènent mort ou vif. C'est en vain que Michel, qui a prévu le coup, s'est retiré de l'autre côté du Danube; il y est poursuivi, livré par le pascha aux satel-

lites du tyran, et conduit à Tûrgovici où il doit payer de sa tête son audacieux patriotisme. Sa sentence était prononcée avant qu'il arrivât. Le billot fatal est déjà dressé sur la place publique, il est y conduit comme un vil criminel, dépouillé des habits de son ordre, et la foule stupide qui se presse sur ses pas, admire sa haute stature, son front noble, sa démarche imposante, le sourire dédaigneux qui naît sur ses lèvres à l'aspect de la hache fatale, le regard de bonté qui s'abaisse sur elle, et chacun de se dire tout bas : « Pècate ! que pècate ! (*péché! quel péché!*) » mais pas un pour le sauver, ils sont tous trop lâches, et l'honneur doit en rester au bourreau. Le voici : il ne connaît pas Michel. Il se sent tremblant à sa vue ; sa taille colossale, la majesté de son maintien, la puissance de son regard, tout lui impose, et il voudrait pouvoir détourner les yeux afin de lui asséner plus sûrement le coup fatal ; mais les yeux pénétrants de la victime ont jeté dans les siens un charme dont il ne peut se défendre, et tout à coup : « Non ! je ne tuerai point cet homme ! » et la hache tombe à terre et Michel est sauvé, et la foule, jusqu'alors muette de stupeur, éclate en cris de joie : « Dieu est bon, Dieu est grand, vive Michel ! ! ! »

Ce refus du bourreau, ces cris de la foule sont pour Alexandre un ordre du ciel. Il se ravise, fait grâce à son ennemi et le réintègre dans ses dignités. Cependant Michel peu rassuré par ce pardon se rend en Ardialie et de là à Constantinople. Là, par l'influence du vornic Jean Socu, son beau-père, baliano (bailli) du pays à la Porte, à la recommandation d'Édouard Bur- V. Michel IV. B, dit le Vaillant. 1592-1601.

ton, ambassadeur d'Élisabeth d'Angleterre, et soutenu d'ailleurs par le grand-visir Sinan pascha, pour lequel il avait obtenu des lettres de Sigismond, il vient à bout de faire déposer le tyran, et d'obtenir sa place. Alexandre est aussitôt rappelé, gardé à vue dans Constantinople et bientôt après étranglé par les intrigues de Jérémie Movila dont il ambitionnait le trône. Ses créanciers seuls y perdirent. Sa mort leur enlevait les dix *povöre* (fardeaux) d'or, environ 1,300,000 francs, dont il leur restait débiteur. Michel se hâte de nommer pour son lieutenant son frère Étienne II, et quelques semaines après, il se présente dans la principauté en compagnie de l'émir Cadi et à la tête de deux mille spahis. Quoique suivi de ce cortége, son entrée est un triomphe; il rapporte aux Romans l'espoir si longtemps perdu. En effet décidé à régénérer sa patrie, son premier soin est de la purger des Turcs qui l'envahissent et la dépouillent. Il ne s'abuse pas sur la difficulté de l'entreprise. Il est faible, mais il sait mettre à profit l'exaspération du peuple, relever son courage et lui donner pour exemple son propre dévouement. Que Dieu et les chrétiens lui soient en aide, et il s'affranchira du joug des Osmanlis.

Tout plein de cette pensée, il fait des ouvertures à Aaron de Moldavie, et à Sigismond Bathory, et tous deux lui promettent main-forte pour l'accomplissement de ses projets. Ce dernier même lui garantit l'assistance de Clément VIII, qui, lui dit-il, pourra faire au besoin appel à la chrétienté. Il s'allie avec eux, s'engage à

donner le premier le signal de la rupture avec la Porte, et lorsque tout est bien conclu, arrêté, au même jour, à la même heure, énergique et cruelle déclaration de guerre! il fait massacrer tous les Turcs, fermiers, percepteurs d'impôts, marchands, vagabonds et maraudeurs, qui se trouvent sur le sol vallaque. L'émir Cadi qui se trouve de l'autre côté du Danube, feint de n'en rien savoir, et se transporte sur la rive gauche avec ses deux mille spahis, sous le simple prétexte qu'il désire venir passer l'hiver à Bucuresci. Loin de s'y opposer, Michel l'attend au contraire avec sang-froid, et ce sang-froid le déroute. Il avance cependant et à peine arrivé, il fait demander au voïvode les dix mille ducats du tribut. « Tu les auras, lui fait répondre Michel, je te les porterai moi-même. » Alors comme par déférence pour la personne du voïvode et sous le prétexte de faire compter l'argent en leur présence, mais de fait impatient de se saisir de lui, il se rend au palais, suivi d'une escorte. Michel venait d'en sortir. Aussi rusé que l'émir, il avait deviné le piége, et s'était retiré dans son camp à quelque distance de la ville. Quoique irrité de cette déception, le perfide musulman se garde bien de le laisser paraître, et, le sourire sur les lèvres, quand la rage est dans son cœur, fait demander à Michel pourquoi il se méfie ainsi de lui, et pourquoi il entretient à sa solde une si forte armée. « Parce que, lui fait répondre Michel, n'ayant pas d'argent pour la solder, je la garde jusqu'à ce que je sois en état de le faire. » « S'il ne tient qu'à cela, lui envoie répliquer l'émir, j'avancerai à ta Grandeur les sommes dont elle peut avoir besoin. » Son offre est

Comment Michel se débarrasse du perfide émir Cadi.

acceptée, et, la nuit étant venue, il s'endort dans l'espoir de voir s'accomplir ses projets le lendemain. Quant à Michel il ne dort pas ; il tient ses troupes en éveil, et quand minuit va sonner, il leur fait prendre les armes, rentre en ville à leur tête et en silence, marche doucement jusqu'au beylik (quartier turc), cerne la maison de l'émir, et le réveille en sursaut par des cris de mort et le bruit de son artillerie. Vainement la garde qui l'entoure essaye-t-elle de faire résistance, elle est massacrée; la maison est mise au pillage et l'émir n'échappe que par un stratagème que lui suggère l'imminence du danger. Il jette par la fenêtre tout ce qu'il a de plus précieux, et tandis que les Vallaques s'occupent à ramasser à tâtons son or, ses pierreries, ses châles, ses fourrures, il s'esquive et gagne le Danube (1574).

Rapides succès de Michel IV.

Le lendemain Michel, attaché à le poursuivre, passe le Danube sur la glace, l'y rencontre revenant déjà avec sept mille hommes, le culbute, lui passe sur le corps, va attaquer Hirsova, s'en empare le 1er janvier 1595, et quelques jours après entre dans Silistrie. Une marche si audacieuse jette bientôt l'alarme à la Porte. A la nouvelle qu'il en reçoit, Amurat III en ressent un coup si violent qu'il en tombe malade et en meurt le 18 du même mois. Mohamed III, qui lui succède, donne l'ordre à Mustapha pascha de passer le Danube avec quarante mille hommes, et à Ghéraï, khan de Crimée, de s'avancer avec toutes ses forces. Michel n'a pas de temps à perdre, pour empêcher leur jonction; Mustapha est déjà prêt à passer le fleuve et

Ghéraï n'est qu'à quelques heures de Galatsi. En conséquence, il envoie la moitié de son armée sous les ordres des frères Buzesco et de Calofiresco, au devant des Tartares, et reste lui-même de l'autre côté pour tenir tête aux Osmanlis. Ghéraï est vaincu à Stànesci, et les vainqueurs lui arrachent sept mille prisonniers qu'il avait faits sur sa route. Moins heureux que ses généraux, Michel ne peut empêcher Mustapha d'opérer son débarquement et de rallier les restes de l'armée tartare. Ce que voyant, il dépêche en toute hâte le général Manta à Calofiresco, avec des renforts considérables et l'ordre de s'unir aux auxiliaires d'Aaron afin d'envelopper l'ennemi et de l'attaquer avec ensemble. Il est obéi, et les Turcs sont battus ; Gheraï prend la fuite et Mustapha, repassant le fleuve, va s'enfermer dans Rutschuk avec les quatorze mille hommes qui lui restent. Le 28 Michel est devant la place, l'y tient bloqué avec douze mille hommes, et l'oblige, par famine, à venir risquer le combat hors des murs ; les forces sont égales, mais la victoire n'est pas longtemps indécise. Mustapha tombe dans la mêlée, son armée est mise en fuite ou taillée en pièces, et Rutschuk livrée aux flammes.

L'audace de Michel grandit avec ses succès : il retourne un instant à Bucuresci, fait de nouvelles levées, et, distribuant son armée en trois corps, envoie le premier, sous les ordres du bano Mihalcea, prendre possession de Silistrie et de son territoire, fait marcher le deuxième sur Hirsova, sous le commandement des généraux Preda et Radu, et confie le troisième à

Albert Kirali, qui doit tout ravager jusqu'à la mer Noire. Cependant la Porte, dans l'espoir de faire naître la mésintelligence, envoie un nouveau duc au pays. Y porter la guerre civile est en effet le meilleur expédient pour le faire rentrer sous son obéissance, mais elle n'y réussit pas. Le nouveau duc Étienne et sa suite sont battus et mis en déroute dans les plaines de la Bulgarie. De ce coup, toutes les villes riveraines tombent au pouvoir des Vallaques, et Turtukaï qui les a arrêtés quelque temps, est détruit de fond en comble. C'est ainsi qu'ils savent prouver ce dont ils sont capables lorsque l'union est parmi eux.

Malheureusement elle est bientôt rompue. Les succès de Michel IV donnent à Sigismond, qui se les attribue, l'idée de s'emparer des deux duchés de Vallaquie et de Moldavie. Déjà sous prétexte qu'Aaron entretient des intelligences secrètes avec la Porte, il a envoyé des troupes contre lui, s'est emparé de sa personne, l'a fait enfermer au château d'Along (19 mai 1595) et a mis à sa place Étienne Razvan, ex-gouverneur de la forteresse d'Ujvar-Szamos, et son accusateur. Déjà, par l'entremise de Michel Corbat et d'Étienne Bekes', commandant des auxiliaires qu'il a fournis à Michel IV, il a semé la zizanie parmi les Vallaques en excitant leur jalousie et leur ambition contre leur souverain; déjà même, pour prix de ses secours il demande à Michel ce qu'il vient d'obtenir sans peine de Bazvan, de reconnaître sa suzeraineté, et le duc de Vallaquie va se voir bientôt obligé d'y consentir autant pour raffermir son autorité ébranlée par les in-

M. Étienne IX, Razvan. 1595.

trigues, que pour se ménager un soutien contre l'ennemi qui le presse de toutes parts. Pour le moment néanmoins, il se contente d'éloigner Corbat et Bekes', continue la guerre, s'empare de Brăïla une troisième fois, la démantelle, et prouve à Sigismond qu'il peut se passer de ses généraux. La prise de Nicopolis par son général Farkas' qui la met en cendres, réveille un instant ses idées d'indépendance; mais lorsqu'il voit cet imprudent général s'aventurer trop avant dans la Bulgarie et s'y perdre avec toute son armée, déjà trop avancé lui-même pour entamer des négociations avec la Porte, il se décide enfin à écouter les propositions de Sigismond Bathory. Il envoie à Belgrade, pour s'y entendre avec ses délégués, Étienne Logica et Étienne Razvan que Jérémie Movila vient de chasser de Moldavie, douze commissaires en tête desquels sont l'archevêque métropolitain Euthimius et les évêques de Buzeo et de Rômnic-Vâlcea, Luc et Théophile : « Allez, leur dit-il, et ne faites rien qui soit à ma honte. » Contrairement à cette recommandation si pleine de dignité, ses commissaires signent à Carlsburg, le 20 mai 1595, l'acte de vasselage qui établit pour la première fois les prétentions de la Hongrie sur les principautés Moldo-Vallaques. En vertu de cet acte les ducs de ces provinces ne sont plus que des lieutenants du prince d'Ardialie et lui doivent foi et hommage. C'est de lui qu'ils reçoivent les insignes de la principauté, l'étendart, le busdugan (masse) et le sabre; ils ont bien encore le droit de se choisir un conseil de douze boïers parmi les plus distingués, afin de décider avec eux de

Michel se reconnaît vassal de Sigismond Bathory. M. Jérémie Movila I. 1595-1607.

toute affaire judiciaire et administrative, mais ils n'ont plus même celui de destitution. Ce droit appartient au prince d'Ardialie. Les Moldo-Vallaques, privés de leurs assemblées publiques, sont réduits à envoyer leurs députés à la diète d'Ardialie, et Sigismond s'est réservé le droit de dotation et des priviléges. Il est entendu toutefois que les dotations héréditaires ne pourront être faites qu'à des indigènes. Les voïvodes de la Moldo-Vallaquie et leur conseil peuvent condamner à la peine de mort, mais sans confiscation, cette dernière étant abolie. Ces pays conservent leurs anciennes limites, le clergé ses droits et ses biens, et l'archevêque métropolitain de Vallaquie le titre de Hongro-Vallaque, Sigismond dira à Michel IV, à Razvan et à leurs successeurs : « Honorable et magnifique seigneur, voïvode de notre état transalpin, notre amé et féal ; » et Michel IV, Razvan et leurs successeurs lui répondront : « Sérénissime Sigismond, par la grâce de Dieu prince d'Ardialie, de Moldavie, de Vallaquie et du saint Empire, seigneur de plusieurs parties du royaume de Hongrie, comte des Szicles, etc., notre gracieux souverain. » La formule : *Par la grâce de Dieu* est expressément interdite aux voïvodes. Il leur est également interdit d'appeler *leurs*, les lieux d'où ils dateront leurs ordonnances et de sceller leurs ordres ou leurs lettres du sceau de l'État, lequel reste entre les mains du prince d'Ardialie. Les fonctionnaires relèvent tous de Sigismond et *tout Grec est écarté du service.* C'est à ce prix que Sigismond Bathory s'engage à secourir Michel et à lui fournir contre les ennemis des canons, des troupes et de l'argent.

Quelque honteux que soit ce traité pour Michel, il est néanmoins obligé de le ratifier, et, tout en se promettant de le rompre à la première occasion, de prêter serment à Sigismond entre les mains de Georges Palatitz qui lui confère les insignes de sa dignité; car malgré ses avantages sur les Tartares et sur Ferhad, pascha de Nicopolis, il sent bien qu'il ne pourra tenir longtemps contre toutes les forces de l'empire turc. Il est sans alliés sur la rive droite du Danube; les Serviens sont réduits, et les Bosniaques vaincus : un grand nombre d'entre eux se sont faits musulmans; et pour les empêcher de croire désormais aux miracles de saint Sava, leur patron, Ferhad Pascha vient de faire brûler publiquement le corps de ce saint dans le monastère de Mileskévo. D'un autre côté, la Porte s'est enfin décidée à transformer les principautés en paschaliks; elle a donné la Moldavie à Djaafer pascha, begler-beg de Schirvan, et la Vallaquie à Saturdji-Mohamed pascha. Ceux-ci s'avancent à la tête de troupes nombreuses pour prendre possession de leur gouvernement, et Hassan, Begler-beg de Rumélie, qui les accompagne, vient d'entrer en triomphe à Rutschuk le 8 juillet, après avoir défait, chemin faisant, l'armée vallaque commandée par le général Mihalcea; tandis que le grand visir, Sinan pascha, renégat napolitain, ayant quitté Constantinople le 17 août, se dirige lui-même sur Rutschuk à la tête de cent-quatre-vingt mille hommes, et avec l'étendard sacré, sept galères viennent d'y apporter par la mer Noire et le Danube des munitions et de l'artillerie, et protégent les tra-

Embarras de Michel.

vaux du pont de bateaux que les Turcs achèvent de jeter sur le Danube (1). Dans ce pressant danger Michel expédie courrier sur courrier à Sigismond pour lui demander des renforts, et sans les attendre, va se poster avec huit mille hommes à Màguréni, sur la route de Georgeo ; il en est bientôt délogé. Attaqué à l'improviste sur ses derrières par un corps de l'armée turque, qui a franchi le Danube à Calafat, il est obligé de battre en retraite par Càlug'èreni, où l'attendent les Moldaves et les Ardialiens, au nombre de huit mille hommes. Cette attaque des Turcs avait été calculée, et Sinan pascha en avait profité pour faire opérer à son armée le passage du fleuve. Sans perdre de temps, il s'avance à la tête de deux cent mille hommes sur Càlug'èreni, pose son camp à quelque distance de celui de Michel, ne laissant entre lui et les Vallaques qu'une forêt marécageuse coupée en deux par une digue de terre et de bois, fait occuper la forêt par les janissaires et braque dix canons sur une hauteur voisine. Le lendemain 23 août 1595, au lever du soleil, Michel passe la digue avec huit mille hommes et se jette en furieux sur les Osmanlis. Cette première attaque ne lui réussit pas; Saturdji Mohammed, Haider, Hussein et Mustapha le repoussent avec perte, et lui enlèvent douze canons. Albert Kirali charge à son tour, reprend à l'ennemi deux pièces de gros calibre, et s'en sert à l'instant pour foudroyer son aile droite. Jaloux du succès de son général, Michel fait une seconde

Bataille de Càlug'èreni.

(1) *Voy.* Hammer, t. II, p. 602.

charge et, s'attachant plus aux chefs qu'aux masses, renverse les masses pour parvenir jusqu'à eux. Alors, semblable à un lion furieux il se fait jour jusqu'au centre de l'armée turque, atteint Cara-Iman pascha, lui fait sauter la tête d'un coup de sabre, et lui enlève l'étendart sacré. A cette action d'éclat, les Turcs sont saisis d'épouvante, et les Moldo-Vallaques sentent au contraire doubler leur courage. Sinan pascha, qui voit ses lignes près de se rompre, marche droit à Michel avec sa réserve et passe la digue malgré le feu roulant d'Albert Kiraly qui le foudroie, mais à peine l'a-t-il franchie, qu'attaqué en queue par le hatman Koschtscha et ses Cosaques, de front par Michel et les Moldo-Vallaques, sur les flancs par les Ardialiens et l'artillerie d'Albert Kiraly, il est complétement défait et mis en fuite. Hussein, Haider et Mustapha périssent dans les marais, et comme il s'abandonne lui-même à toute la vitesse de son cheval, il perd l'étrier en passant le pont du Niaslu, tombe et se casse les dents. Foulé aux pieds des chevaux et presque mort, il courait risque d'être fait prisonnier, si l'un de ses braves, Hassan, surnommé de là Bataqdji ou le sauveur du marais, ne l'eût emporté au camp sur son cheval. Cette journée rend à Michel ses canons, et coûte aux Osmanlis de nombreuses queues de cheval, une partie de leurs bagages, plus de trois mille des leurs, et l'étendard sacré de Mahomet sous lequel ils se disaient invincibles. La nuit étant venue, les deux armées se reposaient en attendant le lendemain, lorsqu'un prisonnier turc ayant mis le feu aux poudres des janissaires,

tombées au pouvoir de Michel, devient sans le vouloir la cause d'une panique qui décide de la victoire en faveur des chrétiens. Réveillés en sursaut par cette explosion, et se croyant surpris par les Moldo-Vallaques, les Osmanlis prennent la fuite. De son côté, Michel juge prudent de se retirer; il sent bien que, livré ainsi à lui-même, il lui est impossible de lutter davantage et qu'il y aurait folie à s'user contre des forces douze fois supérieures aux siennes. En conséquence, après avoir longé la D'ambovit'a jusqu'à Bucuresci, et fortifié le monastère, Negru-Voda, de cette ville, il se retire au pied des montagnes et va camper à Stoinesci. Il n'a plus avec lui que huit mille hommes; les Moldaves l'ont quitté pour marcher contre Jérémie Movila que la Pologne vient leur imposer.

La Vallaquie devient paschalik.

Cependant le jour paraît. Sinan pacha revenu de sa méprise, reprend courage, retourne sur ses pas et s'apercevant que les Moldo-Vallaques ont eux-mêmes quitté le champ de bataille, marche sur Bucuresci, s'en empare, monte à Tûrgovici, et y déclare la Vallaquie province turque (16 septembre). En moins de quinze jours tout est changé dans cette principauté. Les églises deviennent des mosquées où le mihrab tient la place de l'autel et le croissant celle de la croix; le palais de Bucuresci est transformé en citadelle; la ville est ceinte d'un rempart de palissades, et tandis que Saturdji Mohamed pascha, proclamé sandjak du pays, la tient en respect avec deux mille hommes, Sinan, qui règne dans Tûrgovici, et a fait occuper par son armée toutes les places importantes, se dispose à déloger Mi-

chel et à le poursuivre, s'il le faut, au delà des montagnes. Sur ces entrefaites, Sigismond avait donné ordre à Wolfgang Cornis, à Balthasar Bogothi et à Benoît Mdzenti, d'armer les Szicles, les Ardialiens et les Saxons, et leur avait fixé rendez-vous au camp de Zayden (Feketschalom). Parti lui-même de Veissemburg (27 août) avec deux mille hommes d'infanterie d'élite et deux mille chevaux, il avait trouvé en y arrivant, vingt-quatre mille Szicles, treize mille Ardialiens, quatre mille arquebusiers saxons, trois cents cosaques soudoyés par le prussien Jean Weiher, huit cents cuirassiers et douze cents arquebusiers commandés par Bocskay, en tout quarante-trois mille trois cents hommes, tous avides de combattre pour la défense des autels et de leurs foyers. Plus confiant dans leur courage que dans leur nombre, Sigismond s'était mis à leur tête et était entré avec eux en Vallaquie, par le défilé de Torzburg, passage étroit et difficile où six hommes ne peuvent pas toujours se tenir de front, et par où cependant il était venu à bout de transporter trente et une pièces de canon. Comme il s'était avancé lentement, crainte de surprise, il avait été rejoint chemin faisant par le Silésien Albrecht Raibitz, avec seize cents cuirassiers allemands, et le florentin Sylvio Piccolomini avec soixante-quinze cavaliers de la part de l'empereur. Ayant enfin débouché heureusement le 7 septembre, il avait fait halte à Rucur au pied des montagnes et y avait trouvé Étienne Razvan qui l'y attendait avec dix mille quatre cents hommes d'infanterie, huit cents cavaliers et vingt-deux canons. Le lendemain 8, il continue sa

marche vers Stoïnesci, à six lieues de Rucur et où Michel se tient retranché avec ses huit mille Vallaques et vingt pièces de canon. Ainsi l'armée combinée des chrétiens se trouve forte de soixante-quatre mille hommes et de soixante-treize pièces d'artillerie. Sigismond la passa en revue le 9 octobre, et marcha sur Tûrguvici. A son approche, Sinan pacha avait déjà quitté son camp, établi devant la ville, et s'était dirigé sur Bucuresci. Ce que voyant, Sigismond tient conseil afin de décider si l'on s'arrêtera ou non devant Tûrguvici. L'opinion du conseil ayant été de ne pas laisser derrière soi une ville si bien gardée, elle est défendue par trois mille Turcs aux ordres d'Ali pascha et de Hadji-Bey, il est arrêté qu'on en fera immédiatement le siége. Elle est prise en trois jours (18 octobre), et livrée au pillage. On y trouve deux pièces de cinquante-six, quarante autres canons de moindre calibre, des armes de toute espèce, et des munitions et des vivres pour trois ans. Les deux paschas sont faits prisonniers, envoyés sur le champ à Claud'emburg, et le reste de la garnison qui n'a pas péri dans les flammes, est empalé. Après cette sanglante exécution, l'armée des chrétiens descend à Bucuresci. Sinan pacha ne l'a pas attendue. Il s'est retiré précipitamment sur le Danube, ne laissant dans la ville qu'une faible garnison, avec l'ordre de faire sauter la mine qu'il a pratiquée sous le monastère de Radu Voda, dans le cas où l'ennemi s'en rendrait le maître. Cependant Sigismond en fait le blocus et Michel et Razvan s'attachent à la poursuite de Sinan, et ils l'atteignent près de Georgeo

Prise de Tûrguvici.

Déroute de Sinan Pascha.

au moment où il attendait pour passer, que les chariots, les bestiaux et les prisonniers eussent défilé un à un, et que les percepteurs eussent touché le vingtième des dépouilles. Comme ils le pressent vivement sur ses derrières et lui tuent beaucoup de monde, Sinan pascha fait suspendre la perception et profite de la nuit qui tombe, pour passer lui-même avec une partie de l'armée. Bientôt la panique s'empare de toutes les troupes restées sur la rive gauche, et le lendemain à la pointe du jour, hommes et chevaux, artillerie et bagages, se pressent sur le pont dans un si grand désordre, que pour éviter de se noyer, ils préfèrent jeter à l'eau les chariots et les canons. Précaution inutile! Michel a déjà fait braquer deux canons qui les foudroient; le pont est rompu et ils se noient par milliers. Là, périssent à jamais les brûleurs et les akindji (coureurs), qui depuis deux cent cinquante ans étaient la terreur de la Hongrie, périssent encore dix-sept mille hommes, l'artillerie et deux galères qui coulent sous le poids de leur chargement. Les munitions, les vivres, les drapeaux, les bagages et six mille chariots de butin tombent entre les mains de Michel et de Razvan; enfin, cinq mille Hongrois que Sinan emmenait esclaves, ayant recouvré leur liberté et ramassé les armes des morts, aident les Moldo-Vallaques à achever la défaite de cette armée de deux cent mille hommes. Cependant quelques Musulmans se maintiennent encore dans la forteresse de Georgeo située à cent pas de la ville dans l'île de la Liberté (Slobod'ie) et entourée de hautes murailles que défend une nombreuse artillerie.

Prise de la citadelle de Georgeo.

Michel et Razvan en font le siége, et tandis que Sigismond s'empare de Bucuresci qu'il tient bloquée depuis quatorze jours, ils s'en rendent maîtres, la livrent aux flammes, la démantellent et passent au fil de l'épée les huit cents Turcs qui la défendaient (22 octobre). Un seul d'entre eux fut épargné et renvoyé à Sinan pour lui en donner la nouvelle. Mais Sinan était déjà de retour à Constantinople, et allait expier sa défaite dans l'exil à Malgara.

De son côté, Sigismond reprend le chemin de ses États. Michel et Razvan l'accompagnent jusqu'à G'erg'iça; laissant alors à ce dernier cinq mille hommes de ses meilleures troupes pour aller disputer le trône à Jérémie Movila, il rentre en Ardialie avec un trophée de cinquante canons, de riches dépouilles et d'innombrables troupeaux de chevaux magnifiques.

Quant à Michel, il envoie son général Bàlcea de Farcas' mettre le siége devant Vidin et court lui-même assiéger Nicopolis. Bàlcea ne lui cède ni en courage ni en bonheur : homme de basse naissance, il ne doit qu'à sa bravoure d'être parvenu aux premiers grades militaires. C'était naguère un simple curé de campagne au village de Farcas', district de Romanat'i; mais déjà son zèle pour la foi lui avait fourni plus d'une occasion d'exercer son courage contre les Musulmans. Plus d'une fois, après le service divin, il lui était arrivé de quitter l'étole, de prendre la hache et de marcher en tête du village à la rencontre de l'ennemi. Instruit de tant d'audace, Michel avait obtenu de l'archevêque de le dégager de ses vœux, et lui ayant fait quitter le froc

Le général Bàlcea de Farcas'.

pour le dolman et la croix pour l'épée, l'avait nommé général d'infanterie. Depuis trois ans il s'était montré constamment digne de ce choix, et cette fois encore il ne manque pas à la confiance que Michel a mise en lui. Tandis que le voïvode prend Nicopolis d'assaut, il oblige Vidin à se rendre à discrétion.

La prise de ces deux places importantes ayant terminé glorieusement la campagne de 1595, Michel rentre à Tûrguvici et s'y occupe à rétablir l'ordre et à ramener le bien être que cette guerre d'indépendance a détruits complétement. Il rappelle le peuple du fond des forêts vierges où il se tient caché, fait venir d'Ardialie des vivres et des semences, et les lui distribue. En quelques semaines les semailles sont faites, les vignes replantées, de nouveaux villages sortent du milieu de leurs ruines encore fumantes, et, fière d'une indépendance si chèrement payée, la nation entière, oublieuse du passé, se réjouit dans l'espoir d'un avenir meilleur. Cependant cette indépendance n'est pas encore tellement assurée qu'elle n'exige de nouveaux sacrifices, de nouveaux combats. La Vallaquie est le grand marché de Constantinople; ses blés, ses bestiaux, ses bois, sa cire et son miel, ne peuvent longtemps lui faire faute sans compromettre son existence, et le sultan n'est pas homme à laisser dépendre d'une province le sort de tout l'empire. D'ailleurs Mohammed III n'ignore pas qu'abandonné à lui-même, Michel est incapable de lui tenir tête. En conséquence, tandis que les Moldaves sont en proie à la guerre civile, que les Ardialiens sont occupés dans le

Banat, et les Impériaux en Croatie et en Dalmatie, il ordonne à Mohammed Begler-bey de Pest, de proposer, tour à tour, à Sigismond et à l'empereur, de leur céder définitivement l'Ardialie, s'ils veulent, l'un, rompre son alliance avec Michel, l'autre, le considérer comme rebelle à la Porte. Sigismond et Rodolphe ayant rejeté ces propositions avec une même indignation, Mohammed III avise à d'autres moyens. D'un côté il excite des mécontentements et fomente la révolte, de l'autre il donne ordre au khan de Pérécop de se mettre en marche pour soutenir l'insurrection; enfin il tente un dernier effort auprès de Sigismond, lui fait offrir d'annexer la Vallaquie à l'Ardialie, et les lui abandonne, moyennant le simple cadeau annuel et en usage de vases d'argent, s'il veut l'aider à renverser Michel et se retirer de la quadruple alliance contractée avec l'empereur Rodolphe (juillet 1596).

Intrigues de la Porte.

Sigismond retient quelque temps près de lui le tschausch porteur de ces conditions, et après en avoir fait part à l'empereur, et sur sa réponse, charge cet envoyé d'aller dire à son maître que le prince d'Ardialie n'abandonnera jamais les chrétiens pour s'allier contre eux avec leurs ennemis. Sur ces entrefaites, trois mille Tartares menacent les frontières et trois mille Turcs débordent tout à coup en Vallaquie. Ils sont soutenus secrètement par quelques grands boïers qui n'ont pas rougi de troquer contre de l'or leur âme et leur Dieu, leur conscience et leur pays. Fort heureusement Michel a découvert la trahison, et déjà depuis trois jours, les têtes du logothète Kesar et de son fils,

et celle du conseiller Démètre en ont arrêté les effets. Les chefs de la conspiration ainsi châtiés, Michel envoie contre l'ennemi trois mille fantassins et trois cents cavaliers qui le taillent en pièces et lui enlèvent son artillerie et ses bagages. Il est moins heureux de l'autre côté du Danube; son comis Velitco se fait battre et tuer en Bulgarie, à l'endroit dit aujourd'hui le *lieu de l'écuyer* (locul comisului), et le brave Bàlcea de Farcas', assailli au milieu des bois par un parti ennemi, est tombé comme lui, glorieusement, accablé par le nombre. Privé ainsi de ses meilleures troupes et de deux de ses plus braves généraux, ignorant encore de ce qui doit résulter de l'intention d'abdiquer de Sigismond Bathory, Michel se décide enfin à écouter les ouvertures que Jérémie Movila lui fait faire de la part du khan de Pérécop. En conséquence il demande au visir Ibrahim les bonnes grâces de la Porte, s'engage à lui payer tribut, congédie les auxiliaires étrangers qu'il tient à sa solde, et fait compter au tartare deux mille ducats que celui-ci a promis pour ses peines à Jérémie Movila. Mais alors, au lieu de se retirer, le khan lève le masque, passe le Melcove, vient poser son camp à G'erg'iça, entre Buzeu, Bràïla et Bucuresci, et envoie de là des détachements de tous côtés, pour piller le pays et s'emparer, s'il se peut, de la personne du voïvode. Outré de cette perfidie, Michel ne se laisse pas intimider; il rassemble en toute hâte six mille hommes, marche à leur tête à la rencontre du khan, le déloge de G'erg'iça, et l'oblige à battre en retraite devant des forces six fois inférieures aux siennes.

Perfidie du khan de Pérécop.

Ce nouveau triomphe est une preuve de plus de ce que peut un peuple réduit au désespoir, et Michel fait ainsi regretter au sultan de n'avoir pas mieux tenu les promesses qu'il venait de lui faire, de ne le plus considérer en ennemi, mais en vassal. Impatient de se venger du khan de Pérécop, il profite de la marche de l'archiduc Maximilien, sur Erlau, l'ancienne Agria, pour prendre et piller Turnu, passer le Danube et détruire Nicopolis de fond en comble (21 octobre 1596). Il avait déjà mis le siége devant la citadelle et allait s'en emparer, lorsque la nouvelle de la défaite des Impériaux, les riches présents du sandjak et la promesse d'intervenir entre le sultan et lui à l'effet de lui faire concéder l'hérédité, le déterminent à repasser le fleuve.

Cependant ses forces s'épuisent, l'empereur ne lui envoie aucun renfort, Sigismond ne se décide à rien : réduit à se servir de mercenaires étrangers, les fonds lui manquent ; et quand dans cette pénible crise il ne devait trouver que patriotisme et dévouement, il ne rencontre au contraire que perfidie et ambition. Des intrigants qui l'approuvent et le flattent publiquement, l'accusent en secret auprès de Sigismond de vouloir se soustraire à sa suzeraineté et se rallier aux Turcs. Instruit de ce qui se passe, il prend le parti d'aller se disculper lui-même et fait savoir à Sigismond qu'il vient lui renouveler son serment. A cette nouvelle, le prince d'Ardialie envoie à sa rencontre ses premiers gentilshommes avec quarante voitures pour lui et sa suite, et le 19 décembre, Michel entre en grande pompe dans Veissemburg. Là, Sigismond lui ayant fait part que la

Michel renouvelle son serment à Sigismond.

Pologne ne consent à entrer dans leur alliance qu'à condition que toute suzeraineté lui sera cédée sur la Moldo-Vallaquie, et qu'en ce cas il n'a pas à s'attendre à en rester le voïvode, Michel lui laisse le bano Mihalcea pour le représenter à la conférence de Prague où l'attend l'empereur, et fait dire à celui-ci par son lieutenant, qu'il peut compter sur son intervention ou son appui en cas de paix où de guerre avec la Porte; que s'il se décide à la guerre, il doit faire appel à tous les princes chrétiens, et qu'enfin, s'il parvient à réunir d'assez grandes forces pour attaquer les Turcs sur tous les points et avec ensemble, il peut être sûr de la victoire. Il était à peine de retour à Tûrguvici et Sigismond traitait encore à Prague des conditions de son abdication, lorsqu'un tschausch vient lui apporter de la part du sultan et en conséquence des promesses du sandjak de Nicopolis, un drapeau rouge en signe de sa rentrée en grâce. Dans son incertitude sur le résultat des conférences de Prague, sans armée et sans argent, il accepte le gage de la Porte et reste tranquille jusqu'au milieu de l'été. Mais alors, à la nouvelle que les Serviens se sont révoltés, que dix mille d'entre eux, après s'être emparés de Cladova, lui demandent de les reconnaître pour sujets, que Sigismond vient d'obtenir pour lui de l'empereur un renfort de six mille hommes, et la solde de quatre mille mercenaires, il lève le masque. Il ne s'était pas encore déclaré, lorsque la Porte, témoin de ses préparatifs et soupçonneuse de ses intentions, met tout en œuvre, sinon pour l'attirer dans son parti, du moins pour l'engager à la neutralité,

dans la guerre prête à éclater entre elle et l'Empire. Elle lui promet son amitié, sa protection contre les Tartares, la cession du duché de Vallaquie avec réduction de la moitié du tribut, l'hérédité pour son fils Petras'co, âgé de 13 ans, et de plus, s'il vient à bout de l'enlever à Sigismond, la principauté d'Ardialie, moyennant un tribut annuel de six cent mille aspres (1).

Michel prête serment de fidélité à la Porte.

Flatté par ces avances de Mohamed III, le 21 juillet 1597, il se reconnaît vassal de la Porte, et lui prête serment de fidélîté entre les mains de son tschausch.

Six mois après, Sigismond abdique en faveur de Rodolphe II. Il reçoit en dédommagement Oppeln et Ratibor en Silésie, une pension annnelle de cinquante mille écus et le chapeau de cardinal. Ce sacrifice d'une couronne aux intérêts de la chrétienté est apprécié ce qu'il vaut par tout homme à foi vive et qui désire sincèrement le triomphe de la croix. Michel et Razvan n'avaient pas agi dans une autre pensée en abandonnant trois ans auparavant, à Sigismond, la suzeraineté sur leur pays. Le 10 avril 1598, les Ardialiens prêtent serment de fidélité à l'empereur. Avant de se retirer à Oppeln, Sigismond avait eu soin de prévenir Michel de ce qu'il avait fait, l'assurant qu'il n'avait oublié ni la Vallaquie, ni la Moldavie, et qu'en les cédant à l'empereur, il le forçait à agir vigoureusement contre les Turcs, afin d'en obtenir une paix dont la Moldo-Vallaquie devrait profiter pour sa part. Sur ces considérations, Michel envoie Élie Cacuçi et Pierre-Oermeni en

(1) C'est-à-dire 3,333 ducats, le ducat valant à cette époque 180 aspres.

Ardialie, s'entendre sur les conditions de sa soumission avec les commissaires impériaux. Ces commissaires n'ayant pas de pouvoir pour traiter, invitèrent les députés de Michel à attendre l'archiduc Maximilien; mais l'archiduc n'arrivant pas, et Michel, dans son impatience d'une solution quelconque, ayant envoyé le logothète Mirisce et le clucer Radu inviter les commissaires *à venir eux-mêmes recevoir son serment*, Étienne Szuhay, Bartholomée Pez et Nicolas Istvanffy, l'historien, prennent avec les envoyés de Michel le chemin de Tûrguvici. Ils y sont reçus avec de grands honneurs, et le troisième jour des conférences, il est arrêté, conclu et signé, entre Rodolphe II, empereur d'Allemagne, et Michel IV, duc de Vallaquie, le traité suivant :

Michel traite avec l'empereur Rodolphe.

Nous Michel, voïvode (duc) des pays transalpins du royaume de Hongrie, conseiller de Sa Majesté impériale et royale, etc., avec Euthimius, archevêque de Tûrguvici, le vornic Démètri, le bano Mihalcea, le clucer Radu, le logothète Théodore, le vestiaire Andronic, le spathar Negru, le logothète Mirisce, le bano Calota, nos conseillers et officiers, *représentants* de toute la Vallaquie, savoir faisons à tous ceux qui *ces présentes liront* que, mus par la piété et l'affection chrétienne, las du joug et de l'esclavage que la tyrannie des Turcs fait peser depuis plus de cènt ans sur la Vallaquie, nous avons résolu de la rendre à son premier état, ainsi que nous l'avions déjà rattachée à la couronne de Hongrie, comme elle l'était jadis, nous l'unissons à l'Empire; reconnaissant pour notre sei-

gneur et roi légitime et naturel S. M. I. et R., nous mettons sous sa protection perpétuelle, nous ainsi que notre province, et lui prêtons serment comme à notre suzerain ; qu'ayant imploré le secours et le patronage de S. M. I. et R., et nous étant décidés à ne plus tirer l'épée pour les ennemis de la croix de J.-C., mais pour l'Empire et la religion des chrétiens, S. M. I. et R. ne s'est pas refusée à recevoir notre province sous sa protection, et à nous reconnaître pour son vassal ; elle a daigné même nous secourir généreusement et promptement, et a chargé le très-révérend Étienne Szuhay, évêque de Weizen, préfet de la diète hongroise de Presburg, et le très-illustre Nicolas Istvanffy de Kisasz aszonfalva, proprelatus de Hongrie et capitaine de la ville d'Odenburg, ses conseillers et légats plénipotentiaires, et commissaires en Ardialie et en Vallaquie, de s'entendre avec nous, et, si l'occasion se présente, de traiter des articles et de la manière dont nous devons nous soumettre à S. M. I. Lesdits légats, après avoir terminé les affaires d'Ardialie, sont venus nous trouver, et après un serment solennel et vrai, reçu et prêté d'abord par nous et ensuite par le très-révérend Euthimius, archevêque de Tûrguvici et par nos boïers, dans l'église du bienheureux archevêque Nicolas, sise sur la colline de Tûrguvici, notre capitale, et après être convenus de la formule des serments et articles de fidélité due à S. M. I. et R., ils ont arrêté et conclu avec nous et nos principaux boïers et conseillers les articles suivants :

Art. 1. S. M. I. et R. nous donnera et nous fera

compter en espèces par ses trésoriers, afin de défendre notre province, et, si la fortune nous seconde, afin d'attaquer l'ennemi, la solde de cinq mille hommes; lesdits seigneurs commissaires nous promettant de l'obtenir pour cinq autres mille hommes, ou de nous faire accorder soit leur équipement soit un nombre égal d'auxiliaires. Il est d'ailleurs convenu que le trésorier de S. M. les soldera et en passera l'inspection tous les mois. De notre côté, nous ferons tous nos efforts pour repousser de l'Ardialie, de la Vallaquie et de toutes autres parties de la Hongrie, les Turcs et autres ennemis, nous engageant à suivre, après la victoire, les ordres de S. M. et du sérénissime Maximilien, son lieutenant en Ardialie. S'il arrivait que nous eussions besoin de plus de monde, S. M. ou son frère le sérénissime archiduc, viendrait à notre secours, et si au contraire notre présence était nécessaire en Ardialie ou dans les pays voisins, nous nous engageons à nous y rendre en personne au premier appel de S. M., moyennant payement de nos troupes par le trésor impérial. Dans tous les cas, les canons, la poudre, les boulets et autres instruments de guerre, nous seront fournis par S. M. I. ou le sérénissime Maximilien.

Art. 2. Afin de nous attacher davantage à la défense de la chrétienté et de nous y faire vouer tout notre zèle et tout notre amour, S. M. nous a donné, à nous, à notre très-cher fils Petras'co et à nos descendants, la Vallaquie avec tous ses revenus, ses droits et ses frontières, pour la tenir et la posséder à perpétuité. Elle nous l'a donnée comme à ses vassaux et féaux feuda-

taires, ainsi qu'à nos descendants en ligne directe, du sexe masculin, sans aucun impôt ni tribut à son profit, mais telle que nous l'avons possédée jusqu'à présent, c'est-à-dire que, suivant l'ancien et louable usage, nous et nos successeurs serons tenus de lui faire chaque année comme à notre seigneur et roi, un présent d'honneur, à notre libre choix, qui lui témoigne du zèle et de la fidélité d'un féal feudataire. Cependant nos biens propres et ceux de notre fils, hérités ou acquis de notre argent, seront transmissibles, à notre gré, aux légataires de notre choix.

Art. 3. S'il nous arrivait ainsi qu'à notre fils de mourir sans descendance masculine, ce dont Dieu nous garde! S. M. et ses successeurs, laissant aux boïers, aux états et ordres de Vallaquie le soin d'élire un voïvode indigène et du rit grec, s'engageraient à le confirmer et à le gratifier lui et ses héritiers d'une ville de Hongrie ou d'Ardialie avec les revenus suffisants pour son entretien. Ce que lesdits seigneurs commissaires nous ont garanti.

Art. 4. Il sera refusé asile en Ardialie et en Hongrie aux transfuges, traîtres, déserteurs ou criminels à quelque titre que ce soit. Il nous sera permis de les poursuivre, de les arrêter et ils nous seront remis.

Art. 5. Les marchands vallaques qui auront satisfait au tarif, jouiront en Ardialie de toute liberté de commerce, dans le cas toutefois où cette mesure ne lèserait en rien les priviléges des *villes libres du pays;* quant aux Ardialiens, aux Hongrois et aux Allemands, il leur est accordé en Vallaquie une entière liberté de

commerce d'importation et d'exportation, moyennant les droits légaux d'entrée et de sortie.

Art. 6. S. M. I. nous garantit l'exercice paisible de notre religion, et promet que nos évêques, nos prêtres et nos fidèles ne seront jamais gênés en rien dans leurs cérémonies et leurs croyances.

Art. 7. Nos boïers et nos soldats qui auront bien mérité de la république chrétienne, et que nous recommanderons à S. M. I. et R., ou au sérénissime archiduc, seront traités dignement, et les nonces et les ambassadeurs que nous leur enverrons recevront prompte audience, et il leur sera répondu convenablement à leur qualité et à leur mission (1).

Ce traité est publié le 9 juin, et le jour même Michel prête à Rodolphe II, entre les mains de ses commissaires, ce serment de fidélité :

« Moi, Michel, voïvode des pays transalpins du » royaume de Hongrie, conseiller de sa majesté césa- » rienne et royale, je jure par le Dieu vivant, Père, » Fils et Saint-Esprit, par la Très-Sainte-Trinité en » un seul Dieu, la bienheureuse vierge Marie, mère de » Dieu, et tous les saints et le saint Évangile du Christ, » d'être de ce jour, moi et mes successeurs, fidèle et » soumis au très-sacré empereur des Romains, roi de » Bohême, de Hongrie, etc., et à ses successeurs, » d'être l'ami des amis de sa majesté et l'ennemi de » ses ennemis; de ne jamais rien faire contre elle ou » ses successeurs, ni ouvertement, ni secrètement, ni » en actions, ni en conseils; de ne jamais révéler les

(1) *Voy.* Pray, Dissert. VII, p. 155-158.

» secrets qu'elle m'aura confiés par lettres ou par exprès ; de lui donner de bons et sages avis, et de l'instruire fidèlement des trames de ses ennemis, qui parviendraient à ma connaissance ; promettant, quant à moi, de leur tenir tête, et de perdre corps et biens plutôt que de tremper dans leurs manifestations hostiles. Qu'ainsi me soient en aide Dieu, la vierge Marie, tous les saints, les élus de Dieu et l'Évangile du Christ (1). »

Ce serment donné et reçu, les commissaires comptent à Michel 10,000 florins en espèces, et lui font cadeau, de la part de l'empereur, d'un anneau surmonté d'un diamant de grand prix, et de trente-six autres diamants de moindre valeur; le tout pour la somme de 7,500 florins. Cet anneau était le symbole du traité qui devait relier à jamais la Dacie Trajane à la grande famille des peuples de l'Occident. En consacrant la suzeraineté de l'empereur, il servait de gage au maintien des autres droits souverains du pays. Et la Vallaquie ne cessait pas d'être *autonome*. Malheureusement un incident imprévu vint le briser et réta-

(1) Pour l'histoire de Michel IV, le Vaillant, généralement dit deuxième du nom. *Voy.* Balthasar Walther, *Historia rerum memorabilium in Panonia*, p. 227-252. — Istvanffy, *Coloniæ Agrippinæ*, p. 444-467. — Volfgang de Béthlen, *Hist. de Rebus transilvanicis*, t. IV, p. 14-30, 108, 337-395, 347, 384, 507-523. — Pray, *Annales de Hongrie*, dissert. VII, p. 155-58. — Engel, *Hist. de la Vallaquie*, p. 228-68. — Photino, *Id.*, t. II, p. 116-142. — Reusner, p. 220, 231-39. — Fessler, t. VII, p. 326-65. — De Sacy, *Hist. de Hongr.*, t. II, p. 131-480. — Miron (Manusc.), p. 276-97, 301-7. — Hammer, t. II, p. 590-600, 602-45, t. IV, p. 310. — Niemcevicza, *Hist. de Sigismond III.*

blir un instant l'ancien état de choses. Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis son abdication, que Sigismond s'en était déjà repenti. Fatigué de sa solitude de Ratibor, et incapable de renoncer au tumulte des camps et aux dangers de la guerre, il venait de quitter sa résidence et d'apparaître tout à coup dans Claud'emburg, aux acclamations de son peuple (20 août 1598). A l'effet de prévenir les premières conséquences de cette imprudente démarche qui peut lui faire d'un seul coup deux ennemis, la Porte et l'empereur, il envoie à Michel son confident Bodoni faire appel à son ancienne amitié et lui demander des auxiliaires. La position du voïvode est embarrassante : il vient de prêter serment à l'empereur, et s'il refuse, Sigismond peut appeler les Turcs en Ardialie, et les Turcs l'attaquer lui-même par les montagnes et le mettre entre deux feux en le poussant vers le Danube. Dans cette pénible alternative, il lui promet d'abord trente-cinq mille hommes; mais obligé, sur ces entrefaites, de faire face au gouverneur de Nicopolis, Hafiz pascha, qui menace de passer le fleuve, il ne lui en envoie que deux mille cinq cents, tant d'infanterie que de cavalerie. Les menaces d'Hafiz pascha ayant pour cause le tribut, Michel lui expédie le vornic Démètre avec un immense convoi. L'envoyé vallaque, après avoir donné avis de son arrivée, fait approcher du camp, à quelques pas de Nicopolis, les nombreux chariots, couverts de drap rouge et qui sont censés contenir le tribut et les présents de son maître ; puis, à son signal, vingt mille soldats en sortent tout armés, découvrent les canons,

Ruse de Michel.

et tandis que les uns se précipitent le sabre au poing sur les Osmanlis, les autres font pleuvoir sur eux la mitraille. Hafiz pascha, hors de lui, abandonne ses tentes et se sauve à Tûrnova ; les Vallaques s'emparent de ses bagages et le vornic Démètre rapporte à Michel les deux queues de son grade. Michel était alors à Caracale ; le succès de ce hardi coup de main le rendit si faible dans sa joie, qu'il fit revêtir à une vieille femme les habits du pascha, son turban et sa pelisse, et la fit promener ainsi par la ville. La prospérité a toujours insulté au malheur. Cependant Michel voulant profiter de l'effervescence de ses soldats, passe lui-même le Danube devant Nicopolis, taille en pièces sur l'autre rive l'armée de treize mille hommes du pascha d'Anatolie et, le 10 septembre, met le siége devant la place. Obligé de se retirer, il marche sur Vidin, pillant tout sur son chemin. Le beg de cette ville l'attendait à quelque distance des murs, il l'attaque vivement et le force à chercher un refuge derrière les remparts. Comme il le poursuivait bien en avant de sa colonne, quelques Turcs font volte-face et se jettent sur lui ; il en tue plusieurs ; mais l'un d'eux lui appuie sa lance sur la poitrine, et les autres l'entourent. De sa main gauche, aussi rapide que son regard, aussi forte que son cœur, il saisit la lance et la repousse vigoureusement à son adversaire, tandis que de la droite il défend aux autres d'approcher ; il était perdu si le stolnic Stroe et Préda Buzesco ne fussent arrivés à temps pour le dégager. Quoique légèrement blessé, il ne s'arrête pas devant Vidin, court le pays pendant dix

Michel arrête la lance qui allait lui percer la poitrine.

jours, repasse le fleuve avec seize mille Bulgares qu'il colonise sur ses terres, et tandis que de retour à Tûrguvici (5 novembre) il envoie en signe de vasselage à Sigismond Bathory, le frère du pascha d'Anatolie qu'il a fait prisonnier, une queue de cheval et un sabre doré, il fait compter à la Porte six cent mille écus pour l'investiture de l'Ardialie qu'il sent bien ne pas devoir rester à Sigismond.

Il renouvelle son serment à André Bathory.

Cependant Sigismond se réconcilie bientôt avec l'empereur et abdique peu après en faveur d'André, son frère, le cardinal (21 mars 1599). Celui-ci se hâte d'envoyer ses ambassadeurs dans toutes les cours voisines pour rechercher leur alliance et leur amitié. Bien que contrarié de son avénement, Michel reçoit dignement Georges Razvan et Nicolas Viteaz qui viennent le trouver de sa part, et pour condition de son alliance exige que Bathory ne rompe jamais avec l'empereur, ni ne s'unisse jamais aux Turcs. Cette clause étant acceptée, il renouvelle son traité de vasselage (14 avril 1599) et admet à son service grand nombre de gentilshommes hongrois, polonais et ardialiens. Quant à André, moins guerrier mais plus diplomate que son frère, il pense s'assurer la paisible possession de l'Ardialie par des intrigues. D'une part, il promet aux Turcs de s'unir à eux contre Michel et, pour leur faire croire à sa parole, comble d'honneurs leur tschausch qu'il tient à sa cour; de l'autre, il promet le contraire à Michel et l'autorise à des acquisitions d'armes et de munitions de guerre dans les villes saxonnes de sa principauté. Enfin il berce Rodolphe de l'espoir qu'il

Intrigues d'André et de Michel.

se reconnaîtra son vassal. Puis comme il soupçonne Michel d'avoir eu vent de toutes ces menées et d'en avoir instruit Basta, général de l'empereur, il lui envoie demander des explications. « Tous ces bruits sont faux, lui fait répondre le voïvode, il est de mon intérêt de vivre en bonne intelligence avec le prince, et je regrette sincèrement qu'il ait pu douter un instant de ma fidélité; s'il en veut une garantie, je lui offre de prendre en otage ma femme et mon fils; son frère Étienne n'a qu'à venir les recevoir à la Tour-Rouge; car je le jure : *J'aimerais mieux manger leur chair et boire leur sang* que de songer à m'emparer de l'Ardialie. » Cependant André n'est pas longtemps tranquillisé par ces offres et ces serments, il lit dans sa propre ambition l'ambition de Michel et il n'a pas tort. Michel l'a effectivement trahi auprès de l'empereur. Il était ainsi en proie à la méfiance et à la jalousie, lorsque ses soupçons se changent tout à coup en réalité. Michel avait près de lui, en qualité de secrétaire intime, un Servien, né en Ardialie, du nom de Jean Maro; il possédait tous les secrets de son maître et les avait vendus à Jérémie Movila. Celui-ci n'avait rien eu de plus pressé que de les révéler à André et de lui offrir ses services pour enlever la Vallaquie à Michel.

A cette nouvelle, André dépêche sur-le-champ deux exprès, l'un au sultan qui lui promette la suzeraineté sur les trois principautés s'il veut l'aider à renverser Michel et les lui céder en fiefs moyennant tribut, l'autre à Michel qui l'invite à se retirer immédiatement, s'il ne préfère être chassé et livré aux Turcs. Sans se

laisser intimider par ces menaces, Michel assemble les boïers, leur fait voir l'imminence du danger et s'en rapporte à leur sagesse de décider de sa conduite. Tous étant d'avis qu'il faut se préparer à la guerre et informer au plutôt l'empereur de ce qui se passe, Michel ne perd pas un instant, et pendant que son envoyé va demander de sa part à Rodolphe de l'argent et des armes, il fait ses préparatifs. Pour mieux déjouer André sur ses véritables intentions, il lui fait demander par les boïers Damien et Reda le passage par l'Ardialie, voulant, disait-il, porter secours aux Impériaux contre le grand visir Ibrahim; mais André qui l'a deviné lui envoye Georges Palaticzky et Thomas Comortany, moins pour l'engager à tourner ses armes sur la Bulgarie que pour observer ses mouvements. Michel sait si bien les tromper qu'ils ne tardent pas à envoyer à leur maître l'assurance qu'il n'en a rien à craindre, attendu, disent-ils, que le voïvode n'a guère plus de trois cents hommes auprès de lui. Cependant Rodolphe l'avait déjà nommé généralissime et une armée de trente mille hommes était prête à marcher à son premier signal.

Inquiétudes d'André.

Quoi qu'il en soit, rassuré par la correspondance de ses agents, le cardinal-prince renonce à ses velléités de guerre pour se livrer tout entier à la destruction du protestantisme, et les Saxons qu'il persécute ayant témoigné de leur désir de voir arriver Michel, il se décide à leur porter un coup dont ils ne puissent se relever. A cet effet, la diète de Carlsburg ayant été fixée au 18 octobre 1599, il fait dresser sept pieux sur la place publique afin d'empaler avant l'ouverture de la

André persécute les protestants d'Ardialie.

session les sept juges saxons qui lui portent ombrage. Cependant le comte de cette nation, Albert Huet, ayant découvert cet abominable projet, se hâte d'en instruire Michel, le conjurant de lui venir en aide et lui promettant de soulever tous les siens en sa faveur. L'occasion est trop belle pour se faire prier. En conséquence Michel assemble ses troupes à Ploiesci. Après les avoir passées en revue le 13 octobre, il fait venir près de lui les principaux Ardialiens qu'il tient à son service, Georges Maco, Étienne Tarcany, J. Tomasfalvy, Grégoire Kis, et sans leur dire où il les mène et après les avoir comblés de paroles flatteuses, il leur fait jurer de le suivre. Il en fait autant avec les Hongrois Démètre Nagy, Georges Horvath et Jean Sindi. « Je marcherai en avant, leur dit-il, mais vous » savez qu'il est du devoir de tout bon soldat de suivre » son général. Me jurez-vous de m'obéir? » Ils jurent tous. Alors, sans égard aux observations du logothète Théodose qui lui représente la témérité et le danger de son entreprise, sourd aux remontrances de Flora, son épouse, qui lui en reproche l'ingratitude et la honte, poussé par son ambition, soutenu par celle du bano Mihalcea, guidé peut-être par son génie, il se détermine à la guerre et fixe le départ à trois jours. Jusque-là, afin de rentrer en grâce auprès de la Porte et pour éviter une invasion pendant son absence, il lui fait savoir qu'il va punir Bathory de s'être allié à Rodolphe, et pour témoigner de sa bonne foi, l'invite à envoyer à Tûrguvici un tschausch qui reçoive le montant du tribut; d'un autre côté il met en sûreté ses trésors,

Michel marche contre André Bathory.

les femmes de ses principaux boïers, et sa mère Théodora. Quant à Flora, il l'emmène avec lui. Magré la douleur que lui fait éprouver la conduite de son époux, elle a voulu elle-même partager ses dangers et veiller sur lui et sur ses enfants.

Toutes ces mesures prises, Michel se rend au camp, y fait proclamer par les hérauts l'heure du départ, l'ordre de s'armer à la légère, de laisser les chariots, de charger les bagages sur des bêtes de somme, enfin le but de l'expédition : « Chrétiens, nous allons en » Hongrie au secours des Impériaux, et le prince An- » dré Bathory nous livre passage sur ses terres. » C'était le 16 octobre; le 18, jour de l'ouverture de la diète de Carlsburg, il a déjà franchi les montagnes et posé son camp dans la grande vallée de Roza. Il envoie de là Georges Maco, Jean Tomasfalvy et les Étienne Haraly et Domos porter cette proclamation aux Szicles : « Valeureux Szicles, je suis entré en Ardialie pour sou- » tenir les partisans de l'empereur et chasser André, » allié secret de la Turquie; prenez les armes, suivez- » moi, et je rétablirai vos franchises que les Bathory » vous ont si injustement arrachées. » Les Szicles se soulèvent, courent en armes à la forteresse de Varhegy bâtie par Sigismond pour les tenir en respect, la livrent aux flammes, pillent les châteaux et se vengent ainsi en quelques jours de la longue tyrannie des nobles. A cette nouvelle, le cardinal-prince oubliant la diète et ses projets de vengeance, appelle aux armes la noblesse et le peuple, et cherche à se réconcilier les Saxons, il est trop tard; il n'a pour lui que ceux de

Marùs et d'Arangos, les autres restent fidèles à Michel. Alors tandis qu'il réunit ses troupes à Mullbach et qu'il les appelle de Lippa, de Iéna et de Caransebes, Michel envoie l'ordre à Radu Buzesco et au Bano Urdéa, ses lieutenants dans le banat de Croïova, d'entrer en Ardialie avec la grosse artillerie, et s'avance lui-même sur Cromstadt qui lui ouvre ses portes et lui promet la neutralité, puis sur Hermanstadt sous les murs de laquelle le cardinal-prince se tient campé avec neuf mille hommes. Il y eut là un armistice et les deux partis se le garantirent mutuellement par des otages, les boïers Réda et Georges de la part de Michel, Moïse Székely et Michel Bogothi de la part d'André. L'évêque Malaspina, nonce du pape, en profite pour essayer d'amener la paix entre les deux princes, et se rend à cet effet auprès de Michel; mais le voïvode le retient, rend les otages et envoie pour ultimatum à André, qu'il ait à se démettre de sa principauté en faveur de l'empereur; qu'en ce cas il s'engage à le faire rentrer en grâce, sinon qu'il l'y contraindra par la force (28 octobre 1599). André ne s'émeut point. Pour toute réponse à l'ultimatum, il ordonne à son général en chef, Gaspard Cornis, de se préparer au combat; et revêtant lui-même une cuirasse par-dessus sa soutane, parcourt les rangs de son armée, s'arrête de distance en distance pour lui tenir ce discours : « Michel est un serpent que les Bathory ont réchauffé dans » leur sein et qui veut les empoisonner de son fiel; » oublieux de son obscure origine il n'aspire à rien » moins qu'à régner sur les Hongrois, comme s'il pou-

» vait ignorer que ses frères gardent encore aujourd'hui » les porcs des étrangers; » et lui fait lire, enfin, l'acte par lequel le félon voïvode lui a juré tout récemment obéissance et fidélité. Ce discours, cette lecture ayant saisi les Ardialiens d'indignation contre les Vallaques, ils demandent qu'on les mène au combat, passent le torrent de Sibi et se développent dans la plaine. Ils sont commandés en chef par Gaspard Cornis et Pancrace Sennyei; Moïse Székély commande le centre, Étienne Lazar l'aile droite, Pierre Huszar et André Barczai, l'aile gauche. Les Vallaques gardent leur position avantageuse sur les collines de Schellenberg. Baba Novaci est à l'aile droite avec la cavalerie servienne, au centre sont les Hongrois et les Polonais, à l'aile gauche les cosaques et la cavalerie vallaque; Michel se tient en réserve à la tête de mille Szicles, et des milices des boïers, afin de porter secours où besoin sera. La bataille commence à dix heures du matin et ne finit qu'à quatre heures du soir. L'artillerie vallaque mal servie perd l'avantage de sa position, et Baba Novaci est repoussé par Lazar. Mais d'un autre côté Georges Maco attaque Moïse Szekely et l'enfonce. Ce que voyant, Pierre Huszar et André Barcsai volent à son secours, et appercevant Michel à la tête de sa cavalerie, courent à lui et l'obligent à reculer jusqu'aux broussailles de Heltau. Moins indécis, Cornis et Sennyei pouvaient, en faisant avancer leur réserve, décider de la victoire en leur faveur, mais ils laissent à Michel le temps de rallier ses fuyards à coups de sabre et de les ramener au combat par cette courte harangue, où se mêle à

des souvenirs de gloire et à des menaces de fureur, tout le sel de la raillerie. « A moi ! mes soldats de Bul-
» garie, vainqueurs de Caraiman et d'Ahmed ! êtes-
» vous las, épuisés, que vous fuyez la victoire qui
» vient à vous? Quoi ! le sabre en main vous demandez
» à vos jambes de vous prêter secours ? Volte face ! en
» avant ! » Et relevant ainsi leur courage il se jette avec eux sur les Ardialiens, attaque Cornis et sa réserve, le fait prisonnier, fait mettre bas les armes aux Polonais, et laisse le cardinal-prince s'enfuir à Udvarhely avec une centaine des siens. Pendant ce temps, Georges Maco enfonce le centre de l'ennemi, et bientôt Sennyei, Székély, Toldy, Huszar, voyant se briser leurs lignes et leurs soldats tourner le dos, se laissent entraîner par les fuyards, et abandonnent à Michel avec la victoire, le camp, les bagages, trente-deux canons, et toutes les munitions de guerre (28 octobre 1599). Cette journée coûta de chaque côté deux mille combattants. Les Vallaques y perdirent peu de leurs chefs, mais André eut à regretter Lazar, Culpen, Bérendé, Tholdalagyi, Georges Razvadi, la terreur des Szicles, qui le tuèrent le lendemain de la bataille, et le socinien Volfgang Cornis que les Vallaques étranglèrent. Quant à Gaspar Cornis, il fut relâché par Michel.

Trois jours après Michel entre en triomphe dans Weissemburg. L'évêque de la principauté, Démètre Napragi, vêtu de ses habits sacerdotaux et suivi de tout son clergé, vient lui en ouvrir les portes. Il y entre monté sur un magnifique cheval arabe, et dans son costume de prince.

Il porte un calpac hongrois orné d'une aigrette noire de plumes de grue, liées par une rosace d'or; un long manteau blanc soie et or, brodé autour d'aigles d'or; une tunique blanche, de longs bas de soie blancs, garnis de pierres précieuses et des bottines de maroquin jaune. A sa ceinture pend son damas recourbé, enrichi d'or et de rubis; huit coureurs en habit de soie marchent à ses côtés, derrière lui huit piqueurs conduisent ses chevaux, ornés de panaches d'or et d'argent; viennent ensuite, déployés au vent, les drapeaux pris à Sigismond, les généraux, les Boïers et enfin l'armée qui ferme la marche. Elle est ouverte par l'évêque et son clergé, les corps de métiers de la ville, les trompettes et les tambours; les joueurs de flûte et les scindrômes sont les plus près de lui. C'est avec ce brillant cortége et au bruit du canon que, le 1er novembre 1599, il prend possession du palais des Bathory, tandis que André, abandonné de ses sujets, mourant de soif et de faim, erre en fuyard dans les forêts de Czik. Il s'y reposait depuis deux jours, lorsque Blaise Ordog lui apporte la tête du cardinal et lui en demande le prix. La princesse Flora était présente : à la vue de cette tête ensanglantée elle ne peut retenir ses larmes. « Pourquoi pleurer? » lui demande Michel. « Qui me dit, lui répond-elle, qu'il ne vous en arrivera pas autant! » Cette réponse fait rentrer Michel en lui-même, et il ne peut arrêter deux grosses larmes qui roulent dans ses yeux. « Pauvre prêtre! » s'écrie-t-il, et faisant signe à ses gens, tandis qu'il s'adresse au meurtrier : « Ordog va recevoir ta récompense. » Quelques instants après,

Mort d'André Bathory.

Ordog n'existait plus. A quelques jours de là Michel faisait chercher le cadavre de sa victime, abandonné dans la *forêt du Noyer*, le déposait avec la tête dans un riche cercueil, et lui ordonnait de pompeuses funérailles auxquelles il assistait lui-même.

Maître de l'Ardialie, Michel se hâte de s'en assurer la possession. Il envoie le bano Michalcea et le logothète Stoïca, faire part de ses succès à l'empereur et lui demander de réunir en sa faveur cette province à la Vallaquie. En attendant la réponse il achève la conquête du pays, s'empare de Claud'emburg, trouve à Ust les trésors des Bathory, et s'en sert pour payer les soldats. Malgré toute sa sévérité et ses prodigalités, il ne peut réprimer leur indiscipline; les Polonais, les Serviens, les Cosaques surtout rivalisent à qui commettra le plus de brigandages, et ce n'est plus bientôt dans tout le pays que pillage, viol et incendie. Pour surcroît de maux, Michel ayant refusé de reconnaître les pouvoirs de Basta, et s'obstinant à ne pas se dessaisir jusqu'à nouvel ordre d'une province *qu'il a conquise par le sang*, le général de l'empereur se plaît à fermer les yeux sur le brigandage des siens, en sorte que pillés par les Vallaques, pillés par les Impériaux, les Ardialiens commencent à regretter Bathory.

Diète de Weissemburg. Cependant n'ayant encore reçu qu'une lettre de l'empereur, qui lui annonce l'envoi de commissaires chargés d'une réponse décisive, Michel, las de se voir traîné en longueur, consulte les Boïers, sur l'évacuation ou l'occupation de l'Ardialie. « Puisque Dieu t'en a rendu maître, lui disent-ils, ta seigneurie doit la garder

et la défendre envers et contre tous. » En conséquence, et sans faire attention que le pays est ravagé, que l'hiver est venu, que d'ailleurs les Hongrois lui en veulent de soutenir contre eux les Szicles, les Saxons et les Vallaques, il convoque la diète le 9 février 1600, et lui demande des subsides considérables d'argent et de vivres. Comme il la pousse à bout, et qu'elle se rejette sur les priviléges de la noblesse. « Vos priviléges ! » leur crie-t-il avec fureur en portant la main à la garde de son épée; il n'achève pas, mais son intention était bien de les briser; car il souffrait de voir ses frères traités en serfs par les conquérants Madjars et les étrangers Saxons, et il les brisa en effet un instant en arrachant, par sa seule présence, les Vallaques à leurs tyrannies. Il en était là lorsque arrivent à Veissemburg les commissaires impériaux, qui lui remettent les ordres de l'empereur. Il devait évacuer l'Ardialie dans le plus bref délai, l'hérédité de la Vallaquie lui était accordée et des secours allaient lui être envoyés pour attaquer les Turcs. Incapable de se maîtriser, il répond aux commissaires: « L'Ardialie ne serait qu'un juste dédom- Réponse de Michel aux commissaires impériaux.
» magement des pertes que j'ai éprouvées au service
» de l'empereur, mais puisqu'il me la refuse comme une
» récompense de mon zèle, dites-lui que je la garde par
» droit de conquête, qu'aucune puissance au monde
» ne me l'arrachera et que, s'il tarde à m'envoyer les
» subsides qu'il me promet, je lèverai contre lui autant
» de milliers de diables qu'il a d'hommes. » Et pour tenir ses promesses, il envoie sur-le-champ des ambassadeurs à la Porte, lui faire hommage de

cette principauté et lui en demander l'investiture.

Sur ces entrefaites, Sigismond Bathory, qui avait à venger son frère, faisait ses efforts pour obtenir de la diète de Pologne qu'il fût envoyé des troupes contre Michel, et que l'on s'entendît à cet effet avec Jérémie Movila : celui-ci se montrait disposé à entrer dans toute combinaison capable d'humilier son voisin. Afin de conjurer l'orage et de gagner du temps, Michel fait offrir Vàcàras' et Cromstadt à Sigismond, à condition qu'il épousera sa fille Florica, et demande à Jérémie Movila une de ses filles pour son fils Petras'co. Mais Jérémie qui l'a deviné lui répond par une invasion et la prise de Bucuresci où il installe l'échanson Siméon, son frère. Michel n'en est pas plutôt informé qu'il quitte Veissemburg, court à Melcove où Siméon s'est déjà retiré à son approche, le défait après un combat de quelques heures et entre derrière lui dans les États de son frère (18 mai 1600) à la tête d'une armée de cinquante mille hommes. Effrayé de tant de monde et tant de célérité, Jérémie s'était retiré à Hotin et y rassemblait ses troupes. Ce qu'apprenant, Michel s'avance vers le haut pays, et, sans s'arrêter à Jassy, monte à Suciava dont il couvre les plaines de son armée. Revenu de sa frayeur, Jérémie marche au-devant de lui à la tête de deux cents Polonais et de quinze mille Moldaves; mais à peine leurs troupes sont-elles en présence, que les Moldaves mettent leur *cùciula* au bout de leurs piques et passent à l'ennemi avec des cris de joie. Les deux cents Polonais, restés seuls avec Jérémie, lui font un rempart de leurs corps

Michel passe en Moldavie.

et l'aident à battre en retraite jusqu'à Hottin. Michel l'y poursuit, livre la ville aux flammes, et laissant le bano Urdea pour faire le siége de la citadelle, il retourne à Suciava et s'y fait reconnaître duc de Moldavie. Dès qu'il en eut reçu l'investiture qu'il avait demandée d'avance à la Porte, il écrit à Sigismond qu'il ne s'en est emparé que pour prévenir la trahison de Jérémie; et Sigismond, qui ignore encore ses démarches auprès de la Porte et sa réussite, est un instant trompé sur ses intentions. La plupart des députés de la diète sont persuadés d'ailleurs qu'il n'agit que pour la plus grande gloire de la république, et peu leur importe qui règne en Moldavie, de Michel ou de Jérémie. Ce n'est pas de là, affirment-ils, que dépend la sûreté du royaume, et l'un d'eux même s'est levé disant: « Que ceux qui y trouvent leur compte, qui aiment à saisir toute occasion de guerroyer, défendent Jérémie, ils sont libres. » Zamoysky son protecteur et Potowsky son parent, auxquels s'adressent ces reproches si pleins d'indifférence, en profitent pour lui continuer l'intérêt qu'ils lui ont porté jusqu'alors. Néanmoins pendant les débats de la diète, Baba Novaci, général de Michel, envahit la Pocutie, et après y avoir commis les plus grands excès, n'épargnant ni l'âge, ni le sexe, chasse devant lui en se retirant une multitude de familles qu'il oblige à se fixer en Moldavie.

Ainsi Michel était au comble de la fortune, il avait accompli en moins de huit années ce qu'Étienne le Grand avait vainement rêvé toute sa vie. Maître des trois principautés, il avait assez de ce génie civilisa-

teur qui sait conserver les conquêtes, pour constituer en royaume toute l'ancienne Dacie ; mais en eût-il eu le temps que ses jaloux voisins ne l'eussent jamais laissé faire. Quoi qu'il en soit, il s'occupe de laisser en Moldavie un lieutenant dont il soit sûr et capable de tenir tête à la Pologne. En conséquence, Nicolas son second fils étant encore trop jeune, il jette ses vues sur Marcus son frère cadet, et sitôt qu'il a obtenu son acceptation, il établit un gouvernement provisoire composé des généraux Urdea, Andronic, Sava et Negru ; puis il retourne en Ardialie. A peine est-il arrivé à Veissemburg qu'un nouvel envoyé de Rodolphe vient lui intimer l'ordre d'évacuer le pays, prenant pour prétexte qu'il doit être satisfait de ce qu'il possède. Michel ne souffre point l'insulte ; il envoie de nouveaux députés à l'empereur, et tandis que celui-ci écoute ses flatteries et ses promesses, il tient une diète et se fait prêter serment de fidélité (20 juillet). La session durait encore lorsque Bartholomée-Pez lui apporte de la part de Rodolphe, avec les subsides demandés, les titres de conseiller aulique, de son lieutenant en Ardialie, de capitaine général de ses armées et de chef suprême de tous les pays cisalpins. Dans sa joie, Michel fait frapper une médaille où l'on voit d'un côté l'énumération de tous ses titres et de l'autre cette devise : *A. D. vigilantiâ, virtute et armis victoriam nactus* : 1600. « Et en effet, » remarque judicieusement J. F. Joachim, « sa vigilance était infatigable, elle » ne le quittait point ; et il a fait voir en toutes circon- » stances qu'il savait se garder des moindres choses

» qui pouvaient lui nuire ; sa bravoure était à toute
» épreuve, et dans ce sens, ses ennemis les plus
» acharnés lui rendaient justice; enfin né pour ainsi
» dire dans le camp, élevé sous les tentes, maniant
» les armes mieux qu'aucun des siens, il ne démentit
» point sa devise. »

La Porte, qui n'était pas la dernière à en reconnaître toute la justesse, et qui le sentait d'autant plus redoutable qu'il avait triplé ses forces, met aussitôt tout en œuvre pour l'attirer dans son parti. Le mois suivant, elle lui envoie un aga pour le complimenter, lui offrir de sa part l'investiture de l'Ardialie et lui en remettre les insignes, l'étendard, l'épée et le sceptre. Cette démarche satisfait à tel point l'ambition de Michel, qu'il court au-devant de l'aga jusqu'à Cromstadt, l'y reçoit en grande pompe, lui témoigne de tout son respect pour la Porte et baise, en le recevant, l'étendard qu'il lui remet. Pez lui ayant témoigné plus tard sa surprise de tant d'empressement, « Il faut être poli
» avec tout le monde et adroit pour soi-même, lui ré-
» pond Michel ; pourquoi, d'ailleurs, l'empereur me
» préfère-t-il Basta? que ne me donne-t-il au con-
» traire des preuves plus particulières de sa distinc-
» tion ? Qu'il me fasse prince de l'empire, qu'il me
» donne Varadin-le-Grand, Nagyi-Banya, Ust, qu'il
» m'assure une pension de cent mille écus en cas de
» malheur et alors il pourra compter sur ma fidélité.»
Comme on le voit, la prévision d'André Bathory s'accomplissait. Michel devenait de plus en plus ambitieux; déjà même il ne désespérait plus de s'emparer de la

Hongrie et de la Pologne; il avait partout pour lui ses coreligionnaires et il saurait amener la Porte à lui prêter la main. Néanmoins, il était homme, il ne pouvait faire exception, et bien qu'à la hauteur de son ambition, il en devait être victime.

Cependant Ibrahim-pascha assiégeait Canischa. Michel lui envoie le vornic Demétru pour s'entendre avec lui; et le vornic est dépêché à Constantinople en compagnie de Jasidschisade, reis-effendi du camp. Hafiz-pascha qui s'y trouvait, ayant reconnu en lui son vainqueur de Nicopolis, se hâte d'en tirer vengeance. Il obtient du mufti Schanullah un fetva qui déclare hors du droit des gens cet envoyé de Michel, s'empare de sa personne, lui fait appliquer la falangua (1) et le laisse mourir sous les coups. Il en fut quitte pour être destitué. Dans le même temps, Rodolphe fomentait la révolte contre Michel, il avait beau jeu : les priviléges que le Voïvode avait rendus aux Saxons étaient plus qu'il n'en fallait pour exaspérer contre lui la noblesse hongroise. Tandis donc que Potowsky et Zamoysky travaillaient ensemble à rétablir Sigismond et Jérémie-Movila, Georges Basta, son général, assurait de sa part, à Étienne Czaki, que la noblesse pouvait compter sur son assistance. De son côté Michel se disposait à marcher sur Temesvar. Mais instruit à temps de ce qui se tramait contre lui en Pologne, il passe tout à coup en Moldavie pour y soutenir Marcus, son frère, contre les menaces de Sigismond. En le voyant à la frontière, Potowsky et Zamoysky se hâtent de déter-

(1) *Voy* la statistique.

miner le roi à agir plus vigoureusement, et celui-ci ordonne aussitôt à Zolkiesky, hatman du camp, de rassembler au plus tôt autant de troupes qu'il pourra, de prendre position sur le Dniester et d'observer les mouvements de Michel, lui promettant de pas tarder à le joindre. En conséquence, Zolkiesky part de Halicz, s'arrête au bord du Dniester et pose ses tentes vis-à-vis Hotin. Pressé par les siens de passer le fleuve, il ne s'y hasarde pas avant d'en avoir demandé l'ordre au hatman en chef; mais Zamoysky lui ayant fait répondre d'agir pour le plus grand bien de la république, il va camper sur l'autre rive, devant Hotin et à quelque distance des tentes de Michel. Pendant quelques jours ils ne font que s'observer, se harceler l'un l'autre, mais un matin que, du haut d'un tertre où il a fait poser sa tente afin de plonger dans la ville, il n'aperçoit, ni sur les murs, ni dans le camp, autant de sentinelles que d'ordinaire, il donne l'ordre d'attaquer immédiatement le camp et la place. Michel, qui de son côté voit toutes ses manœuvres, va camper à deux lieues plus loin afin de le détourner de devant la ville, et, comme s'il n'avait pas deviné ses intentions, lui envoie demander « dans quel but il a passé le Dniester et s'il lui apporte la guerre ou la paix. » Ce à quoi Zolkiesky lui répond qu'une telle demande est une nouvelle insulte à la république, qu'il doit se rappeler avoir, sans provocation, violé le territoire de la Pologne et versé le sang polonais; qu'il lui accorde trente jours pour s'amender auprès du roi, à qui seul, ajoute-t-il, appartiennent les droits de grâce et de guerre.

Comme on le voit, la ruse est égale de part et d'autre. Zolkiesky n'accorde ces trente jours que parce que, ne se sentant pas encore en force avec les mille cavaliers et les cinq cents fantassins que vient de lui amener Jérémie Movila, il juge prudent d'attendre l'arrivée du hatman en chef; et Michel ne les a provoqués et ne les accepte que parce qu'il reçoit à l'heure même la nouvelle de la trahison de Basta. En conséquence, après en avoir délibéré avec ses généraux Urdea, Calofiresco, Stroïesco et Delinar, il fait enfermer les femmes, les enfants, les trésors dans Suciava, y laisse trois cents hommes de garnison, ordonne à Moïse Székély de tenir Zolkiesky en arrêt avec neuf cents cavaliers, et retourne en toute hâte en Ardialie. Il approchait de Weissemburg et avait fait halte à Mirislo, dans la plaine de Holt-Morùs', lorsque Basta vient lui présenter la bataille. Leurs forces sont à peu près égales, Michel a avec lui vingt-deux mille hommes, Vallaques et Szicles, et trente-deux pièces de canon, et Basta est à la tête de six mille Allemands et Hongrois et de douze mille Vallaques d'Ardialie. Là Michel est vaincu pour la première fois. Malgré sa bravoure, celle de son général Radu et l'intrépidité de l'aga Luca, après avoir perdu près de cinq mille hommes, douze canons et ses bagages, il est contraint de prendre la fuite. Arrivé à Weissemburg, il n'a que le temps d'y changer de cheval et de prendre sa famille et ses trésors; il continue sa retraite par sa seigneurie de Vàcàras', y laisse sa mère, sa femme et ses enfants, arrive plus tranquillement à Cromstadt,

et regagne enfin la Vallaquie, où son fils Pétras'co et le général Novaci lui ont heureusement préparé de nouvelles troupes. Loin de se déconcerter par cette première défaite, il se réconcilie avec Basta, lui laisse sa famille en otage, et marche à la tête de cinquante mille hommes à la rencontre des Polonais.

Zamoysky vient de passer le Dniester (30 septembre) ; il a déjà opéré sa jonction avec Zolkiesky, et le traître Székély a passé dans leurs rangs avec ses neuf cents cavaliers. Cependant, l'armée polonaise, forte de sept mille hommes d'infanterie, de huit mille chevaux, de seize canons et de nombreux détachements de Cosaques, ne s'avance que lentement et avec méfiance. Zamoysky laisse en passant devant Suciava un fort détachement de Cosaques avec l'infanterie de l'électeur de Prusse, pour tenir la ville en respect, et descendant vers le bas pays à petites journées vient camper devant Iassi sur la colline dite plus tard Tàtàras'. Tout avait été détruit sur sa route ; le peuple à son approche s'était caché dans les bois et retiré dans les mont gnes. En réfléchissant, il hésite un moment sur le parti qu'il doit prendre, ou de retourner sur ses pas ou d'aller se joindre à Basta en Ardialie. Il en était là, lorsque Potowsky et Székély, qui marchent à l'avant-garde, lui envoient la nouvelle de la défaite de Michel et de son approche ; ils viennent de rallier Cosacosky et Cosielnisky que Michel avait détachés en éclaireurs avec cinq cents cavaliers. A cette nouvelle Zamoysky reprend courage, quitte à l'instant Tàtàras', où il avait déjà posé ses tentes, et marche droit sur la Vallaquie. De son côté Mi-

chel, sans s'inquiéter de la défaite de Székély, ni de celle de Cosacosky et de Cosielnisky, vient l'attendre au bord du Seret, se tient au courant de sa marche par ses espions, place Baba Novaci dans le défilé de Nagoïu, et prend lui-même position sur une hauteur. Après quatorze jours d'une marche pénible, retardée à chaque instant par les pluies qui détériorent les chemins et font déborder les rivières, Zamoysky arrive enfin en présence de l'armée vallaque et s'arrête. Pendant deux jours Michel et lui ne font que s'observer, et par des mouvements continuels semblent chercher l'un et l'autre une position plus avantageuse. Zamoysky parvient enfin à cacher quelques régiments dans des ravins. Quant à Michel, soit qu'il ne juge pas sa position assez favorable, soit qu'il préfère fatiguer l'ennemi ou l'attirer dans un piége, il lève ses tentes et bat doucement en retraite sur Ploiesci, y fait de nouvelles levées et se retire en bon ordre vers Tûrgovici. Zamoysky le suit à distance, et, arrivé à Ploiesci, il allait continuer sa marche, lorsque ses espions le préviennent d'avoir à se méfier des piéges que Michel lui a tendus sur la route. Alors pour ne pas exposer toute l'armée, il laisse la garde du camp à l'un de ses varlets, le quitte à minuit avec quelques troupes, marche dans le plus grand silence, entoure la montagne où Michel se tient retranché et remercie le ciel du secours qu'il lui apporte avec le jour. En effet, un brouillard épais obscurcit le soleil qui se lève. Il en profite pour envoyer un fort détachement s'emparer d'un plateau où il place son artillerie. Peu à peu le brouillard se dis-

sipe et lui laisse voir le camp vallaque fort bien assis dans une position sûre et d'un accès difficile. Il est entouré de tous côtés par des montagnes couvertes de bois; de l'autre par le Téléajen et des marais, et une nombreuse artillerie en défend tous les points. Zamoysky envoie aussitôt au camp l'ordre d'avancer, fait déployer ses lignes, ordonne à une partie de son infanterie et aux Cosaques de tourner la forêt afin de prendre l'ennemi en queue et de le faire débusquer; puis, tandis que les sapeurs travaillent de ce côté à ouvrir un chemin, il fait pendant deux heures un feu roulant de toute son artillerie sur le camp de Michel, éclaircit ses lignes, s'obstine à les rompre et ne parvient pas sans peine à arrêter ses Polonais qui veulent tomber dessus à l'arme blanche. Aussi bien fait-il, car Michel avec sa réserve les eût infailliblement massacrés.

Cependant lorsque ayant continué le feu, il s'aperçoit d'un côté que les lignes vallaques sont rompues, de l'autre que les Cosaques et l'infanterie commencent à déboucher de la forêt et tiennent en queue la réserve de Michel, il place le reste de son infanterie à l'aile gauche, sa grosse cavalerie à l'aile droite, la cavalerie légère au centre, ordonne l'attaque et tombe sur le camp de tous côtés et avec toutes ses forces. Les Vallaques combattent en désespérés; assaillis par devant avec tant de vigueur, et surpris par derrière quand ils y pensaient le moins, ils se font tous hacher plutôt que de se rendre. Près de quarante-cinq mille périrent ainsi glorieusement. Le massacre dura jusqu'au soir, et il n'en échappa guère plus de quatre mille qui trou-

vèrent avec Michel le moyen de fuir. Maîtres du champ de bataille où ils avaient laissé la plupart dès leurs, les Polonais y ramassèrent, outre une nombreuse artillerie, quatre-vingt-quinze étendards, qu'ils déchirèrent pour s'en faire des vêtements.

Afin de mettre sa victoire à profit, Zamoysky descend à Bucuresci, y installe Siméon Movila, frère de Jérémie, et dépêche sur-le-champ, à Georges Basta, un envoyé qui lui demande l'arrestation et le châtiment de Michel, et en même temps l'autorisation, pour les Ardialiens, de reprendre Sigismond Bathory ou de se choisir un nouveau prince. Michel n'étant pas encore en Ardialie, Basta reçoit mal son message et lui répond que la cour d'Autriche saura ce qu'elle a à faire du Voïvode, mais que, quant à lui, il n'a pas besoin de conseils. Peu flatté de cette réponse, Zamoysky se préparait à passer les montagnes, lorsque les affaires avec la Suède l'obligeant à partir sur-le-champ, il laisse à Potowsky le soin de combattre, avec trois mille hommes, les prétentions de Radu, fils d'Alexandre, lequel, muni d'un firman de la Porte, vient réclamer à Siméon le trône d'où Michel avait renversé son frère.

Cependant Michel avait passé l'Olto et appelé aux armes les montagnards. Dans son désespoir de voir Siméon et Radu se disputer un trône auquel aucun mérite ne les appelle, il veut tenter une dernière fois les chances de la guerre, et rentre dans la grande Vallaquie à la tête de sept mille Vallaques, détache en avant le général Urdea avec quatre mille hommes, et

se retranche dans les montagnes du Muscelu en attendant les débris de ses troupes d'Ardialie. A la nouvelle qu'ils en reçoivent, Siméon et Potowsky se portent audevant de lui à marches forcées, rencontrent Urdea à la hauteur d'Arges', se jettent sur lui à l'improviste, et après trois attaques successives parviennent à le mettre en fuite. C'est en vain que Michel accourt pour le soutenir, il est lui-même complétement défait et forcé de passer les montagnes (25 octobre). Deux mois après il était à Vienne, prisonnier de l'archiduc Mathias, avec sa fille Florica et le bano Mihalcea.

Sur ces entrefaites la diète avait été ouverte à Veissemburg (25 octobre). Dominée par le comte Czaky, l'un des quatre grands magnats héréditaires de Hongrie, elle avait averti l'empereur qu'elle se verrait dans la nécessité d'élire un prince s'il ne se hâtait de renvoyer en Ardialie l'archiduc Maximilien ; lui avait demandé l'extradition de Michel, et annulé tout ce qu'avait fait celui-ci, ses dotations aux Vallaques et les franchises rendues aux Szicles. Rodolphe ne se pressant pas de répondre, elle venait d'élire Sigismond (4 février 1601). L'ancien prince était déjà rentré à Veissemburg à la tête d'une armée moldopolonaise; il commençait déjà de sanglantes représailles, faisait condamner par la diète le fidèle compagnon de Michel, Baba Novaci, à la peine capitale, et menaçait la duchesse Flora, enfermée dans Vàcàras', d'aller la brûler dans son château si son mari s'avisait de revenir en ennemi; lorsque indigné du ton et des actes de la diète, et plus encore du nouveau parjure de

Sigismond, Rodolphe se dispose à en tirer vengeance, mande à l'archiduc Mathias de lui envoyer Michel, et s'entend avec ce dernier sur les moyens de regagner le terrain perdu. L'arrivée de Michel à Prague, avec sa fille (23 mars 1601), ne fut pas sans y causer quelque sensation. L'empereur et la cour ne surent d'abord qu'admirer le plus de la taille imposante et de la beauté mâle du père ou de la beauté orientale de sa fille; mais bientôt les charmes de Florica les séduisirent tous, et Rodolphe se sentit lui-même tellement épris d'amour pour elle, qu'il ne parla plus que de l'épouser, fit la paix avec son père, le réconcilia avec Basta, lui rendit le gouvernement de l'Ardialie et lui compta cent mille ducats pour ses frais de guerre.

Après avoir scellé leur réconciliation à Cossova, Michel et Basta entrent en Ardialie à la tête de dix-huit mille hommes, rencontrent Sigismond Bathory et Moïse Székély campés avec trente cinq mille Ardialiens, à Goroszlo, sur la rive droite du Sumùs', leur livrent bataille (3 août), les défont complétement, leur tuent dix mille hommes, leur enlèvent quarante-cinq canons, cent trente drapeaux, et l'espoir de jamais se refaire. Ils entraient dans Claud'emburg lorsque la nouvelle arrive à Michel, que dans sa fuite, Bathory s'est emparé de Vàcàras', a enlevé la duchesse et son jeune fils Nicolas, et les a envoyés en présent au khan des Tartares pour en obtenir des secours. Cette nouvelle lui fait perdre la tête; il dépêche à l'empereur, courrier sur courrier, malmène tous ceux qui l'entourent et n'épargne pas même Basta. La mésintelligence recom-

mence entre eux; et ne pouvant plus s'entendre, tout va mal. Fatigué de cet état de choses, jaloux de son rival, poussé par une soif cupide, Basta cède enfin aux instances de Jérémie Movila et jure d'en finir. Il s'entend à ce sujet avec Jacques Bory, capitaine des Vallons, et un autre capitaine allemand, et le 19 août 1601, à la pointe du jour, ils se rendent chacun avec trois cents hommes au camp de Thorda où Michel est resté presque seul. Alors, tandis que Basta fait cerner les tentes, Bory et le capitaine allemand pénètrent avec quelques soldats dans celle où repose le Voïvode et lui annoncent qu'ils l'arrêtent de la part de l'empereur. « Vous ne m'arrêterez pas vivant, » leur crie-t-il en enfonçant son épée dans la poitrine du capitaine allemand, et comme il la retirait pour en frapper Bory à son tour, celui-ci lui envoie de loin un coup de hallebarde dans le cœur. Il tombe; les soldats se jettent sur lui, lui arrachent son sabre, s'en servent pour lui trancher la tête, et comme si ce n'était assez du crime ils y ajoutent l'insulte. Ils adaptent sa noble tête à une carcasse de cheval et chacun se coupe une lanière de son corps en souvenir de son infamie; puis après s'être abattus sur les tentes voisines, avoir massacré les boïers endormis, pillé le camp, ils entraînent le vieux bano Mihalcea, et, sans pitié pour ses soixante et onze ans, le torturent et l'étranglent.

Ainsi périt à quarante-trois ans, victime d'un lâche assassinat, ce grand homme, qui n'a d'égaux parmi ses concitoyens que Jean Corvin et Étienne le Grand; qui l'emporta sur le premier par la grandeur de ses

vues et le patriotisme de son ambition, et qui eut sur le second cet immense avantage, qu'il préféra porter la guerre sur le territoire ennemi plutôt que d'avoir à la soutenir sur le sien propre. Profond politique, il sut jouer pendant huit ans la Hongrie, la Pologne et la Porte; grand capitaine, il sut toujours les vaincre, et vengea dignement, par sa victoire de Gorozslo, sa défaite de Ploïesci; bon citoyen, il se fit aimer des siens dans les trois principautés, et les Ardialiens l'appellent encore *leur roi Michel* et *l'Alexandre le Grand*. Il avait rendu de trop grands services à l'empereur pour n'en pas être payé d'ingratitude; car, dit à ce sujet Sagredo, il est des services trop grands pour être récompensés par des bienfaits. Basta s'excusa, prétexta une trahison, et fut pardonné; Michel eut à peine un regret. « Ah, dit Engel, jetons des lauriers sur la tombe de » ce grand homme! car lui aussi a aidé et puissam» ment aidé à garantir l'Europe de la barbarie des » Turcs. Né Vallaque, il est une preuve de plus de la » vérité que la Providence choisit ses instruments » dans toutes les nations et dans toutes les langues. » Que l'histoire conserve sa mémoire! qu'elle dise au » monde ce qu'il sut faire de grand avec de si faibles » moyens, entouré de tant d'ennemis, trahi par ses » mercenaires, vendu par Movila, outragé par Sigis» mond, assassiné par Basta! Qu'elle fasse pressentir » à l'Europe ce qu'elle peut attendre du peuple qu'il » commandait, » et ce qu'a droit d'espérer d'elle ce pauvre peuple qui lui tend aujourd'hui les bras!

Michel était bien fait de corps, beau, mais maigre

de figure, d'une haute taille; il avait le regard de l'aigle, le courage du lion, la ruse du renard et la foi d'Huniade. Dévoré du feu sacré du patriotisme, il vécut, combattit et mourut pour la gloire de son pays, adoré des soldats, qu'il payait en présents et en terres; adoré du peuple, qu'il avait délivré du joug de la noblesse; des Saxons, qu'il avait sauvés; des Szicles, qui perdaient avec lui leurs franchises; des boïers, enfin, dont il avait relevé l'énergie et rehaussé la dignité. Comme Thémistocle, il délivra sa patrie du joug des tyrans; plus heureux qu'Épaminondas, il put combattre après avoir repoussé le fer de sa poitrine, et lorsqu'il succombe, c'est comme Alcibiade, en vendant chèrement sa vie. « Pleurez-le! Romans; vous » avez perdu votre dernier duc. Vous n'aurez plus que » des hospodars, et ceux-ci ne seront bientôt plus que » des maltotiers! »

NOTES.

(1) Cum Dacia diuturno bello Decebali viris esset exhausta, Trajanus ad frequentandam hanc, *decies centena millia passuum in circuitu* habentem, provinciam, *ex toto orbe* romano *infinitas copias* hominum transtulerat ad agros et urbes colendas. Eutrop., liv. 8, in Adriano.

(2) Trajanus Dacos sub rege Deceballo vicit et Daciam trans Danubium in solo barbarico provinciam fecit, quæ *in circuitu decies centena millia passuum* habuit. Sext. Rufus, in Breviario rerum gestarum populi romani.

(3) Ὁμδγλοττοι δ' εἰσίν οἱ Γέται τοῖς Δακοῖς. Strabon, Géogr., liv. 7. Et ailleurs: Ὁμογλοττου τοῖς Θραξὶν ἔθνους.

(3 *bis*.) Et a Dacis Appius Sabinus consularis et Cornelius Fuscus, præf. præt., cum magnis exercitibus occisi sunt. Eutrope, liv. 7, in Domitiano.

(4) Ita Dacia juris et ditionis romanæ facta est, quam mox Trajanus *in provinciam redigit*: urbes condidit et colonos deduxit. Dion Cassius

(5) Ego sane... solus Istri accolas aggredi sum ausus et Gætarum quidem gentem *penitus everti et delevi*... et hoc quidem tantum opus annis fere quinque confeci. Julianus, in Cæsaribus.

(6) Et quoniam Iasiges erant ii, *quos utilissimos sibi experiebatur*, multa de illis etiam, quæ ipsis imperata fuerant, vel *omnia potius remisit*: exceptis iis quæ ad conventus eorum et commercia spectarent; utque navibus propriis non uterentur et ab insulis quæ in Istro sunt abstinerent. Concessit etiam ipsis ut per Daciam

commerciorum causa Roxolanos adirent, quoties id præfectus provinciæ permitteret. Dion Cassius, liv. 7, chap. 19.

(6 *bis.*) Dacos et multas gentes atque Judæos rebellantes contudit *per præsides et legatos.*

(7) Idem de Dacia facere conantem amici deterruerunt: *ne multi cives romani barbaris* traderentur, propterea quod à Trajano, victa Dacia, ex toto orbe, etc... Eutrop., liv. 8.

(8) Infinitas ex gentibus in romano solo collocavit, accepit in deditionem Marcomanos, plurimis *in Italiam* traductis. Julius Capitolinus, ch. 22.

Quidam agros, partim in Dacia, partim in Panonia... *et ipsa in Italia*, consecuti sunt. Dion Cassius, liv. 7, ch. I.

(8 *bis.*) Tenent autem Daciam maxime septentrionalem, a plaga occidentali incipiendo, Avarti et Teurisci et Cistaboci, et sub his Prædavensii, Rhatacensii Caucœsii, sub quibus similiter Biephi et Burruduensii et Cotensii. Et iterùm sub his Albocensii et Potulatensii et Sensii; sub quibus, qui maxime australes sunt, Saldensii et Ciagisi et Piephigi. Ptol., Géogr., liv. 3, ch. 8.

(9) Deinde ad Orientem profectionem parans, *omisso itinere* in Dacia resedit. Ælius Spartianus, in Antonio Caracalla, ch. 5.

(10) Dacia quæ à Trajano ultra Danubium fuerat adjuncta, *amissa est.* Eutr., liv. 9, in Gallieno. (Dacia) sub Gallieno imperatore *amissa est.* Sext. Rufus.

Nam Dacia trans Danubium *in perpetuum aufertur.* Orosius, liv. 7, ch. 22, in Gallieno.

(11) Cum vastatum Illyricum ac Mœsiam deperditam videret, provinciam trans Danubium Daciam, a Trajano constitutam, sublato exercitu *et* provincialibus, reliquit, desesperans eam posse retineri; abductosque ex ea populos in Mœsiam collocavit, appellavitque suam Daciam, *quæ nunc duas Mœsias dividit.* Flav. Vopiscus, in Aureliano, ch. 39.

(12) Hunnorum gens... omnem modum feritatis excedit... Ædificiis nullis unquam tecti... *Nemo apud eos arat*, nec stivam aliquando contingit. Ammien Marcellin, liv. 31, ch. 2.

(13) Hodie quidem nulli præter Valachos sunt Italici apud nos coloni; qui, quod majori essent numero, juncta cum indigenis societate, perstitere usque hodie. Katancsich de Istro, ch. 8, § 4.

(14) Gothorum quin etiam ducem Cannabam, cum quinque millibus hominum, trans Danubium interemit. Vopiscus, in Aureliano, ch. 22.

(15) Et *per Aurelianum*, translatis exinde Romanis, duæ Daciæ in regionibus Mœsiæ ac Dardaniæ factæ sunt. Sext. Rufus.

(16) Galerius autem fuit .. ortus parentibus agrariis, pastor armentorum, unde ei cognomen armentarius fuit. Ortus Dacia ripensi, ibique sepultus est. Aurel. Victor.

Galerius Maximinius, sorore armentarii progenitus, veroque nomine ante imperium Dara dictus est... ortu quidem atque instituto pastorali... Aurel. Victor.

(16 *bis.*) Les descendants de Dara, fixés dans la Dacia ripensis, conservèrent son nom jusqu'au dix-septième siècle, alors que Nicolas Dara, habitant de Moscopolis, le vit changer en Dera, et voici pourquoi : Attaqué par douze musulmans, il en avait tué six, et tandis que les agresseurs méditaient leur revanche, il avait assemblé les siens, et s'était déclaré contre eux en guerre ouverte, faisant écorcher vifs ceux qui tombaient entre ses mains. Les Grecs, qui l'admiraient, jouèrent avec les mots, et changèrent son nom Dara en Dera, de δερω (j'écorche). *Voy.* Pierre Maïor, p. 202.

(17) Per hæc tempora, a Galerio Licinius imperator est factus, Dacia oriundus. Eutr., liv. 10.

(18) (*a*) Mox Gothorum fortissimas copiosissimas gentes *in ipso barbarici soli sinu*, hoc est Sarmatarum regione, delevit. Orosius, liv. 7, ch. 28.

(*b*) Bastarnas, gentem Scythicam, quæ illi se subegit, admittans in Thracia, concessis agris collocavit. Hic deinceps secundum leges et instituta Romanorum perpetuo vixerunt. Id., liv. 1, ch. 71.

(19) Hos enim, crucis vexillo, quod est christianorum proprium, in prælio fretus, tam fortiter devicit, ut non solum tributum quod a priscis imperatoribus dari solebat barbaris, ipse sustulerit, sed illi etiam præ incredibili victoria obstupefacti, tunc primum christianæ religioni colendæ, cujus præsidio Constantinus incolumis evaserat, se totos traderent. Hist., liv. 1, ch. 18.

(20) Et Trajano quidem rebus a me in debellandis tyrannis for-

titer et prospere gestis merito præponi debeo: in quo vero *eam quam acquisierat regionem recuperavi*, haud abs re perjudicarer, nisi quoque perdita recipere quam parare, excellentius est. Julianus, in Cæsaribus.

(21) Nam Gepidæ, Hunnorum sibi sedes viribus vindicantes, totius Daciæ fines velut victores potiti, nihil aliud a romano imperio nisi pacem et annua solemnia, ut strenui viri, amica pactione postulavere. Jornandès, de rebus gæticis, ch. 50.

(22) Gepidarum vero genus ita est diminutum, ut ex illo jam tempore ultra non habuerit regem, sed universi, qui superesse bello poterant, aut Longobardis subjecti sunt, aut usque hodie, Hunnis eorum patriam possedentibus, duro imperio subjecti gemunt. Paul Varnefride, de gestis Longobardorum, liv. 1, ch. 27.

(23) Ut, sicut genere, sic sis etiam imitatione romanus et populus terræ tuæ, qui de sanguine romanorum se asserit descendisse. Gesta Innocentii, p. 32, n° 68.

(24) Præter supra dicta, silvam Vlachorum et Bissenorum cum aquis, eisdem contulimus, ut præfata gaudentes libertate, *nulli inde servire teneantur*. Diplo. d'André II aux Saxons.

(25) Τότε καὶ ὁ Τιρνόβου αρχιερεύς ὑπὸ τῆς Κωνσταντινοπόλεως τελῶν, αὐτονομίᾳ τετίμηται, καὶ πατριάρχης ἀναγορέυεσθαι κέχριται. Βασιλικῷ καὶ συνοδικῷ τῷ θεσπίσματι, χάριτας τῶν προυχόντῶν ἀποτινύντων τῷ Βουλγάρων ἄρχοντι Ασάν, τοῦ κήδους ἕνεκα καὶ τῆς φιλλας. Aeropolita hist., ch. 33.

(26) Les Vallaques s'unirent aux Saxons pour repousser Batus-Khan. Ils fermèrent les défilés des montagnes et chassèrent les Barbares qui se refoulèrent sur la Pologne et la Silésie. Ils montrèrent alors tant de courage et tuèrent un si grand nombre de Tartares qu'ils rapportèrent chez eux neuf sacs pleins de leurs oreilles. Voy. *Marine*, part. 2, chap. 3, 13, 16.

(26 *bis.*) Quelques historiens ont voulu voir dans ces *Venetici* des Vénèdes ou Vendes, mais à moins que les Vénitiens ne le soient eux-mêmes, je n'y puis consentir eu égard à la finale et à sa prononciation italienne. Dans tous les cas il est bon de dire que les Romans les regardaient non pas comme étrangers, mais comme leurs frères de l'extérieur de la Dacie, et que ce mot signifie encore dans leur langue *forain*, *aubain*, *vénitien*.

Pour ajouter un témoignage de plus à ceux que nous avons donnés de la permanence des colons romains en Dacie, j'ajouterai ce passage de la Chronique de Curion, p. 581. « In Moldavia vero, ante Dragusi adventum, præter Gothos etiam Romanos fuisse, ex Piasecio discimus, qui hunc in modum in chronica sua scribit : Moldavia quæ in antiquis Dacia dicta fuit, *exulum romanorum quondam fuit receptaculum, quos in magna frequentia ibidem habitasse confirmat idioma incolarum a Latinis profectum.* Ideo Moldavi et Latini dicti sunt a Thuroczio. T. II, p. 55.

(27) Si j'établis à l'an 1290 la fondation du duché de Moldavie, fixée par Miron en 1366, par Thurocz en 1355, par Ureke en 1313, par Costine en 1299, c'est que Miron la rapporte au règne de Ladislas, roi de Hongrie, auquel, dit-il au milieu de toutes ses fables, Dragos' demanda l'autorisation de passer les montagnes pour occuper la Cumanie. Or, il est à remarquer qu'à cette époque, 1366 et même de 1342 à 1380, le trône de Hongrie est occupé par Louis I. Je sais bien que Vladislas n'est que la traduction sclavonne de Louis, mais Louis I n'a pu traduire ainsi son nom. Roi de Hongrie, il ne pouvait s'appeler que Laïot, et prince français, donner à son nom la tournure tudesque alors à la mode, Ludwig. Or, c'est ce qu'il a fait. D'ailleurs il est bon d'ajouter que les Voïvodes d'Ardialie sont : de 1360 à 66 Dionysius ; en 1366 Pierre Gara ; de 1367 à 1368 Nicolas ; qu'enfin cette année, 1366, Louis vient lui-même en Ardialie, y fait un assez long séjour, et ne peut avoir oublié ses anathèmes de l'année précédente contre Bogdan. *Voy.* notre page 158. Ainsi aucun Ladislas, roi ou W., n'existait alors auquel Dragos' pût s'adresser ; c'est que Thurocz s'appuie sur les persécutions de Louis I contre les Romans orthodoxes et peut-être sur les annales russes qui, jusqu'en 1401, ne comptent que huit ducs à la Moldavie avec quarante-huit ans de règne. Il est cependant douteux que Bogdan qu'il fait le fondateur de ce duché, lequel, selon lui, est un pays désert, ait pu, à peine installé, résister aux forces de la Hongrie. Ne peut-on donc pas supposer que les annales russes sont fautives non-seulement parce qu'elles regardent Dragos' comme fondateur, mais parce qu'elles ne parlent pas même de ce Bogdan que Miron et Cantimir rappellent du moins comme père de Dragos'. De tout ceci j'ai été porté à croire que le Ladislas de Miron est Ladislas IV, et

que les persécutions dont parle Thurocz ne sont autres que celles de ce Ladislas contre les Cumans et tous ceux qui ne professaient pas le rit grec. De cette manière je ne diffère des chroniqueurs moldaves et d'Ureke que de 55 ans, et de Costine de 9. Ce qui m'engage d'ailleurs à préférer cette époque, c'est que plusieurs historiens y rapportent la fondation du duché de Vallaquie. Or, en ce temps les Polonais n'appelaient pas autrement les Moldaves que Vallaques. Si donc il y a erreur, elle ne peut avoir d'autre cause, et la fondation du duché de Vallaquie fixée en 1290 n'est autre que celle de la Moldavie d'aujourd'hui.

(28) Quelques auteurs ont donné à Ronsard, mieux Ronçard, une origine hongroise. On en peut juger par ce qu'il dit lui-même.

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.
Un de ses fils puynés avait amour la guerre;
Un camp d'autres puynés assembla hasardeux,
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemagne;
Traversa la Bourgogne et la grasse Champagne,
Et hardi vint servir Philippe de Valois,
Qui pour lors avait guerre avecque les Anglois.

On le voit, il traduit parfaitement par le titre de marquis celui de bano; il ne manque à son nom que l'orthographe pour être la traduction fidèle de *Màràcini*, fief de son père, au district de Buzeo en Vallaquie, et dont la signification est *épines*, *ronces;* enfin il n'a pas suivi d'autre route que la route ordinaire pour se rendre directement de Bucuresci à Paris.

(29) Qui autem ex ipsis Tartaris remanserunt ad partes maritimas longè distantes, ad alios Tartaros fugerunt. Thurocz.

(30) *Modestie*, titre des patriarches de l'église d'Orient, devrait faire réfléchir l'*Éminence seigneuriale* un peu trop mondaine de notre hiérarchie latine.

(31) On appelle Stavropigée toute fondation pieuse qui n'est pas soumise à la juridiction de l'évêque sur le diocèse duquel elle se trouve, mais qui relève directement du patriarche.

(32) Vlad est une abréviation de Vladislas; Uladislas, Ladislas

(Louis), de même que Dan vient de Bog (Dieu) et de Danum (don); c'est-à-dire Dieudonné, et Radu, de Radu-lphus ou de Con-Radus.

(33) Ceci pourrait expliquer pourquoi les Bysantins avaient déjà donné aux Romans de la Macédoine le nom de Mavro-Vlacques ou Morlacques. Dans tous les cas l'évêque de ces derniers, Dioclée, qui vivait à la fin du 12[e] siècle, affirme positivement que ce mot ne signifie pas autre chose que *latins noirs*. Voici ce qu'il dit: Ils assiégèrent Sylloduxie, la prirent, se rendirent maîtres de la Macédoine et enfin de *toute la province des Latins* appelés en ce temps Romains et aujourd'hui Mavro-Vlacques, c'est-à-dire *Latins noirs*. Voyez Lucius, de Regno Dalmatiæ., lib. 6, ch. 5.

(33 *bis*.) Inter indagines et vepriurn densitates ac passus strictissimos conclusus per *multitudinem* Vlacquorum, de silvis et montibus invasus, ibidem cum strenuo viro, Petro suo Voïvoda... et aliis militibus quampluribus et nobilibus potioribus, extitit interfectus. Thurocz, part. 3, ch. 38.

(34) Mârcea vient de Marcus, Marcellus, et correspond à notre Marcel, Marceau.

(35) Voyez, pour plus de détails, la *Revue d'Orient*, juin 1844. Origine, langue et croyances des Scindrômes dits Bohémiens. Je préviens aussi que tout en l'ayant admise ici provisoirement, je ne considère pas comme authentique la date de 1417, à laquelle j'ai rattaché l'entrée des Scindrômes en Moldavie.

(36) (*a*) Valachi, a Romanis oriundi, *quod eorum lingua adhuc testatur*, quum inter varias gentes barbarorum sitá, *adhuc extirpari non potuit*. Bonfin, décade 2, ch. 7.

(*b*) Χρῶνται φωνῃ παραπλησίᾳ τῇ Ιταλῶν· διαχρώμένοι ἤθεσι Ρωμαίων· συμφέρεται δε Ιταλοῖς, τάτε ἄλλα καὶ τῃ ἐς δίαιταν κατάστασει, καὶ ὅπλοις τοῖς αυτοῖς, καὶ σκέυῃ, ἔτι καὶ νῦν τῃ ἀυτῃ Ρωμαίων διαχρώμενοι. Chalcocondylas.

(*c*) Nous les appelons Volochi parce que c'est ainsi que nous nommons les Italiens. (On pourrait dire le contraire, les Polonais n'appellent les Italiens Volochi que parce qu'ils appellent ainsi les Vallaques.) Caractère, usages, langue, tout tient chez eux des peuples d'Italie. Ils sont courageux à la guerre et il est impossible de trouver une nation qui, entourée d'ennemis si puissants, sache courir aux armes avec plus d'audace, attaquer

avec plus de vigueur et se défendre avec plus d'intrépidité. Orichovius de Lithuanie.

(37) *Regnum Moldaviæ* imprimis quoque litteris pacis inter dominia R. Mti. subjecta commemoratum et pacificatum est.

(38) Ce district de *sapin* ne semble être autre que l'*Abdiertim* de Const. Porphyrogénète, l'un des *thema* des Picenati ou Petchénègues. Car Abdiertim ne paraît être que la corruption de Abietis erthum, terre du sapin.

(39) Ubi vero ventum est ad Nicopolim... occurrit nunquam sine præfatione magni et fortissimi imperatoris nominandus Vladislaus Dracula, Valachiæ quam montanam vocant princeps. Qui cum jam pridem pacem a Turco accepisset, factum suum in necessitatem rejecit : quod haud numerosissimæ gentis princeps, *nullaque externa ope adjutus*, *bellum christianis simul omnibus intolerabile sustinuisset*, magnitudine animi et virtute suorum, diutius quam sperari de tam imparibus viribus posset... Philip. Callimachi, liv. 3.

(40) Sibi autem, cum Valachis, nullum certum locum designavit, ut, minime turbatis ordinibus, quocunque res et periculum vocaret, accurreret, et, *nullum destinatum locum tuendo*, *omnia tueretur*. Id.

(41) Ce nom de Papistas'i (papistes), pour désigner les catholiques latins, avait été longtemps un terme de mépris assez semblable au Giaour des Turcs. mais le bon sens a fait revenir les Romans de leur fatal préjugé, et il n'a rien moins fallu que la chute de la Pologne pour les faire douter de l'avantage politique qu'ils trouveraient à leur union à l'église latine.

(42) Dominus comes Bistriciensis qui tot et tantos suæ juventutis primævo a tempore bellorum exegerat labores, nondum senectutis ætate demolitus... ibidem ægrotavit. Thurocz, liv. 4, ch. 56.

(43) Ingenti ob tanti viri obitum dolore atque mœstitia affecti sunt, non solum universi Hungariæ totius populi, sed omnes quoque orbis Christiani nationes. Luxit eum Nicolaus V, omnisque Romana Curia, quæ tam fortem tamque fortunatum ac pium Christianæ religionis defensorem amisit. Petrus Ranzanus, indice 27.

(44) Ipse etiam Cæsar Mahumetes, quamvis per eumdem dominum comitem, prope suam ante mortem, de sub Castro Nandoralbensi fugatus sit, cum tamen per Georgium, Rasciæ despotam, eidem Cæsari, pro consolatione, mors ipsius domini comitis nuntiata est, Cæsarem eumdem, defixo capite longam per horam subtinuisse, atque, quamvis ei inimicus esset, sublationem ejusdem condolore; et seculorum ab initio, hominem sub principe nunquam talem fuisse, ad nuntium dixisse perhibetur. Thurocz, ch. 56.

(45) Bonfinius, loco citato, et Timon, in Purpura, Pan , f. 2, scribunt Huniadem apud Demetrium, Zagrabiensem episcopum, in epheborum numero fuisse. Tenuit autem Demetrius cathedram Zagrabiensem ab anno 1375 ad 79; itaque Huniades intra annos 1375 et 79, ut minimum dicam, fuerit annorum 12. Proinde natus anno Christi 1368 aut paulo post. Constat autem ex Chronico Barthosii, Sigismundum eodem anno 1368 natum esse. Igitur Huniades aut æqualis Sigismundo fuit aut tribus quatuorve annis minor. Georg. Pray., P. 3, liv. 3.

(46) Dracula enim cum paucis, sed delectis militibus, Mahumetem, Turcorum imperatorem, potitum jam Majori Valachia et ad Minorem occupandam maturantem, hic ad secundam vigiliam noctis aggressus, in fugam ad Danubium, cum magna suorum cæde et ignominia regredi coegit. Felix Petantius, Dissert. de itineribus aggrediendi Turcarum.

(47) Le roi avait alors deux cent cinquante mille hommes sous les armes, πέντε καὶ ἔικοσι μυριάδας... Vlad avait moins de dix mille cavaliers. . Il en est même qui prétendent qu'il n'en avait que sept mille... Cependant quand vint l'aurore, et qu'il commença à faire jour, ils sortirent du camp, n'ayant perdu pendant la nuit que fort peu de monde. Chalcocondylas, liv. 9.

(48) *Voy.* 46.

(49) Μέγιστον δὲ τοῦτον στρατὸν γενέσθαι φασί, δευτερον μετάγε τὴν ἐς τό Βῦζάντιον, ἐπέλασεν τοῦ Βασιλεως ποῦ δε. Λέγεται δε τοῦτο τὸ στρατόπεδον, καλλιστον μεν γενέσθαι τῶν αλλων στρατοπέδων καὶ κοσμον πολοὺν παρέχεσθαι ἔς τε τα ὅπλα φασὶ, καὶ ἐς τὴν σκευὴν. Chalcocondylas, liv. 9, p. 160.

(49 *bis.*) Hic denique Stephanus, Moldaviæ princeps, Soleimanum Bassam, et *Ducem Romaniæ* sic prostravit, ut ex 30 millibus, pauci admodum, qui forte velocioribus equis insederant, evaserint. Felix Petantius.

(50) Quibus tantum libertatis studium inest, ut neque finitimis Turcis neque Hungariis, quibuscum vetus societas illis intercedit, servire unquam induxerunt, cum utraque gens eos sæpe tentasset. *Tales ergo non vi cogendi erant, verum beneficiis conciliandi, atque mercede potius in partem quam in ditionem trahendi.* Lucius Tubero, de Regno Dalmatiæ.

(51) Il en reste encore un grand nombre: plus d'un voyageur ne les y a pas reconnus sans étonnement.

(52) Voici l'original:

S'tefan, S'tefan voivoda,
Ese în armat din Suciava;
Bate Tàtari s'i Rus'i,
Turci, Unguri, s'i Lechi.

(53) Il n'est rien resté de ses lois écrites, car elles n'étaient pas imprimées; mais son nom est continuellement rappelé par ceux de ses successeurs qui les dénaturèrent en les réformant.

(54) Voici cette épitaphe de Mihna, composée par Jean Salius et citée par Engel, p. 193:

Regnabam nuper multo cumulatus honore,
Sede parentali splendida sceptra gerens;
Ante meam faciem provincia nostra tremebat;
Me quoque finitimæ pertimuere plagæ.
Prædonum fueram domitor furumque flagellum,
Justitiam rigida fortiter ense colens.
Christigenis volui sociata adjungere signa,
Inque bysantinos arma movere duces.
Jam mihi non vires, auri neque copia fulvi
Defuit, aut quidquid principis aula tenet.
Dum mea gens patrio propulit me perfida regno,
Turcarum immensa concomitante manu,
Cibinium fugi, etc.

(55) L'église de S'keï n'était de 1292 à 1403 qu'une énorme croix de bois autour de laquelle s'assemblaient, pour prier, les Bulgares orthodoxes. A cette dernière époque, ils obtinrent de la construire en bois. Enfin, ce ne fut qu'en 1518 que Nagu I Bassaraba obtint pour eux de la Hongrie, qu'ils pussent la bâtir en pierres, et il leur en donna les moyens qui leur manquaient. Elle fut commencée en 1520, continuée en 1583, par les soins de Pierre Cercel, et achevée de 1593 à 1595, par ceux de Michel le Vaillant et de Pierre Aaron. En 1744, Élisabeth de Russie lui fit don de tous les

livres et ornements nécessaires. Cinq ans après, ces dons furent renouvelés avec la même magnificence. Enfin en 1750, l'impératrice de Russie la fait restaurer, comme le témoigne cette inscription en lettres d'or : Pia liberalitate Elisabethæ Petrownæ monocraticis totius Russiæ *invictæ*, hic sacer locus est renovatus. Anno 1751.

(56) Cet usage était général dans les grandes familles. Il semble provenir de la peur, soit d'être fait esclave par les Musulmans, soit d'être enlevé par les Scindrômes.

(57) Hæ vero sunt omnes propemodum laudatissimarum gentium origines, inter quas Valachi, gentiles sui, minime postremas habent, ut pote quos ab ipsa rerum domina urbe Roma oriundos constat : unde nunc quoque sua lingua Romani vocantur ; tua ista gens fortitudine præpollens fuit ; multorum præstantissimorum ducum genitrix, inter quos Joannes Huniades, inclyti Mathiæ regis pater, et illius ætati proximi majores tui potissimum enituisse feruntur. Dipl. de Ferd. I, à Nicolas Olahus, archevêque de Strigon, 23 novembre 1548.

(58) Profitant de l'interrègne et de l'anarchie où la Vallaquie était plongée, il avait dit dans son serment de fidélité : Palatinus terrarum Moldaviæ et Valachiæ a sacra majestate electus et constitutus.

(59) L'opinion que je me suis faite de ce Mihna, est fondée sur ces paroles écrites à la main sur un évangile imprimé en roman en 1532. Alors était en Vallaquie despoitor (spoliateur), le bon chrétien et le doux Mihna W. Il faut croire que despoïtor est pour despota, ou que, dans tous les cas, on lui faisait alors grand mérite de dépouiller, non pas le peuple, ce serait absurde, mais les Turcs qui l'extorquaient. *Voy.* Basile. Popp., p. 13, *Dissert. sur la typogr. române.*

(60) Pierre Cercel était poëte, et voici quelques vers d'une épître qu'il adressa à Puggiella, et dont celui-ci parle à Guazzo en lui faisant ses adieux.

Capitolo del principe di Valachia.

Potentissimo Dio del sommo, et imo,
Tu che creasti il ciel, la terra, c'l mare,
Gli angeli de la luce et l'huom di limo,
Tu che nel ventre vergine incarnare

Per noi volesti, Padre omnipotente!
Et nascere, et morire, et suscitare, etc.
. . . .
. . . .
Fammi con Giobbo patiente et forte;
Fammi sempre costante al tuo servitio
Quel ch'a te piace, o Rè de l'alta Corte,
A me gradisce, a me diletta ancora
O'sia benigna o sia contraria sorte.
Solo è l'intento mio servir ogn'hora
L'immensa maestà tua, Padre santo;
Chi serve a te tutta la vita honora,
Et al fin vola al ciel con festa et canto.

(61) Ces jésuites, envoyés par le pape en Romanie, furent distribués par les princes dans les villages saxons et hongrois, avec ordre auxdits villages de subvenir à leur entretien. *Voy.* Hammer, t. II, p. 541.

(62) Voici la phrase de Cantimir, latine par la construction, romane par le fond, sclavonne par les néologies :

« Slujëscà sè dar cu osteniçele nôstre nëmul moldovenesc s'i ca într'o glindà curatà chipul s'i statul, bètrâneçele s'i cinstea nëmului sùu privindus', îl svàtuiesc ca nu in trudele s'i sângele mos'ilor, stremos'ilor sùi sè se mandrëscà, qui în que au scàd'ut din calea bàrbat'ilor, chiar înt'eleg'ênd urma s'i vrednicia lor rèvnind, lipsele sè s' plinëscà, s'i sè s' aducà a minte quà odatà as'a a cum tot aqueia barbat'i sunt, quari cu multul maĭ cu fericire au t'inut cinste a muri, de quàt cu chip de cinstea s'i de bàrbàt'ia lor nevrednici a tràì. »

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Page,	*ligne.*	*au lieu de :*	*lisez.*
15	8	?	.
23	11	supporter un instant	supporter l'affront
38	20	Sicinius	Licinius
41		note 2	11
81	23, 25, 26	Gertina, Ter-Ghina, Tercigena	G'ertina, Terg'ina Terrigena
90	20	à) turris littorosa *ajoutez* turris trajana	
99	9	mais les Vallaques	les Vallaques
100		donna	donne
102	au bas	revenaient	venaient
103	13	ces Cumans	ses Cumans
105	1	ly	y
137	26	cotonia	catonia
176	21	son allié	leur allié
177	en marge	Juge	Jugu
183	13	Bucuresei	Bucuresci
187	7	à l'envie	à l'envi
193	27	donnent	portent
194	25	destiné un jour à servir	destiné à servir un jour
198	6	Lofrandjetz	Sofrandjetz
204	20	avec ordre	et l'ordre
245	2	quatre	quatre-vingts
250	9	il laisse	il lui laisse
269	1	et Pierre	et le fils de Pierre
281	2	Dancin	Danciu
	11	Graïova	Craïova
282	16	se jette	se jettent
326	7	Germigny	Germiny
343	4	Mzenti	Minzenti
381	3	tous	trois.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

HISTOIRE DE LA MOLDO-VALLAQUIE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.